



www.comptoir litteraire.com

présente

“L’avalée des avalés”
(1966)

roman de Réjean DUCHARME

(280 pages)

pour lequel on trouve ici un résumé, puis successivement l’examen de :

- l’intérêt de l’action (page 3)
- l’intérêt littéraire (page 11)
- l’intérêt documentaire (page 70)
- l’intérêt psychologique (page 87)
- l’intérêt philosophique (page 118)
- la destinée de l’œuvre et la question de l’identité de l’auteur (page 129)

Résumé

Vivant sur une île du Saint-Laurent, dans une abbaye désaffectée, avec ses parents, le juif Mauritius Einberg et sa femme, une catholique polonaise, qui ne cessent de se déchirer et se sont partagés leurs deux enfants, Bérénice, la narratrice, qui a neuf ans, que son père traîne à la synagogue, refuse d'être « avalée » par le monde extérieur, par l'attraction qu'exerce sur elle sa mère à laquelle elle livre une lutte violente, dont elle tue les chats, et que, pour exprimer son agressivité à son égard, elle appelle, après avoir tué son chat, Chat Mort puis Chamomor. Enfant rebelle, elle s'oppose aussi à ses précepteurs, le « *rabbi* » Schneider et Rébecca Ruby. Quand il revient de pension, elle s'accroche avec fougue et passion à son frère, le catholique Christian, qui a onze ans, qui l'initie aux joies de l'exploration de la faune et de la flore, mais est trop lâche pour s'évader avec elle. Au printemps, arrivent des cousins, les uns catholiques, les autres juifs, qui vont passer là des vacances mouvementées. Bérénice a bientôt une rivale dans le cœur de Christian, « *la grande-duchesse de Mingrèlie* », et est déchirée par la jalousie. Einberg l'envoie en Californie où, retrouvant son amie, Constance Chlore Cassman, elle voudrait qu'elle remplace en son cœur Christian. À son retour, elle entre en classe où elle subit toute la journée Rébecca Ruby, ce qui exalte sa volonté de puissance et sa révolte. Elle fait une grave crise d'anorexie à la suite de laquelle elle se réconcilie avec sa mère. Mais, bientôt, elle rêve de nouveau d'évasion, convainc son frère d'une fugue qui les conduit jusqu'à une raffinerie de pétrole et une arrestation par la police, se lance, avec Constance Chlore, dans des vagabondages, des conversations intimes, des billets secrets. Elle commet tant de méfaits, et montre un amour si immodéré pour son frère que M. Einberg, qui se sépare de Chamomor, décide de l'expédier à New York chez un de ses cousins, Zio.

Ce juif rigoriste, qui vit avec sa nombreuse famille dans un « *columbarium* » (immeuble à appartements), reçoit la mission de lui imposer sa discipline. Ses réactions n'en sont que plus vives et mieux organisées : elle se rebelle contre l'orthodoxie juive, s'empiffrant le jour du sabbat du fruit de vols, le défiant par sa tenue scandaleuse. Avec Constance Chlore, qui l'a accompagnée en son exil et dont elle protège la pureté, elle se livre à des élucubrations métaphysico-poétiques et à des jeux de langage « *complètement idiots* » où le rire (« *Le rire est le signe de la lumière* ») se mêle au désespoir, et qui leur procurent le sentiment de quelque chose d'infini, d'où leur mépris de tout le reste ; elles se récitent aussi des vers d'Émile Nelligan. Mais, un jour, son amie, est happée par une voiture, et meurt dans ses bras. Désormais, la révolte de Bérénice contre la société est exacerbée. À l'école, elle passe pour une marginale incapable de se conformer aux normes, et se fait remarquer par ses discours sur la résistance à l'avalement par la haine, l'agressivité, l'affirmation de la liberté, le sentiment de la fuite du temps. Tandis qu'elle envoie à Christian un flot de missives enflammées qui restent sans réponse, elle refuse de parler à ses parents qui sont venus la voir. Elle connaît ses premières menstruations, se révolte contre son corps et, pour explorer la sexualité, par défi et dérision, lit des romans pornographiques. Ses parents, qui voudraient la reprendre, se le voient interdire par Zio. Avec le jeune Américain Dick Dong, qui la veut pour copine mais dont elle ne supporte pas la moindre caresse, elle décide que la liberté, ça se prouve, et passe une nuit dans la rue. Renvoyée de l'école, séquestrée dans sa chambre, elle s'évade périlleusement en se jetant par la fenêtre, mais revient au « *columbarium* ». Elle laisse alors déborder sa colère contre son cousin, Mordre-à-Caille, être vil et amorphe qu'elle fait débouler dans les escaliers pour le tirer de son apathie. L'oncle l'enferme, nue, dans l'armoire de la salle de bains. Se sentant devenir folle mais

décidée à résister jusqu'au bout, elle entreprend de se souvenir de tout ce qu'elle a vécu avec Constance qui est maintenant devenue pour elle Constance Exsangue, se gravant dans l'esprit ses moindres gestes, ses paroles exactes. Elle se met en chasse de petites filles qui, par leur fragilité gracieuse, lui rappellent son amie. Une escapade avec l'une d'elles, Constance Kloür, finit mal : colère des parents, ivresse, délire, incendie. Pour rompre sa solitude, elle tente une relation avec un piteux pornographe, Blasey Blasey. Elle suit un cours de ballet où elle s'éprend de Jerry de Vignac, un jeune efféminé, et décide de se faire embrasser par lui le jour de la représentation publique. Mais il la repousse, et, furieuse de son échec, elle se mutine. À la suite de ce dernier coup, l'oncle abandonne la lutte, et la renvoie.

Dans l'île, M. Einberg la reçoit mal, lui met sous les yeux ses lettres délirantes à Christian qu'elle essaie pourtant d'entraîner dans de nouvelles fugues. Aussi son père l'envoie-t-elle en Israël pour, dans une milice formée de jeunes Canadiens, combattre les Arabes sur le front syrien. Elle y retrouve le « *rabbi* » Schneider, y rencontre le bel aventurier Graham Rosenkreutz et surtout Gloria, la lesbienne, avec laquelle elle se plaît à s'afficher tout en étant habitée par le souvenir de Constance Exsangue qui l'interpelle sans cesse. Alors que l'armistice vient d'être signé et qu'il faut éviter tout incident, elle se découvre un profond désir de tuer, un instinct de destruction qui va en s'accroissant, une haine absolue, sans discernement. Envoyée avec Gloria dans un avant-poste, elle ne peut s'empêcher d'appuyer sur la détente de sa mitraillette, déchaînant ainsi, entre les armées ennemies, un enfer où elle se fait un bouclier du corps de Gloria qui est criblé de balles, ce qui fait qu'elle est considérée comme une héroïne.

Analyse

(la pagination est celle de l'édition Folio)

Intérêt de l'action

"*L'avalée des avalés*" est un roman très riche qui suit le déroulement de la vie de la narratrice, Bérénice Einberg, qui raconte ses orageuses relations avec ses parents, avec son frère, avec son amie, son séjour à New York puis sa participation à la guerre en Israël, l'action évoluant d'un monde étrange, fantaisiste, onirique, vers un monde plus réaliste, plus vraisemblable.

C'est, d'une certaine façon, un roman picaresque, une de ces œuvres à la construction très lâche, hachée, où, au fil de chapitres courts et nombreux, s'accumulent des aventures qui n'ont de lien entre elles que par la présence du héros, qui tiennent surtout leur unité de l'humeur qu'il affiche et du ton sur lesquelles elles sont contées.

L'évolution de la révolte de Bérénice, de ses émotions, de ses sentiments exacerbés pour sa mère, son frère ou son amie, se concrétise dans des épisodes particulièrement dynamiques :

- Au retour de Christian, la folle poursuite par Bérénice et la bataille entre eux. (pages 36-37).
- L'animation lors du séjour des cousins : la navigation sur le cotre en costumes historiques (pages 76-80).
- La lutte contre la mère qui suscite le nom de « *Chamomor* » (page 84).
- Le tournoi d'athlétisme auquel participe Christian (pages 98-99).
- L'aventure du voyage sur l'"Elga Dan" qui est imaginée avec une fantaisie débridée, mais se termine piteusement (pages 150-160).
- L'assassinat et le suicide du jardinier (pages 164 et 165), événements qui, cependant, n'ont aucune incidence sur la suite, comme, plus loin, la terreur semée par Trois, le nouveau chat de Chamomor (page 169).
- La lutte frénétique et comique d'Einberg pour reprendre à Zio Bérénice, elle-même en proie à un grand trouble (pages 210-211).
- La tentative d'évasion avec Constance Chlore (pages 222-223).
- La mort brutale de Constance Chlore (pages 225-227), moment de grande intensité.
- La résistance à Zio (pages 238-242, 250-253).

- Le renvoi de l'école, la séquestration, l'évasion extraordinaire et le retour paradoxal (pages 265-266).
- La correction infligée à Mordre-à-Caille (page 269).
- L'escapade avec Constance Kloür et ses suites : colère des parents, ivresse, délire, incendie (pages 278-282).
- Le spectacle de danse et la mutinerie de Bérénice (pages 289-292).
- Les retrouvailles décevantes avec Christian (pages 312-316).
- La guerre entre Israël et les Arabes qui a été mentionnée dès la page 108, à laquelle partent le « *rabbi* » Schneider (page 129), puis Bérénice (page 326) qui fait partie d'une milice, s'y affronte avec Rosenkreutz (page 357), s'y commet avec Céline (pages 370-372) et Gloria avec laquelle elle se retrouve à « *l'avant-poste 70* » (page 376) où, ayant le sentiment d'être condamnées à mort, elles ont à nourrir un feu dans le silence inquiétant des Arabes (page 377), Bérénice, par sa faute, déclenchant l'attaque (page 378), prenant Gloria comme bouclier, et étant considérée comme une héroïne (page 379). Ainsi, dans les quatre dernières pages, s'accumulent des événements accélérés, un certain suspense est créé, pour une fin précipitée, quelque peu plaquée car la mission de l'entretien d'un feu est quelque peu ridicule. Mais cette fin apporte au livre, qui s'est ouvert par ce coup d'archet magistral, « *Tout m'avale* » (page 9), la justification de son titre car Bérénice, étant devenue parfaitement cynique et étant victime de la peur et de la lâcheté que lui impose son corps, est bien « *l'avalée des avalés* », la plus avalée des avalés que nous sommes tous puisque nous sommes tous victimes du temps, de l'âge.

Ainsi, de l'enfance à la post-adolescence, dans ce roman d'éducation moderne aux étapes désabusées, elle passe par trois milieux répressifs nettement situés, a, plusieurs fois, l'intention de partir (pages 115, 150, 222, 229), mais y renonce chaque fois. Aussi, le temps passant, si apparemment on assiste à une progression de sa résistance, de son durcissement, elle n'échappe pas à l'avalement qui est accompli par la lâcheté finale : le livre aurait pu se terminer sur ce qui est son titre car c'est alors que Bérénice est « *l'avalée des avalés* ».

Et, si l'exposé du thème de la crainte de l'avalement, de la réponse qui lui est donnée, qui est repris et développé tout au long, qui est accompagné de bien d'autres réflexions diverses, fait du roman une œuvre philosophique, il souffre d'un ressassement tel qu'on a pu avancer qu'il serait meilleur s'il comptait cent pages de moins.

D'autre part, le tableau comique de la dissension entre des parents qui se sont si mal unis, qui ne cessent de se déchirer, qui se séparent puis se réconcilient, est assez conventionnel, même si leur passé, à lui seul, est un roman plutôt rocambolesque : la rencontre à Varsovie, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, de ce soldat juif canadien et de cette Polonaise catholique âgée de treize ans (« *Tu n'étais pas si dédaigneuse quand je t'ai trouvée, à Varsovie, dans l'égout. Tes frères, MM. les colonels, collaboraient. Tes frères, MM. les Polonais venaient de te violer* » [page 104]) qui, pour sauver ses frères, collaborateurs des nazis, s'est prostituée (page 132).

Alors qu'elle montre l'imagination comme néfaste chez les autres (« *Ils sont victimes d'un complot, dupes d'une imagination.* » [page 42] - « *Si les êtres humains s'obstinent à croire à des lions, des raies, des loups, des anguilles, des hyènes et des tricératops où il n'y a qu'un pou, ils ne pourront jamais trouver de remèdes aux maux dont ils souffrent.* » [page 287]), elle-même s'y livre avec la plus grande liberté, on assiste à l'épanchement d'un imaginaire en constante invention :

- « *J'imagine toutes sortes de choses et je les crois, je les fais agir sur moi comme si elles étaient vraies.* » (page 21).
- « *J'aime mieux croire que je me suis sevrée moi-même, que, dans un grand élan d'orgueil, j'ai mordu le sein de ma mère, que j'avais des dents de fer rouillé et que le sein s'est gangrené.* » (page 21).
- « *J'ai à élever un échafaudage, à construire une échelle, une échelle si grande que je pourrai mettre mes mains dans l'azur. Quand je descendrai, j'aurai les cheveux pleins d'azur, tout comme on a les cheveux pleins d'eau quand on sort du fleuve.* » (page 27).
- « *Ma mère [...] passe au son du cor entre deux rangées serrées d'archers à hoqueton de brocart* » (page 32).

- « *J'aime imaginer que nous sommes deux pierres que j'ai entrepris de greffer l'une à l'autre avec mon sang. Un dialogue sera établi entre deux pierres.* » (page 41).
- « *Christian n'existe pas. Donc, je l'ai créé. Donc, gaiement, continuons de le créer !* » (page 73).
- Pourtant, Bérénice reconnaît : « *Rien n'est plus dénué de surprises, plus ennuyeux, que les pays qu'on crée soi-même.* » (page 127).
- Elle imagine à l'avance l'aventure du voyage maritime avec Christian : « *De l'autre côté des ténèbres et du silence, les officiers ordonnent, les matelots jurent, les dauphins jouent à saute-mouton, les albatros se laissent glisser de haut en bas du vent, le soleil brille, la mer se déchire à l'étrave, l'"Elga Dan" marche. Et, bientôt, nous atteindrons le bout du monde. C'est une pentapole à vingt couleurs et vingt portes, une pentapole au rire plus grand que l'air, une pentapole à la danse plus grande que le vol des oiseaux, une pentapole groupée autour de l'abside.* » (pages 153-154).
- « *Quand je serai grande [...] je serai partie pour un lieu d'où l'on ne revient pas, un lieu où l'on arrive en passant par des lieux où l'on ne s'arrête pas. Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de l'Olympe, comme les Titans, comme Ajax d'Oïlée, comme Bellérophon. Je mourrai en pleine force, de l'explosion même de ma violence. Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire. [...] Je sais que la lutte sera vaine. Je sais que mes soldats et mes chevaux devront donner l'assaut du bord d'un gouffre. Mais je me battrai quand même. S'il faut perdre, autant perdre beau. S'il faut que mes soldats et mes chevaux tombent au fond de l'abîme au premier pas de la charge, autant que ce soient mes chevaux les plus rapides et mes soldats les plus courageux.* » (pages 161-162).
- « *Je donne arbitrairement une autre forme à toute chose qui, par son manque de consistance ou par son immensité, est impossible à saisir... et alors, à la faveur de cette autre forme, je saisis la chose, je la prends dans mes mains, dans mes bras, mais surtout : dans ma tête. [...] J'adhère de toute l'âme aux représentations fantaisistes ou noires que je me forge ainsi de ces choses et de ces activités. Par exemple, j'affirme que la terre (que les meilleurs astronomes n'ont pas encore comprise) est une tête d'éléphant roulant à la dérive dans un fleuve d'encre bleu azur [...] J'affirme que la lune est une tête de mort qui pend par un fil d'araignée du plafond noir d'une chambre qui est ma grande chambre. [...] J'affirme que les étoiles sont des grillons, des criquets. Les ténèbres sont une agglomération de uhlans noirs, un magma de uhlans noirs en fuite vers le siège de Québec, de Waterloo, de Verdun. J'affirme que tout ce qui touche ma peau est une chenille. Quand Constance Chlore m'embrasse sur le front, je crois, dur comme fer, qu'une chenille me passe sur le front, une chenille orange et noire. [...] Chamomor est debout au milieu d'une rue d'une ville du Danemark, elle m'attend fixement et je la hais.* » (pages 206-207).
- « *Nous jouons à nous imaginer que nous sommes immobiles et que c'est la ville qui marche, que la ville s'écoule de chaque côté de nous comme un fleuve. Nous regardons les angles des édifices glisser vers nous comme des étraves. Tête en l'air, nous voyons les immenses néons passer au-dessus de nous comme des ptérodactyles et nous découvrir comme par rotation la claie fantastique de leur armature noire. Une enfilade d'automobiles stationnées processionne en silence à notre rencontre. Une maison de rapport isolée dans un terrain vague tourne sur elle-même comme un mannequin vivant et nous découvre successivement trois de ses quatre faces. Une rampe de réflecteurs fixée au faite de la façade d'un grand magasin retient notre attention. Les couleurs éclatantes des drapeaux qu'elle éclaire se tordent dans le noir absolu du ciel. Un trolleybus nous abandonne sous une voie surélevée. Sous la voie surélevée, nos pas résonnent comme dans une cathédrale vide. Excitées par l'écho, nous nous mettons à courir entre les énormes piles de béton. Plus nous courons vite, plus, en se répercutant, nos pas ressemblent à des applaudissements.* » (pages 222-223).
- « *Si demain j'étais nommée reine de la terre, il me suffirait d'une heure pour la tirer du fossé. Je décrèterais d'abord, vite, la guerre, un état de siège perpétuel entre les deux parties du globe séparées par le degré de latitude zéro. Mes traîtres, ceux de mes sujets qui seraient surpris en train de parler d'entente ou de soumission, n'auraient pas la tête tranchée ; un supplice plus raffiné leur serait réservé : l'ennui horaire. Leur vie serait divisée en heures, et ils seraient condamnés à compiler des statistiques jusqu'à leur dernier spasme, assis sur une chaise dans une cage de quelques portes et quelques fenêtres. Je créerais ensuite, dans le pire soubassement de mon royaume, une enclave interdite appelée République de l'Amour où, dans l'attente d'une autre solution, quelques milliers de*

femmes et une dizaine d'hommes rendus aveugles et sourds assumeraient exclusivement la tâche de reproduire l'espèce. Je déclarerais traître tout soldat d'un sexe trouvé en train de trouver joli ou triste un soldat de l'autre sexe, traître et, donc, passible du supplice de l'ennui horaire. [...] Donc, je suis la souveraine de la tête d'éléphant depuis trente-quatre ans. Il a suffi de neuf ans pour que les villes s'effondrent et que l'humus se mette à s'accumuler sur leurs ruines nivelées. Les villes ne devaient la solidité de leurs structures qu'à la circulation d'automobiles. Par la bouche d'un canon énorme, les automobiles ont été lancées, une à une, dans l'océan Pacifique. Comblé de ce fait, l'océan Pacifique est devenu arable. Les déserts de Gobi et du Sahara, ayant absorbé les eaux de l'océan Pacifique, sont devenus arables eux aussi. Habitué au port de l'armure et au maniement de l'arquebuse et de la pertuisane, ceux du sexe féminin d'entre les êtres humains ont peu à peu perdu leurs protubérances et leur exubérance. Dans les batailles où mes guerriers s'entretuent, sans distinction de couleurs, pour la seule cruauté de la chose, quand l'un d'eux tombe, on ne s'occupe pas de savoir de quel genre il est. Pour se prononcer avec assurance au sujet du genre de ce guerrier, anonyme comme tous les autres, il faudrait lui ouvrir le ventre ; ce qui nécessiterait l'emploi d'un chalumeau oxyhydrique, étant donné qu'avec le temps le sang et la chair des guerriers se sont greffés à l'acier de leur armure. D'ailleurs, le genre d'un guerrier, mort ou vif, n'intéresse plus personne. À la République de l'Amour, les choses vont bon train. Les gynécologues qui en sont les maîtres se montrent bouffis d'orgueil dans les rapports qu'ils m'écrivent à l'encre quotidiennement. Bientôt, en effet, c'en sera fait de la République de l'Amour : rendus inutiles, ses frontières et ses écœurants habitants sont sur le point d'être rasés et balayés. Demain, par la seule mastication d'une fleur de marrube, fleur d'une excessive âcreté, mes mirmillons et mes rétiaires, devenus de véritables phénix, pourront se reproduire d'eux-mêmes, pourront, comme par fission, se donner vie nouvelle, corps nouveau, armure neuve. L'immortalité est atteinte et, ce qui n'est pas à dédaigner, elle est à prendre ou à laisser. L'énorme canon qui a servi à lancer les automobiles dans l'océan Pacifique a été poussé dans l'Aral du haut d'une montagne de l'Elbourz (qu'il a fallu adapter géographiquement à ce propos), en même temps que toutes les armes non portatives et trop destructrices. Par ailleurs, sur la tête d'éléphant, il n'y a plus un seul chalumeau oxyhydrique. » (pages 245-247).

- « Quand il [Dick Dong] aura oublié que nous sommes garçon et fille, il sera fils du Vent et du Feu, et, quand je l'embrasserai, son âme frémira avec la pureté du ruisseau qui frémit sous le souffle du vent et l'éclat du soleil. » (page 249).

- « Je n'ai pas évité les écueils, monsieur le professeur de chimie ! J'ai filé droit sur des archipels entiers et je les ai vus éclater, voler en miettes comme une migration d'aigrettes endormies où tombe une bombe. Déferlant sur la plaine continentale avec l'impétuosité du Mississippi, j'ai tout brisé, j'ai déraciné tous les arbres, j'ai fait sauter toutes les digues, j'ai emporté comme coquilles de noix tous les quais ! Et je pourrai bientôt me répandre dans un golfe clair et immense pour me mêler là à un de ces courants qui font voler l'océan par-dessus les frontières de la terre et par-dessus les étoiles ! [...] J'ai taillé dans le roc vif, à partir du fond de mon Annapurna, une cheminée jusqu'à la lumière, jusqu'au sommet des choses ! [...] Assise sous ma haute montagne [...] je respire enfin l'air et la lumière ! » (pages 264-265).

- « Soudain, à partir du point que je fixe, une pyramide naît, s'emplît, se développe, descend, s'avance vers moi. Je vois la section de la pyramide grandir, grandir, grandir. Je sens la pyramide fondre sur moi, m'écraser, m'englober, croître à la vitesse d'un train, pousser au-delà du plancher, au-delà du sol, au-delà de l'univers. » (page 365).

Cette imagination est aussi le fait de Constance Chlore : « Constance Chlore me prédit qu'un jour je mendierai aux portes de Séville. Je me demande où elle prend des prédictions pareilles. Elle doit avoir vu un opéra quelque part. » (page 217) : n'a-t-elle pas plutôt vu le tableau "Le jeune mendiant" de Murillo, peintre de Séville?

Du fait de cette imagination effervescente, à l'action principale se greffent des récits fantastiques, des visions oniriques, des hallucinations :

- L'histoire de « la pauvre Mère Saint-Denial », histoire où l'on remarque l'habileté narrative (la surprise créée par « Les nonnes ne s'inquiétèrent pas. Elles se scandalisèrent » ; le changement de

focalisation et le passage au présent avec « *La sacristine aime courir* »), l'usage du style noble et archaïque avec « *Elle se demande que résoudre* »), le déferlement du fantastique, la cellule de l'abbesse qui manqua à ses devoirs s'ouvrant sur des milliers de rats, et l'exorciseur y découvrant « *deux squelettes carbonisés* » (pages 61-64).

- La tragédie de l'ondata pris au piège mais à ce point épris de liberté qu'il « *pratique la vivisection avec une détermination presque haineuse* » (page 68).

- La croisade de Christian, « *sacré chevalier* », parti « *derrière Gautier Sans-Avoir* » chez « *les Niams-Niams* », tombé « *glorieusement sous les murs de Nicée* » (page 73).

- Le « *cauchemar* » (page 105) qui est pourtant un tableau réjouissant pour Bérénice car, dit-elle, « *tout est à moi, tout m'appartient* ».

- L'imagination d'un Christian à sa merci : « *Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce.* » (page 106).

- Le « *cauchemar* » (page 115) de la « *vieille aveugle* » qui pue, sur laquelle « *grouille une immonde fressure* », la « *coince* », la « *presse* ».

- « *L'histoire de la chenille emprisonnée dans la main* » citée page 149 mais qui a été apparemment oubliée en chemin par Réjean Ducharme !

- L'imagination d'une transformation en oiseau : « *Je me sens des ailes grandir aux dépens de mon corps, s'élargir, se gonfler au hasard des coups de vent et m'arracher du sol. Je me fais libre. Je pousse des serres aussi. Elles sortent déjà par le bout de mes doigts, faisant éclater au bout de leur ivoire la laide et vile mue qu'est la peau. Déjà, elles me tordent les doigts, me tendent les mains. Bientôt, je pourrai regarder le soleil en pleine face sans être éblouie, comme un aigle.* » (page 189).

- Le rêve étrange : « *Je suis dans un vaste temple hypostyle. Je suis au bout d'un long cloître dont les voûtes d'arêtes sont si hautes qu'elles m'entêtent [belle allitération]. Chamomor porte au poing un serpent noir et jaune sifflant de colère. Elle me noue le serpent autour des reins et il se change en une ceinture de cailloux glacés. Soudain, comme pour un adoubement, je suis agenouillée et elle me touche les épaules du plat d'une lourde rapière. Comme les cailloux, la rapière est glacée. Je me tourne. La vitre inférieure de la fenêtre est brisée et le vent souffle de la neige jusque sur mes couvertures. Revoilà Chamomor. Elle me donne le sein. Le lait est merveilleusement chaud. Le sein se change en une boule de cristal qu'étreignent les doigts crochus d'une sorcière. À l'intérieur de la boule, je plonge dans une forêt profonde où court un être hideux qui, bien qu'il soit sans tête et sans bras, rit à m'en faire éclater les oreilles et me caresse le front du bout des doigts.* » (pages 189-190).

- L'utopie d'une « *République de l'Amour* » (pages 245-247).

- Le cauchemar de la page 263 : « *J'ai les mains en sang ; le chanvre du hauban les a meurtries comme la râpe la carotte. Je pends à un hauban qui se balance dans le vide depuis le plafond de l'univers. Afin de ne pas tomber dans le vide, il faut que, des seules forces de mes mains, je soutienne tout le poids de mon corps et tous les poids de mon âme.* »

- Le délire d'une navigation épique (page 264).

- « *L'histoire d'une égoïne* » qui est en fait celle de Grisée et d'Eérsig en proie à l'incommunicabilité jusqu'à ce qu'elle soit rompue par l'emploi d'une égoïne avec laquelle cependant Grisée « *se trancha le cou* » (pages 287-288).

- L'histoire de la rue puante qui est mariée à Barnabé, « *une rose* » (! ! !), histoire cependant soudain laissée en suspens (page 302-303).

- L'aventure des « *quarante aquariums* », dont « *l'aquarium des amibes* » qui contient « *trois millions d'amibes* », réunis par Chamomor pour plaire à Christian, aventure qui, dans un romanesque débridé, lui fait « *noliser la jonque pleine de trous de deux jeunes pirates d'un faubourg de Kagoshima* » pour aller à la recherche de « *poulpes blancs* », affronter une tempête où les « *deux pirates se sont dégonflés* », tandis qu'elle continua à nager, parvint chez les Ainos de « *l'archipel Amani, au sud du Japon* » (page 305), s'empara des poulpes, un exemple de ses poissons extraordinaires qu'elle réunit au prix de longues recherches (pages 306-308).

- L'entretien qu'a Chamomor avec « *un horloger de race nègre* » qui, arrivé les mains vides, tire de ses poches, comme d'autres des lapins de leur chapeau, d'innombrables horloges avec lesquelles « *on pourrait encercler la terre* », qui sort même de sa poche « *un mât plus grand que la tour de Radio-Canada au bout duquel flotte le drapeau suisse* », qui produit enfin « *une petite horloge transparente,*

à quatre cadrans », dont les aiguilles d'abord ne tournent pas puis « *tourment si vite qu'elles font du vent* », horloge que Chamomor lui paie, tandis qu'il remet toutes les autres dans ses poches (pages 316-319).

- L'esquisse d'un autre roman : celui de la vie que pourraient mener Bérénice et Christian, dans « *un meublé crasseux et truffé de cafards, dans un sous-sol, dans le quartier de Montréal où les pires taudis sont* » (vie qui est celle que vivent Mille Milles et Chateaugué dans « *Le nez qui voque* » ou André et Nicole dans « *L'hiver de force* »), où elle l'entretiendra, « *comme dans les films français la péripatéticienne parisienne entretient son Jules* », ce qui leur permettra d'aller à Cunaxa sur les traces de Xénophon, toutes propositions auxquelles il répond : « *Non, imperceptiblement mais rigidement* » (pages 323-325).

- L'apologue des pages 340-341 où est évoquée « *une coupe à laquelle personne n'a jamais bu* », mais qui demeure énigmatique et est vite abandonné.

- « *L'envie d'ouvrir de bas en haut le ventre que des fourmis rouges rongent et que des hippopotames blancs piétinent.* » (page 343).

- La garde montée par Bérénice « *devenue deux* » « *de chaque côté du grand portique de l'église [...] en pourpoint de soie et en grègues barrées, pointant un revolver de deux de mes mains, tenant captif contre chacun de mes ventres avec mes deux autres mains un lion enragé.* » (pages 343-344).

- Le rêve de la vie en Terre Adélie d'une Bérénice mâle, âgée de « *deux cent trente-neuf ans* », dont chacune des « *nombreuses femmes met bas, annuellement, une baleine.* » (pages 349-350).

Il faut regretter que tous les éléments de cette construction polyphonique ne présentent pas tous la même pertinence : beaucoup ne sont que d'exubérantes et extravagantes expansions !

Le texte est divisé en soixante-dix-neuf chapitres d'une à sept pages, numérotés, sans titre. On remarque l'absence du chapitre 64 (page 299) qui pourrait s'expliquer (encore qu'avec Réjean Ducharme...) comme une façon de marquer l'adieu définitif de Bérénice à Constance Chlore. Chaque chapitre se termine sur une note forte ou contrastée :

- fin du chapitre 6 où la montée de l'exaltation est nette : « *Avoir quelqu'un dans la tête, c'est comme y avoir une épée. Je veux entrer, comme une épée, dans la tête de Christian. Et son épée, je la briserai sur mes genoux. Et l'épée de Constance Chlore, je la romps. L'épée du Dieu des Armées, je la casse. Mon cœur, je l'arrache, le jette dans le fleuve.* » (pages 34-35) ;

- fin du chapitre 8 où la chute : « *Vacherie de vacherie !* » (page 44) vient contredire l'exaltation avec laquelle a été développée toute une théorie ;

- fin du chapitre 9 où « *Embrassant au passage les nymphes qui habitent les peupliers* » (page 48) est une allusion mythologique qui clôt un moment de calme bucolique ;

- fin du chapitre 10 (page 51) où Bérénice marque bien son accord avec Christian ;

- fin du chapitre 11 où le « *Veux-tu, toi?* » (page 56) est la demande bouffonne que fait Bérénice à sa rivale, Mingrèlie, pour qu'elle lui apprenne à patiner ;

- fin du chapitre 12 : « *Gai, luron, gai ! Je suis bouleversée.* » (page 61) ;

- fin du chapitre 14 où la reprise des paroles d'une chanson populaire et vulgaire est bouffonne après un épisode émouvant (page 69) ;

- fin du chapitre 15 où la volonté de puissance s'exprime de façon extravagante (page 75) ;

- fin du chapitre 17 où est commenté l'empoisonnement du chat : « *Victoire facile ! Vacherie de vacherie !* » (page 85) ;

- fin du chapitre 19 où Bérénice affirme son dessein à l'égard de Christian : « *J'attends que mes forces soient faites, d'être assez forte pour l'arracher aux autres jardiniers.* » (page 95) ;

- fin du chapitre 20 où, la défaite au lancer de javelot étant pour Bérénice une occasion de le reconquérir, elle proclame : « *J'aime voir Christian triste. Plus la vie le rendra triste, plus il aura besoin de quelqu'un pour le plaindre. Et, quand vient l'heure de plaindre, il ne reste plus que moi.* » (page 100) ;

- fin du chapitre 21 où, dans un « *cauchemar* », Bérénice constate : « *Tout m'appartient ici. Tout est à moi.* » (page 105) ;

- fin du chapitre 24 où, dans un autre « *cauchemar* », « *une vieille aveugle* » la « *coince* », la « *presse* » (page 115) ;

- fin du chapitre 25 qui est marquée par un sursaut d'énergie (page 125) ;
- fin du chapitre 28 qui est une réaction à la faiblesse physique et morale qui marque le chapitre : « *J'ai rechoisi de vivre. Je m'en promets.* » (page 128) ;
- fin du chapitre 30 où la succession d'appellations « *Ti-Hibou. Ti-Singe. Titanique* » est un jeu de mots significatif car la dernière, qui est contrastée, annonce un thème qui va se révéler important (page 137) ;
- fin du chapitre 32 qui est un rappel de la promesse que Christian a faite à Bérénice de l'« *emmener au bout du monde* » et une indication de la déception : « *Il n'a encore rien fait.* » (page 150) ;
- fin du chapitre 33 où Bérénice annonce qu'elle fera parler Christian (page 160) ;
- fin du chapitre 35 où elle annonce la lutte qu'elle mènera contre « *Trois* », le nouveau chat de Chamomor (page 168) ;
- fin du chapitre 39 où Bérénice émet des menaces (page 186) ;
- fin du chapitre 41 où s'impose la figure romantique qu'elle est pour Constance Chlore (page 198) ;
- fin du chapitre 43 où Bérénice oppose sa violence à la volonté de sacrifice de Constance (page 211) ;
- fin du chapitre 44 qui exprime un dessein d'énergie (page 221) ;
- fin du chapitre 46 d'une froideur étonnante après l'émotion qui précède (page 227) ;
- fin du chapitre 48 où apparaît soudain l'idée de la soumission au « *titan* » (page 233) ;
- fin du chapitre 50 où Bérénice se fait encore une fois menaçante (page 239) ;
- fin du chapitre 57 où elle conclut l'épisode de la correction infligée à Mordre-à-Caille par : « *Je m'en fiche tellement.* » (page 270) ;
- fin du chapitre 60 où elle se fixe, dans sa relation avec Jerry de Vignac, un but scandaleux (page 286) ;
- fin du chapitre 61 qui est un appel à la tendresse pathétique et comique à la fois (page 292) ;
- fin du chapitre 63 qui est un défi énigmatique : « *Que voulez-vous? Un verre d'eau à l'espagnole.* » (page 299) ;
- fin du dernier chapitre où, après la lâcheté et le mensonge de Bérénice, elle constate : « *Justement, ils avaient besoin d'héroïnes.* » (page 379). Cette fin du livre compte énormément. Il faut envisager, dans une oeuvre, sa trajectoire complète.

Les paragraphes eux-mêmes sont organisés de façon à présenter un début modéré, une exaltation grandissante, une fin exarcerbée dans la violence, la poésie, le décrochage bouffon.

La chronologie est linéaire. La première partie, où le passage des saisons est bien marqué, parfois avec une brièveté expressive (par ce chiasme : « *Une autre fois l'été. L'été, encore une fois.* » [page 74]) s'étend sur une ou deux années. La durée du séjour à New York est nettement indiquée : « *durant ces années d'exil* » (page 233) - « *ce que je fais depuis trois ans* » (page 238) - « *J'ai quitté l'île il y a presque cinq ans* » (page 293) - « *J'ai quinze ans.* » (page 296). La dernière partie s'étendrait sur quelques mois.

Dans cette structure qui s'organise selon une progression temporelle nette, la discontinuité est pourtant constante, parfois tout à fait déconcertante (le début du chapitre 19, page 91 - la phrase sur le Canada, page 208 - le jardinier et son suicide, qui sont évoqués page 165 et réapparaissent tout à fait gratuitement pages 284-285 - etc.), Ducharme se plaisant aux juxtapositions fantaisistes, aux enchaînements cocasses. Le cheminement sinueux est marqué de ruptures brusques, de sauts inattendus (pages 10, 21, 25, 26, 30, 51, 52, 57, 71, 81, 96, 105, 106, 127, 168, 186, 188, 202, 208, 235, 238, 242, 244, 250, 279, 285, 286, 289, 299, 302, 304, 320, 326 [où il y en a deux de suite sans aucune marque spéciale : d'abord de l'abbaye, où, devant le refus répété de Christian, Bérénice opte pour Israël, à l'avion ; puis de l'avion au « *rabbi* » Schneider, en Israël], 335, 337, 338, 339, 344 [trois de suite], 345, 346, 348, 350, 351, 364, 365, 366, 372, 374, 375, 376).

Il est rare que le changement de direction soit indiqué, mais on trouve ces exemples : « *Passons vite à un autre sujet.* » (page 179) - « *Passons à un autre sujet.* » (page 193). Le piétinement est délibéré et même souligné (page 354) ; la désinvolture d'une digression est indiquée : « *Je profite de l'occasion pour signaler que j'aime les avions parce que les avions de nuit portent une lumière de couleur au bout de chaque aile.* » (page 235) ; page 244, l'évocation des moineaux qui « se

cramponnent contre le vent » est suivie de la mention : « *Ce qui m'amène à parler de mon association avec Dick Dong* », l'absence de liaison étant donc signalée ; la digression sur saint Honorat (pages 354-355) est bien traitée de « *parenthèse intempestive* », et d'ailleurs, après, le récit reprend avec les mêmes mots (page 355). Les passages d'un épisode à un autre se font souvent au milieu d'un chapitre : l'arrivée de « *la grande-duchesse de Mingrèlie* » (page 52), l'éclatement de la guerre entre Israël et les Arabes (page 108), la mention subreptice de Dick Dong (page 225), le passage non signalé à la claustration dans l'armoire à une promenade dans la rue (page 274), la mention soudaine de Jerry de Vignac (page 285), le passage en Israël (page 326). On peut donc considérer que Réjean Ducharme procède à une déconstruction systématique par l'ironie, tous ces effets étant soulignés avec humour.

La discontinuité tient souvent aux souvenirs qui envahissent Bérénice. Ils sont peu nombreux au début (« *Quand j'étais plus petite* » [page 27] - « *Je repasse dans ma tête avec aigreur les samedis que nous avons eus dans l'île, Christian et moi.* » [page 198]), mais, après la mort de Constance Chlore, s'imposent ceux qu'elle a d'elle (pages 272-274, 280), et ils sont particulièrement vifs quand elle est en Israël (pages 343, 349, 352, 354).

Du fait que la narration est au présent, le temps du récit coïncide généralement avec celui de la fiction. Mais, quand Bérénice fait une synthèse, le temps de l'action s'écoule plus vite que celui du discours.

Le point de vue est celui de Bérénice, un point de vue totalement subjectif, l'affirmation de cette subjectivité étant même au cœur du livre. Le texte est donc un monologue intérieur ou un journal intime où s'instaure une communication directe entre la narratrice et le lecteur qui est obligé d'assumer son regard. Y sont insérés la lettre de Christian (pages 110-111), la lettre à Christian (pages 174-175), le dialogue entre « *dame Ruby* » et son mari, Éliezer, qu'inventent Bérénice et Constance Chlore (pages 180-181), un texte de cette dernière (page 294) où elle appelle Bérénice « *Brisebille* ».

Des dialogues pleins de vivacité rendent les relations entre les personnages, le débat avec un interlocuteur non identifié (« *- Si vous détruisez tout, de quoi allez-vous vous nourrir? - De rien, imbécile ! Et je mourrai de faim ! Mais, pendant deux jours, j'aurai été libre !* » [page 215]), le débat intérieur (« *Je n'ai pas le droit de me sentir presque heureuse ! C'est ridicule ! C'est illogique ! Quoi? Je serais heureuse... après tout ce qui m'a été fait ! Je jette dehors ces sentiments ridicules et illogiques. À grands cris, je rappelle la haine et le désespoir. [...] Nous nous fichons de tout ça, me répond ma voix.* » [page 189]). On remarque ce passage abrupt, rendant l'émotion, du style indirect au style direct : « *Va-t-elle parler? Parle ! Parle ! Parle ! Dis-moi quelque chose !* » (page 226). Et le style indirect libre apparaît quand Bérénice cite subrepticement les propos de Chamomor : « *Je suis celle qu'Einberg avait tuée et qu'elle a ressuscitée avec de l'amour maternel.* » (page 149).

Parfois, Bérénice se permet une distanciation ironique :

- dans ces dialogues avec l' « élève Constance Chlore » : - « *Comment appelle-t-on, élève Einberg, ceux qui vivent dans des igloos? On les appelle Esquimaux, mademoiselle. Comment appelle-t-on, élève Einberg, ceux qui vivent dans des étages. On ne les appelle pas, mademoiselle, ils n'en valent pas la peine. Ce sont des êtres humains, élève Einberg, des hommes ! Vous me la baillez belle, mademoiselle.* » (page 186) - « *Élève Constance Chlore, quelle est votre solution? [...] Quelqu'un d'autre a-t-il une autre solution?* » (page 214-215).

- lorsqu'elle s'adresse à elle-même : « *Laisse-les faire. Débraie. Laisse aller. Qui sait où on t'emmène? N'as-tu pas le goût des surprises et des découvertes?* » (page 127) - « *Il ne faut pas perdre espoir, ma bonne Bérénice.* » (page 256) - « *Assez de spectres et d'ombres ! Du solide, s.v.p. ! Du courage aussi ! [...] Préfères-tu apprivoiser des illusions et êtreindre des fantômes?* » (page 258)

- « *Si tu t'es engagé dans un cul-de-sac, il faudra que tu reviennes sur tes pas. À qui que tu donnes ton angoisse, elle te revient. Où que tu caches ton angoisse, elle te retrouve. Même si tu cours aussi vite qu'une belette, ton fardeau te rattrapera.* » (page 310), ce dernier exemple faisant toutefois hésiter entre une Bérénice qui s'adresse à elle-même ou qui, cédant au tutoiement généralisé au Québec, interpelle le lecteur comme elle le fait sans aucun doute à d'autres occasions :

- « *croyez-moi* » (page 50).

- « *C'est Bérénice Einberg qui vous le dit.* » (page 287).
- « *C'est Bérénice Einberg qui vous le demande.* » (page 289)
- « *Mes amis, haïssons d'emblée !* » (page 375).

À ce lecteur, elle pose même une devinette : « *Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu, on y pénètre que par la crevasse d'où j'ai bondi. Qu'est-ce que ça veut dire...* » (page 334) : c'est évidemment l'utérus.

“*L'avalée des avalés*” présente donc une intéressante trame romanesque qui, si elle est animée d'un beau souffle, aurait pu être constamment tendue. Mais elle a été encombrée de tant de digressions qu'on a souvent l'impression de se trouver en face d'une mosaïque, d'un collage, ce qui a fait du roman, phénomène tout à fait unique au Québec en 1966, une œuvre baroque, encore plus déroutante par l'exubérance du texte.

Intérêt littéraire

Avec “*L'avalée des avalés*”, on a un bel exemple de ces œuvres contemporaines où on trouve ce que Ricardou a appelé « l'aventure d'une écriture » (qu'il opposait à « l'écriture d'une aventure »), où c'est l'écriture elle-même, bien plus que la vérité, qui engendre le roman. C'est un tempérament d'écrivain hors de l'ordinaire qui éclate ici. On sent que Ducharme aimait écrire vite, beaucoup, longtemps, follement, livrant tout un grouillement de vie et de sensations, toute une profusion d'images. Il l'indique bien lui-même : « *Lorsque, chez un être humain, l'angoisse atteint une certaine intensité, on assiste à une diarrhée de mots.* » (page 288), et Bérénice reconnaît qu'elle fait sa « *diarrhée de jérémiades* » (page 195). Il vida son sac, se confessa d'une façon cathartique : « *Pour moi, un roman est des morceaux d'âme trop lourds lancés par une bouche à toutes les oreilles ouvertes.* » Comme chez tout écrivain et chez toute personne qui ne peut pas ne pas s'ex-primer, le flux verbal fut chez lui la réponse à l'agression du monde, la protestation contre l'érosion du temps, le refuge dans l'imaginaire : « *J'imagine toutes sortes de choses et je les crois, je les fais agir sur moi comme si elles étaient vraies.* » (page 21) - « *Je songe à des choses qui n'existeront jamais.* » (page 91).

L'intérêt du roman tient à la puissance de la voix, à son énergie, à son euphorie, à sa fulgurance. De ce fait, il est difficile d'accepter qu'elle puisse être celle d'une petite fille (évolue-t-elle de l'âge de neuf ans à celui de quinze ans?) qui crache sa logorrhée à la face des autres et du monde : c'est Réjean Ducharme qui parle, mais il réussit une si puissante identification avec sa créature qu'on n'est pas gêné par ce truchement.

La langue, qui est prétendument une langue parlée, est en fait très riche, très travaillée.

LE LEXIQUE

Il présente une grande richesse et une grande variété.

Ducharme a utilisé des onomatopées ou des interjections dont certaines qu'il a créées :

- « *Ah ! Ah ! Ah ! Ah !* » (page 114) qui marque la satisfaction du professeur qui a pris une lève en défaut.
- « *Boum !* » (page 44) qui correspond bien au « *coup de canon* » dont la mention suit.
- « *Dondondondaine* » (page 129), qui est une parodie des refrains de chansons anciennes.
- « *Drelin drelin* » (page 263), qui n'est évidemment pas, sauf ironiquement, le son de la harpe dont il question à la phrase précédente.
- « *Fouï* » (pages 243, 257 où le mot est étiré : « *Fou-ï ! Fo-u-ï !* »), interjection qui s'emploie au Québec pour marquer l'étonnement, l'admiration.
- « *Gai, Bérénice, gai !* » (page 60) qui est une ellipse pour « *que tu sois gaie !* »
- « *Gai, luron, gai !* » (page 61) qui est le refrain d'une vieille chanson française.

- « *Hi-han ! Hi-han ! Hi-han ! Hi-han ! Hi-han ! Hi-han !* » (page 291) qui n'est pas ici, comme traditionnellement, le cri de l'âne, mais prétend restituer comme le galop de Jerry de Vignac s'éloignant.
- « *Hmmmmm ! Hmmmmm !* » (page 289) qui rend l'effet du baiser sur la bouche.
- « *Ouaou ! Ouaou !* » (page 278) qui est la transcription de l'anglais « wow ! » (« sensationnel ! »).
- « *Ouf* » (page 100) qui indique le soulagement de Chamomor après le départ des cousins.
- « *Pouah* » (page 287) qui exprime bien le dégoût de Grisée.
- « *Rataplan ! Rataplan !* » (page 338) qui est inusité : on a plutôt « rantanplan » qui exprime le roulement du tambour.
- « *Shhhh !* » (page 172) - « *shhhhhhhhhh* » (page 369) qui sont des interjections inventées par Ducharme, par lesquelles il semble vouloir marquer le désir d'obtenir le silence.
- « *Taïaut ! Taïaut !* » (page 121), qui, dans la chasse à courre, est le cri du veneur pour signaler la bête.
- « *Veurf ! veurf !* » (page 350), qui est une création qui laisse perplexe, comme le reste de la phrase qui est sans rapport avec le contexte.
- « *Vlan !* » (pages 39, 44), qui imite le bruit donné par un coup fort.
- « *vrouch* » : « *À la vrouch que vrouch* » (page 344), qui est une autre création qui laisse perplexe.

Le texte est parsemé de québécoïsmes :

- « *Aérobous* » (« avion ») : « *sur une piste de décollage, sous le ventre d'un aérobous* » (page 101) - « *un aérobous quadrimoteur* » (page 290).
- « *Allô !* » (« Bonjour ! ») : « *Allô, petit singe !* » (page 140).
- « *À mort* » (« extrêmement » - « constamment ») : « *mystérieux à mort [...] gourmé à mort* » (page 152) - « *froid à mort* » (page 165) - « *ridicule à mort* » (page 174) - « *Ils sont aimables à mort. Ils sont heureux à mort. Ils sont heureux à mort parce qu'ils sont saints à mort. Ils sont saints à mort parce qu'ils sont hospitaliers à mort.* » (page 187) - « *Rire à mort !* » (page 193) - « *Tolérant à mort* » (page 199) - « *stupide à mort* », « *spirituel à mort* » (page 213) - « *en souffrent à mort* » (page 271) - « *je porterai une barbe artificielle à mort.* » (page 325) - « *Elles ont l'air d'avoir à mort ce que Chamomor appelle la foi.* » (page 326) - « *compliqué à mort* » (page 368).
- « *Avant-midi* » (« matin ») : « *Je passais l'avant-midi chez dame Ruby et l'après-midi chez le rabbi Schneider.* » (page 112).
- « *Barré* » (« rayé ») : « *grègues barrées* » (page 343).
- « *Bon* » (« fort » - « capable » - « valeureux ») : « *Je me trouve bonne.* » (page 52) - « *Elle [Chamomor] doit se trouver bonne.* » (page 81).
- « *Bout* » au sens d'« opinion » : « *chacun [...] tient son bout.* » (page 13) ; au sens de « Direction » : « *de bout et d'autre* » (page 41) ; au sens de « Partie » : « *des bouts de rire* » (page 359).
- « *À travers les branches* » (« par hasard ») : « *J'ai entendu dire, à travers les branches, que...* » (page 230).
- « *Beurré* » (« enduit ») : « *C'est beurré de cendre et de sang partout.* » (page 21).
- « *Casque* » (« chapeau ») : « *Lagimonière rabattit les oreilles de son casque de poils.* » (page 353).
- « *En avoir plein son casque* » (« en avoir assez », « en avoir ras le bol ») : « *j'en ai eu plein mon casque.* » (page 330).
- « *Châssis* » (« fenêtre ») : « *J'ouvre, avec une lame au fil de diamant, un châssis dans les ventres les plus prometteurs* » (pages 335-336).
- « *Chaudière* » (« seau en métal ») : « *Il y a une bouteille de champagne dans une chaudière* » (page 284). Que le lecteur non québécois soit rassuré : elle est mise au frais !
- « *Chien* » (« personne méchante ») : « *Il n'y a pas plus chien qu'un être humain* » (page 97).
- « *Cogner des clous* » (« dormir assis, avec la tête qui hoche de temps à autre ») : « *Constance Chlore cogne des clous* » (page 224).
- « *Compléter* » (« terminer ») : « *Après avoir complété un cours de cor anglais* » (page 218).
- « *Une couple* » (« deux choses de même espèce ») : « *une couple de mois* » (page 194).
- « *Creux* » (« profond ») : « *j'ai le cœur creux* » (page 234).
- « *Débâter* » (« démolir ») : « *débâter un columbarium [...] débâter toute la terre* » (page 271).

- « *Débattre* » (« palpiter ») : « *me faire débattre le cœur* » (page 277).
- « *Diable* » : « *en diable* » (« très fortement » : « *Impatiente en diable* » (page 313) - « sentir le diable » (« sentir mauvais ») : « *Est-ce que je sens le diable?* » (page 60).
- « *Échapper quelque chose* » (« laisser échapper ») : Christian « *échappe son javelot* » (page 98) - « *Est-ce que je ne suis pas en train de tout échapper? "L'échappons-nous?" se demandait ce cher Rimbaud.* » (page 334). La construction transitive du verbe « échapper » est un archaïsme qui subsiste au Québec et que Ducharme tint donc à justifier en se référant à Rimbaud qui, lui, a utilisé cette forme populaire pour évoquer la foi naïve des campagnes, dans « *L'éclair* » (« *Une saison en enfer* »), la citation exacte étant pourtant : « *les échappons-nous?* »
- « *Éclairer* » (« faire des éclairs ») : « *il éclate, il éclaire, il tonne.* » (page 68) - « *Il tonne. Il éclaire.* » (page 137).
- « *Embarquer* » (« monter dans un véhicule ») : « *dans la jeep [...] embarque* » (page 168).
- « *Emplir* » : « *Se laisser emplir* » (« avaler des histoires, des mensonges, des demi-vérités ») : Mingrèlie doit penser que Bérénice « *a une tête à se laisser emplir* » (page 57) - Chamomor « *s'attend à se faire emplir* » (page 102).
- « *En criant lapin* » (« rapidement ») : « *démonter et remonter un mousqueton Lebel en criant lapin* » (page 338).
- « *En santé* » (« en bonne santé ») : « *Je suis en santé à pierre fendre. [...] Je suis si en santé que je me sens capable de tuer la terre d'un seul coup de poing.* » (page 147).
- « *En sapristi* » (expression qui sert de substitut à celle qui est, en fait, usuelle au Québec : « en maudit », mais était considérée comme sacrilège) : page 236.
- « *Être à (faire quelque chose)* » (« Être en train de faire quelque chose ») : « *Mes forces sont à se faire.* » (page 189).
- « *Face* » à la place de « visage » : « *se contracter la face* » (page 114).
- « *Faire* » (« aller » - « convenir », d'habitude pour un vêtement) : « *Ma chambre ne me fait plus.* » (page 296).
- « *Se faire aller les bras* » (« agiter les bras ») : « *Il se fait aller les bras. Il dit qu'il bat la mesure.* » (page 18).
- « *S'en faire venir l'eau aux yeux* » (« être ému aux larmes ») : « *On admire, à s'en faire venir l'eau aux yeux* » (page 78).
- « *Se fermer les yeux* » (« fermer ses yeux ») : « *Elle se ferme les yeux [...] Tu te fermes les yeux* » (page 86, aussi pages 114, 170, 229).
- « *Flânage* » (« paresse » - « indolence ») : « *Pas de flânage !* » (page 146).
- « *Fort en thème* » (« très bon élève », le thème étant plus difficile que la version lors de l'étude des littératures anciennes ; péjorativement : « personne de culture essentiellement livresque ») : « *Les textes sanscrits cachent peut-être un message d'ordre cosmique que les milliards de forts-en-thème qui les ont lus n'ont pas compris.* » (pages 256-257).
- « *Goûter* » (« avoir le goût » - « sentir ») : les poèmes d'Émile Nelligan « *goûtent l'eau d'érable* » (page 203) - « *son souffle [celui de Constance Chlore] goûte l'eau de rose* » (page 220).
- « *Grand de* » (« beaucoup ») : « *Je n'ai pas assez grand d'yeux pour la regarder, pas assez grand d'oreilles pour tout entendre, pas assez grand de voix pour tout lui dire.* » (page 146).
- « *Gréer* » (« équiper ») : « *gréés d'un cahier, d'une plume et d'un encrier* » (page 65).
- « *Jouer au monsieur et à la madame* » (« faire l'amour ») : « *on voit deux collégiennes jouer ensemble au monsieur et à la madame [...] deux commères de la mythologie grecque jouer au monsieur et à la madame ensemble.* » (page 346).
- « *Lunettes fumées* » (« lunettes de soleil ») : page 312.
- « *Malade pour mourir* » (pages 62, 155, 275) : « *Malade à mourir* ».
- « *Mirer* » (« miroiter », « scintiller ») : « *Tout mire blanc ici* » (page 349).
- « *Misère* » (« difficulté ») : « *Depuis que le temps passe comme une anguille toujours plus vive et plus visqueuse, j'ai toutes les misères du monde à la garder dans ma main.* » (page 333).
- « *Monétairement* » (« financièrement ») : « *Qui n'est pas avalé [...] monétairement?* » (page 216).
- « *Montrer à* » (« apprendre à quelqu'un à faire quelque chose ») : « *montrer à patiner* » (page 56).

- « *Niaiser* » (« perdre son temps ») : « *Niaiser ou mourir?* » (page 129) - « *faire niaiser* » (page 59) : le mot est expliqué par ce qui le suit : « *et enrager* ».
- « *Noirceur* » (« obscurité ») : du fait des règles du sabbat, « *la noirceur des samedis* » (page 238).
- « *S'ouvrir les yeux* » (« ouvrir les yeux ») : page 304.
- « *Poupoune* » (« terme affectueux ou péjoratif pour désigner une jeune femme ») : page 180, il est affectueux.
- « *Pas parlant* » (« muet ») : « *les morts ne sont pas parlants* » (page 227).
- « *Pas pour rire* » (« sérieusement » - « efficacement ») : « *elle ne patine pas pour rire* » (page 56).
- « *Pire que pire* » : « *elles vont du mauvais au pire que pire* » (page 112) - « *mon désespoir est pire que pire* » (page 174).
- « *Poser un acte* » (« commettre un acte ») : « *se savoir responsable de chaque acte qu'on pose* » (page 43) - « *Poser un geste* » (« agir ») : « *Je n'ai pas encore posé de gestes* » (page 122).
- « *Prendre en pain* » (« se coller ensemble » - « former une masse compacte ») : « *Ses cheveux [...] comme pris en pain.* » (page 139).
- « *En quatrième vitesse* » (« très vite ») : « *Elle lui tombe sur le dos en quatrième vitesse.* » (page 136).
- « *Se ramasser* » (« se retrouver ») : « *Nous nous ramassons en plein cœur de la ville* » (page 222).
- « *Recevoir avec une brique et un fanal* » (« recevoir de pied ferme ») : « *À l'abbaye, le maquereau nous reçoit avec une brique et un fanal.* » (page 160).
- « *Rognon* » (« rein de l'être humain ou d'un animal ») : Bérénice s'inflige l'injure de « *gros rognon* » (page 334).
- « *Un sans-allure* » (« imbécile » - « idiot ») : « *Tu veux faire un sans-allure de ton fils* » (page 39).
- « *Soufflé* » (« gonflé ») : « *Il va éclater comme un ballon trop soufflé.* » (page 249).
- « *Température* » (« temps qu'il fait ») : « *Parlerons-nous de la température maintenant? Le temps qu'il fait n'intéresse personne.* » (page 314) : le réviseur qu'était Ducharme souligna donc cette faute généralisée au Québec !
- « *Tenter* » : « *quand ça me tente* » (page 377) : « quand ça me plaît ».
- « *Ti* » (« petit »), préfixe qui s'emploie familièrement : « *Ti-Hibou. Ti-Singe.* » (page 137) ; on trouve ailleurs « *petit hibou* » (pages 84, 92).
- « *S'en venir* » (« venir ») : « *L'ivresse s'en vient.* » (page 281).
- « *Vivoir* » (page 369) : traduction québécoise de « living-room ».

Certains de ces québécismes sont en fait des anglicismes :

- « *Confortable* » (« à l'aise », « très bien ») : « *Avec tout cet acier entre moi et le monde, je me sentais merveilleusement bien, je me sentais en sécurité, j'étais confortable* » (page 338).
- « *Confrontation* » (« affrontement ») : « *un état de confrontation avec son angoisse* » (page 310).
- « *En aucun temps* » (« in any time » : « à aucun moment », « jamais ») : « *Mais je n'aime pas me faire réveiller en aucun temps, même quand je ne dors pas !* » (page 368).
- « *Gazoline* » (page 126) : « essence ».
- « *Mettre l'épaule à la roue* » : « *Je mets mon épaule à la roue* » (page 126) ; l'expression est calquée sur l'anglais « to put one's shoulder to the wheel » ; dans beaucoup de contextes, l'équivalent français est « mettre la main à la pâte ».
- « *O.K.?* » (pages 197, 330).
- « *Opportunité* » (« occasion ») : « *une opportunité inespérée de déménager du baraquement* » (page 347).
- « *Stadium* » (« stade ») : « *stadium de Vancouver* » (page 318).
- « *Support* » (« soutien ») : « *Les deux amants, voulant nous rendre grâce de notre support* » (page 347).
- « *Tuile* » (« carreau ») : « *les treize tuiles du rectangle de carrelage* » (page 270).

Sont plus étonnants de nombreux mots ou expressions qui sont typiquement français (du « français de France » comme on le spécifie au Québec), qui appartiennent même à l'argot, qui dans de nombreux cas, ne sont pas compris de la plupart des lecteurs québécois :

- « Faire de l'air » (« partir », « s'écarter », la métaphore portant sur le déplacement d'air causé par un mouvement, une course rapide) : « *De l'air !* » (page 184).
- « Aller comme sur des roulettes » (« aller parfaitement et avec facilité ») : « *La famille marche mal, ne roule pas sur des roulettes, n'est pas une famille dont le roulement est à billes.* » (pages 11-12) - « *Tout va comme sur des roulettes !* » (page 175).
- « Armoire à glace » (« armoire à vêtements munie d'un miroir sur la porte » à laquelle on compare un individu à la carrure impressionnante) : L'expression habituelle est réduite quand Bérénice lutte contre un braconnier qui lui paraît « *bâti en armoire* » (page 69).
- « À tout casser » (« extraordinaire », « irrésistible ») : « *Ma beauté à tout casser* » (page 180).
- « Bichonner » (« avoir des attentions délicates pour quelqu'un » - « veiller à son bien-être ») : « *J'ai besoin [...] qu'on me bichonne* » (page 342).
- « Blindé » (« ivre ») : « *Il faut être blindé pour avoir des idées pareilles* » (page 70).
- « Bourgeoise » (« épouse ») : « *Ça fait faire ouf à sa bourgeoise.* » (page 100).
- « Bûcher » (« étudier », « travailler avec acharnement ») : « *La lettre de Christian [...] On sent qu'il a bûché, qu'il a fallu qu'il se torde le cerveau jusqu'à la dernière goutte.* » (page 109).
- « Changer son fusil d'épaule » (« changer d'opinion, de projets, d'activité ») : Bérénice, constatant l'arrivée de la puberté, reconnaît : « *Il a fallu que je change mon fusil d'épaule.* » (page 218).
- « Chauffer » (« être grave, sérieux ») : « *Ça va chauffer ! En vérité, je vous le dis, ça va chauffer !* » (page 239).
- « Chipie » (page 84, dans la bouche de Chamomor) : « femme acariâtre, difficile à vivre ».
- « Cuit » (« perdu », « vaincu », « battu ») : « *Quand je la vois, je suis cuite.* » (page 306).
- « Dare-dare » (« aussitôt ») : « *Ce qu'on me force à avaler, je le vomis, dare-dare.* » (page 122).
- « Décimale » (« chacun des chiffres situés après la virgule [dans un nombre décimal] » - de là, « individu de peu d'importance ») : « *pour exprimer que rien ne vaut qu'on s'y attarde, elle [Gloria] a l'habitude de dire : "C'est décimal"* » (page 344) - elle considère les autres comme des « *décimales* », et bientôt Bérénice elle-même (page 349), qui se donne ce conseil : « *Ne te laisse pas insulter par cette décimale.* » (page 357).
- « Dégonflé » (« qui manque de courage ») : « *Dick Dong a déserté le poste, s'est dégonflé.* » (page 262) ; « *mes deux pirates se sont dégonflés* » (page 307).
- « Dher des dher ! » (page 267), orthographe fantaisiste pour « la der des der » qui s'est dit pour « la dernière des dernières », pour la guerre après laquelle il n'y en aurait plus.
- « Endêver » (« enrager ») : « *Si ma conduite peut les faire endêver, je suis bien contente* » (page 227) - « *Tu ne les fera jamais assez endêver* » (page 359).
- « Faire une belle jambe » (« ne servir à rien ») : « *Ça me fait une belle jambe.* » (page 165).
- « S'en fichier » (« s'en moquer », « ne pas s'en soucier ») : « *Je m'en fiche pas mal* » (page 80) - « *Je m'en fiche tellement.* » (page 270).
- « Se fourrer le doigt dans l'œil » (« se tromper complètement ») : « *Elle se fourre le doigt dans l'œil* » (page 96).
- « Frousse » (« peur ») : « *Ils ont eu la frousse* » (page 138).
- « Gros bonnet » (« personnage important ») : « *Cette guerre qui n'est, comme toutes les autres, qu'une affaire entre grosses têtes et gros bonnets.* » (page 130).
- « Gueule » : « Grande gueule » (« personne bavarde, qui parle fort, qui parle plutôt qu'elle n'agit ») : « *Les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.* » (page 131) - « Se fermer la gueule » (« se taire ») : « *Je veux que nous nous fermions la gueule* » (page 315).
- « Jules » (« souteneur », « proxénète ») : « *la péripatéticienne parisienne entretient son Jules.* » (page 323).
- « Main pleine de pouces » (celle d'un paresseux, ces pouces l'empêchant de travailler) : « *Pour lui prouver que je n'étais pas une esclave aux mains pleines de pouces, j'ai essayé de l'éblouir.* » (page 308).
- « Maldonne » (« mauvaise distribution des cartes », « erreur », « malentendu ») : « *craignant qu'il n'y ait eu maldonne* » (page 200).

- « Mettre les pouces » (« s'avouer vaincu », « céder » : allusion à la coutume antique de diriger le pouce vers le bas pour signifier la défaite acceptée) : « *Zio met les pouces* » (page 293).
- « Moutard » (« jeune garçon »), masculin auquel Ducharme s'amuse à donner ce féminin : « *moutarde* » (page 13).
- « Oeuf » (« imbécile ») : « *le sale œuf* » (page 260) - « *sale œuf* » (pages 377, 378).
- « Pacha » (par analogie avec ce titre de gouverneur d'une province de l'empire ottoman, « chef d'un clan ») : Zio est « *le pacha des Einberg* » (page 240).
- « Paillard » (« débauché », « libertin ») : « *Quand deux paillards ont atteint le septième ciel, il faut qu'ils reviennent sur leurs pas.* » (pages 310-311).
- « Peloter » (« caresser, palper, toucher indiscretement et sensuellement ») : « *Gloria [...] essayait de me peloter* » (page 361).
- « Perdre les pédales » (« perdre ses moyens ») : « *je perds les pédales* » (page 18) - « *j'ai perdu les pédales* » (page 226) - « *je me sens perdre les pédales* » (page 266).
- « Pétrin » (« situation embarrassante d'où il semble impossible de sortir ») : « *Nous ne serions pas dans un tel pétrin.* » (page 158).
- « Pince » (« main ») : « *serrer la pince* » (page 22).
- « Les quatre fers en l'air » (« à la renverse, par terre », se disant d'une personne comparée à un cheval dont les quatre pattes quittent le sol) : Alors que Bérénice essaie de patiner devant Christian et Mingrécie, elle constate : « *Rien ne les fait plus rire que me voir choir les quatre fers en l'air.* » (page 56).
- « Se ramasser » (« se relever lorsqu'on est tombé ») : « *Ramasse-toi ! La gaieté fait briller l'âme, comme le soleil ! Gai, Bérénice, gai !* » (page 60).
- « Ribambelle » (« longue suite de personnes ou de choses ») : « *ma ribambelle de crimes* » (page 186).
- « Se rincer l'œil » : si le sens habituel de l'expression (« regarder une scène érotique ») est respecté dans « *Je me rince méchamment l'œil* » (page 86) car alors Bérénice regarde les caresses que se font Mingrécie et Christian, il ne l'est pas dans « *Je me rince l'œil* » (page 126) car elle est censée observer alors l'intérieur de son corps ; et son emploi étonne encore dans « *Les yeux mats se rincent.* » (page 165).
- « Ruer dans les brancards » (« regimber », « protester et opposer une vive résistance ») : Chamomor demande à Einberg, au sujet de sa maîtresse : « *Rue-t-elle inconsidérément dans vos brancards d'or et de diamants?* » (page 102).
- « Sapristi » (« juron familier, exprimant un vif sentiment d'étonnement, d'exaspération) : pour convaincre Bérénice, le rabbi Schneider « *a besoin d'avoir de l'éloquence en sapristi.* » (page 129).
- « Tirer les vers du nez à quelqu'un » (« lui arracher adroitement des secrets ») : « *Je lui tirerai les vers du nez.* » (page 160).
- « Tourte » (« pâtisserie de forme ronde semblable à la tarte ») : Bérénice s'inflige l'injure d'« *énorme tourte* » (page 334).
- « Trempette » (« bain hâtif où l'on n'entre pas complètement dans l'eau ») : « *le jour de la Yom-Kippour* », Zio fait « *sa pieuse et traditionnelle trempette* » dans l'Hudson (pages 239-240).
- « Vacherie » (« chose désagréable, pénible, injuste, méchante ») : « *La vacherie est faite pour les vaches. Mais, comme il n'y a rien d'autre, les hommes doivent s'en contenter, risquant ainsi de se retrouver bientôt à quatre pattes.* » (page 121) - « *Tu seras plus grande, plus instruite et plus profondément engagée dans la vacherie.* » (page 120). Ne se contentant pas de la simple « *vacherie* », Bérénice, à la façon de la Zazie de Queneau, la multiplie dans le désinvolte juron « *Vacherie de vacherie* » qui devient un véritable cri de guerre (pages 14, 20, 23, 57, 74, 75, 85, 209, 219, 267) ; mais peut-être le doit-elle à sa mère puisque celle-ci l'emploie page 88, page 104.
- « Voir quelqu'un venir avec ses gros sabots » (« voir où quelqu'un veut en venir, tellement il cache mal ses intentions », les sabots exprimant l'idée de naïveté et d'épaisseur, le bruit de la marche en sabots étant suffisant pour révéler la direction, « voir » se substituant plus ou moins à « entendre ») : « *Je les vois venir avec leurs gros sabots.* » (pages 22-23)

Le texte présente des mots et expressions anglais, sinon des phrases entières :

- « *miles* » (pages 157, 376), mais on trouve aussi « mille » (page 307).
- « *Barren Grounds* » (page 81) : Cette expression, qui signifie « terres nues », désignant une région du nord du Canada.
- « *Central Park* » (page 278) : parc de New York.
- « *Denial* » (« reniement ») d'où l'ironie du nom d'une religieuse : « *Mère Saint-Denial* » (page 62).
- « *Dick Dong* », nom d'un personnage qui est très significatif dans sa redondance puisque « *dick* » et « *donck* » signifient tous deux « pénis » (page 225).
- les prétendus titres de romans pornographiques (page 229) : « *I the Jury* » : "Moi, le juré", qui devrait plutôt être « *I the Fury* » ("Moi, la fureur") comme on le constate page 301 - « *Kiss me deadly* » ("Embrasse-moi terriblement") - « *The Hot Mistress* » ("L'ardente maîtresse").
- « *Felix the Cat* » : « Félix, le chat », nom qui, « *felix* » signifiant « heureux » en latin, permet cette réflexion : « *La félicité vient de la caresse des chats.* » (page 350).
- « *Fifth Avenue* » (page 278) : Cinquième avenue, artère de New York.
- « *Girl-friend* » (« petite amie »), « *boy-friend* » (« petit ami ») : « *Je ne serai la girl-friend d'aucun garçon, et aucun garçon ne sera mon boy-friend* » (page 237).
- « *Glad to know you. Hope you'll like it here. Come on. Let me show you your room.* » (page 187) : « Heureux de vous connaître. J'espère que vous allez vous plaire ici. Venez. Laissez-moi vous montrer votre chambre ».
- « *High school* » (« établissement d'enseignement secondaire ») : « *Une autre année de high school* » (page 243).
- « *Meanwhile at the ranch* » (page 296) : « Pendant ce temps au ranch », phrase conventionnelle dans un western pour transposer l'action d'un lieu dans un autre.
- « *My dear* » (« ma chère ») : « *my dear Fräulein* » (page 57).
- « *Santa Claus* » (page 241) : d'abord, Saint Nicolas, aujourd'hui, le père Noël.
- « *Square* » (« vieux jeu »), mot que Ducharme s'amuse à traduire littéralement : « *une carrée* (« *square* » en anglais) [...] *Baby you're so square ! [...] Bébé tu es tellement carrée !* » (page 231) - l'écrivain pornographe avoue : « *Je suis un papa sur-dévoué et un célibataire sur-endurci, tout ce qu'il y a de plus carré.* » (page 284).
- « *Thats'all* » (page 75) : « C'est tout », expression utilisée couramment au Québec pour clore une discussion.
- « *Trac* » : « *suivre leur trac [...] je suis leur trac. [...] je suis leur trac.* » (pages 81 et 82) : la répétition semble bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une coquille et que Réjean Ducharme utilise bien le mot anglais « track », qu'il orthographe mal !
- « *Uppercut* » (page 358) : « en boxe, coup porté de bas en haut ».

Ducharme se plut à semer quelques mots et expressions d'autres langues étrangères :

- allemands : « *Einberg* » (« une montagne ») - « *Fräulein* » (« demoiselle » [pages 57, 241]) - « *Off vie dher Zen !* » (page 267) : orthographe phonétique qui veut rendre « *Auf wiederseh'n* » qui signifie « Au revoir » - « *Vergiss mein nicht* » (page 365) qui devrait être « *Vergiss mich nicht* » ; la traduction suit : « *Ne m'oublie pas* » - « *verboten* » (« interdit ») : « *Tout devient verboten* » (page 199) - « *heimatlos* » (« sans patrie », page 334).
- espagnols : « *Adios amigo* » (page 267) : « Adieu, ami » - « *Vaya con Dios* » (page 57) : « Que Dieu t'accompagne ! » - « *manzanilla* » (page 280).
- latins : « *sub utraque specie* » (« sous les deux espèces », ce qui se dit, dans la liturgie chrétienne, pour le pain et le vin dans la communion) : « *Chamomor est guérie . [...] elle peut recommencer à se nourrir "sub utraque specie".* » (page 310) : elle peut boire et manger. - « *sine qua non* » (« sans laquelle non ») : « *C'est une certitude sine qua non.* » (page 311).
- portugais : « *Mamaninha* » (page 310) : « Maman ».
- russes (ou polonais?) : « *Niet ! Niet !* » (page 93) : « Non ! Non ! » - « *Moumouchka* » (page 310) : « Maman ».

Ce qui étonne particulièrement chez Ducharme, alors un jeune homme qui n'avait fait guère d'études, c'est la profusion de mots ou expressions français rares. Il est vrai qu'à travers Bérénice il nous fait

cette confiance : « *Je lis mon dictionnaire* » (page 364), ce qui fait qu'il peut recourir au « *Larousse classique* » pour cette citation intempestive : « *Les ais [les planches] de ce vaisseau sont en train de se disjoindre* » (page 301), pour cette définition : « *Les Grecs appelaient cyniques ceux qui vivaient à la façon des chiens ("kuôn, kunos").* » (page 350). On peut relever :

- « Abominer » (« avoir en horreur ») : « *Einberg m'abomine.* » (page 300).
- « *Aboulie* » (« trouble mental caractérisé par une diminution ou une disparition de la volonté se traduisant par une inaptitude à choisir ») : Constance Chlore est la victime d'une « *évidente aboulie* » (page 202).
- « *Absolution* » (« rémission des péchés accordée par le prêtre catholique après la confession ») : page 163.
- « Acre » (« mesure agraire valant au Canada 40 ares ») : L'île « *est un navire couvrant plus de cent acres d'océans* » (page 91).
- « *Adaubage* » (« préparation pour conserver la viande en baril pour les longues traversées ») : « *nous préparerons les adaubages* » (page 90)
- « *Admonester* » (« réprimander sévèrement ») : « *Einberg m'admoneste.* » (page 300).
- « *Adoubement* » (« au Moyen Âge, cérémonie au cours de laquelle le jeune noble était fait chevalier ») : « *Soudain, comme pour un adoubement, je suis agenouillée et elle me touche les épaules du plat d'une longue rapière.* » (page 190).
- « *Agonales* » (« sacrifices célébrés à Rome en janvier en l'honneur de Janus ») : « *Il court, depuis le matin, des rumeurs d'agonales.* » (page 353).
- « *Aire* » (« espace plat où nichent les oiseaux de proie ») : « *l'aire où il [l'aiglon] était jusque-là demeuré figé.* » (page 350).
- « *Aléser* » (« calibrer exactement ») : « *Il est grand temps que j'alèse l'âme de mon canon* » (page 183).
- « *Algarade* » (« sortie inattendue contre quelqu'un ») : « *on soutenait des algarades jusques-à-quand-Catilina d'un quart d'heure* » (page 101).
- « *Âme d'un canon* » (« évidemment intérieur ») : « *Il est grand temps que j'alèse l'âme de mon canon* » (page 183).
- « *Améthyste* » (« pierre fine violette, variété de quartz ») : « *missel de vélin incrusté d'améthystes* » (page 354).
- « *Anaérobie* » (« qui se développe normalement dans un milieu dépourvu d'air ou d'oxygène ») : « *microbe anaérobie écoeurant* » (page 268)
- « *Andrène* » (« abeille solitaire, qui creuse son nid dans la terre ») : « *Je suis une andrène funèbre.* » (page 362)
- « *Anglaises* » (« longues boucles de cheveux verticales roulées en spirales ») : « *Des anglaises souples et lumineuses pendent en lourdes grappes au sommet de sa tête noire, roulent et dansent en profusion sur sa nuque fine comme un poignet.* » (page 58).
- « *Anhélation* » (« respiration courte et précipitée ») : « *Ce qu'on appelle beau avec des anhélations* » (page 276).
- « *Anthelminthique* » (« vermifuge ») : La « *rue puante* » est « *anthelminthique* » (page 302).
- « *Apache* » (« malfaiteur », « voyou ») : « *Bonjour, ma petite apache* » (page 18) - « *Grosse petite apache comme devant* » (page 327) - « *Tu es apache, idéaliste.* » (page 345).
- « *Apnée* » (« suspension plus ou moins prolongée de la respiration ») : Chamomor est victime d'« *une apnée d'une durée de vingt-quatre heures au cours desquelles on l'a crue morte.* » (page 299).
- « *Apostropher* » (« adresser la parole à quelqu'un brusquement et sans politesse ») : « *Je l'apostrophe de belle façon* » (page 271).
- « *Aptéryx* » (« oiseau qui est dépourvu d'ailes », nom du kiwi) : page 66.
- « *Arabesques* » (« lignes sinueuses de forme élégante ») : les patineurs « *m'entraînent dans leurs arabesques à s'étouffer de vent.* » (page 56).
- « *Arbre* » (« axe qui reçoit ou transmet un mouvement de rotation ») : « *La grosse machine du temps, [...] ses cames, ses pignons et ses arbres se sont combinés.* » (page 120).
- « *Argyronète* » (« araignée aquatique qui tisse dans l'eau une sorte de cloche qu'elle remplit d'air ») : « *Les araignées qui marchaient sur l'eau des marais s'appellent argyronètes.* » (page 366).

- « *Arquebuse* » (« ancienne arme à feu qu'on faisait partir au moyen d'une mèche ou d'un rouet ») : « *manierement de l'arquebuse* » (page 246).
- « *Arrhes* » (« somme d'argent qu'on donne au moment de la conclusion d'une promesse de vente, d'achat ») : Dame Ruby « *avait donné toutes ses forces en arrhes au Savoir afin qu'il la venge de la Beauté.* » (page 112).
- « *Artisonné* » (« qui est troué par les artisans, insectes qui rongent le bois, les étoffes, les pelleteries, etc. ») : « *la barbe artisonnée* » (page 187) - « *sa longue barbe artisonnée* » (page 251).
- « *Asseau* » (« marteau de couvreur ») : « *J'imagine qu'avec un asseau j'enfonce des clous dans son front.* » (page 140).
- « *Assiduités* » (« manifestations d'empressement auprès d'une femme » [souvent péjoratif]) : « *Je cède aux assiduités de Dick Dong.* » (page 242).
- « *S'aurifier* » (« se couvrir d'or ») : « *Les grosses gouttes de la pluie s'aurifient.* » (page 290).
- « *Avunculaire* » (« qui a rapport à un oncle ou à une tante ») : « *la défense des avunculaires* » (page 225).
- « *Ayant cause* » (celui auquel les droits d'une personne ont été transmis à titre particulier) : Zio est un « *ayant droit* » qui est opposé à des parents qui sont des « *ayants cause* » (page 242).
- « *Bailler* » (« donner ») : « *Vous me la baillez belle* » (page 186) : « Vous cherchez à m'en faire accroire ».
- « *Batayole* » (« montant vertical d'une rambarde ») : « *Zio me fait basculer par-dessus le bastingage, par-dessus les batayoles* » (page 293).
- « *Bateleur* » (« personne qui fait des tours d'acrobatie, d'adresse, d'escamotage, de force, sur les places publiques ») : « *J'ai essayé de vous éblouir comme un bateleur qui cherche de l'emploi.* » (page 308).
- « *Bayer aux corneilles* » (« perdre son temps en regardant en l'air niaisement ») : page 321.
- « *Beffroi* » (« tour d'une ville » surtout dans le nord de la France et en Belgique) : « *Je laisse s'écrouler sur mon âme les beffrois que j'ai élevés pour la fortifier.* » (page 72).
- « *Benoît* » (« bon et doux ») : « *Je me sens benoîte* » (page 189).
- « *Bonheur-du-jour* » (« petit bureau à tiroirs, surmonté d'un gradin, en vogue au XVIIIe siècle ») : la lettre de Chamomor est déposée « *sur le bonheur-du-jour* » (page 194) - « *Il y a un verre sur le bonheur-du-jour* » (page 370) : on peut mettre en doute qu'un tel meuble ait pu se trouver à New York dans le « *columbarium* », mais il est sûr qu'il n'était pas en Israël en 1948, dans un bâtiment militaire !
- « *Brouet* » (« bouillon », « potage ») : le « *brouet noir* » (page 270) était le mets simple et grossier des anciens Spartiates.
- « *Bube* » (« petite élevation sur la peau », « pustule ») : « *Ne veux-tu pas sortir de ta médiocrité, espèce de bube?* » (page 268).
- « *Buen-retiro* » (mots qui signifient « bon repos », et par lesquels autrefois on désignait par antiphrase un cachot) : « *le petit soupirail aérant le buen-retiro* » (page 219).
- « *Cabalistique* » (« occulte », « mystérieux », « incompréhensible », par allusion à la Kabbale, tradition juive donnant une interprétation mystique et allégorique de la Torah) : « *secret comme un signe cabalistique* » (page 97).
- « *Came* » (« pièce dont le profil est déterminé pour transformer un mouvement circulaire en un mouvement de translation ») : « *La grosse machine du temps, [...] ses comes, ses pignons et ses arbres se sont combinés.* » (page 120).
- « *Canepin* » (« peau d'agneau ou de chevreau, d'une extrême finesse, dont on faisait des gants de femme, et dont on se servait pour éprouver la qualité des tranchants délicats, lancettes, bistouris, etc. ») : il serait donc étonnant qu'on puisse avoir fabriqué « *un suroît de canepin* » (page 298) !
- « *En capilotade* » (« en piteux état, en miettes ») : pages 83, 231, 261, 329.
- « *Carambole* » (« petit fruit exotique originaire d'Asie, jaune orangé à maturité, marqué de côtes saillantes, disposées en étoile ») : « *chaque carambole que nous avons volée* » (page 272).
- « *Carène de la caravelle* » (« partie immergée de la coque de ce navire des XVe et XVIe siècles ») : page 160.

- « Cénure » (« forme larvaire de certains vers plats, parasites du tissu sous-cutané, du muscle et du cerveau, chez l'être humain et chez certains animaux ») : « *des kangourous ayant l'encéphale truffé de cénures* » (page 289).
- « Cerbère » (« du nom du chien à trois têtes qui gardait l'entrée des enfers, gardien sévère et intraitable ») : « *Mon taxi chien de garde cerbère fidèle* » (page 259).
- « Cercopithèque » (« singe d'Afrique ») : Zio est « *nu dans sa longue barbe de cercopithèque* » (page 240).
- « Chalumeau oxydrique » (« dans lequel on fait passer un courant d'oxygène sur une flamme produite par la combustion de l'hydrogène ») : « *Pour se prononcer avec assurance au sujet du genre de ce guerrier [...] il faudrait lui ouvrir le ventre ; ce qui nécessiterait l'emploi d'un chalumeau oxydrique, étant donné qu'avec le temps le sang et la chair des guerriers se sont greffés à l'acier de leur armure.* » (page 246).
- « Char de Phaéton » (page 142) : Ce fils d'Hélios (le Soleil) obtint de lui la permission de conduire son char pendant une journée, mais en perdit la maîtrise au risque d'une destruction de l'univers.
- « Charme » (« ensorcellement », « envoûtement ») : Bérénice dit de sa mère « *c'est un charme à rompre.* » (page 31), aurait voulu que son père soit à son égard dominé par « *une sorte de charme sanguin.* » (page 183).
- « Chénopodiacées. Chensi. Chenu. Chenyang. Chéops. Chéphren. » (page 364) : simple liste de mots, Bérénice venant d'indiquer : « *Je lis mon dictionnaire. Je ne lis que les mots. Je ne lis pas leur signification.* »
- « Chiourme » (« ensemble des rameurs d'une galère, des forçats d'un bagne ») : « *une chiourme si gueule, si ventre, qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a une âme, une chiourme prête à toutes les chaînes, à tous les crimes contre l'âme et sa fierté, pour avoir accès à l'auge que, trois fois par jour, les maîtres lui donnent à lécher* » (page 234).
- « Chthonien » (« qui a trait aux divinités infernales ») : « *J'invoque avec ferveur les puissances chtoniennes* » (page 155).
- « Chyle » (« liquide d'aspect laiteux résultant de la transformation dans l'intestin des aliments mélangés aux sucs digestifs ») : Bérénice se traite de « *Chyle !* » (page 360).
- « Chyme » (« bouillie formée par la masse alimentaire au moment où elle passe dans l'intestin ») : Bérénice se traite de « *Chyme !* » (page 360).
- « Cicindèle » (« insecte coléoptère carnassier ») : « *Il y a une cicindèle aux environs de cette marguerite.* » (page 302).
- « Cimaise » (« moulure qui forme la partie supérieure d'une corniche ») : « *J'ai le goût [...] de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande.* » (page 193).
- « Cimeterre » (« sabre oriental, à lame large et recourbée ») : « *Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimeterre de bois* » (page 78).
- « Cinabre » (« couleur rouge ») : « *son énorme missel à tranche de cinabre* » (page 355).
- « Claie » (« treillis d'osier à claire-voie ») : « *les immenses néons [...] nous découvrent comme par rotation la claie fantastique de leur armature noire.* » (page 222).
- « Claudicateur » (« boiteux », le mot étant une création de Ducharme) : Einberg, dont la cuisse est « *atrophiée* », est un « *infâme claudicateur* » (page 301).
- « Clenche » (« petit bras de levier dans le loquet d'une porte, et qui prend appui sur le mentonnet ») : « *la clenche joue librement dans le mentonnet* » (page 63).
- « Cloaque » (« lieu destiné à recevoir des immondices », « égout ») : « *La tristesse est un cloaque.* » (page 60).
- « Coaliser » (« grouper », « réunir », « ameuter ») : « *les puissances que le monde coalise contre moi* » (page 27).
- « Coction » (« digestion des aliments dans l'estomac ») : « *demeurer enfermée jusqu'à coction totale* » (page 334).
- « Colloïdal » (« à demi liquide ») : « *'Histoire et théorie de la musique dans l'Antiquité' [...] l'ouvrage colloïdal de ce Gervært.* » (page 345) : on pourrait traduire par « *déliquescent* ».

- « *Columbarium* » (« édifice où l'on place les urnes cinéraires » ; le mot désigne ici, métaphoriquement, un immeuble à appartements) : « *Il n'y a pas de place dans la neuvième cage du columbarium prismatique à dix cages où il a juché sa nichée* » (page 186).
- « *Commensal* » (« personne qui mange habituellement à la même table qu'une ou plusieurs autres ») : « *présidant à l'élection de commensaux latéraux* » (page 95).
- « *Comminatoire* » (« menaçant ») : « *Les quelques poules qui m'entendent prennent mes paroles pour des choses comminatoires* » (page 121).
- « *Communiante* » (« jeune fille catholique qui, vêtue de blanc, célèbre sa « première communion », profession de foi qui se fait généralement vers l'âge de douze ans ») : « *communiantes blanches* » (page 355).
- « *Communion* » (« réception du sacrement de l'eucharistie, de l'hostie consacrée ») : page 170.
- « *Confluent* » (mot qu'on ne connaît guère que comme un substantif mais qui est ici un adjectif) : « *les deux murs et le plafond confluent* » (page 364).
- « *Corbeau de la grille* » (de l'anglais « iron raven ») : Ornement métallique en forme de corbeau qu'on saisit pour ouvrir et fermer une grille.
- « *Cosser* » (« se cosser » signifie « se heurter de la tête [pour les béliers] ») : « *Les commodes cossent* » (page 37).
- « *Cothurne* » (« chaussure montante à semelle très épaisse, portée par les comédiens du théâtre antique ») : « *Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres* » (page 101).
- « *Cotre* » (« petit navire à un seul mât ») : Christian patinant « *glisse comme un cotre* » (page 54) - « *le vieux cotre que nous avons été chercher au cimetière des bateaux* » (page 77) - « *le cotre est lancé* » (page 77).
- « *Courtisane* » (« personne qui cherche à plaire ») : Bérénice appelle « *mes petites courtisanes* » les petites filles qui lui « *font la cour* » (page 277).
- « *Croisades* » (« expéditions entreprises au Moyen Âge par les chrétiens coalisés pour délivrer les Lieux saints de la Palestine qu'occupaient les musulmans » - « tentatives pour créer un mouvement d'opinion dans une lutte ») : « *Pourquoi n'y a-t-il pas d'autres endroits clos appelés, par exemple "croisades", où un être humain pourrait, contre quelques billets, tuer quelques-uns de ses semblables?* » (page 339) : l'utilisation du mot par Ducharme est donc étonnante.
- « *Cyanure de potassium* » (« sel de l'acide cyanhydrique qui est un poison violent ») : « *Celui qui se dressera sur notre route, [...] j'injecterai du cyanure de potassium dans les pommes de terre bouillies qu'il mange !* » (pages 174-175).
- « *Damas* » (« étoffe tissée dont le dessin apparaît à l'endroit en satin sur fond de taffetas, et à l'envers en taffetas sur fond de satin ») : « *Je mets ma robe d'apparat, ma belle robe de damas* » (pages 117).
- « *Damasquiné* » (« se dit d'un métal incrusté d'un filet d'or ») : « *des lions damasquinés* » (page 31) ;
- « *Se desquamer* » (« se détacher par squames, par écailles ») : « *Ma peau se desquame* » (page 21).
- « *Dimorphisme* » (« propriété de certaines espèces qui se présentent sous deux formes distinctes ») : « *Le dimorphisme sexuel devrait se limiter, chez l'être humain, à la longueur des pieds.* » (page 244).
- « *Drakkar* » (« navire des Vikings ») : « *C'est un long drakkar ancré à fleur d'eau sur le bord d'un grand fleuve* » (page 29).
- « *Se dresser sur ses ergots* » (« être orgueilleux et combatif », comme l'est un coq qui, cependant, peut montrer ses ergots [au bas des pattes, pointes recourbées qui peuvent servir d'armes offensives], non se dresser sur eux) : « *Je me dresse soudain sur mes ergots* » (page 209).
- « *Eau-forte* » (« acide nitrique étendu d'eau dont les graveurs se servent pour attaquer le cuivre ») : « *Je veux une goutte d'eau-forte sur ma langue pâteuse.* » (page 296).
- « *Ébiseler* » (« tailler en biseau ») : « *Il redresse les branches [...], les ébiselle.* » (page 320).
- « *Échanson* » (« officier d'une maison royale ou seigneuriale dont la fonction était de servir à boire à la table du prince ») : « *J'ai lu que Ganymède était le plus beau des mortels et qu'ayant pris la forme d'un aigle, Zeus ou l'autre (Jupiter) l'enleva pour en faire l'échanson des dieux* » (page 217).

- « *Ectoplasme* » (« émanation visible du corps du médium » - « personne inconsistante, qui ne se manifeste pas) : c'est « *devenue ectoplasme* » que Bérénice crée « *le béréncien* » (page 337) ; faut-il comprendre qu' « *ectoplasme* » est ici synonyme d'embryon, qu'elle marque ainsi son désir de régresser à un stade antérieur?
- « *Égrisée* » (« poudre de diamant ») : « *Sous les patins de Christian, de l'égrisée jaillit* » (page 54).
- « *Emménagogue* » (« qui favorise le cycle menstruel ») : La « *rue puante* » est « *emménagogue* » (page 302).
- « *Empan* » (« mesure de longueur qui représentait l'intervalle compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt, lorsque la main est ouverte le plus possible ») : « *J'ai une grande bouche de plus d'un empan de longueur.* » (page 230)
- « *Empenner* » (« garnir de plumes, d'une empenne ») : « *Il redresse les branches [...], les empenne.* » (page 320).
- « *Empire* » (« pouvoir », « forte influence », « ascendant ») : « *Présumais-je de mon empire sur Dick Dong* » (page 249) - « *Nos ombres [...] étaient tombées sous un autre empire que le nôtre.* » (page 340).
- « *Encorbellement* » (« position d'une construction en saillie sur un mur ») : « *Ses cheveux [...] se cambrent, comme pour former encorbellement.* » (page 139).
- « *Enseignes* » (« symbole de commandement servant de signe de ralliement pour des troupes ») : « *les enseignes de l'armée vaincue* » (page 235).
- « *Entrechat* » (« saut pendant lequel les pieds se croisent rapidement en passant alternativement l'un devant l'autre ») : Mingrèlie, en patinant fait des « *entrechats* » (page 56).
- « *Escampette* » : « *prendre la poudre d'escampette* » (« s'enfuir », « déguerpir ») : « *Jerry de Vignac [...] prend la poudre d'escampette.* » (page 291).
- « *Escogriffe* » (« homme de grande taille et d'allure dégingandée ») : « *Quand j'ai besoin de quelque chose, je prends, comme un escogriffe.* » (page 23) - « *Vergiss mein nicht escogriffe* » (page 365).
- « *Estacade* » (« barrage fait par l'assemblage de pieux, pilotis, radeaux, chaînes ») : La raffinerie de pétrole dresse « *une véritable estacade de lancettes* » (page 158).
- « *Estrapade* » (« supplice qui consistait à suspendre le condamné au sommet d'une potence par une corde qu'on laissait brusquement se dérouler jusqu'à ce qu'il fût près du sol ») : « *Plutôt l'estrapade !* » (page 37) - « *J'endurerai en silence les estrapades que me mériteront mes blasphèmes.* » (page 234).
- « *Éther* » (« chez les Anciens, fluide très subtil qu'on supposait régner au-dessus de l'atmosphère ») : « *Je plane dans l'éther des espaces sidéraux* » (page 122) - « *Je bondis en plein éther* » (page 258).
- « *Étoupille* » (« mèche d'étoupe introduite dans la lumière d'un canon, et destinée à enflammer la poudre ») : « *Je ne sais laquelle de mes dernières chinoïseries a allumé l'étoupille* » (page 293).
- « *Excommunier* » (« retrancher quelqu'un de la communauté des catholiques ») : page 163.
- « *Faix* » (« charge très pesante, pénible à porter ») : « *Le portefaix n'ira pas loin avec son faix sur les épaules* » (page 363).
- « *Fantasia* » (« divertissement équestre de cavaliers arabes qui exécutent au galop des évolutions variées en déchargeant leurs armes et en poussant de grands cris ») : « *Alors la ronde tourne au tourbillon de folie et de comètes, tourne à la fantasia.* » (page 93).
- « *Favoris* » (« touffes de poils qu'un homme laisse pousser sur la joue ») : « *Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris.* » (page 230)
- « *Felouque* » (« petit bateau de la Méditerranée, long, léger, étroit, qui marche à la voile ou à l'aviron ») : « *On m'a lancée à la surface de l'univers dans une feloupe percée.* » (page 359).
- « *Ferré* » (« qui s'y connaît ») : « *Les techniciens ferrés de la haine* » (page 375).
- « *Ferronnière* » (« ornement porté sur le front, chaînette ou bandeau garni d'un joyau en son milieu ») : « *Entre ses yeux pend, en guise de ferrière, un épi de cheveux noirs* » (page 315).
- « *Feu* » (« qui est mort depuis peu de temps ») : « *une feue Constance Chlore* » (page 226).
- « *Fez* » (« coiffure tronçonique, de laine rouge ou blanche, ornée parfois d'un gland ou d'une mèche de soie ou de laine, portée par des musulmans ») : « *Chamomor [...] reçoit des ambassadeurs à fez* » (page 130).

- « *Fissiparité* » (« mode de reproduction asexuée de certaines cellules et de certains organismes qui se reproduisent en se scindant en deux ») : « *Mes mirmillons et mes rétiaires [...] pourront, comme par fissiparité, se donner vie nouvelle, corps nouveau, armure neuve.* » (page 247).
- « Foudre de guerre » (« valeureux militaire ») : page 129.
- « *Fouette, cocher !* » (page 43) : injonction adressée au cocher pour qu'il fasse partir la voiture, qui s'emploie au figuré au sens de « Partons ! »
- « Franc-alleu » (« terre de pleine propriété, affranchie de toute obligation ou redevance ») : « *Des retranchements exigus des livres et des pupitres nous tombions dans les francs-alleux du bruit et de la lumière.* » (page 199) ; le mot est inadéquat car, en fait, il n'y a pas d'opposition entre les « retranchements » et les « francs-alleux ».
- « *Francisque* » (« hache de guerre des Francs ») : « *Rien ne pénètre un enfant ; [...] une francisque s'y briserait.* » (page 336).
- « *Franc-juge* » (« membre du tribunal secret de la Sainte-Wehme dans l'Allemagne des XIVe et XVe siècles dont l'autorité s'étendait sur tous les ordres de l'État ; les électeurs, les princes, les évêques même y furent soumis ») : « *une moue de franc-juge fixant ses traits* » (page 82).
- « *Fressure* » (« ensemble des gros viscères d'un animal de boucherie ») : « *Elle est pourrie ; elle pue. Sous son corsage, je vois grouiller une immonde fressure, des immondices* » (page 115). - « *J'admire, avant d'en extraire le précieux jéjunum, la fressure mise au jour.* » (page 336).
- « *Frétilleire* » (« fleur appelée aussi "couronne impériale", qui a une longue tige, des anneaux de feuilles qui se terminent par une inflorescence en clochettes, en général jaunes, ou caramel ») : « *il ne rejallit qu'une frétilleire d'eau blanche* » (page 373).
- « *Fulgineux* » (« qui rappelle la suie, en a la couleur ») : « *la masse fulgineuse des gratte-ciel.* » (page 225).
- « *Gaillard* » (« sur les voiliers, partie extrême du pont supérieur ») : « *Ohé ! du gaillard !* » (page 79).
- « *Généthliaque* » (« relatif à la naissance d'un enfant ») : « *un discours généthliaque* » (page 204).
- « *Gésine* » : « *en gésine* » (« en train d'accoucher ») : « *une femme en gésine.* » (page 362).
- « *Gésir* » (« être couché, étendu, sans mouvement ») : « *À me voir gésir sur ce lit* » (page 127).
- « *Gestation* » (« grossesse ») : « *cette gestation insupportable* » (page 47).
- « *Gisant* » (« statue représentant un mort étendu ») : « *je suis un gisant du sexe féminin.* » (page 315).
- « *Gloire* » (en art : « Auréole enveloppant le corps du Christ ou de saints ») : « *J'aurai une gloire ovale quand je serai morte.* » (page 344).
- « *Gnou* » (« mammifère herbivore du Sud-Ouest de l'Afrique ») : page 265.
- « *Gourami* » (« poisson d'ornement originaire des eaux douces chaudes du Sud-Est asiatique ») : « *l'aquarium des gouramis* » (page 110).
- « *Gourmade* » (« coup de poing donné sur la figure ») : « *M'envolant sous chaque gourmade* » (page 358).
- « *Grâce de Dieu* » (« aide surnaturelle qui rendrait l'être humain capable d'accomplir la volonté de dieu et de parvenir au salut ») : page 163.
- « *Grecques* » (« ornements fait de lignes droites qui reviennent sur elles-mêmes à angle droit ») : « *La grosse machine du temps [...] a senti se limer et s'huiler joints et engrenages [...] à travers les grecques exactes et les méandres précis de ses fonctions horaires* » (page 120).
- « *Grégaire* » (« qui provoque le groupement d'êtres vivants, ou qui en résulte ») : « *Je connais mes premiers instincts grégaires* » (page 332).
- « *Grègues* » (« haut-de-chausses ») : « *en pourpoint de soie et en grègues barrées* » (page 343).
- « *Grémil* » (« herbe aux perles ») : « *une feuille de grémil* » (page 230).
- « *Gui* » (« fort espar arrondi sur lequel vient se border toute voile à corne ») : « *Assise sur le gui, le dos dans la voile...* » (page 80).
- « *Guipure* » (« dentelle sans fond dont les motifs sont séparés par de grands vides ») : Le feu mis aux herbes est « *une fine guipure de cendre noire* » (page 50).
- « *Halieutique* » (« qui concerne la pêche ») : « *Il portait son sempiternel chapeau marron à la façon halieutique* » (page 285), donc plutôt « à la façon du pêcheur ».

- « *Haut-de-chausses* » (« partie de l'habillement masculin allant de la ceinture aux genoux ») : Mingrèlie, pour patiner, « *a revêtu tutu et haut-de-chausses* » (page 56), ce qui fait un ensemble assez cocasse !
- « *Héautontimoroumenos* » (« bourreau de soi-même », en grec ; c'est le titre d'une comédie de Térence, et d'un poème de Baudelaire) : « *vêtus en rétiaires, en hétaires et en Héautontimoroumenos* » (page 101).
- « Hétaire » (« prostituée de rang social élevé ») : « *vêtus [...] en hétaires* » (page 101).
- « *Hétéromyaires* » (« mollusques lamellibranches dont les deux muscles adducteurs sont, par opposition aux homomyaires, différents ») : « *Quand les hétéromyaires voient une formation d'hyponomeutes s'abattre sur un poirier en fleur* » (page 212), événement tout à fait improbable !
- « *Hiéroglyphe* » (« caractère, signe des plus anciennes écritures égyptiennes ») : « *Je prends la boutade au pied du hiéroglyphe (de la lettre, si vous voulez)* » (page 214).
- « *Hoplomachie* » (« combat avec de lourdes armures ») : « *prendre part à une autre hoplomachie* » (page 19).
- « *Hoqueton* » (« veste de grosse toile que les hommes d'armes portaient sous le haubert ») : « *deux rangées serrées d'archers à hoqueton de brocart* » (page 32).
- « *Hotu* » (« poisson de fond, couvert d'écailles brillantes, dont le dos est teinté de gris bleu ou de brun, certaines de ses nageoires étant orangées ») : « *c'est un sale hotu* » (page 265).
- « Houspiller » (« harceler de reproches ») : « *Mme Glengarry [...] houspille et morigène Einberg.* » (page 177).
- « Hyalin » (« qui a la transparence du verre ») : « *une transparence hyaline* » (page 137) ; c'est donc un pléonasme !
- « *Hydre* » (« animal fabuleux qui avait sept têtes ») : « *Il faut nouer et renouer sans arrêt ses innombrables corps [...] rabattre cette hydre* » (page 50).
- « Hyponomeute » (« insecte ») : « *Quand les hétéromyaires voient une formation d'hyponomeutes s'abattre sur un poirier en fleur* » (page 212).
- « *Hypostyle* » (« dont le plafond est soutenu par des colonnes ») : « *un vaste temple hypostyle* » (page 189).
- « *Incoercible* » (« qu'on ne peut contenir, retenir ») : Bérénice parle ainsi des petites filles par lesquelles elle remplace Constance Chlore : « *On dirait que, pour elles, aimer, aimer de tout son cœur, est incoercible.* » (page 277).
- « *Indologie* » (on dit plutôt « indianisme » : « étude de la culture indienne ») : Bérénice prend des « *cours [...] d'indologie* » (page 255).
- « *Inflorescence* » (« mode de groupement des fleurs sur la tige d'une plante ») : « *Nous regardons le feu greffer son inflorescence au bois blanc* » (page 201).
- « *Infusoire* » (« protozoaire ») : « *cet infusoire infundibuliforme appelé stentor* » (page 213).
- « *Jéjunum* » (« premier segment du jujéno-iléon, faisant suite au duodénum ») : « *je raffole des jéjunums frais, des jéjunums encore chauds de sang et frémissants de vie* » (page 330) – « *ma passion pour les jéjunums frais* » (page 335).
- « *Jérémiades* » (« plaintes sans fin qui importunent ») : « *ma diarrhée de jérémiades* » (page 195).
- « *Juguler* » (« interrompre le développement de quelque chose ») : « *Celui qui se dressera sur notre route, [...] je le jugulerai.* » (pages 174-175).
- « *Laius* » (« allocution », « discours ») : « *Le petit laïus qu'Einberg m'a tenu avant-hier* » (page 182).
- « *Latence* » (« mot qui appartient au vocabulaire de la médecine [période de latence d'une maladie], de la psychanalyse [période pendant laquelle la sexualité est peu active chez l'enfant]) : « *Je ne vis qu'en attendant, qu'en latence* » (page 34).
- « *Livié* » (en fait « *livia junci* » ou « *livie des joncs* ») : insecte homoptère de la famille des psyllidaes (pages 46-47).
- « *Loir* » (« petit rongeur d'Eurasie au pelage gris, à la queue touffue, qui peut hiberner six mois de l'année ») : l'hibernation justifie le cliché : « *Elle dort comme un loir* » (page 219), mais « *Les cousins travaillent [...] comme des loirs.* » (page 77) est tout à fait paradoxal, et « *C'est froid comme un loir* » (page 165) laisse perplexé.

- « Lupanar » (« maison de prostitution ») : Bérénice proclame : « *Il faut [...] mettre la hache dans les nids, les lupanars et les lits conjugaux.* » (page 312).
- « Mander » (« transmettre, faire parvenir à quelqu'un un ordre, une indication ») : « *Il est heureux, me mande-t-il [...] Il me mande [...]* » (page 254).
- « Mandorle » (page 348), mot dont est donnée la définition du dictionnaire : « *gloire ovale, gloire en forme d'amande* ».
- « Maquignon » (« marchand de bestiaux ») : « *Elle m'enveloppe de haut en bas de ce froid regard de maquignon que doit avoir un être humain bien élevé pour un être humain qui, sans le connaître, ose le regarder.* » (page 297)
- « Marotte » (« sceptre surmonté d'une tête coiffée d'un capuchon bigarré et garni de grelots, qui était un attribut symbolique de la folie ») : « *On verrait la marotte que les hommes serrent dans leurs mains se changer lentement en un sceptre et une couronne.* » (page 139).
- « Marrube » (« plante herbacée, vivace, à odeur musquée, des régions tempérées ») : « *par la seule mastication d'une fleur de marrube, fleur d'une excessive âcreté* » (page 246).
- « Massorète » (« qui travaille à la massorah, exégèse du texte hébreu de la Bible ») : Zio a des « *connaissances de massorète* » (page 251).
- « Matassin » (« bouffon qui, sur les places publiques, parodiait de façon burlesque des danses guerrières ; par métonymie, cette danse bouffonne elle-même ») : « *Les matassins que nous avons dansés.* » (page 149).
- « Ménade » (« bacchante », « femme folle de son corps ») : « *Je suis une ménade en transe.* » (page 342).
- « Métalepse » (« variété de métonymie qui consiste en la substitution, dans une phrase, de l'effet à la cause, de l'antécédent au conséquent, du narrateur à l'acteur, ou réciproquement ») : « *La métalepse d'hier [Einberg a reproché à Bérénice les nombreuses lettres qu'elle a envoyées à Christian] s'éclaire. L'ostracisme !* » (page 322).
- « Mettre du plomb dans la tête » : expression qui était employée pour signifier « rendre réfléchi et calme », mais qui a été abandonnée à cause de l'ambiguïté qu'on vérifie justement quand Bérénice dit à son père : « *Je vais t'en mettre du plomb dans la tête* » (page 323) ; on pourrait croire qu'elle veut le tuer d'un coup d'arme à feu.
- « Mignon » (« favori du roi Henri III, homosexuels très efféminés ») : « *Les eunuques, se prenant pour les mignons de Dieu* » (page 364).
- « Mirmillon » (« gladiateur armé armé d'un bouclier, d'une épée et d'un casque, qui était généralement opposé au rétiaire ») : « *mes mirmillons et mes rétiaires* » (page 246).
- « Morion » (« ancien casque léger, à calotte sphérique, aux bords relevés en pointe par-devant et par-derrière, porté par les fantassins espagnols ») : « *Les uns coiffés d'un pétase, les autres d'un morion* » (page 78).
- « Morigéner » (« réprimander ») : « *Mme Glengarry [...] houspille et morigène Einberg.* » (page 177).
- « Mornifle » (« gifle ») : « *la main qu'on a quand on veut donner une mornifle* » (page 144).
- « Mouche » (« petit morceau de taffetas noir que les femmes mettaient sur la peau pour en faire ressortir la blancheur ») : « *Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris.* » (page 230).
- « Mycénien » (« relatif à une culture préhellénique dont la ville de Mycènes était le centre ») : « *C'est une ville mycénienne?* » (page 146).
- « Nef » (« grand navire à voiles du Moyen-Âge ») : « *Notre nef descend le courant* » (page 79).
- « Nifé » (« noyau de la Terre qui serait constitué de nickel et de fer ») : « *Je me sens, ici, des racines qui me plongent jusqu'au cœur de la terre, jusqu'au noyau du nifé.* » (pages 328-329).
- « Nœud gordien » (le timon du char du roi Midas était lié par un nœud dit « gordien », dont quiconque, selon une prophétie, parviendrait à le dénouer deviendrait le maître de l'Asie, exploit qu'accomplit Alexandre) : l'ondata « *pris au piège* » « a résolu de trancher où il se boucle le *nœud gordien* » (page 68).
- « Noliser » (« affréter ») ; le mot était utilisé au Québec pour ne pas employer « charter ») : « *en avion nolisé* » (page 151) - « *J'ai nolisé la jonque pleine de trous de deux jeunes pirates d'un faubourg de Kagoshima* » (page 307) - « *Je nolisai une banquise* » (page 349).

- « *Nystagmus* » (« secousses rythmiques involontaires des globes oculaires ») : « *les yeux pris d'une sorte de nystagmus* » (page 196).
- « Obsidional » (« relatif aux sièges des villes ») : « *des ruses obsidionales* » (page 300).
- « *Ondatra* » (« mammifère rongeur qui vit à la façon des castors ») : « *un ondatra pris au piège se débat* » (page 68).
- « *Orfèvre* » (« Fabricant d'objets d'ornements en métaux précieux ») : Bérénice croit que la livie sort « *des mains d'un orfèvre* » (page 46).
- « *Orobranche* » (« plante sans chlorophylle, d'une teinte roussâtre, violacée ou blanchâtre, vivant en parasite sur les racines ») : « *Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne.* » (page 294).
- « Ostracisme » (« exclusion d'une personne d'un groupe ») : « *La métalepse d'hier s'éclaire. L'ostracisme !* » (page 322).
- « *Patelle* » (« petit vase sacré ») : « *De la sorte de patelle dont l'ampoule électrique fixée au-dessus de la porte est coiffée* » (pages 289-290).
- « *Pentapole* » (« territoire qui, dans la Grèce antique, comprenait cinq villes ») : « *C'est une pentapole à vingt couleurs et vingt portes [...] une pentapole groupée autour de l'abside* ». (page 154) : il semble que Ducharme n'ait pas tant pensé à la Grèce qu'à l'énorme bâtiment qu'est le Pentagone d'Arlington.
- « *Péplos* » (« tunique portée dans l'Antiquité » ; on dit plutôt « péplum ») : page 101.
- « *Péripatéticienne* » (par allusion plaisante au sens du grec « peripatein » [se promener], prostituée, femme qui racole dans la rue) : « *la péripatéticienne parisienne entretient son Jules.* » (page 323).
- « *Pertuisane* » (« ancienne arme d'ast munie d'un long fer triangulaire, souvent garni à sa base de deux orillons symétriques ») : « *maniement de l'arquebuse et de la pertuisane* » (page 246).
- « *Pétase* » (« chapeau à larges bords porté dans l'Antiquité ») : « *Les uns coiffés d'un pétase, les autres d'un morion* » (page 78).
- « *Phénix* » (« oiseau fabuleux qui renaissait de ses cendres ») : « *Mes mirmillons et mes rétiaires, devenus de véritables phénix, pourront se reproduire d'eux-mêmes.* » (pages 246-247).
- « *Phylactère* » (« petite boîte carrée, renfermant des bandes de parchemin ou de vélin sur lesquelles sont inscrits des versets de la Bible, que les juifs orthodoxes portent au bras gauche et sur la tête pendant la prière du matin ») : « *La tête couronnée de phylactères, nous prions* » (page 186).
- « *Pignon* » (« roue d'engrenage ») : « *La grosse machine du temps, [...] ses comes, ses pignons et ses arbres se sont combinés.* » (page 120).
- « *Pince-maille* » (« avare ») : « *Elle l'accuse d'être moins pince-maille lorsqu'il s'agit d'acheter des fusils à Israël.* » (page 136).
- « *Piper* » (« ne pas piper » signifie « ne pas souffler mot ») : « *je ne piperai mot* » (page 270) est donc un pléonasmе !
- « *Pistolet à rouet* » (page 79), le rouet étant « une petite roue d'acier mue par un ressort, qui produisait des étincelles en frottant contre un silex ».
- « *Poivrière* » (« guérite de maçonnerie à toit conique placée en encorbellement à l'angle d'un bastion ») : « *château fleuri de mille tours, poivrières* » (page 302).
- « *Poix* » (« Matière visqueuse à base de résine ou de goudron de bois ») : « *Je vois ses chairs [...] se charger de poix* » (page 220) - « *La vermine [...] se change en poix bouillante.* » (page 313).
- « *Possédé* » (« personne dominée par une puissance occulte ») : « *Je me débats comme une possédée.* » (page 84) - le chat empoisonné « *donne de la bande comme un possédé* » (page 85) - « *Einberg s'agit comme un possédé* » (page 210) - « *Je suis comme possédée du démon* » (page 211)
 - Gloria « *crie comme une possédée* » (page 379).
- « *Poule cochinchinoise* » : Race de poule originaire du sud de la Chine (mais pas de Cochinchine comme son nom pourrait le laisser supposer) : Bérénice traite « dame Ruby » de « *sale poule cochinchinoise* » (page 112) et lance à Einberg : « *Tu es une sale poule cochinchinoise !* » (page 323).
- « *Pourceau* » (« nom ancien et/ou littéraire du cochon ») : « *Dick Dong [...] n'est bon qu'à jeter aux pourceaux.* » (page 248).
- « *Pourpoint* » (« partie d'un vêtement d'homme qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture ») : « *en pourpoint de soie et en grègues barrées* » (page 343).

- « *Préfoliation amplective* » (« disposition des feuilles dans le bourgeon qui enveloppe complètement ») : « *À toutes griffes, avant qu'il ne soit trop tard, déchirons la préfoliation amplective qu'a tissée l'inaction et dont les fils se contractent, se rétrécissent, pénètrent nos chairs.* » (page 116).
- « *Prévaloir* » (« avoir le dessus », « prendre l'avantage », « l'emporter ») : « *Sa haine et ses coups ne prévaudront pas contre les liens qui nous unissent.* » (page 107)
- « *Prima donna* » (« cantatrice tenant le premier rôle, en général dans un opéra ») : « *notre brillante prima donna* » (page 19).
- « *Princeps* » (se dit de la première édition d'un ouvrage ancien et rare) : « *son édition princeps de la Bible* » (page 178) ; en fait, il faudrait l'indication d'une édition précise.
- « *Proprioceptif* » (« propre aux muscles, ligaments, os ») : « *mon appareil proprioceptif l'avait absorbée d'avance.* » (page 338).
- « *Prosopopée* » (« figure par laquelle on fait parler et agir une personne que l'on évoque, un absent, un mort, un animal, une chose personnifiée ») : « *La vive et menaçante harangue que Maman [...] a servie à l'assassin [...] était d'une si désopilante prosopopée* » (page 110) : Réjean Ducharme commet donc (volontairement?) une impropriété !
- « *Ptérodactyle* » (« reptile volant du jurassique supérieur ») : « *nous voyons les immenses néons passer au-dessus de nous comme des ptérodactyles* » (page 222).
- « *Pustule* » (« petite tumeur inflammatoire et purulente à la surface de la peau ») : « *Je ne suis pour la terre qu'une pustule qu'elle absorbera, dont elle guérira.* » (page 214) – Bérénice se plaint de la « *pustuleuse moiteur* » (page 268) de Mordre-à-Caille.
- « *Rapière* » (« épée longue et effilée ») : « *Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimenterre de bois* » (page 78) - « *elle me touche les épaules du plat d'une lourde rapière.* » (page 190).
- « *Reliefs* » (« ce qu'on enlève d'une table servie ») : « *Me battre avec les quatre milliards d'autres pour vos reliefs* » (page 235).
- « *Rétiaire* » (« gladiateur armé d'un filet destiné à envelopper l'adversaire, d'un trident et d'un poignard, généralement opposé au mirmillon ») : « *vêtus en rétiaires* » (page 101) - « *mes mirmillons et mes rétiaires* » (page 246).
- « *Roide* » (forme ancienne de « raide ») : « *Je demeure roide et muette sous ses transports* » (page 297).
- « *Sainte Table* » (« autel d'une église chrétienne ») : page 163. - « *S'approcher de la sainte Table* » (page 163), c'est recevoir la communion.
- « *Sarcophage* » (« cercueil de pierre ») : « *Je suis tombée dans un sarcophage qui avait déployé ses ailes* » (page 115).
- « *Satrape* » (« gouverneur de province dans l'empire perse, homme puissant et despotique, personne qui mène grand train ») : le mot est employé (page 341), à la suite de « *seigneur* », de « *pacha* » (page 340), pour désigner Einberg.
- « *Scrofuleux* » (« qui est atteint d'une lésion torpide de la peau ayant tendance à provoquer des fistules ») : Soumise aux « *assiduités* » de Mordre-à-Caille, Bérénice « *ne sait plus que faire pour refroidir l'agaçante ardeur de ce scrofuleux* » (page 236), qui ne doit, en fait, que souffrir d'acné !
- « *Seoir* » (« convenir », « aller ») : « *Elle ne lui sied plus.* » (page 357).
- « *Sphère armillaire* » (« globe formé d'anneaux ou de cercles représentant le ciel et les astres, d'après l'ancienne astronomie ») : « *on peut courir dans l'immense sphère armillaire* » (page 190).
- « *Spaigne* » (en fait, « sphaigne », « mousse des marais dont la décomposition est à l'origine de la formation de la tourbe ») : « *À quatre pattes dans une spaigne épaisse, humide et pourrie d'insectes* » (page 81).
- « *Splanchnique* » (« qui appartient aux viscères ») : « *mes cavités splanchniques* » (page 154).
- « *Stercoraire* » (« relatif aux excréments ») : « *une odeur stercoraire* » (page 219).
- « *Sutural* » (« relatif à une suture, la réunion, à l'aide de fils, de parties du corps divisées à la suite d'un accident ou d'une intervention chirurgicale ») : « *Les cicatrices suturales saignent.* » (page 362).
- « *Ténesme* » (« tension douloureuse avec sensation de brûlure et envies continues d'aller à la selle ou d'uriner ») : « *j'éprouve une sorte de ténesme appelé orgasme* » (page 230).
- « *Thaumaturge* » (« faiseur de miracles ») : « *Mon pornographe favori [...] Qui sait? C'est peut-être une sorte de thaumaturge.* » (page 282).

- « *Tortil* » (« ruban, collier de perles qui s'enroulait autour d'une couronne de baron ») : « *deux belles grosses tresses et, en manière de tortil maure, je me les attache au milieu du front* » (page 251).
- « *Trabée* » (« toge de pourpre ou ornée de bandes de pourpre horizontales ») : « *Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres.* » (page 101).
- « *Trabucos* » (« cigare ») : « *mâchonnant le trabucos qui coïncide avec les plus mauvaises températures de son âme* » (page 101).
- « *Transports* » (« manifestations de passion ») : « *Je demeure roide et muette sous ses transports* » (page 297)
- « *Tricératops* » (« grand reptile du crétacé supérieur ») : « *croire à [...] des tricératops, où il n'y a qu'un pou* » (page 287).
- « *Uhlan* » (« cavalier mercenaire des armées de Pologne, de Prusse, d'Autriche et d'Allemagne ») : « *Les ténèbres sont une agglomération de uhlands noirs* » (page 207).
- « *Vassiveau* » (« mouton qui a moins de deux ans ») : paradoxalement, c'est l'adulte que Bérénice traite de « *Vassiveau* » (page 337).
- « *Vélin* » (« peau de veau mort-né, plus fine que le parchemin ordinaire ») : « *missel de vélin* » (page 354).
- « *Ventregris* » (en fait « ventre-saint-Gris », juron ancien attribué à Henri IV) : pages 284, 300, 304.
- « *Vergogne* » (« honte ») : « *sans vergogne* » (page 286).
- « *Vermicure* » (« motif ornemental formé de petites stries sinueuses ») : « *un épais cristal incrusté de vermicures d'opale* » (page 280).
- « *Vestale* » (« à Rome, prêtresse de Vesta, vouée à la chasteté et chargée d'entretenir le feu sacré ») : « *Je me répète que je suis une vestale.* » (page 243).
- « *Vidrecome* » (« grand verre à boire que, dans les festins en Allemagne, les convives se passaient tour à tour ») : « *La tête penchée, elle [Chamomor] regarde dans son vidrecome.* » (page 140).
- « *Vizir* » (« ministre dans l'empire ottoman ») : « *Deux grands vizirs au doigté impeccable* » (page 335).
- « *Volte* » (« tour complet qu'on fait exécuter au cheval ») : « *Ses voltes soudaines* » (page 36).
- « *Yak* » (« ruminant au corps massif, à longue toison soyeuse, qui vit au Tibet où il est domestiqué », le mot s'orthographiant plutôt : « yack ») : « *un exécrationnel yak !* » (page 265).
- « *Yatagan* » (« sabre turc à lame recourbée vers la pointe ») : « *Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimetière de bois ou un yatagan de bois* » (page 78).

Laisse perplexe le mot « *drinse* » (page 263).

Ce déploiement d'un lexique exceptionnel, s'il plaît à certains lecteurs, ne peut manquer, pour d'autres, de freiner leur accès à l'œuvre, sinon de les rebuter totalement : il n'est pas agréable d'être trop souvent arrêté dans sa lecture par des mots inusités que l'auteur ne connaissait probablement pas lui-même avant d'écrire, et dont il aura probablement oublié la définition quelque temps après la parution du livre. Ce ne sont souvent que pirouettes d'une érudition de fantaisie. D'ailleurs, si Bérénice confie : « *Je lis mon dictionnaire* », elle ajoute : « *Je ne lis que les mots. Je ne lis pas leur signification.* » (page 364).

À l'inverse de cette volonté de raffinement, on trouve dans « *L'avalée des avalés* » de nombreuses formulations contestables, des impropriétés, des barbarismes ou des erreurs :

- À « *Juive erronée* » (page 59), on préférerait « fausse Juive » ou « Juive par erreur ».
- Bérénice est frappée par le drame de l'ondata, qui la « *fulgure* » (page 68), Ducharme semblant penser que ce verbe signifie « frapper comme par la foudre », alors que son vrai sens est « briller comme l'éclair, d'un éclat vif et passager ».
- « *Il n'y a rien qu'elle ne ferait pour mettre sur le nez d'Einberg combien elle aime son prochain* » (page 77) : en fait, on met plutôt quelque chose sous le nez de quelqu'un pour dire qu'on le met sous ses yeux.
- « *Le gabier a déployé son télescope* » (page 79) : il devrait plutôt utiliser une longue-vue.
- « *Mingrèlie en vient aux mains.* » (page 82) : il faut être au moins deux pour en venir aux mains !

- L'expression « à l'emporte-pièce » qui qualifie un caractère ou un discours mordant, incisif, est mal employée : « À l'emporte-pièce [...] on s'est fait autant de sandwiches. » (page 85). « Gloria discourt à l'emporte-pièce. » (pages 355-356) ne convient pas non plus : l'expression ne peut qualifier un verbe.
- Dans « se retrouver avec vingt enfants du jour au lendemain [...] ce n'est pas sans ébranler sa bourgeoisie » (page 89), ce dernier mot est inadéquat ; on pourrait croire à une coquille, Ducharme ayant voulu écrire « bourgeoise », et cela d'autant plus que page 100 le départ de ces enfants « fait faire ouf à sa bourgeoise ».
- On lit page 96 : « Plus d'attelage aux portes des visages ! », le nom « attelage » pouvant avoir été créé pour l'effet de paronomase.
- Il est peu vraisemblable que les journaux rappellent à Chamomor la conduite de ses frères « sur un ton grivois » (page 131).
- On reste perplexe devant une « table clôturée de bouteilles de bière » (page 165) : « couverte » conviendrait mieux.
- Il est dit de Zio : « Tel Jupiter, il m'aurait donné un coup de ses foudres. » (page 253) ; or il y a confusion entre la foudre que manie Zeus, et les foudres qui sont des condamnations comme celles qu'assène l'Église. D'autre part, Bérénice voudrait que les boutons de marguerites « éclatent avec foudre » (page 296) : il faut peut-être comprendre « comme la foudre ».
- « Le tunnel Lincoln, elle veut que nous le traversions » (page 279) : c'est évidemment l'Hudson qui est traversé en empruntant le tunnel !
- Une « officine » (page 178) est attribuée à Einberg alors qu'il s'agit d'un bureau ; le mot est employé correctement quand il est dit de la « rue puante » qu'elle « hante les officines » (pages 302-303), c'est-à-dire les laboratoires des pharmacies.
- Le mot « chinoiserie » signifiant « complication inutile et extravagante », dans « Je ne sais laquelle de mes dernières chinoiseries a allumé l'étoupille » (page 293) conviendraient mieux « frasque », « fredaine ».
- Plutôt que « jusqu'à mon dernier couac » (page 235), on devrait lire « jusqu'à mon dernier soupir ».
- Dick Dong, qui est en retard, est traité, de façon impropre, de « sale transfuge » (page 260).
- « Empaumer la braise » (page 275) est incorrect car « empaumer » ne signifie pas « prendre dans sa paume » mais « tromper », « duper » quelqu'un.
- Un « muffle humide » est attribué à Constance Chlore (pages 233, 260, 274) : c'est plutôt vache pour elle !
- « Je me sens engoncée dans ce qui a été ma chambre » (page 296) est contestable : c'est le cou qu'on a engoncé dans un vêtement.
- Bérénice dit être « ravineuse » (page 362) : cela signifierait-il qu'elle fréquenterait les ravins ? Comme en bien d'autres cas, on demeure perplexe !

Ducharme prit des libertés, inventa aussi des néologismes :

- Des adverbes inusités : « pornographiquement » (pages 232-233) - « désinvoltement » (page 234) - « rigidement » (pages 323-325).
- Des adjectifs substantivés : « une laide [...] une mise au monde rien que pour souffrir » (page 189) - « des facilement abrutis » (page 311).
- Des substantifs employés comme adjectifs : « une chiourme si gueule si ventre » (page 234).
- Des verbes créés pour marquer des redoublements : « Je me refracasse la tête. Je me reromps le coccyx. » (page 55) - « J'ai rechoisi de vivre » (page 128) .
- Le verbe « se harper » (« Ils se harpent » [page 232]) au sujet duquel on se demande si l'auteur n'a pas voulu écrire : « se happent ».
- Le verbe « se strip-teaser », dans « Si je me strip-tease, mesdames, allez-vous vous strip-teaser ? » (page 369) qui est une création amusante mais guère logique puisque ce n'est pas celui ou celle qui « se stripe » qui « se tease » aussi !
- L'expression « à fleur de vue » : page 212
- Le burlesque féminin d'« étalon » dans « les grosses vieilles étalonnnes » (page 369).
- L'expression « à toute bouche » (page 279), qui devrait être plutôt « à pleine bouche ».
- Le nom « adulterie » (pages 275, 319).

- Le nom « *servitatrice* » et l'adjectif « *obédéissante* » dans « *servitatrice bien obédéissante du titan* » (page 344), qui marquent cette sorte de gâtisme auquel réduit l'obéissance.

N'est-on pas alors déjà face au « *béréncien* », langue qui est comme un clin d'œil à l' « exploréen » qu'avait inventé le poète québécois Claude Gauvreau, que crée Bérénice pour lutter contre « *l'adulterie* » : « *Je hais tellement l'adulte, le renie avec tant de colère, que j'ai dû jeter les fondements d'une nouvelle langue.* » (page 337)? Des mots du « *béréncien* » sont cités :

- Certains sont encore quelque peu intelligibles : « *Je suis la grande Bérénice, la vainqueuse, la témérète, l'incorruptable.* » (page 182) - « *Je suis vaincante d'avance* » (page 272) - « *Afro-moral est béréncien et d'une signification qui est et demeurera obscure* » (page 362) - « *Démammifères ! borogènes ! Mu ! Mu ! Mu ! Quo la terre templera no ma fara trembler ! Ma fara danser !* » (page 376).
- D'autres sont en effet tout à fait obscurs : « *Ici, il fait mauvais. Ici, il fait décadabacrouticaltaque* » (page 175) - « *Spérmatorinx étanglobe* » (page 337) - « *Mounonstre béréroorisiduel* » (page 337) - « *Dions* », nom des « *êtres humains qui vivront dans la lumière* » (page 338) - « *Granchanches* », nom des « *anches de demain* » (page 338) - « *Istascourm emmativieren menumor soh, atrophoques émoustafoires ! Uh ! Uh !* » (page 376). Et le béréncien a ses règles : « *En béréncien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir.* » (page 337).

En dépit de ces libertés prises avec la langue, que les thuriféraires attirés de l'écrivain ne manquent pas de considérer comme des créations originales, on ne peut prétendre que Réjean Ducharme en ait inventé une. Dans un ensemble très français, à la fois argotique et intellectuel, les québécismes sont finalement peu nombreux et même étonnamment timides alors qu'à cette époque, de nombreux écrivains québécois sacrifiaient à la langue populaire qu'est le « joual », par laquelle ils voulaient assumer une aliénation sociale et politique, exprimer leur révolte et leur haine. Or, si cette dernière imprègne bien « *L'avalée des avalés* », remarquons, à titre d'exemples significatifs, que, curieusement, le verbe « haïr » y est conjugué correctement alors que tout le Québec dit constamment : « j'haïs », « tu haïs », « il haït » ; que le sempiternel « Maudit ! » des Québécois n'apparaît guère que dans : « *Maudite neige !* » (page 209). Et, « *Vacherie de vacherie !* », on ne trouve aucun « sacre » !

LA SYNTAXE

Si impressionne la belle ampleur de phrases qui peuvent être relevées d'effets comme la double négation (« *Je le tiens enlacé, longuement, passionnément, pour que Chamomor et Einberg ne puissent pas ne pas s'en scandaliser, ne puissent pas ne pas se poser des questions, ne puissent pas ne pas se sentir attaqués.* » [page 173]), est parfois incorrecte :

- « *Nous avons la synagogue fréquente* » (page 22).
- « *Il se sent acquitté de ses devoirs de père.* » (page 24).
- « *L'abbaye [...] est assez grande pour s'égarer.* » (page 30) : ce n'est évidemment pas l'abbaye qui peut s'égarer mais ceux qui y vivent ; on devrait avoir : « *L'abbaye est assez grande pour qu'on s'y égare.* »
- « *Ils se tombent dans les bras.* » (page 41) est une de ces constructions abusivement pronominales fréquentes au Québec ; mais manque aussi « l'un de l'autre ».
- Dans « *Je te l'aime. Tu me l'aimes.* » (page 41) est évidente l'intention de moquerie à l'égard de la sentimentalité amoureuse.
- « *Il lui suffit de se porter pour que je la trouve resplendissante.* » (page 60) : se porter comment? où?
- « *Nous sommes témoins d'un drame qui me fulgure* » (page 68) : « fulgurer quelqu'un » étonne, car le verbe est habituellement intransitif, et, comme il a été signalé, a un autre sens que celui que lui donna Ducharme
- « *Pour ne pas qu'elle s'y pique* » (page 78) - « *Pour ne pas qu'ils nous entendent* » (page 200) - « *Pour ne pas que le monde sombre* » (page 301) - « *Pour ne pas que mon sexe m'empêche de fréquenter avec toi les tavernes [...]* *Pour ne pas que ma féminité excessive nous mette des bâtons dans les roues* » (page 325) - « *Pour ne pas que la vapeur s'échappe* » (page 334) : la

construction ne pas + verbe conjugué est fréquente au Québec, alors qu'il est plus correct de placer « ne » devant le verbe conjugué et « pas » derrière.

- « *On n'a pas l'air d'aimer voir sa mère se livrer à la prostitution.* » (page 80) devrait plus logiquement être : « On a l'air de ne pas aimer voir... ».

- « *Terrassé par le départ soudain de Mingrèlie, il ne reste plus qu'à l'achever et le prendre.* » (page 106) est une anacoluthie du genre de celles qu'on pouvait faire dans la langue ancienne ; aujourd'hui, il faudrait écrire : « Comme il est terrassé [...], il ne reste plus[...] ».

- Plutôt que « *Je prends goût à lire.* » (page 107), il faudrait : « Je prends goût à la lecture. »

- Dans : « *Nous tuerons et volerons comme deux livies. Mettre le feu à cette vermine dont les terriers portent le nom de maisons. Éventrer mines d'or, mines de pierres précieuses, mines de bagues et d'horloges, mines de citrouilles et de citrons, mines de marguerites et de violettes, mines de neige, mines de clous et de planches, mines de morues et d'anguilles, mines d'éléphants et de panthères.* » (page 117), l'incohérence est flagrante entre la première phrase et les suivantes.

- « *Seule dans cette chambre, dans l'état où je suis, la mort aurait beau jeu.* » (page 123) est une autre anacoluthie contestable.

- Pourquoi ne pas avoir mis le nom au féminin dans : « *Si Chamomor avait voulu, nous serions amis à l'heure qu'il est* » (page 124)?

- « *Les tempes m'élancent.* » (page 128) est une forme de la langue parlée populaire comme « *Tu me fais dresser les cheveux* » (page 378) pour « Tu fais se dresser mes cheveux ».

- À « *pleine de fiel à éclater* » (page 150) pourrait être substitué « pleine de fiel à en éclater ».

- « *Perdre beau* » (page 162) étonne ; ne faudrait-il pas plutôt : « perdre en beauté »?

- « *Tu y seras en demeure* » (page 179) devrait être remplacé par : « Tu y sera à demeure ».

- On trouve plusieurs adjectifs substantivés dont la création n'est pas toujours justifiée : Chat Mort « *fait la triste, la découragée.* » (page 83) - « *l'inerte* » (page 128) - « *le pâle de la vie* » (page 145) - « *le même blême tiède* » (page 148) - « *une laide comme moi* » (page 189) - « *une mise au monde rien que pour souffrir comme moi* » (page 189) - « *une forte-en-botanique* », « *une forte-en-zoologie* » (page 198) - « *Le samedi, nous étions des déchainés d'école* » (page 199) - « *le déraisonnable des lieux* » (page 228) - « *le déraisonnable de nos rapports* » (page 244) - « *Nous sommes deux avides de caresses. Nous ne sommes pas deux avides d'argent.* » (page 244) - « *Je suis une avide de caresses* » (page 254) - « *me guérir de l'insipide, de l'inconséquent* » (page 252) - « *le doux noir des yeux fermés* » (page 312).

- La première phrase du chapitre 35 : « *Avec moi, les chats ne font pas long feu.* » (page 164) est sans rapport avec celles qui suivent.

- Dans « *on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères* » (page 234), on s'étonne de ce pluriel.

- La construction « *les loups préfèrent se dévorer entre eux à se faire promener* » (page 235) est inusitée, sinon incorrecte ; on préférerait « plutôt que de se faire promener ».

- Dans « *de peur que je ne lui vole* » (page 279) manque le complément d'objet ; il faudrait : « de peur que je ne le lui vole ».

On remarque encore de ces pronominaux intempestifs courants au Québec : « *il suffit de se fermer les yeux* » (page 114) - Einberg et Chamomor « *s'étendent les bras.* » (page 232) - « *Je m'ouvre les yeux* » (page 304) - « *le temps qu'il faut pour se rendre son fardeau supportable* » (page 310).

La ponctuation, elle aussi, est parfois incorrecte. Il y a une virgule de trop dans : « *Elles passeront la nuit dans le désert, disséminées, dans des postes de trois ou quatre.* » (page 327). Au contraire, de virgules manquent dans « *Minet minet minet minet !* » (page 84), dans « *mon taxi chien de garde cerbère fidèle incassable* » (page 259), dans « *c'est du va-et-vient giratoire rotatif tournant.* » (page 330), absence évidemment expressive.

LE STYLE

Il reste que, dans cette langue qui n'a rien d'original, c'est, tout en multipliant les maladroites, avec une virtuosité étourdissante que Réjean Ducharme joue sur toute une gamme de tons, déploie différents styles qu'on peut tenter de classer.

Constatons d'abord que de nombreuses formulations sont maladroites :

- « *Ils me font des airs patibulaires.* » (page 18). On a un air, on fait des mines.
- « *Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes est contre toute ton âme.* » (page 52). On préférerait : « va à l'encontre de ce que suis », « me répugne tout à fait ».
- « *elle ne m'aide pas à me lacer. Je me lace toute seule, comme ça vient.* » (page 54). En fait, il s'agit pour Bérénice de lacer ses « bottines ».
- « *Ce n'est pas moi qu'elle va tromper avec ses allures de ne pas être capable de mauvaises intentions* » (page 77). « Avec son air de sainte-nitouche » serait plus conforme à la verve satirique de Bérénice !
- « *Ma tête débordée par tout ce qui ne cesse de lui entrer par les yeux, les oreilles, la bouche et le nez.* » (page 83). Il faudrait plutôt : « *Ma tête débordant de tout...* ».
- « *Mingrêlie se conduit en grande criminelle, en grande évadée.* » (page 89). De quoi s'est-elle « évadée » ?
- « *Je cherche un nœud à moi-même* » (page 125). Est-ce, comme y invite le contexte, comme le confirme « *je ne suis pas loin du nœud, des fameuses sources : la mort, l'inerte, le vide, le néant* » (page 128), un nœud (au sens de « partie très dense et dure à l'intérieur de l'arbre ») qui se trouverait à l'intérieur de Bérénice ?
- On ne peut croire à « *coup de hache après coup de hache, je romps l'étincelle, la gazoline [...]* » (page 126).
- « *Avec moi, les chats ne font pas long feu* » (page 164). En fait, « faire long feu » signifie « ne pas produire l'effet attendu », « échouer » (la fusée de feu d'artifice qui brûle trop longtemps n'est pas projetée en l'air).
- On s'étonne de « *la croix du Christ à la surface du Calvaire* » (page 164) : on préférerait « au sommet ».
- « *on enroule une momie de bandelettes.* » (page 203). On l' « entoure » plutôt.
- Dick Dong écoute les exposés de Bérénice avec « *patience et en ennui* » (page 261). Ce « en » est superflu.
- À « *le contour mal ovale de cette flaque de pluie* » (page 290), on préférerait : « d'un ovale imparfait ».
- « *Pour les grands pieds de la chose, j'ai rechoisi de vivre* » (page 128) reste incompréhensible.
- « *Mon idylle avec la panthère blanche aux yeux d'azur ne dure plus, n'a plus cours.* » (page 148) : la chute de la phrase est décevante ; cette « idylle » a fait long feu !
- « *Je ne sais à quels gestes me donner* » (page 211) pourrait être considéré comme le détournement du cliché « ne pas savoir à quel saint me vouer ».
- « *Elle dort comme un loir comme quand on peut démolir le columbarium sans qu'elle se réveille.* » (page 219). On préférerait : « Elle dort comme un loir au point qu'on pourrait démolir le columbarium sans qu'elle se réveille. »
- « *Les choses se présentent, d'une certaine façon, d'une façon inquiétante souvent.* » (page 273). Cela fait un début de chapitre particulièrement plat.
- On comprend que la maîtresse de ballet russe puisse dire : « *Tendez vos beaux visages que j'embrasse vos bouches sucrées* » (page 289).
- « *Leurs boutons éclatent avec foudre* » (page 296). Il faudrait plutôt : « avec une fulgurance... ».
- Une carafe est « *à peine en vidange* » (page 281). On vidange un réservoir, on vide une carafe.
- « *Il ne comprend pas qu'il lui suffit de vouloir que je fasse quelque chose pour que je perde, tout à coup, toute envie que je peux avoir de faire cette chose.* » (page 300). Que c'est lourd !
- Il est étonnant qu'évoquant « *deux paillards* » qui « *ont atteint le septième ciel* », il les imagine revenant « *sur leurs pas* », mais aussi « *tombant* » (pages 310-311).
- « *S'il se produit un cadavre* » (page 332) est inadéquat.
- « *Une arme, toute arme, n'alourdit pas mon bras* » (page 338). On préférerait « aucune arme ».

- « *Deux grands vizirs au doigté impeccable palperont les ventres. Ils mettent de côté pour moi....* » (page 335). Ce changement de temps est mal venu.

On peut s'amuser de cette juxtaposition : « *Ils sentent leur cœur s'enflammer, se mouiller* ». L'amour fait donc long feu ; comme on dit au Québec : « ça vient de s'éteindre ! » à peine enflammé !

Ducharme use et abuse des répétitions, même s'il fait dire à Bérénice : « *La répétition marque le pas.* » (page 119), même s'il la fait se demander : « *Quand me le serai-je donc assez répété?* » dans un passage (page 258) où l'expression de la pensée piétine justement de façon assez pénible, même s'il va jusqu'à proclamer : « *Ce qu'un être humain peut faire de plus insultant pour son âme, c'est de se répéter.* » (page 343).

Certaines de ces répétitions, évidemment, sont expressives, le pléonasme et la redondance étant alors vraiment littéraires. On comprend l'insistance que met souvent Bérénice :

- « *Quand le feu qui vient viendra [...] Quand le feu qui vient viendra* » (page 24), répétition qui marque bien, dans le style biblique, la certitude de l'Apocalypse.

- « *Je trouve ses yeux beaux, ses mains belles, sa bouche belle, ses vêtements beaux, sa façon de se verser du thé belle.* » dit-elle de sa mère (page 31).

- « *Le duvet des oreillers neige, neige, neige, comme pour un blizzard* » (page 35).

- « *Ce qui importe, c'est vouloir, c'est avoir l'âme qu'on s'est faite, c'est avoir ce qu'on veut dans l'âme.* » (page 42).

- « *Christian, Constance Chlore [...] sont mes batailles. Ils sont ma bataille. Chat Mort est ma bataille. Einberg est ma bataille. Tout est ma bataille.* » (pages 43-44).

- « *La tristesse me fait me mépriser. La tristesse rend l'âme molle. La tristesse est un cloaque.* » (page 60).

- « *Elle va me lancer très très loin, très très haut.* » (page 70).

- « *J'aurai un être humain [...] Il n'est pas difficile de parler avec un être humain, d'embrasser un être humain, de se marier avec un être humain, de mettre au monde un être humain. Ce qui est difficile et seul intéressant, c'est d'avoir un être humain. L'idéal serait d'avoir un être humain beau, sauvage et méchant comme Mingrèlie. Mais je perdrais mon temps à essayer de l'avoir : un tel être humain ne se laisse pas avoir.* » (pages 96-97).

- « *Le fleuve bat sa houle d'automne, sa houle grise et crispée, sa houle fatiguée d'avoir porté tant de bateaux.* » (page 100).

- « *Les veneurs [...] Ils savent que je les hais, que je hais ce qu'ils ont fait, que je hais ce qu'ils ont fait de la vie qu'ils m'ont donnée avant de me la donner.* » (page 122).

- « *On endure. On est dur à cuire. On a la mort dure.* » (page 129).

- « *une pentapole à vingt couleurs et vingt portes, une pentapole au rire plus grand que l'air, une pentapole à la danse plus grande que le vol des oiseaux, une pentapole groupée autour de l'abside* » (page 154).

- « *Nous sommes égarés, très égarés, très très très égarés.* » (page 159).

- « *Vite ! [...] Vite ! [...]* » (page 184) scandé l'ardeur de l'appel à Christian.

- « *Le nouveau manchot [a] crié tous les cris de son corps* » (page 195).

- « *Je t'aime parce que tu es triste, toujours triste, triste comme un portrait triste.* » (page 198).

- « *La gorge serrée, le cœur serré, la tête bouillante, l'âme à fleur de mains et de jambes, nous sommes asphyxiées par la neige. Vacherie de vacherie ! Maudite neige ! Les mains pleines de neige, les pieds pleins de neige, les vêtements pleins de neige, nous courons encore dans la neige, la neige garde encore tout son mystère. J'ouvre mon cartable et, un par un, lance mes livres et mes cahiers dans la neige. Épuisées, à bout de réponses au mystère de la neige, nous ramassons nos livres et nos cahiers et rentrons au columbarium. Ne rien comprendre à la fièvre que donne la neige de la première fois qu'il neige, c'est vraiment insultant. Maudite neige ! Vacherie de vacherie !* » (page 209).

- « *Je suis en passe de devenir un être humain libre et un être humain en passe de devenir un être humain libre ménage ses paroles.* » (page 260) : « *ménage ses paroles* » : Ducharme n'était donc pas alors « *en passe de devenir un être humain libre* » !

- « *J'en ai assez de répondre ce qu'il veut, ce que la chimie veut, ce que la terre veut.* » (page 264).

- « *Je pense beaucoup à Constance Exsangue. Quand je subis mes pires secousses de désespoir, je prends son spectre dans mes bras [...] Pour me calmer, m'adoucir, me rassurer, j'ai un spectre. Aucun être vivant n'a autant de chaleur humaine que ce spectre, ne m'incline plus au repos et au sommeil que ce spectre [...] Je ne t'ai pas trahi, beau spectre.* » (page 272).
- « *Une petite fille blonde [...] Elle a les bras maigres et les jambes maigres de Constance Exsangue [...] les grands yeux noirs de Constance Exsangue [...] les même pensées que Constance Exsangue.* » (page 274).
- « *Les plantes dont je ne sais pas le nom sont comme les êtres humains dont je ne sais pas le nom.* » (page 302)
- « *Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède. Il s'agit de le trouver.* » (page 311).
- Christian oppose dix semblables refus successifs à la demande de Bérénice qui veut qu'il l'aide à se débarrasser de leur père : « *Non ! répond-il, imperceptiblement mais rigidement.* » (pages 323-326).
- « *Je suis juive, juive, juive !* » (page 328).
- « *Raser une mosquée pour ériger une synagogue, c'est du va-et-vient giratoire rotatif tournant.* » (page 330).
- « *Je vois la section de la pyramide grandir, grandir, grandir.* » (page 365).
- « *Je suis Aricie, la princesse athénienne douce, dont personne ne s'occupe. [...] Je suis Aricie. Je suis timide et tendre, rêveuse et crédule.* » (page 371).
- « *On pourrit. On pourrit. On pourrit.* » (page 374).
- « *Nahanni ! Nahanni ! Nahanni !* » (page 374).

Mais nombre de répétitions, dont certaines sont un trait de l'usage québécois (« *c'est lisse lisse, doux doux* » [page 15], « *elle est carrée carrée* » [page 46], « *Elle n'est pas vigilante vigilante.* » [page 140], « *C'est froid froid froid.* » [page 165], « *Ce n'est pas clair clair.* » [page 205], « *Je suis douée douée.* » [page 235], - « *C'est bien clair, bien clair.* » [page 360]), sont oiseuses, plates, pénibles, fastidieuses, relèvent de la battologie :

- « *Mais ils ne sont pas là où je suis quand j'ai les yeux fermés. Là où je suis quand j'ai les yeux fermés, il n'y a personne, il n'y a que moi.* » (page 11).
- « *Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes est contre toute mon âme. [...] On peut toujours se gonfler le cœur d'assez de force pour ne pas crier comme une poule qu'on prend par les pattes.* » (page 51).
- « *Je ne resterai pas ici à tailler des pierres à l'ennui et à rouler des pierres à l'ennui.* » (page 69).
- « *Sa tête en forme de tête passée par les mains d'une bande de rétrécisseurs de têtes* » (page 113).
- « *Einberg a mis le docteur à la porte. [Le docteur] a dit à Einberg qu'un médecin [...] a le devoir de se faire verser des honoraires exorbitants. Mais Einberg n'est pas homme à se laisser exorbiter par des honoraires. Il a envoyé le docteur se faire verser des honoraires exorbitants ailleurs.* » (pages 128-129). »
- « *La tête penchée, elle regarde dans son vidrecome. C'est comme s'il y avait du théâtre dans son vidrecome. Elle peut passer des heures à regarder dans son vidrecome.* » (page 140).
- « *Des réflecteurs se réfléchissent* » (page 247).
- « *Il [le professeur de chimie] veut que je lui réponde que le phénol est un dérivé oxygéné du benzène que l'on extrait des huiles fournies par le goudron et la houille, mais je ne lui répondrai pas que le phénol est un dérivé oxygéné du benzène que l'on extrait des huiles fournies par le goudron et la houille.* » (page 264).
- « *Voilà de quoi boire et manger ! Sans attendre son invitation, je me mets à table et me mets à manger. Voyant que je me suis mise à manger, sans s'arrêter de parler, il se met lui aussi à table et se met lui aussi à manger.* » (page 284).
- « *Je lui coupe les cheveux, aussi près que possible. Pendant que je coupe aussi près que possible...* » (page 358).
- « *Ce que la distension n'a pas encore distendu* » (page 373).

- « Avec leurs sales télescopes, avec leurs sales microscopes » (page 376, répété deux fois page 377, réapparaissant page 379).

D'autres apparentes maladroites sont de ces auto-corrrections que justifie le fait que le texte puisse être un monologue : « C'est lorsque les yeux se sont ouverts que la vérité, que le mensonge, dis-je, a éclaté. » (page 138) - « Elle connaît par leurs noms latins les douze segments du hanneton. C'est une forte-en-botanique. C'est une forte-en-zoologie, si vous voulez. » (page 198).

Ces réserves faites, goûtons à la variété des styles que déploya Réjean Ducharme, le livre passant de la méditation mélancolique à la harangue violente, en passant par l'humour grinçant :

L'amour déçu et le sentiment d'une complète solitude rendent parfois Bérénice pathétique :

- « Christian, au terme de cet exil, je t'appelle, tout bas, d'une voix blanche, sans trop y croire. Je suis trop folle et trop vorace pour puiser moi-même de la terre mes sels ; je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne. Je mangerai dans ta main comme une corneille savante. » (page 294).

- « Je demeure roide et muette sous ses transports, aussi cruellement indifférente que possible en dépit de ma douloureuse tristesse. » (pages 297-298).

- « J'ai atteint la dernière profondeur de ma solitude. Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles. Je suis là où, dépourvue de tout lien, de toute assise, de tout air, ma vie, par son seul fleurissement miraculeux, m'enivre de puissance. » (page 350).

Mais, le plus souvent, Ducharme lui a donné une véhémence enflammée, une véhémence adolescente destructrice, complètement ahurissante :

- « Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé, où l'on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères. Ils m'ont jetée au milieu d'une chiourme si gueule, si ventre, qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a une âme, une chiourme prête à toutes les chaînes, à tous les crimes contre l'âme et sa fierté, pour avoir accès à l'auge que, trois fois par jour, les maîtres lui donnent à lécher. Ô maîtres, je mangerai plutôt mes excréments ! Ô maîtres, vos cages, sur roues comme sur béton, sur air comme sur mer, je vous les ferai ravalier ! Je resterai une mauvaise prisonnière, une galérienne insoumise et irrespectueuse. Je passerai mon temps à essayer de m'évader. J'endurerai en silence les estrapades que me mériteront mes blasphèmes et je continuerai à blasphémer. Qui que vous soyez, ô maîtres, autant que vous soyez, mortels comme divins, je m'insurge contre vous, je vous crache désinvoltement à la figure. Je vous appelle misérables, je vous appelle jouisseurs, sadiques, paranoïaques, schizophrènes. Si j'ai le cœur creux, c'est parce que j'ai choisi de ne pas me mettre à quatre pattes, de ne pas japper, de ne pas me battre avec les quatre milliards d'autres pour vos reliefs. J'aime peu les loups, mais je préfère les loups aux chiens, parce que les loups préfèrent se dévorer entre eux à se faire promener au bout d'une laisse sur un trottoir pour faire leurs petits besoins.[...] Je ne suis pas heureuse, j'ai le cœur creux : je veux garder ce qui me reste de dignité. J'ai choisi d'être fidèle, loyale, de défendre jusqu'à mon dernier couac la cause perdue, les enseignes de l'armée vaincue [...] Si je suffoque ici, ce soir, seule, c'est que, malgré le poids de la meule attachée à mon cou, je me raidis, je me tiens droite, je ne m'incline pas, je ne plie pas. Je ne suis la servante ni des présidents des pays de la terre, ni des Yahveh des pays du ciel. Je n'immole de victimes pour aucun de ces généraux mal habillés. Je ne prie et ne m'agenouille pour aucun pardon, aucune rémission, aucun salut, aucune salade, aucune automobile, aucune monnaie. » (pages 234-235).

- « Mon ex-professeur de chimie [...] Il me semble qu'il me colle à la peau et à l'âme de toute sa pustuleuse moiteur. » (page 268).

- « Je suis marécageuse, ravineuse et arboricole ; ma place n'est pas ici, parmi ces mammifères. Je suis une andrène funèbre. » (page 362)

Réjean Ducharme la fait aussi se hausser au ton philosophique généralisateur, sentencieux, qui éclate dans des définitions, des maximes, ou se développe dans d'amples tirades :

- « Pour voir la peur, il faut être seul avec elle. » (page 20).

- « *Ce qui importe, c'est vouloir, c'est avoir l'âme qu'on s'est faite, c'est avoir ce qu'on veut dans l'âme. Ils se demandent d'où ils viennent. Quand on vient de soi, on sait d'où l'on vient. Il faut tourner le dos au destin qui nous mène et nous en faire un autre. Pour ça, il faut contredire sans arrêt les forces inconnues, les impulsions déclenchées par autre chose que soi-même. Il faut se recréer, se remettre au monde. On naît comme naissent les statues. On vient au monde statue : quelque chose nous a faits et on n'a plus qu'à vivre comme on est fait. C'est facile. Je suis une statue qui travaille à se changer, qui se sculpte elle-même en quelque chose d'autre. Quand on s'est fait soi-même, on sait qui on est. L'orgueil exige qu'on soit ce qu'on veut être. Ce qui importe, c'est la satisfaction de l'orgueil, c'est de ne pas perdre la face devant soi-même, c'est la majesté devant un miroir, c'est l'honneur et la dignité entretenus au détriment des puissances étrangères dont l'âme naissante est infestée. Ce qui compte, c'est se savoir responsable de chaque acte qu'on pose, c'est vivre contre ce qu'une nature trouvée en nous nous condamnait à vivre. Il faut, à l'exemple du géant noir gardien des génies malfaisants, se faire fouetter pour ne pas s'endormir. S'il le faut, pour garder mes paupières ouvertes, j'arracherai mes paupières. Je choisirai le sol de chacun de mes pas. À partir du peu d'orgueil que j'ai, je me réinventerai.* » (pages 42-43).
- « *Quand on s'attend à se faire emplir, on se branche.* » (pages 102-103).
- « *Un être humain mort est à celui qui l'a abattu.* » (page 106).
- « *Tout ce qui est blessé se laisse avoir.* » (page 106).
- « *La guerre est aussi sainte pour les pauvres imbéciles d'un côté que pour les pauvres imbéciles de l'autre côté. Les belles grandes gueules leur ont toutes chanté la même chanson : "C'est de notre côté qu'est le droit !" Mais les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.* » (page 131).
- « *Quand on est un être humain, manger ne fait éclore que dégoûts, frayeurs et excréments.* » (pages 133-134).
- « *Le seul moyen de s'appartenir est de se comprendre. Les seules mains capables de saisir la vie sont à l'intérieur de la tête, dans le cerveau.* » (page 191).
- « *Dans un bloc de marbre il y a un buste, mais à une condition, à condition de sculpter.* » (page 215).
- « *Dans un livre, on est seul.* » (page 229).
- « *Il y a le vrai et le faux. Le vrai est ce qui me donne envie de rire, le faux, ce qui me donne envie de vomir. L'amour est faux. La haine est vraie. Les animaux sont vrais. Les hommes sont faux.* » (page 237).
- « *Le naturel des humains et des primates n'est pas de boire, manger et courir après l'orgasme, mais de se surpasser. Pourquoi donc, s'il n'en est pas ainsi, les humains et les primates en sont-ils venus à se dresser sur leurs pattes de derrière et à s'obstiner à marcher dans cette position, leurs deux autres pattes ballantes, comme des chiens de théâtre?* » (page 245).
- « *Rien n'est plus gentil qu'un homme dur quand il est gentil.* » (page 241).
- « *Souvent, mieux vaut faire ce qu'un imbécile vous dit de faire.* » (page 253).
- « *Quelqu'un qui suit la vérité jusqu'au bout, qui en a la force, est quelqu'un qui escalade un rayon de soleil et finit par tomber dans le soleil.* » (page 258).
- « *Ce qu'on appelle beau avec des anhélation, des érailllements de paupière, des "oh !" et des "ah !" m'a découvert son vrai visage. Le beau est un déhanchement aphrodisiaque pire que la danse du ventre.* » (page 276).
- « *Qu'appelle-t-on "beau" sinon ce qui produit de l'angoisse.* » (page 289)
- « *Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède. Il s'agit de le trouver.* » (page 311).
- « *Seuls les êtres humains qui ont renoncé une fois pour toutes à vivre dans le doux noir des yeux fermés pourront s'adapter quand, la terre étant devenue surpeuplée, il faudra aller vivre dans la lumière.* » en n'ayant « *comme seule assurance et seul repos, le néant.* » (page 312).

- « *Un vrai autochtone, si j'ai bien compris, est un être humain qui naît dans sa tombe : il bouge peu, pas plus qu'une racine ; il se tord dans un sens, se tord dans l'autre sens, puis ne se tord plus du tout.* » (page 334).

Déjà, dans ces maximes, perce la tendance à la dérision :

- « *Il faut avoir l'air triste avec ceux qui pleurent. Ce n'est pas difficile d'avoir l'air triste : il suffit de ne pas rire.* » (page 83).

- « *Quand on est folle il faut s'attacher.* » (page 145), formulation ambiguë au moment où Bérénice crie son amour pour Chamomor.

- « *Les morts violentes attirent les vivants mous.* » (page 165), « *mous* » semblant induit par les « *caramels* » mentionnés dans la phrase précédente.

- « *Mûre, la citrouille tombe de l'arbre.* » (page 344), ce qui n'est guère conforme à la botanique puisque la citrouille pousse sur le sol, ses longues tiges étant rampantes.

- « *La félicité (Felix the Cat) vient de la caresse des chats.* » (page 350).

Car, constamment, Bérénice pratique la dérision, cette volonté comique se traduisant par toute une série de procédés.

Elle la fait être familière, crue, truculente et même grossière, Bérénice proclamant d'ailleurs et non sans paradoxe : « *Je suis grossière. Depuis que je vis saintement, je ne suis pas grossière par gourmandise, mais par ascétisme.* » (page 187).

- La famille Einberg « *n'est pas une famille dont le roulement est à billes* » (page 12).

- Le père et la mère s'opposant, le premier menace la seconde : « *Si tu n'envoies pas ton moutard faire des B.A., j'envoie ma moutarde faire des gammes.* » (page 13).

- Bérénice se demande : « *Pour quoi le rabbi Schneider me prend-il donc? Je ne suis pas son épagneul. Je ne suis pas son meilleur ami de l'homme.* » (pages 18-19).

- Elle déclare : « *Quand on a rien de fertile à dire, on devrait se la tenir fermée.* » (page 19).

- Le braconnier lui paraît « *bâti en armoire* » (page 69), par une réduction de l'expression habituelle « armoire à glace » qui désigne une personne à la carrure impressionnante.

- Elle admire : « *Un rat a de l'âme plein le ventre.* » (page 69).

- Elle vitupère : « *Il n'y a pas plus chien qu'un être humain* » (page 97).

- Elle se moque : « *Ça fait faire ouf à sa bourgeoise.* » (page 100).

- Elle se lamente : « *Les choses [...] tombent dans le pire, elles vont du mauvais au pire que pire.* » (page 112).

- Éliézer, qui aime « *se contracter la face* », pourrait « *faire le Frankenstein* » (page 114).

- Bérénice ironise : pour la convaincre, le rabbi Schneider « *a besoin d'avoir de l'éloquence en sapristi.* » (page 129).

- Elle s'élève contre la guerre : « *Les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.* » (page 131)

- Elle constate la vigueur de Chamomor contre Einberg : « *Elle lui tombe sur le dos en quatrième vitesse.* » (page 136).

- Elle se moque de son besoin de se trouver en compagnie de Constance Chlore : « *Ça me fait une belle jambe.* » (page 165).

- Elle constate la satisfaction d'Einberg pour qui : « *Tout va comme sur des roulettes !* » (page 175).

- Elle raille sa « *beauté à tout casser* » (page 180).

- Déclarant : « *Je sors enceinte du lit de l'enfance.* », elle ajoute : « *J'en ai plein la ceinture. Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid ! Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.* » (page 186).

- Elle se plaint des poèmes que « *dame Ruby* » lui faisait apprendre par cœur quand elle était « *en rut* » contre elle (page 203).

- Elle montre Constance Chlore dodelinant de la tête qui va « *de midi moins le quart à midi et quart* » et qui « *cogne des clous* » (page 224).

- Elle se dit prête à « *défendre jusqu'à mon dernier couac la cause perdue.* » (page 235).

- Elle avoue : « *Je suis pleine de merde !* » (page 281).
- Elle souhaite un apaisement : « *Je veux que nous nous fermions la gueule* » (page 315).
- Elle se scandalise du spectacle que donnent « *deux collégiennes jouant ensemble au monsieur et à la madame [...] deux commères de la mythologie grecque jouant au monsieur et à la madame ensemble.* » (page 346).
- Elle caricature la colère de Graham Rosenkreutz, « *les os lui craquant d'ire* » (page 357), formulation où à la langue familière s'adjoint un mot recherché.
- Elle envisage un calmant : « *Frotte un peu ta vulve avant de t'endormir.* » (page 357).
- Elle se révolte quand Gloria « *essayait de [la] peloter* » (page 361).

Réjean Ducharme ne craint pas la franche plaisanterie :

- « *M. Klaust, qui est cul-de-jatte, ne peut pas courir pour me rattraper.* » (page 260).
- « *Il veut faire de moi son petit nécessaire de voyeur et de touche-à-tout [jeu de mots, le touche-à-tout étant la personne qui se disperse en activités diverses]. Il veut que je devienne sa petite Marie-déshabile-toi-là, sa petite Ferme-ta-gueule-que-je-t'explore-l'anatomie, son petit roman pornographique vivant.* » (page 267).
- « *Toute nue, je ne peux pas me faire de strip-tease* » (page 271).

Un autre moyen de susciter le rire est la subversion des formulations consacrées par l'usage, bien qu'on ne puisse toujours déterminer si c'est délibérément, pour exercer sa fantaisie, pour les revivifier, ou du fait d'une tendance généralisée au Québec où la langue se caractérise par des déformations involontaires du français. On remarque ce jeu sur les clichés pour les retourner comme de vieux gants dans :

- « *Les voyages déforment la jeunesse !* », ce qui est immédiatement suivi de l'adage bien connu : « *Les voyages forment la jeunesse !* » (page 13), tandis que plus loin on lit : « *Les voyages déforment la jeunesse ! Les voyages laissent la vieillesse telle quelle !* » (page 105).
- Christian « *refuse de sortir de ses gonds* » (page 36), alors qu'il le ferait s'il se mettait en colère comme le souhaite Bérénice.
- « *Nous sommes les maîtres du feu. Et ça, croyez-moi, c'est des chats à fouetter !* » (page 50), ce qui retourne l'expression habituelle : « Il n'y a pas de quoi fouetter un chat », qui indique qu'une chose est insignifiante, qu'une faute n'est pas grave.
- « *Mettre des bâtons dans les roues de leur secret* » (page 57) étonne car « mettre des bâtons dans les roues » (« susciter des difficultés », « chercher à gêner une entreprise ») s'emploie sans complément.
- « *Rien ne sert de ramper. Il faut partir à poings.* » (page 57) est une déformation plaisante du premier vers de la fable de La Fontaine, « *Le lièvre et la tortue* » : « Rien ne sert de courir ; il faut partir à point. »
- « *Les cousins travaillent comme des forçats, à pierre fendre* » (page 77) - « *Je suis en santé à pierre fendre* » (page 147) - « *Elle est bête à pierre fendre* » (page 148) jouent sur les mots « à pierre fendre » qui ne s'emploient que dans l'expression « geler à pierre fendre ».
- L'adage « Qui s'y frotte, s'y pique » est repris de façon plaisante dans : « *Christian a sablé son sabre pour ne pas qu'elle s'y pique en s'y frottant.* » (page 78).
- Les formulations : « *Mingrêlie [...] rit dans sa barbe.* » (page 82) - « *Chamomor doit rire dans sa barbe* » (page 136) - « *Je m'approche de la table en riant dans ma barbe.* » (page 175) - « *Il me fait des réflexions qui me font rire dans ma barbe.* » (page 185) amusent car on s'attend à ce qu'elles s'appliquent à des hommes.
- « *Ceux qui s'aiment trop récoltent ensemble.* » (page 86) est une variation sur l'adage « Qui sème le vent récolte la tempête ».
- « *Tout le monde aime et hait à cœur joie* » (page 95) renouvelle l'expression « s'en donner à cœur joie ».
- « *Sens dessus dessus et sens dessous dessous* » (page 119) surprend parce qu'habituellement on trouve « sens dessus dessous ».

- « *Oreilles bouchées à l'émeri* » (page 120) - « *Yeux bouchés à l'émeri* » (page 208) sont de grandes exagérations puisque cette poudre tirée d'une roche très dure sert à boucher des flacons.
- En lisant « *Je ne laisserais pas de telles forces mener le bal dans ma vie.* » (page 126), on est étonné par ce bal intérieur.
- « *Les forces étrangères qui me dirigent [...] ne font pas que me prendre à la gorge. Parfois, aussi, elles prennent par le cou.* » (page 127) révèle bien l'ambivalence de celle qui, à force de se laisser prendre par le cou, sera « *l'avalée des avalés* ».
- Avec « *Un médecin [...] a le devoir de se faire verser des honoraires exorbitants. Mais Einberg n'est pas homme à se laisser exorbiter par des honoraires.* » (page 128), Ducharme créa habilement un verbe qui fait découvrir le sens oublié d'un mot.
- « *On a la mort dure.* » (page 129), par opposition à « avoir la vie dure ».
- « *Il s'en va-t-en guerre dondondondaine.* » (page 129) sonne comme la parodie du refrain d'une chanson ancienne.
- « *Je ne boirai pas de ton eau.* » (page 134) est une variation sur l'adage : « Il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau ».
- « *Je suis de nouveau vivante à cause de l'amour maternel de Chamomor, vivante, vivante, sonnante et trébuchante.* » (page 149) est une reprise tout à fait fantaisiste de l'expression « espèces sonnantes et trébuchantes » qui désigne la monnaie métallique.
- Avec « *Mes nouveaux jours et mes nouvelles saisons ne sont pas de ceux qui se comptent comme des moutons et qui meurent comme des mouches.* » (page 154), Ducharme se plaît à accumuler des expressions toutes faites.
- Dans « *Quand nous aurons faim, nous mangerons des ténèbres, nous broierons du noir.* » (page 154), est d'abord présentée la formule étonnante que justifie ensuite l'expression figée prise ici au pied de la lettre.
- « *La maquereille nous reçoit avec des larmes de caïman* » (page 160) est une variation sur « les larmes de crocodile », larmes hypocrites pour émouvoir et tromper, une légende prétendant que les crocodiles du Nil gémissaient pour attirer leurs victimes.
- Avec « *Je lui tirerai les vers du nez. Quand on n'a rien de fertile à faire, on joue avec des vers.* » (page 160), on a un autre exemple de la revivification d'un cliché.
- Dans « *Ses secrets inodores et sans saveur.* » (page 162), on trouve des adjectifs fréquemment utilisés pour qualifier des corps chimiques.
- Dans « *Tu es dans les prunes. [...] Tes radotages dégénèrent en confiture.* » (page 180), il semble qu'ait été modifiée la formule usuelle : « Tu es dans les patates », et qu'un fruit leur ayant été substitué apparut l'idée de la confiture.
- Avec « *On m'appelle. Je me dresse sur la pointe des oreilles.* » (page 225), on s'attendrait à la pointe des pieds.
- « *Il n'y a plus de Zio qui tienne !* » (page 238) étonne parce que la formule ne s'emploie d'ordinaire qu'avec un nom commun.
- Dans « *Je mangerai plein mon ventre trois fois par jour, et à son nez, et à sa longue barbe* » (page 238), le premier terme est habituel (« au nez de quelqu'un » : en échappant à sa vigilance), mais le second surprend.
- Dans « *Je vais [...] quitter cette vallée de grincements de dents* » (page 241), on trouve un écho de l'évangile de Matthieu qui annonce : « Il y aura des pleurs et des grincements de dents », et de l'« *Apocalypse* » où l'on parle de la Terre comme d'« une vallée de larmes ».
- « *Envers ma logique et contre mes serments, je cède aux assiduités de Dick Dong* » (page 242) est une variation fantaisiste sur « envers et contre tous ».
- « *C'est au front que le bât me blesse.* » (page 260) amuse puisque le bât blesse le dos sur lequel il est porté.
- « *Je me relève, n'en croyant pas mon corps.* » (page 266), tandis qu'habituellement on trouve « ne pas en croire ses yeux ».
- « *Il veut que je devienne sa petite Marie-déshabille-toi-là.* » (page 267) est une variation sur l'expression courante « une Marie-couche-toi-là » par laquelle on désigne une femme qui se prostitue.
- « *Il pleut à plein temps.* » (page 283), mais, habituellement, on travaille à plein temps.

- « *Cet amollissement graduel très lent qui me prend âme comme corps.* » (page 296) est un retournement de la formule courante « corps et âme ».
- Bérénice déclare : « *Je m'élance à âme perdue.* » (page 312), alors qu'habituellement on s'élance à corps perdu.
- À sa mère malade qui « *se tord de sanglots* », elle déclare : « *On dirait que tu as le cœur gros.* », et elle lui répond : « *Non, petit singe. Rassure-toi. J'ai le cœur petit, tout petit.* » (page 304), prenant donc au pied de la lettre l'expression « avoir le cœur gros » qui n'est pas une indication de volume mais d'intensité du chagrin.
- Bérénice se dit « *gelée de pied en cap, d'épiderme en épiderme* » (page 266) et, plus loin, « *rompue de pied en cap* » (page 358), alors que « de pied en cap » (« des pieds à la tête ») sert à qualifier un habillement, un équipement complet.
- Le proverbe « *Tout petit chien devient grand si Dieu lui prête vie.* » (page 313) est une variation sur « *Petit poisson deviendra grand si Dieu lui prête vie* » qu'on trouve dans la fable de La Fontaine « *Le petit poisson et le pêcheur* ».
- Dans « *Dick Dong arrive, sans trombone ni trompette* » (page 260) et « *Le charme s'est brisé [...] sans tambour ni trombone* » (page 356) est modifiée l'expression « sans tambour ni trompette ».
- Christian est traité d'« *espèce d'empêcheur d'entrer en rond !* » (page 314), alors qu'on parle habituellement d'un « empêcheur de danser en rond ».
- Le fameux « *Je pense donc je suis* » de Descartes est retourné en « *Voici ce que je suis [...] Donc je pense.* » (page 193), en « *Je suis, donc je pense* » (page 315).
- « *Le soleil, tout feu, tout flamme, se dresse à l'horizon.* » (page 315), alors qu'on est « tout feu, tout flamme » quand on est enthousiasmé.
- « *La conversation continue de faire des siennes.* » (page 317), alors qu'ordinairement c'est un individu qui fait des siennes, qui fait des bêtises, qui commet des maladresses.
- « *Je vous présente, plus en chair qu'en os, la maîtresse d'un rabbin.* » (page 347) est un jeu plaisant sur l'expression « en chair et en os » (« en personne »), qui permet de signaler l'embonpoint de cette femme.
- Bérénice rassure Gloria : « *Tu impressionnes ma galerie* » (page 359), alors qu'habituellement la galerie qu'on impressionne est un ensemble de personnes.
- « *Graham Rosenkreutz apparaît au-dessus de moi, pavé de bonnes intentions.* » (page 365), ce qui lui confère un caractère inquiétant puisque, selon la tradition, c'est l'enfer qui est pavé de bonnes intentions.
- Ducharme écrit : « *La nuit, tous les chats se ressemblent.* » (page 369) pour ne pas dire, comme tout le monde, que « la nuit, tous les chats sont gris ».

Des parallélismes renforcés par des anaphores permettent la moquerie :

- « *Il y a des tonnes de mots. Mais il n'y a rien à dire. Il y a des tonnes de choses. Mais il n'y a rien à faire.* » (page 165).
- « *Folle montagne qui veut accoucher d'une souris ! Folle souris qui ne veut pas d'une montagne pour mère.* » (page 308).

Mais les antithèses, les contrastes, peuvent, eux aussi, faire sourire :

- « *Quand Einberg m'emmène à la synagogue, il me tient par la main avec une grande tendresse. Sa main est si dure qu'on dirait qu'il a envie de m'arracher le bras.* » (page 14).
- « *Je n'ai jamais vu mon beau grand frère si laid* » (page 96).
- « *Éliézer, l'éteint mari de l'incendiée Rébecca* » (page 113).
- « *On ouvrait grand ses petits bras.* » (page 132).
- « *Ce visage doux comme du velours se dresse à deux doigts de mon âme hideuse comme une pieuvre.* » (pages 134-135).
- « *J'ai, généreusement, recours au larcin.* » (page 229).
- « *Je réagis à une goutte de miel par une mer de fiel.* » (page 342).

Ducharme ménage des surprises, des rapprochements surprenants :

- « *Et, par poignées, du geste gracieux du semeur, je lance des billes sous ses pas.* » (page 36).
- « *La plus grande richesse de la République d'Afrique du Sud est les diamants. La nôtre est les rats.* » (page 65).
- « *En ce moment, les rangs catholiques jouissent d'un avantage numérique scandaleux, un avantage numérique pornographique.* » (page 75).
- « *Quand je serai grande, j'aurai appris tellement de langues, j'aurai une si belle personnalité, que ceux qui me verront passer me prendront pour la Vénus de Milo. J'aurai des jambes ! des yeux ! une taille !* » (page 76).
- « *Ohé ! du gaillard ! - C'est un pétrolier, un pétrolier noir.* » (page 79).
- « *Elle porte un casque gaulois, à deux cornes, du genre écrou à oreilles.* » (pages 78-79).
- « *Tolérant à mort, en plus de tolérer qu'on morde à belles dents dans le rutabaga, Zio tolère également qu'on morde à belles dents dans l'eau.* » (page 199).
- « *Il vaut mieux apprendre le clairon et l'accordéon que l'arquebuse.* » (page 225).
- « *Est-ce que tu te masturbes, toi? [...] Non, je suis en deuil.* » (page 231).
- « *Mes cours de trombone et de ballet* » (page 253).
- « *Ce qu'il y a de plus beau chez un homme, après sa cravate, c'est sa tendresse.* » (page 255).
- « *Je soupe chez un pomographe ! Demain, il faudra que j'aille souper chez un taxidermiste.* » (page 284).
- « *Faire la tendresse jusqu'à ce que mort s'ensuive avec une chienne savante au tutu mouillé?* » (pages 292).
- « *Mlle Bérénice Einberg est priée de se rendre au ministère des bagages.* » (page 297).
- Elle se rend au « *cimetière de la Hétraie* » où elle prétend aller « *cueillir des hêtres* » mais où elle plante « *trois douzaines d'ancolies* », « *pétales en bas et racines en l'air, pour qu'elle puisse bien les sentir* » (page 298).
- « *Je t'entreprendrai, comme dans les films français la péripatéticienne parisienne entretient son Jules.* » (page 323).
- Paradoxalement, Bérénice traite l'adulte d'« *Agnelet laid* » et de « *Vassiveau* » (page 337).
- « *L'Égalité, la Fraternité et l'autre* » (page 329), « *l'autre* », la Liberté, étant en fait la première !
- Le chapitre 79 débute par : « *Mes otaries dorment.* » (page 362), mais elles demeurent tout à fait énigmatiques.

L'ironie de Bérénice s'exerce en particulier :

- À l'égard d'Einberg : « *Il me dit de parler à mon père sur un autre ton.* » (page 14) où est transposée la formule impersonnelle : « *Est-ce sur ce ton qu'on parle à son père?* ». Ailleurs, elle l'apostrophe : « *Tu es un misérable ! Tu es pire que tout ce qu'a imaginé le pauvre Victor Hugo ! Tu es une sale poule cochinchinoise ! Tu me fais mal à la queue de la grande thyroïde !* » [ce qui est évidemment une coquille ; il faudrait lire : la glande thyroïde] ; elle le traite de « *fou furieux* » (page 323).
- À l'égard de Chamomor qui veut « *remettre la main sur sa sainte famille* » (allusion à la Sainte Famille, constituée de Joseph, la Vierge Marie et l'enfant Jésus) , Bérénice commentant : « *Pauvre Jeanne d'Arc* » [l'héroïne qui sauva la France au Moyen-Âge] (page 230).
- À l'égard de Christian : « *D'une façon piteuse, il extériorise un peu de sa langue.* » (page 169).
- À l'égard de Rebecca Ruby qui a « *donné toutes ses forces en arrhes au Savoir afin qu'il la venge de la Beauté* » (page 112), dont « *les inconséquences graves et savantes [...] portent au suicide* » (page 179).
- À l'égard de la petite Anna Fiodiorovna qui a appris « *le poème de Banville intitulé La Mère* », mais « *débite d'un trait, dans une sorte de sanglot et dans un français aux yeux en amande, le "boème de Panville intitulé : Ma Lère"* » (page 93-94).
- À l'égard de Zio, « *cet ayant droit* » qui est opposé à des parents qui sont des « *ayants cause* » (page 242).
- À l'égard de Dick Dong : « *Dick Dong n'est sûr de lui que parce qu'il emploie régulièrement le déodorant "Graisse-à-Cheveux"*. » Il s'est « *cru obligé de faire son Marlon Brando.* » (page 244).
- À l'égard de la sentimentalité amoureuse : « *Je te l'aime. Tu me l'aimes. Ils s'aiment et, surgies des noirceurs de la terre, des cloches par milliers sonnent.* » (page 41) - « *Qu'elle ne compte pas sur moi,*

l'institution de l'amour, la machine à faire se promener les filles au bras des garçons. Qu'ils ne comptent pas trop sur moi, les metteurs en scène et en rut du cinéma de l'amour. » (page 237).

- À l'égard des écolières dont elle fait partie et qui donnent un spectacle de danse dirigé par Jerry de Vignac : « *Nous avons mal dansé, nous avons été très applaudis.* » (page 289).

- À l'égard de « *la grandeur délétère de la famille homogénéisée et pasteurisée* » [comme l'est le lait vendu au Québec] (page 254).

- À l'égard de Gloria : « *Elle dégage une riche odeur de lait pourri.* » (page 362).

- À l'égard d'elle-même pour qui elle emploie en particulier une variation de l'expression ancienne « être Gros-Jean comme devant » qu'on trouve dans la fable "*La laitière et le pot au lait*" de La Fontaine : « *me voilà gros protozoaire comme devant* » (page 128) - « *Et Bérénice Einberg, la voilà grosse Bérénice Einberg comme devant* » (page 312) - « *Grosse petite apache comme devant* » (page 327). Elle se moque de son anorexie : « *Comme tout bon cadavre, pour mettre l'eau à la bouche des vers, je laisse transparaitre la forme de mes os.* » (page 122). Elle se fustige : « *Des œufs pourris, je suis parfaitement capable de m'en lancer toute seule quand ça me tente.* » (page 377).

- À l'égard des va-t-en-guerre : « *Ils sont tous prêts à donner leur sang Que les tiques, les sangsues et les vampires se le disent !* » (page 129) - « *Ceux qui [...] meurent sur les champs de bataille laissent leurs râteliers sans emploi. Avis à ceux qui embauchent des râteliers ! Prenez tous l'avion ! Allez tous vous faire fusiller ! Fini le rationnement des fausses dents !* » (page 130).

- À l'égard de la danse classique : « *Pourquoi tous ces détours, tous ces méandres, toutes ces périphrases, tous ces entrechats?* » (page 291).

La véhémence de Bérénice lui inspire des injures parfois originales et amusantes :

- « *Écumeurs de cimetières !* » est adressé aux esprits religieux (page 21).

- « *Espèce de Lope de Vega* » (page 129) est appliqué au « *rabbi* » Schneider sans être, en fait, tant une référence au dramaturge espagnol qu'être inspiré du mot argotique « lope » qui désigne une personne lâche.

- « *goujats !* » (page 159) est asséné aux policiers.

- par « *le maquereau* » et « *la maquerelle* » elle désigne ses parents (page 160).

- « *Je vous appelle misérables, je vous appelle jouisseurs, sadiques, paranoïaques, schizophrènes* » (page 234) crie-t-elle aux « *maîtres* ».

- « *Zio n'est qu'un aveugle-sourd, n'est qu'un autre de ces imbéciles graves qui m'ont fait le monde que j'ai [...] Zio est pris pour un maître par les esclaves-nés. Car Zio est pris pour le grand maître des morues par les morues.* » (page 239).

- « *Sans-estomac* », « *bube* », « *hotu* », « *microbe anaérobie écoeurant* » (page 268) cinglent de leur mépris le pauvre Mordre-à-Caille.

- Bérénice stigmatise les « *mauvais faiseurs de monde* » (page 279).

- Einberg est un « *infâme claudicateur* » (page 301).

- Elle s'autoflagelle : « *espèce de Bérénice Einberg néozélandaise australienne ! [...] espèce de paranoïa ambulatoire !* » (page 321) - « *énorme tourte [...] gros rognon* » (page 334) - « *Miasme ! Chyle ! Chyme !* » (page 360) - « *lard vivant* » (page 374) qu'elle met dans la bouche de Constance Exsangue.

- « *Agnelet laid* » et « *Vassiveau* » (page 337) qualifient l'adulte.

Ducharme cultive la fantaisie de jeux de mots :

- « *La plupart du temps, il m'ignore. Espèce d'ignorant !* » (page 25).

- « *Il faut partir à poings.* » (page 57).

- « *Nous chassons le piège.* » (page 67).

- « *Il y en aura deux-trois que je n'ai pas encore l'horreur de connaître* » (page 113).

- « *Cette guerre qui n'est, comme toutes les autres, qu'une affaire entre grosses têtes et gros bonnets.* » (page 130).

- « *J'aime tout le monde. Je suis une fille facile. La vie est difficile pour les filles faciles.* » (page 183).

- « *Tu m'aimes trop, Bérénice. Et puis tu n'es pas naturelle. - Je suis surnaturelle.* » (page 185).

- « *Je prends la boutade au pied du hiéroglyphe (de la lettre, si vous voulez)* » (page 214).

- « *Notre coup de tête sans queue ni tête* » (page 225).
- « *Ils viennent me voir, mais ils ne me voient pas.* » (page 230).
- « *Pauvre cher âne !* » (page 236), parodie de la locution ancienne « *Pauvre chère âme* » qu'on trouve, par exemple dans « *Manon Lescaut* » de l'abbé Prévost.
- « *Oui, je suis perdue. [...] il est inutile que je compte sur toi pour être retrouvée.* » (page 267).
- « *Les langues humaines sont de mauvaises langues.* » (page 286).
- « *Je me dis, regardant la nuque bouffie du chauffeur, que les chauffeurs de taxi sont bourrés de tuyaux.* » (page 292), un rapprochement plaisant étant suscité entre le tuyau qu'est la nuque et les tuyaux (indications confidentielles que les chauffeurs de taxi sont censés donner aux touristes qu'ils convoient).
- « *Quand il y a mains et mains, on en vient aux mains.* » (page 320).
- « *La guerre dort. [...] Un fumeur finira par la réveiller pour lui demander du feu.* » (page 332).

Est une autre plaisanterie l'usage parodique du style noble, solennel, qui permet à Ducharme de céder à son goût du travestissement, de faire de brillantes imitations, d'amusants pastiches. Il se moque ainsi des personnages ridicules :

- le « *rabbi* » Schneider qui, avec une préciosité ridicule, s'adresse à Bérénice : « *Étrenne-t-on ce corsage finement brodé? [...] Voilà qui nous privera pour quelque temps de notre brillante prima donna. Tu me demanderas mon avis avant de prendre part à une autre hoplomachie. [...] As-tu mangé le lion? Tu n'es pas un gladiateur ordinaire.* » (page 19).
- Einberg qui, l'île grouillant de rats, « *chaque printemps, jure l'extermination de leur race. Cependant, se heurtant à l'effroi des paysans, il n'a jamais pu organiser la battue orgiaque dont il rêve. Il en a été réduit, confondant les genres, à inviter les braconniers qui ne rêvent que peaux de visons et peaux d'ondatras à venir en plus grand nombre tendre leurs pièges vénaux.* » (pages 66-67).
- Zio qui lance son anathème : « *Évacue vite cette chaste demeure.* » (page 293), « *chaste demeure* » étant un souvenir du « *Faust* » de Gounod où, à l'acte III, est chantée une admirable et célébriissime cavatine qui commence par : « *Salut, demeure chaste et pure...* ».
- Chamomor qui, avec grandiloquence, s'adresse à Einberg : « *Vos hauts cris sont absolument ridicules, Mauritius Einberg ! Vous êtes malade ! Vous êtes fou de haine ! Tout juguler, n'est-ce pas? Tout détruire ! Le moindre éclat de bonheur vous scandalise, vous met hors de vous ! Que ces enfants se fassent plaisir vous constipe ! Les voir s'aimer vous fait vomir et suppurer ! Comme je vous comprends ! Que je vous plains !* » (page 39) - « *Votre maîtresse n'a pas aimé l'Égypte que vous lui avez faite? Rue-t-elle inconsidérément dans vos brancards d'or et de diamants?* » (page 102) ; déclare à Christian : « *Je n'ai jamais considéré la chose sportive comme dégradante.* » (page 99) ; proclame : « *Une mère est l'esclave enchantée de ses enfants.* » (page 308).
- Christian dont la lettre, cependant, a certainement été écrite par sa « *maman* » et son « *papa* » car elle est fort bien composée et fort sage, étant imprégnée de si bons sentiments qu'elle contient une véritable généalogie biblique qui ne peut pas être le fait de ce niais catholique ! (page 110-111).

Mais Bérénice elle-même s'amuse à jouer de cette emphase :

- « *Quand nous paraissions aux marches de la synagogue* » (page 17).
- « *Nous sommes sur des charbons plus ardents que si nous sassions des sables aurifères.* » (page 47).
- « *Embrassant au passage les nymphes qui habitent les peupliers* » (page 48), allusion mythologique qui signale, comme par un clin d'œil, la parodie.
- « *Elle se demande que résoudre* » [que décider] (page 62), amusante tournure archaïque.
- « *Nous sommes partis en croisade contre les menées cruelles d'Einberg et des braconniers.* » (page 67).
- « *Jeune et vigoureux, la dent puissante et incisive, il [l'ondatra] a résolu de trancher où il se boucle le nœud gordien* » (page 68), où l'on remarque le bel effet de l'inversion.
- « *Cette nuit, tard, le navire mouille dans la rade, dresse sa flèche haut dans le noir, tend l'azur évanescant de sa voile aux lueurs de la flamme déployée sur la grève. Il est prêt à partir, il frémit d'impatience, il tend son ventre pour que nous embarquions.* » (page 77).

- « *Nous hissons notre pavillon, "tranché de pourpre et de sable à un squelette d'argent dépourvu de tête".* » (page 79), Ducharme s'amusant à une héraldique fantaisiste.
- « *Christian est miné de besoin* » (page 95).
- « *Sa haine et ses coups ne prévaudront pas contre les liens qui nous unissent.* » (page 107)
- « *En vérité, je vous le dis, ça va chauffer !* » (page 239), parodie du style évangélique.
- « *Pour perpétrer mon enlèvement, les deux époux...* » (page 241), où amuse le fait qu'un enlèvement n'est justement pas le fait d'un époux mais d'un amant.
- « *Demeurés jusque-là silencieux et abasourdis, Chamomor et Einberg sont piqués au vif par ces derniers traits et conjuguent leurs talents pour lancer un assaut passionné de brillantes protestations.* » (page 242).
- « *Je cède aux assiduités de Dick Dong.* » (page 242)
- « *Présumais-je de mon empire sur Dick Dong* » (page 249).
- « *Il est heureux, me mande-t-il [...] Il me mande [...]* » (page 254).
- « *Zio m'abandonne aux acides qui me rongent.* » (page 293)
- « *Je demeure roide et muette sous ses transports* » (page 297)
- « *Si tu es mon frère, véritablement, viens partager avec moi la misère dans laquelle je veux me réfugier pour échapper à l'impitoyable angoisse de ce fou furieux !* » (page 323).

Ducharme se complaît dans des accumulations qui souvent suivent une progression bouffonne, deviennent grotesques :

- « *La Chorale des Enfants des Enfants de Dieu en exil au Canada* » (page 16).
- « *Aussitôt c'est un massacre, une hécatombe, une déflagration, un sinistre.* » (page 49).
- « *Nos pas qui s'allongent et s'alourdissent battent bientôt la mesure d'une folle course, d'une folle contredanse et d'un fou rire.* » (page 53).
- « *Personnellement, je n'avais rien contre les rats, et rien contre la rage, la peste, la diphtérie, la malaria et toutes les maladies terribles qu'ils seraient susceptibles de transmettre.* » (page 67).
- « *Elle ferait aussi bien de continuer de s'asseoir sur la chaise monumentale de l'évêque errant, de l'évêque erroné, de l'évêque péroné, de l'évêque tibia.* » (page 96).
- « *Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres* » (page 101).
- « *vêtus en rétiaires, en hétéaires et en Héautontimoroumenos* » (page 101).
- « *Éventrer mines d'or, mines de pierres précieuses, mines de bagues et d'horloges, mines de citrouilles et de citrons, mines de marguerites et de violettes, mines de neige, mines de clous et de planches, mines de morues et d'anguilles, mines d'éléphants et de panthères.* » (page 117).
- « *Ils m'ont volé mon frère ! Ils m'ont volé ma mère ! Ils m'ont volé mon île ! Ils m'ont exilée ! Ils m'ont mise en cage avec des saint-je.* » (page 189).
- « *Des faces affreuses, hostiles, méchantes, ridicules, grouillent autour de moi. [...] je les repousse, les refoule, les éloigne. [...] Je lui saute aux yeux, la laboure de mes ongles, la mords.* » (page 226).
- Bérénice prend des « *cours de ballet, de trombone, de karaté, d'indologie, d'espagnol, de mécanique, d'électronique et de mythologie.* » (page 255).
- Elle écrit à Christian : « *Je ne suis pas ta sœur, je suis ton amour, ton trésor, ta chérie, ta petite louve, ton petit lapin, ton petit chou, ta petite souris.* » (page 255).
- Il lui répond : « *Ma bonne Bérénice, mon petit lapin, mon petit hibou, mon petit singe, ma petite souris.* » (page 256).
- « *Il ne s'arrête pas de me demander ce que sont le phénol, le phosphate, le phosgène, les phosphines, le phosphite et l'anhydride phosphorique ; et j'en ai assez. Quand je dors doucement sur mon pupitre, il me réveille pour me demander ce que sont le phénol, le phosphate, le phosgène, les phosphines, le phosphite et l'anhydride phosphorique.* » (page 264).
- « *Je me sens timide, humiliée, maladroite, bouleversée, comblée.* » (page 277).
- « *Ces états d'oppression viscérale qu'on peut aussi bien appeler chagrin que peine, douleur, haine, dégoût, angoisse, remords, peur, désir, tristesse, désespoir et spleen ne témoignent au fond que d'une seule réalité. [...] L'homme est seul et son agressivité vient de cette solitude.* » (pages 286-287).

- « *Pourquoi tous ces détours, tous ces méandres, toutes ces périphrases, tous ces entrechats?* » (page 291) : question qu'on pourrait poser à Ducharme !
- « *Tout en lui, sauf peut-être ses yeux, me semble suspect, faux, dégrossissage, pressage, polissage, étirage, remplissage, découpage* » (pages 313-314).
- « *Nous sommes bombardées d'œufs pourris, de tessons, de boîtes de conserve, de cailloux, d'injures et de rires.* » (page 377).

Sans avoir peur de « l'hénaurme », Ducharme se plaît encore à l'exagération bouffonne, à l'hyperbole :

Si Chat Mort, en colère contre Einberg, « *parle de le tuer, de le faire crucifier.* » (page 34), si elle fait d'« *une croisière de deux semaines sur les Grands Lacs* » un « *tour de monde* » (page 90), c'est évidemment surtout Bérénice qui s'exalte :

- Elle prétend que le « *treuil de carrier* », construit dans l'île pour l'exploitation du charbon et du fer, est « *plus grand que la grande roue d'un cirque* » (page 30)
- Elle s'écrie : « *Mon cœur, je l'arrache et je le jette dans le fleuve.* » (page 35).
- À Christian qui exige qu'elle « *ramasse ses billes* », elle rétorque : « *Jamais ! Jamais ! Plutôt l'estrapade ! Plutôt les bombes atomiques !* » (page 37).
- Pourtant, au sujet de ce frère, elle rêve : « *J'aime imaginer que nous sommes deux pierres que j'ai entrepris de greffer l'une à l'autre avec mon sang. Un dialogue sera établi entre deux pierres. [...] Surgies des noirceurs de la terre, des cloches par milliers sonnent.* » (page 41).
- « *S'il le faut, pour garder mes paupières ouvertes, j'arracherai mes paupières.* » (page 43).
- « *Nous sommes sur des charbons plus ardents que si nous sassions des sables aurifères.* » (page 47).
- « *Mes cheveux sont si raides et si enchevêtrés qu'un peigne bulldozer y tomberait en panne.* » (page 58).
- « *On aimerait avoir aussi soif qu'il y a d'eau dans le fleuve. Mais on boit un verre d'eau et on n'a plus soif.* »
- « *Alors, comme par commotion, explosant avec les sifflements exacerbés de milliers et de milliers de fifres, des rats, de gros rats, des milliers et des milliers de grands rats noirs aux yeux de diamant ont envahi l'embrasure.* » (page 63).
- « *Je suis de ceux qui rêvent de se répandre sur toute l'étendue du ciel, comme l'azur. Lorsque je serai grande, je battraï les campagnes de tous les pays et j'en rabattrai tous les lions de l'ennui. J'aurai un grand canon et je chasserai l'ennui jusqu'à ce que je tombe morte.* » (page 69).
- « *Je me tiens dans ma main en attendant d'être assez forte pour me lancer au travers du firmament.* » (page 70).
- « *On admire à s'en faire venir l'eau aux yeux.* » (page 78), véritable syndrome de Stendhal !
- « *Comme si elle [Chamomor] était en or, les cousins l'ont déifiée puis se sont jetés à ses pieds pour l'adorer.* » (page 80).
- « *Christian est dans l'amour jusque par-dessus la tête. Il est tellement amoureux de la grande-duchesse qu'il ne touche plus terre. Il est si gonflé d'amour qu'il plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh.* » (page 81).
- « *On casse une branche et on sent sa main s'enivrer, se fertiliser, croître démesurément, se couvrir de lacs, de forêts et de châteaux.* » (page 86).
- « *Les couteaux et les fourchettes sont aussi grands dans ses petites mains [celles d'Anna Fiodorovna] que dans les mains de l'hercule de Crotone.* » (page 96).
- Einberg « *perd son temps, ses grincements de dents et ses bombes.* » (page 107).
- Lisant la lettre de Christian, elle se dit : « *Il a fallu qu'il se torde le cerveau jusqu'à la dernière goutte.* » (page 109).
- « *Je suffoque. Je suis étranglée. [...] Je me décompose. Je me liquéfie. La vie me déserte, s'écoule de moi comme d'un tamis. Je durcis. Je me fossilise. Je suis pétrifiée.* » (page 116).
- « *Crevons ce firmament devenu plus petit qu'un dôme. Faisons-le éclater et fuyons-le en toute hâte.* » (page 116).

- « *Il existe un abîme entre nous, un immense abîme, un abîme de mille ans, un abîme aussi grand qu'entre moi et Récarède Ier, roi des Wisigoths d'Espagne.* » (page 132).
- « *Je suis devenue pour elle une arme plus puissante qu'une fusée intercontinentale à ogive nucléaire.* » (page 136).
- Lors de la danse dans laquelle Chamomor l'entraîne, on lit : « *Nous avons des pieds plein le parquet, plein la surface du pays. Les quatre mille murs de la chambre toupinent à la vitesse des roues du char de Phaéton.* » (page 142).
- « *Si j'avais une bombe atomique, je la lui ferais manger.* » (page 147), dit-elle de « *dame Ruby* ». Elle lui reproche de répéter « *les mêmes niaiseries à s'en sucer le sang* » (page 148).
- Elle constate qu'un chemin de fer est indiqué sur une carte par « *un mille-pattes sans fin, un dix-millions-de-pattes maigre, un dix-millions-de-pattes qui n'a pas mangé depuis deux mille années.* » (page 151).
- Elle trouve « *au bout du monde* », « *une pentapole à vingt couleurs et vingt portes, une pentapole au rire plus grand que l'air, une pentapole à la danse plus grande que le vol des oiseaux, une pentapole groupée autour de l'abside* » (page 154).
- Dans son attente de Christian, elle s'écrie : « *Mes cinquante mille nouvelles saisons ne sont pas cinquante mille petits cadavres de soleil tombant l'un après l'autre à mes pieds ; ils sont un soleil, un souffle, une terre, une mer, un chemin seul et unique.* » (page 154).
- Devant sa défection, elle fulmine : « *Ma colère est si grande que je grince des dents, mon dépit si violent que je crache du feu.* » (page 156).
- Elle le vitupère : « *En toi, il n'y a pas assez de vie pour actionner les paupières d'un lombric.* » (page 156).
- Quand le départ est décidé, elle s'écrie : « *La seule illusion de partir me donnera tant de santé que j'en aurai pour mille ans à rêver.* » (page 156).
- Dans un saut hasardé, « *Nous nous félons tous les os du corps.* » (page 158).
- Elle s'imagine une destinée héroïque : « *Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de l'Olympe, comme les Titans, comme Ajax d'Oïlée, comme Bellérophon. Je mourrai en pleine force, de l'explosion même de ma violence. Je me mesurerai à la mort en plein midi.* » (page 162)
- La « *crise religieuse* » de Christian « *est une crise religieuse à la quatrième puissance, une crise religieuse comparable aux supplices infligés par Phalaris* » (page 162).
- Le chat « *Trois sème la terreur parmi les voyageurs [...] Plusieurs grimpent après les murs. Plusieurs cardiaques passeront Trois mois à l'hôpital. En un mot, c'est pire que la guerre de Trois.* » (page 169).
- Même le temps se déchaîne : « *Il neige plein le ciel, plein la jeep, plein mes bras, plein mes oreilles.* » (page 173).
- Bérénice, en faisant semblant d'être Éliézer écrivant à « *dame Ruby* », s'enflamme pour Constance : « *Depuis que nous ne nous voyons que toutes les cinq minutes, j'ai l'impression que chaque jour dure un siècle. Tu es demeurée éclatante de jeunesse. J'ai un pied dans la tombe. À vieillir d'un siècle par jour on ne vieillit pas longtemps, ma cruelle. Qu'est devenu le temps homérique où nous nous voyions toutes les cinq secondes?* » (page 180). Et Constance, faisant semblant d'être « *dame Ruby* », la fustige : « *Des loques comme toi, elle est capable d'en enterrer sept fois septante !* » (page 180).
- Éliézer dit de « *dame Ruby* » : « *Tu étais tellement lourde que, montant dessus par inadvertance, tu fis exploser la balance qui servait à peser les camions qui servaient à transporter le fer qui servait à emplir d'or les goussets de mon défunt père.* » (page 180 ; ici, on a affaire aussi à une concaténation).
- Pour Christian, elle est prête à déployer violence et douceur : « *Couverte du sang de la dernière bataille que j'ai livrée pour t'avoir, je suis ta maîtresse par la tendresse et la faiblesse.* » (page 184).
- Devant l'appartement de la famille de Zio, elle se dit : « *Il faut entrer ici comme on entre dans une rivière de crocodiles, comme on entre dans un marais d'hippopotames. Dès le seuil, on peut voir leurs cœurs ouvrir une énorme gueule armée d'épées, une benne preneuse faite pour dévorer vif.* » (page 187).
- S'élançant en se considérant comme « *un papillon* », elle se découvre comme « *un rhinocéros* », et doit constater : « *Je me suis écrasée sur un parvis, le parvis s'est fendu en deux.* » (page 192).

- Dans sa colère, elle se voit comme « *un nuages de flèches qui pensent, qui voient qu'elles volent et vers quelles cibles elles volent* », et veut échapper à sa condition par le rire cruel : « *J'ai le goût d'arracher des ongles avec des tenailles, de scier des oreilles avec un rasoir, de tuer des êtres humains et de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande. J'ai le goût de brûler des campagnes, de bombarder des villes. J'ai le goût de secouer la nappe des océans, de pousser les continents les uns contre les autres, de traverser l'univers sur les étoiles comme on traverse un torrent sur les roches. Je ferai tout ça pour rire. Rire ! Rire à mort !* » (page 193).
- Le jour du sabbat, Zio « *se soude la bouche et se coud le nez pour ne pas avaler d'air.* » (page 199), et « *Celui qui allume une cigarette [...] est passible de chaise électrique. [...] Si quelqu'un, par mégarde, soulève un store, il est passible de chaise électrique. [...] J'ai survécu à plusieurs chaises électriques.* » (pages 199-200). Constance et elle sont « *Douze heures [...] liées à une chaise et bâillonnées* » (page 200).
- Quand Einberg est venu la reprendre, elle se sent « *comme possédée du démon : une force volcanique m'habite, une force douloureuse que rien au monde ne peut déclencher, assouvir. Je me roule, me mords, ne sais à quels gestes me donner. Cette force brûlante dans mon ventre, inutile, inépuisable, sans objet, comme une envie de vomir qui n'aboutit pas.* » (page 211).
- Devant le sommeil de Constance Chlore, elle se plaint : « *On peut démolir le columbarium sans qu'elle se réveille.* » (page 219).
- La réconciliation entre Einberg et Chamomor est, pour elle, « *de la prostitution en couleur sur écran géant.* » (page 232).
- La contrainte qu'elle s'est imposée a été si grande qu'elle prétend : « *Je me meurs* » (page 233).
- Proclamant une révolte générale et perpétuelle, elle affirme : « *Ô maîtres, je mangerai plutôt mes excréments ! Ô maîtres, vos cages, sur roues comme sur béton, sur air comme sur mer, je vous les ferai ravalier !* » (page 234).
- Envisageant de partir pour le Wyoming, elle déclare : « *Il paraît qu'il y a tellement de vaches par là qu'ils ont été obligés de construire des pâturages à plusieurs étages.* » (page 236).
- Constatant son incompatibilité avec lui, elle considère que « *Dick Dong [...] n'est bon qu'à jeter aux pourceaux.* » (page 248).
- Elle est bouleversée par le passage d'un paquebot : « *Son cri rauque est si puissant qu'il me secoue comme le vent secoue les feuilles d'un arbre, si puissant qu'il me donne la chair de poule et envie de crier plus fort.* » (page 248).
- Elle regrette le manque de tendresse de la lettre de Christian : « *Pas plus de petite souris dans sa lettre que d'hippopotame dans le fleuve Saint-Laurent !* » (page 255).
- Se voyant dotée d'une extraordinaire pérennité, elle peut affirmer : « *Mon âme d'être humain avait perdu, peu à peu, petit à petit au cours des siècles, sa suprématie sur mes chairs.* » (page 259).
- Mentionnant ses réponses aux questions de son professeur de chimie, elle pense que Constance « *rirait comme trois cent quarante-deux marmottes baignées de gaz hilarant.* » (page 264).
- Dans une de ces réponses, elle se donne la vie épique d'une sorte de « *Bateau ivre* » : « *J'ai filé droit sur des archipels entiers et je les ai vus éclater, voler en miettes comme une migration d'aigrettes endormies où tombe une bombe ! Déferlant sur la plaine continentale avec l'impétuosité du Mississipi, j'ai tout brisé, j'ai déraciné tous les arbres, j'ai fait sauter toutes les digues, j'ai emporté comme coquilles de noix tous les quais ! Et je pourrai bientôt me répandre dans un golfe clair et immense pour me mêler à un de ces courants qui font voler l'océan par-dessus les frontières de la terre et par-dessus les étoiles !* » (page 265).
- « *Enfermée dans l'armoire de la salle de bains* » de Zio, elle entreprend de « *déloger les treize tuiles du rectangle de carrelage* », ce qui serait « *une tâche aussi difficile et absorbante, je le dis sans exagérer, que la mise en bouteille d'un bateau.* » (page 270). Et elle se demande : « *Qui n'a pas rêvé de débâter un columbarium de dix cages avec rien qu'une épingle de nourrice.* », se dit « *prête, avec [s]on épingle de nourrice, à débâter toute la terre.* » (page 271).
- S'apprêtant à rendre visite à son « *pornographe favori* », elle se dit : « *Il me donnera peut-être un écureuil hippopotame* » (page 282).
- Son agressivité confinant au sadisme, elle proclame : « *Il est l'heure que je me mette à tuer des hommes blancs, des femmes blanches et des enfants blancs avec un tisonnier. [...] L'heure de broyer*

des mains et des pieds avec des étaux lents et de recueillir le sang exprimé dans une chope sonne. [...] Je veux une goutte d'eau-forte sur ma langue pâteuse. Je veux brûler jusqu'aux racines le goût de banane pourrie qui s'est incrusté dans les muqueuses. Je veux d'autres versants à la colline, dix autres versants, mille autres versants. Les marguerites ne poussent pas assez vite, ça me fait macérer ; il est l'heure que les boutons éclatent avec foudre et que leurs pétales s'élancent vers le ciel comme les gerbes d'une bombe qui explose. » (page 296).

- Elle se fait ce reproche : « *À mon âge, Roméo et Juliette avaient épuisé leurs réserves de flèches et de bombes. » (page 296).*

- Elle se réjouit de ce que « *Chamomor a attrapé la fièvre aphteuse, maladie que les vaches attrapent des vaches. Mon refus d'aller la voir y contribuant largement, ses éruptions, à un moment donné, se sont compliquées d'une apnée d'une durée de vingt-quatre heures au cours desquelles on l'a crue morte. » (page 299).*

- Einberg aussi pratique l'hyperbole : « *Mon ordre sera exécuté, dussé-je avoir recours à un escalier roulant, à un transporteur aérien à monorail ! » (page 300).*

- Bérénice le fait courir, mais il est « *boiteux* », un « *infâme claudicateur* », et elle se moque cruellement : « *Son thorax se tord et se détord. Sa peau se bariole. Ses yeux pendent sur ses joues. Il lui pousse, sur la nuque, des loupes extraordinaires et éphémères. » (pages 300-301).*

- Chamomor malade a « *le visage d'un immonde jaune et hideusement tuméfié* » (page 304), et, à Bérénice, « *raconte une histoire à [lui] en faire déborder les oreilles* » (page 305).

- Pour plaire à Christian, Chamomor aligna « *quarante aquariums* » dont « *l'aquarium des amibes* » (page 305) qui contient « *trois millions d'amibes* » (page 306).

- En proie à une forte impatience à l'annonce de l'arrivée de Christian, Bérénice sent que « *La vermine qui circule dans [s]es veines au lieu de sang se change en poix bouillante. » (page 313).*

- Leurs retrouvailles sont ardentes : « *Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Je le serre de toutes mes forces. Mon thorax s'est rempli d'électricité. » (page 314).*

- Dans une vision fantastique où s'accumulent des horloges, « *Les aiguilles tournent si vite qu'elles font du vent. Elles ont fait tellement de vent en tournant que Chamomor s'en trouve toute dépeignée, tout échevelée. » (page 319).*

- Connaissant, en Israël, l'exaltation du sentiment d'appartenance à la race juive, elle déclare : « *Je me sens, ici, des racines qui me plongent jusqu'au cœur de la terre, jusqu'au noyau du nifé. [...] J'ai entendu les entrailles de la terre crier et ces cris ont déchaîné en moi des grandes colères. » (pages 328-329).*

- Se rêvant vivant en Terre Adélie, étant mâle et âgée de deux cent trente-neuf ans, elle raconte que « *Chacune de mes nombreuses femmes met bas, annuellement, une baleine. » (page 349).*

- Elle évoque « *l'intrépide trappeur métis* » Lagimonière pris dans une « *tempête à faire grelotter les pierres, à disloquer les montagnes et à faire perdre son chemin au soleil. [...] une jungle de tourbillons métalliques [...] Il faisait si froid qu'il n'osa desserrer les lèvres de tout le parcours, de peur que sa salive se gèle sur sa langue, de peur que ses dents se fendent comme des bouteilles dans le feu. [...] Lagimonière arriva à Montréal [...] la bouche noire, les paupières soudées. » (page 353).*

- Affrontant Graham Rosenkreutz, elle voit « *l'âme de sa victime se soulever comme les Français se sont révoltés contre Louis XXXIX* » (page 357).

- Elle exécute un plongeon, et constate : « *Derrière moi, il rejaillit plus d'eau que par une bombe atomique. » (page 373)*

Les procédés comiques les plus constamment utilisés par Ducharme sont le bathos (gradation ascendante brusquement rompue), la chute péjorative, le décrochage farceur, en un mot, le dérapage plus ou moins contrôlé. Il l'obtient avec les intrusions intempestives de « *Vacherie de vacherie* » (pages 14, 20, 23, 57, 74, 75, 85, 88, 104, 209, 219, 267), de « *Cha cha cha* » (pages 16, 240, 364), de « *Samba samba !* » (page 147) ; avec les surprises que créent des éléments inattendus :

- Christian « *rendrait un barreau de chaise irrésistible à un boa constrictor. » (page 45).*

- « *Nous sommes les maîtres du feu. Et ça, croyez-moi, c'est des chats à fouetter ! » (page 50).*

- « *Christian rougit comme une jeune mariée. Et je n'ai jamais vu de jeunes mariées. »,* aparté qui vient disqualifier la comparaison (page 54).

- « *Demain, en revenant de l'école, nous aurons un sac et nous y fourrerons tout ce que nous rencontrerons de criquets, de sauterelles, de blattes, d'escargots, de rhinocéros et d'éléphants.* » (page 66).
- « *Les cousins travaillent comme des forçats, à pierre fendre, à manger du foin, comme des loirs.* » (page 77).
- Les cousins sont « *filles et garçons, petits et grands, blancs et noirs, rouges et verts, Guelfes et Gibelins* » (page 77), ces derniers étant dans l'Italie du Moyen-Âge des partisans, les uns de l'Empereur, les autres du pape.
- « *Les couteaux et les fourchettes n'attendent pas le nombre des années* » (pages 95-96), ce qui est une allusion au célèbre vers du "Cid" de Corneille : « La valeur n'attend pas le nombre des années ».
- « *Une centaine de solliciteurs portant fez et panier vont recueillant conserves, cigarettes, dollars et coups de pied au derrière.* » (page 130)
- « *Et nous prenons le chemin de fer, la mer de fer, le souterrain de fer. Nous marchons où seuls les trains marchent. C'est comme si nous marchions où les oiseaux volent, où les poissons nagent, où les astres tournent. Sur la voie ferrée, la voie des oiseaux, des poissons et des astres, nous marchons...* » (page 157).
- « *Je suis si riche ! Je suis pleine de pétrole, de vinaigre et d'acide !* » (page 174)
- « *Quel temps fait-il où tu es? Ici, il fait mauvais. Ici, il fait décadabacroucaltaque !* » (page 175), ce qui vient clore la lettre passionnée adressée à Christian.
- « *Pour moi, saints ou non, ce sont des singes. Ce sont des éléphants ! Ce sont des lapins ! Ce sont des porcs !* » (page 187).
- « *J'ai le goût d'arracher des ongles avec des tenailles, de scier des oreilles avec un rasoir, de tuer des êtres humains et de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande. J'ai le goût de brûler des campagnes, de bombarder des villes. J'ai le goût de secouer la nappe des océans, de pousser les continents les uns contre les autres, de traverser l'univers sur les étoiles comme on traverse un torrent sur les roches. Je ferai tout ça pour rire. Rire ! Rire à mort !* » (page 193).
- Un éloge du délire se clôt sur : « *Ce n'est pas clair clair.* » (page 205).
- La réaction à un attendrissement sur soi : « *Pousserai-je cette sottise jérémiade jusqu'à concéder que je suis malheureuse? Non !* » (page 234).
- « *J'en dis des stupidités quand je veux. Je ne manque pas de talent. Je suis douée douée.* » (page 235).
- « *Si jamais je me marie, ce sera avec Christian ou avec un crocodile.* » (page 237).
- À la suite de la correction infligée à Mordre-à-Caille, on lit : « *La police est alertée. Les pompiers sont avertis. Les électriciens sont mis au courant.* » (page 270).
- Aux sages questions de son professeur de chimie, Bérénice oppose un délire qu'elle termine par « *Il faut détruire Carthage !* » (pages 264-265).
- « *Que sont l'art et la poésie? Du phénol !* » (page 276).
- « *Et jusqu'au soir j'erre tout de travers sur la terre, chantant inlassablement : "Le beau est un déhanchement aphrodisiaque pire que la danse du ventre" sur l'air d'"Il était un petit navire".* » (pages 276-277).
- Blasey Blasey déclare d'abord : « *Je suis célibataire* » et, quelques lignes plus loin, se contredit : « *J'ai une femme et quatre enfants.* » (page 283). Puis le jeu se répète en s'inversant : « *Je suis un papa sur-dévoué et un célibataire sur-endurci.* » (page 284).
- Au cours de son escapade avec Jerry de Vignac après le spectacle de danse, elle se dit : « *Pendant que, comme Danaé, je sens mes entrailles s'épanouir, ma mise en plis et la grosse couronne de tulle de mon tutu se dissolvent.* » (page 290).
- Dans un rêve, elle voit un château médiéval qui présente des « *poivrières* » mais aussi des « *salières* » et des « *vinaigriers* » (page 302).
- L'évocation d'un personnage tragique de l'Antiquité se termine en tableau bourgeois : « *Empédocle se jeta dans la bouche du volcan Etna et on ne le revit plus se promener bras dessus bras dessous avec sa femme le soir sur le trottoir quand il faisait beau.* » (pages 314-315).

- La mention de la visite que rend à Chamomor « *un horloger de race nègre* » se termine par un véritable sacrilège à la Prévert : « *Un horloger noir qui n'est pas notre père qui êtes aux cieux que votre nom soit sanctifié que votre règne s'en aille.* » (page 316),
- Après avoir, pour convaincre Christian, fait miroiter : « *Nous mourrons tragiquement, comme Thisbé et Pyrame* », Bérénice (Ducharme?) déraile en continuant avec « *Castor et Pollux, si tu veux* », et s'enfoncé complètement avec « *comme la reine Elizabeth et le prince Philip, si tu préfères.* » (page 325).
- Est traitée avec la même fantaisie l'héroïne de Flaubert : « *Mlle Bovary était amoureuse des bombes et des grenades. On allait boucler une ceinture de grenades autour des reins de Mlle Bovary. Il lui restait un instant pour se faire une raison : elle devint mystique. Mlle Bovary, c'est moi* ». (page 329).
- Prônant un désarmement, elle envisage le moment où « *tout le plomb [des balles] aura été fondu en cuillers et en cordes de violon* » (page 335).
- Elle s'extasie devant « *une banquise d'un beau bleu, d'un bleu mouche à viande* » (page 349).
- Se plaisant encore à patauger dans la littérature française, elle fait de « *la duchesse de Langeais, l'héroïne de Balzac, de Zola, de Cyrano de Bergerac, du barbier de Séville* » (page 361).
- Pour elle, en vieillissant, on se retrouve avec des « *phoques dans les artères* », un « *condor dans la cavité pulmonaire.* » (page 364).

Le roman est encore parsemé de calembours, parfois tout à fait gratuits, sinon débiles :

- Einberg « *a été blessé à une guerre. Un éclat d'obus, d'eau bue.* » (page 23).
- Le chat « *Trois sème la terreur parmi les voyageurs [...] Trois-moi ! [...] Plusieurs grimpent après les murs. Plusieurs cardiaques passeront Trois mois à l'hôpital. En un mot, c'est pire que la guerre de Trois.* » (page 169).
- Bérénice statue au sujet de Zio et de sa tribu : « *Pour moi, saints ou non, ce sont des singes. [...] son agacement ne fait qu'exciter les appétits ombrageux que lui et ses saints-je ont éveillés en moi. [...] Pendant deux jours, dans la cage des saint-je* » (pages 187-188 ; encore pages 189, 225, 281).
- « *Joué-les-Tours* » (page 258) pourrait passer pour un calembour, mais la localité existe réellement, en Indre-et-Loire !

Enfin, il ne faudrait pas oublier le titre, "*L'avalée des avalés*" qui est comme un clin d'oeil de Réjean Ducharme au nom de sa mère, Nina Lavallée, qui fait hésiter sur « la vallée des... », comme "*Le nez qui voque*" joue évidemment sur l' « équivoque », comme "*L'océantume*" est bien plus vaste que « l'amertume », comme "*Les enfantômes*" sont à la fois enfants et fantômes. Mais, comme on l'a déjà signalé, le titre "*L'avalée des avalés*" contient tout le sens de l'œuvre, se justifie parce qu'à la fin, Bérénice est bien « *l'avalée des avalés* », la pire des « *avalés* » que sont tous ceux qui ont renoncé à leur intégrité.

Il faut regretter que la fantaisie de Réjean Ducharme se manifeste souvent dans de véritables calembredaines, qu'il se laisse aller à des enfantillages qu'il est difficile d'excuser par l'âge du personnage parce que, par ailleurs, son expression peut révéler une grande maturité :

- « *Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris. Je serai laide à mort.* » (page 230)
- « *J'ai le dos froid comme du sucre froid et le visage chaud comme du sucre chaud* » (page 128).
- « *Je pense beaucoup, davantage de jour en jour. Je pense beaucoup mieux que les philosophes secs. Les philosophes grecs sont des philosophes de Grèce. Les philosophes italiens sont des philosophes d'Italie. Les philosophes vénitiens sont des philosophes de Venise. Or, tous ces philosophes sont stériles, secs. Ils pourraient tous être d'un pays appelé Sécherie.* » (pages 204-205).
- Zio est « *le redresseur des orphelins sans père* » (page 242).
- « *Les électriciens sont mis au courant.* » (page 270).
- « *Comme dit le proverbe chinois : Tomber sur le nez c'est aller de l'avant !* » (page 289).
- « *Le vinaigre qu'il y a dans les vinaigriers sert à donner un petit goût de vinaigre aux salades qu'il y a dans les saladiers.* » (page 314)

- L' » *erratum* » de la page 316 qui revient sur la mention du « *goût de banane pourrie* » de la page 296 et où apparaît, idée tout-à-fait gratuite, le nombre « *deux cent trente-neuf* » qui a été décrété comme étant celui de Bérénice et Constance Chlore.
- « *J'aspire profondément une gorgée de ténèbres (la nuit, on ne sait si ce qu'on respire est de l'air ou des ténèbres)* » (page 317).
- La folle élucubration mathématique : « *Si seulement tu voulais faire les trois quarts de notre amitié ! Les cent autres quarts, je les ferais avec enchantement. [...] Imagine : une amitié de cent trois quarts !* » (page 317).
- « *Je vois un homme-sandwich et je pense à un sandwich au jambon.* » (page 320).
- « *Chère Anne ! Dans ma tête, Anne est le féminin de âne.* » (page 345).
- « *Pâturage et labourage sont les deux mamelles de la France* » (page 346), ces mots qu'aimait à répéter Sully, l'ami et le ministre du roi Henri IV, arrivent comme un cheveu sur la soupe, sans aucun rapport avec ce qui précède ni avec ce qui suit.
- Ce véritable canular : « *Dissertation française de trois cents mots à remettre demain, à la première heure. Le sujet en est facultatif. Je choisis de démontrer la supériorité du point d'interrogation sur le point d'ébullition. Inversé, "le" devient "el", l'article espagnol. Abou-Djafar EL Mançour, c'est-à-dire l'Invincible. D'où, je pense, la señorita à ses ablutions.* » (page 348).
- « *Cette question est une question parfaitement inutile. Pourquoi cette question est-elle une question parfaitement inutile? Cette autre question est une question parfaitement inutile?* » (page 354). Il faut croire que Réjean Ducharme était vraiment très fatigué, mais pas autant que nous à la lecture de ces niaiseries !

Au-delà des calembours, Ducharme cherche constamment à produire des effets sonores, qui affectent les mots ou les phrases.

Pour les mots, il s'amuse de paronomases qui peuvent être des allitérations, des assonances et même des rimes, et qu'on pourrait souvent classer aussi dans les fumisteries :

- « *Ça sent le sang et la cendre dans les synagogues* » (page 15) et les fidèles sont « *des assoiffés de sang et de cendre* » (page 16).
- « *Il allait me serrer la pince et me pincer la joue.* » (page 23).
- « *Le vide amer qui se fait dans l'âme afin qu'on aime.* » (page 27).
- « *L'abbaye a l'air d'un faon qui dort entre les pattes d'un éléphant.* » (page 30).
- « *Vive et souple comme une source.* » (page 36).
- « *Elle a l'air d'une vraie ballerine et elle a l'air d'un papillon qui butine.* » (page 56).
- « *me voir choir* » (page 56).
- « *Il éclate, il éclaire.* » (page 68).
- « *Doux, petit hibou, doux...* » (page 84).
- « *Des baronnes grosses dansent avec des baronnes roses.* » (page 91).
- « *Plus d'attelage aux portes des visages !* » (page 96).
- « *À les voir danser, on dirait des kangourous en bal, emballés* » (page 98).
- « *Christian a l'air d'un automate qui n'a pas sa ration de tomates.* » (page 98).
- « *Elle nous a menés de faux pas en faux pas avec l'air de nous faire danser une polka* » (page 99).
- « *Christian est triste comme un cormoran qui n'a pas lu sa portion de Coran* » (page 100).
- « *Après vingt vains assauts* » (page 110).
- « *Elle et son cou où les fanons pullulent, où les pilules qu'elle avale à grandes poignées fondent !* » (page 113).
- « *Elle reste penchée au-dessus de moi, à se tendre, à attendre, à m'attendre.* » (page 135).
- « *La preuve à l'épreuve de tout* » (page 136).
- Les lèvres de Chamomor sont « *épaisses comme le bord d'un seau. J'imagine qu'avec un asseau j'enfonce des clous* » (page 140) : le rapprochement est plutôt tiré par les cheveux !
- « *Le même blême tiède* » (page 148).
- « *Il y fait doux comme dans une nuit d'août.* » (page 159).
- « *Quand on n'a rien de fertile à faire, on joue avec des vers.* » (page 160).

- « *Tout va comme sur des roulettes, Taniatouva !* » (page 175).
- « *Ma belle dame Ruby [...] ta grâce et ta graisse.* » (page 180).
- « *Il [Zio] a juché sa nichée* » (page 186).
- « *Ils m'ont volé mon île ! Ils m'ont exilée !* » (page 189).
- « *Les voûtes d'arêtes sont si hautes qu'elles m'entêtent* » (page 189).
- « *Envie en vain d'espace et de vent* » (page 200).
- « *Courir devient découvrir* » (page 208).
- « *Coup de tête sans queue ni tête* » (page 225).
- « *Le monde immonde qu'on m'a imposé.* » (page 234).
- « *Aucun salut, aucune salade* » (page 235).
- « *Je [...] m'affale, m'effondre.* » (page 242).
- « *Ceux du sexe féminin d'entre les êtres humains ont peu à peu perdu leurs protubérances et leur exubérance* » (page 246) : allitération en « p » et rimes en « ances ».
- « *Bérénice Einberg, as-tu du cœur?* [souvenir de la question de don Diègue à Rodrigue dans "Le Cid" de Corneille]. *J'ai plein de peau mais pas de cœur, Monseigneur.* » (page 250).
- « *Je suis vile, vide, veule, vaine, vache, vaincue, vilaine, et même voleuse* » (page 252).
- « *On voit une rigole se lover autour d'un trou d'homme.* » (page 276).
- « *Qui transformera [...] tous ces trombones en tromblons, tous ces bucoliques en hoplites?* » (page 276).
- « *J'erre tout de travers sur la terre* » (page 276).
- « *Il y en a une qui me fait hurler à la lune* » (page 277).
- « *Je la laisse m'étreindre jusqu'à ce qu'elle s'éteigne.* » (page 298).
- « *la péripatéticienne parisienne* » (page 323).
- « *Les pornographes s'arrachent les dactylographes qui sont sténographes !* » (page 324).
- « *Je dirai : "Oh ! Oh !" J'ajouterai : "Haut les mains !"* » (page 338).
- « *Je réagis à une goutte de miel par une mer de fiel.* » (page 342).
- « *Lire un livre prêté lie.* » (page 345).
- « *Autant de dents que d'ans maintenant* » (page 350), ce qui confine à la cacophonie comme cet autre jeu sur l'homonymie : « *Je la vois comme je voulais la voir, l'ai comme je voulais l'avoir.* »
- Alors que Bérénice se demande : « *Que justifie cette idée qu'il ne faille croire qu'en ce qui a été prouvé et éprouvé?* », Gloria répond : « *Je ne crois qu'en ce qui est désapprouvé.* » (page 361).
- Gloria « *pue sciemment, à bon escient et consciemment.* » (page 363).
- « *Vergiss mein nicht escogriffe.* » (page 365).
- « *Avec leurs sales télescopes, avec leurs sales microscopes* » (page 376).

Le grotesque de la vie militaire est bien rendu par le « *Saluuuuez !* » du « *rabbi* » Schneider en Israël (page 326).

D'autres effets sonores apparaissent totalement futiles, l'écrivain se livrant trop complaisamment à de simples brouillages lexicaux :

- « *Le boème de Panville intitulé : Ma Lère* » (page 94) est un pseudo-contrepet proche du bredouillement car le nouveau syntagme n'offre aucune intelligibilité.
- « *Ma robe ! Ma brobe ! Ma crobe ! Ma frobe ! Ma trobe ! Ma vrobe !* » (page 117) est une série de prosthèses, addition d'une lettre ou d'une syllabe au commencement d'un mot sans en changer la valeur.
- « *Du tic au tac* » (page 261).
- « *Pouille mouillée* » (page 269).
- « *Il n'y a plus de dangir ! Depuis qu'Urylsse, ce laid, cette décimale, a tué le Cycloque, il n'y a plus de dangir ! Il n'y a plus de Johanne d'Arc parce qu'il n'y a plus d'Onglais, plus un seul, pas le mohaindre ! Tu peux dormir sur tes deux aroilles ! Depuis que Hercule, ce laid, cette décimale, a tué le singlier d'Érymanthe, il n'y a plus de dangir !* » (page 356) : on aura reconnu Ulysse, Jeanne d'Arc et Hercule !

- « *Rébénice ! Depuis que le Nomitaure est mort, il n'y a plus de dangir !* » (page 357) : ici, on aura reconnu Bérénice et Minotaure !

Pour les phrases, qui sont souvent amples, la structure rythmique peut être complexe, et on trouve même des exemples du rythme ternaire, qui a une valeur oratoire, donne une impression d'équilibre, de sens complet, total, mais que Ducharme emploie aussi pour se moquer :

- « *Pour un de ses élus, pour un de ses assoiffés de sang et de cendre, un de ses admirateurs de boucherie* » (page 16).

- « *J'anéantirais par des meurtres ceux qui compromettent le bien-être de ma solitude, ceux qui font gronder de la haine dans sa cheminée [celle du palais de sa solitude], ceux qui tendent de la tristesse à ses fenêtres. [celles du palais de sa solitude]* » (page 20).

- « *Cette semaine, être l'ami de Christian est facile, va tout seul, entraîne même.* » (page 44).

- « *J'imagine, qui se dégagent des secousses de cette gestation insupportable, je ne sais quels pendants d'oreilles frétilants, je ne sais quelles minuscules fées à nageoires, je ne sais quelles fleurs vivantes de marguerite et de dahlia.* » (pages 47-48).

- « *Je cherche à m'expliquer la funèbre effervescence qu'il fait monter à ma tête, l'ébriété angoissée dont il embrase tout mon corps, les fiévreux vertiges qu'il me donne.* » (page 48).

- « *Un lanceur de javelot ! un ancêtre du lance-torpilles ! un sportif !* » (page 72).

- « *Donc, Christian n'existe pas. Donc, je l'ai créé. Donc, gaiement, continuons de le créer !* » (pages 72-73).

- « *Le fleuve bat sa houle d'automne, sa houle grise et crispée, sa houle fatiguée d'avoir porté tant de bateaux.* » (page 100).

- « *Ce matin, en sortant de mon livre, j'éprouvais une délicieuse sensation d'ébriété et d'espace, une grande impatience, un magnifique désir.* » (pages 107-108).

- « *La répétition marque le pas, l'habitude orchestre, l'ennui mène.* » (page 119).

- « *Ils savent que je les hais, que je hais ce qu'ils ont fait, que je hais ce qu'ils ont fait de la vie qu'ils m'ont donnée avant de me la donner.* » (page 122).

- « *Elle reste penchée au-dessus de moi, à se tendre, à attendre, à m'attendre.* » (page 135).

- « *Je n'ai pas assez grand d'yeux pour la regarder, pas assez grand d'oreilles pour tout entendre, pas assez grand de voix pour tout lui dire.* » (page 146).

- « *Un geste lent, théâtral, excessif* » (page 151).

- « *L'ascension et la descente s'avèrent dangereuses, douloureuses, sanglantes même.* » (page 157).

- « *Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire.* » (page 162).

- « *Je le tiens enlacé, longuement, passionnément, pour que Chamomor et Einberg ne puissent pas ne pas s'en scandaliser, ne puissent pas ne pas se poser des questions, ne puissent pas ne pas se sentir attaqués.* » (page 173).

- « *Il se peut que l'adhésion d'intelligence et de volonté donnée aux apparences de la vie devienne délirante, devienne du délire, devienne ivresse.* » (page 205).

- « *Ça procède de la nostalgie d'avoir, de posséder, de posséder vraiment.* » (page 247).

- « *Dick Dong [...] a l'esprit étroit, n'a pas la foi, et il n'est bon qu'à jeter aux pourceaux.* » (page 248).

- « *Par mépris des scènes, par mépris du théâtre, par mépris du ridicule, je lui passe en vitesse sous le nez.* » (page 250).

- « *Tu n'as donc pas le sens du devoir, de l'obéissance et de la reconnaissance?* » (page 252).

- « *Le moment de la grande rencontre avec moi-même, le moment d'ajouter un autre zéro au total du passé, le moment de me rapprocher de tout un pas de la frontière au-delà de laquelle il n'y a plus rien.* » (page 257).

- « *J'en ai assez de répondre ce qu'il veut, ce que la chimie veut, ce que la terre veut.* » (page 264).

- « *Zio me fait basculer par-dessus le bastingage, par-dessus les batayoles, par-dessus la margelle.* » (page 293).

- « *Qu'est-ce que tu trouves tant à ces lettres? Parle ! Tu les trouves anticléricales? Tu les trouves antipatriotiques? Tu les trouves cochonnes?* » (page 322).

- « *Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles. Je suis là où, dépourvue de tout lien, de toute assise, de tout air, ma vie, par son seul fleurissement miraculeux, m'enivre de puissance.* » (page 350).

Le rythme est quelquefois quaternaire : « *Chat Mort parle de l'amour comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils.* » (page 40). - « *Même si Christian m'a trahie par basse complaisance, je lui reste fidèle ! [...] Même s'il a laissé paraître qu'il a aussi peu de cœur et d'âme que cette sottise, je continue de l'aimer ! Même s'il a résolument fermé les yeux pour ne pas la voir venir avec ses gros sabots, je continue de l'aimer ! Même si dans son âme sans orgueil le moindre regard favorable de ce déchet d'humanité a plus d'importance que ma plus amère déception, je continue de l'aimer !* » (pages 60-61).

On peut voir aussi une figure structurelle dans ces postpositions parfois acrobatiques :

- « *L'heure de broyer des mains et des pieds avec des étaux lents et de recueillir le sang exprimé dans une chope sonne.* » [page 295] : l'heure sonne !

- « *Il me faut vite dormir, afin de refaire mes forces, afin de reprendre demain, fraîche et dispose, la fuite.* » (page 221), phrase finale du chapitre 45 où est habilement postposé le mot essentiel qui devient ainsi le dernier du chapitre.

Cependant, l'intérêt littéraire de "L'avalée des avalés" tient surtout au festival de figures de style qui y est offert. On remarque :

Des hypallages :

- les « *pièges vénaux* » des braconniers (pages 66-67).
- « *Cette hostile élongation de Christian* » (page 313).
- « *l'alcool serein* » de Graham Rosenkreutz (page 367).

Des correspondances :

- « *Les yeux flamboyants de cris d'Einberg* » (page 210).
- « *C'est comme si les bruits de la ville étaient des miroirs servant à réfléchir les rayons du soleil.* » (page 263).
- « *Je suis aussi bouleversée aujourd'hui par la sereine beauté de mon visage que je l'étais hier par le vacarme de sa cacophonie.* » (page 351)

Des oxymorons :

- « *Le métal est comme bouillant de froid.* » (page 51).
- « *cataclysme de silence* » (page 356).
- Gloria paraît à Bérénice « *d'une merveilleuse grossièreté, d'une sainte irrévérence* » (page 362).

Des anachronismes :

- « *Laissons tomber masques, cothurnes et armes blanches, et allons faire un petit tour en jeep.* » (page 101).
- Les cousins « *ont escladé l'escalier de l'avion en branlant, en trébuchant, en se tenant les uns aux autres pour ne pas débouler, vêtus en rétiaires, en hétaires et en Héautontimoroumenos* » (page 101).
- « *Il suffit de se fermer les yeux pour se sentir porté vers le mont Ararat par le hors-bord de Noé* » (page 114).
- « *Taïaut ! Taïaut ! À coups de gosier les veneurs sonnent la charge. Assis dans leurs chevaux de métal, ils se ruent sur moi.* » (page 121).

Ces belles anacoluthes :

- « *Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de l'Olympe* » (page 162).
- « *Parti d'Arménie et de haillons* » (page 240).

On relève surtout de nombreuses comparaisons :

- « *Christian est doux comme une chose.* » (page 14).
- « *Un nom grand comme un jour sans pain* » (page 16).
- « *Einberg et Mme Einberg sont vieux comme mon ancre. Ils sont au bas de la pente, de l'autre côté de la colline.* » [est-ce le coteau de "Tristesse d'Olympio" de Hugo?] (page 17).
- « *Je ne veux pas qu'on joue avec moi comme avec une chose, comme avec sa montre. Il n'y a que les chiens, les chats et quelques autres prostitués de la sorte qui se laissent tripoter.* » (page 18).
- « *Avoir la foi, c'est frémir comme un vampire quand on entend parler de sang et de cimetière.* » (page 21).
- « *Je suis laide comme un cendrier rempli de restes de cigares et de cigarettes* » (page 21).
- « *Ma peau se desquame comme l'écorce des bouleaux.* » (page 21).
- « *Quand j'ai besoin de quelque chose, je prends, comme un escogriffe.* » (page 23).
- « *J'aurai poussé des racines grosses comme les colonnes de la synagogue. J'aurai des feuilles grandes comme des voiles.* » (page 24).
- « *Les peupliers, c'est le bal, ce sont les danseuses du ciel.* » (page 25).
- « *Il vente, par bourrasques. Ça fait tinter les feuilles. On dirait un orage sur l'asphalte. On dirait une pluie de sous.* » (page 26).
- L'île est « *un long drakkar ancré à fleur d'eau sur le bord d'un grand fleuve. C'est un grand bateau dont les flancs chargés de fer et de charbon sont presque engloutis, dont le mât unique est un orme mort.* » (page 29).
- « *On peut voir la ville s'étendre comme un immense filet gris* » (page 30).
- « *Ma mère est un oiseau.* » (page 27) - « *Ma mère est comme un oiseau.* » (page 28) - « *Je suis fascinée par ma mère comme par un oiseau.* » (page 31) - « *Je la regarde manger comme on regarde un pélican manger. Je la regarde être assise comme on regarde une hirondelle voler.* » (page 31).
- « *En elle, c'est comme une maison où il vit plus personne.* » (page 28).
- « *J'ai peur d'elle comme on a peur d'une sorcière.* » (page 31).
- « *Elle me glisse entre les yeux comme l'eau glisse entre les doigts.* » (page 32).
- « *C'est un soleil qui me flamberait l'âme si je ne la fuyais pas, ne m'en défendais pas.* » (page 32).
- « *Elle occupe à la porte de ma vie une présence massive, lourde, presque suffocante. Elle y bat comme la mer aux flancs d'un navire. Si j'ouvre, si j'entrebâille, elle me pénètre, elle m'envahit, elle [me ?] noie, je coule.* » (page 32).
- « *Elle a ensorcelé Christian [...] comme le joueur de flûte a ensorcelé le serpent.* » (page 32).
- « *Sans lever le petit doigt, elle s'est imposée à lui comme des mains à une argile.* » (page 32).
- « *Je veux qu'elle soit comme un chat mort, comme un chat siamois noyé. [...] comme un chat mort que des vers dévorent.* » (page 33).
- « *Nous mangeons, tranquillement, sans dire un mot, comme des vaches.* » (page 33).
- « *Christian, c'est comme un trophée.* » (page 34).
- « *Avoir quelqu'un dans la tête, c'est comme y avoir une épée. Je veux entrer, comme une épée, dans la tête de Christian. Et son épée, je la briserai sur mes genoux. Et l'épée de Constance Chlore, je la romps. L'épée du Dieu des Armées, je la casse.* » (pages 34-35).
- À l'arrivée de Christian : « *Je danse et tourbillonne comme une meute de papillons blancs autour d'un fanal.* » - « *Je cours me jeter sur son lit comme on court se jeter dans le fleuve.* » - « *Comme une balle, je bondis et rebondis dans la plaine où il dort. [...] Je hurle et gesticule comme les Indiens sur le sentier de la guerre. Couvertures, draps et courtines volent dans la chambre comme des fantômes dans une maison hantée. Le duvet des oreillers neige, neige, neige, comme pour un blizzard.* » (page 35).
- « *Vive et souple comme une source, je lui glisse entre les pattes.* » (page 36).
- « *Un petit objet chatoyant comme un œil-de-chat* » (page 38).
- « *Chat Mort parle de l'amour comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils. [...] Mais un refuge, aussi sûr qu'il puisse être, n'est-ce pas une cage, une prison, un souterrain sombre et visqueux?* » (page 40).

- « *Quand je serai grande, je n'aurai plus en place de cœur qu'une outre vide et sèche.* » (page 41).
- « *Ils se sont fait jouer un tour et, aveuglément, comme s'ils étaient bouchés à l'émeri, ils s'en réjouissent.* » (pages 41-42).
- La joie, « *je devrai toujours en repousser les assauts réguliers comme le tic-tac d'une horloge.* » (page 43).
- « *Les araignées emplissent mes yeux comme autant de navires.* » (page 45).
- La livie, « *l'orfèvre l'avait épinglée à ce pétale comme on se met un diamant au doigt. [...] Ses petites pattes se tendent comme des cordes de violon. Ses ailes se tendent comme des peaux de tambour. [...] J'imagine, qui se dégagent des secousses de cette gestation insupportable, je ne sais quels pendants d'oreilles frétilants, je ne sais quelles minuscules fées à nageoires, je ne sais quelles fleurs vivantes de marguerite et de dahlia.* » (pages 46, 47 et 48).
- « *Un banc de nuages épais comme un quai et noir comme jais.* » (page 48-49).
- Le feu mis aux herbes produit « *une levée d'aigrettes* », un « *panache battant sous les nuages* », « *des masses serrées de grands cheveux blancs* », « *un embrun d'étincelles* », « *une immense vague* », « *un raz de marée* », « *une fine guipure de cendre noire* », « *les derniers festons de flamme* », « *d'épars petits nids de braise* » (pages 49-50).
- Bérénine rit « *par avalanches* » (page 51).
- « *Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes.* » (page 52).
- « *Christian rougit comme une jeune mariée.* » (page 54).
- « *Sa main souple, délicate et parfumée comme une fleur* » (page 54).
- « *Elle m'a enrubannée comme une momie.* » (page 54) - « *Elle m'a enveloppée dans les couvertures comme on enroule une momie de bandelettes.* » (page 203).
- Christian patinant « *glisse comme un cotre* » (page 54).
- « *Mingrèlie est belle comme un jour sans fin.* » (page 58).
- « *Elle [Mingrèlie] le [Christian] fait gesticuler au bout de ses yeux, de ses joues et de ses lèvres comme l'artiste fait gesticuler la marionnette au bout de ses doigts.* » (page 58).
- « *Ils dînent à minuit dans un clair de candélabres* » (page 59), remarquable création.
- Des écureuils, « *quand ils courent, leur queue flotte comme la plume d'autruche au casque d'un lancier chargeant, comme une plume d'autruche à la queue d'une torpille.* » (page 65).
- « *Les deux écureuils se poursuivent dans le tunnel, et leurs griffes en battent le métal comme d'une grêle.* » (pages 65-66).
- « *La pluie tombe si fort qu'elle éclate comme par petites bombes dans le sable et dans le fleuve.* » (page 69).
- « *J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout.* » (page 74).
- « *Ce qui se passe en moi de si écoeurant est ce qui se passe dans tout cercueil chauffé par du sang.* » (page 74).
- « *C'est une idée de Chat Mort, un autre de ses coups de canon sur le grand nez crochu d'Einberg.* » (page 74).
- « *Chat Mort [...] me dit que mon cœur est à tous, qu'il faut que je le divise en parties égales et en donne un morceau à chacun. Elle parle de mon cœur comme d'une tarte qui mettrait l'eau à la bouche de tous mes cousins. J'ai des cousins bizarres : ils aiment la tarte au pus et au vinaigre.* » (page 76).
- « *Les cousins travaillent comme des forçats, à pierre fendre, à manger du foin, comme des loirs.* » (page 77).
- « *La lumière blanche de l'aube* » est « *épaisse comme du lait.* » (page 78).
- « *Notre nef descend le courant comme si elle dégringolait d'une falaise.* » (page 79) : ce qui est tout à fait inapproprié pour décrire le lent écoulement du grand fleuve qu'est le Saint-Laurent dans sa plate et large vallée !
- Christian « *est si gonflé d'amour qu'il plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh.* » (page 81).
- « *Je me débats comme une possédée.* » (page 84) - le chat empoisonné « *donne de la bande comme un possédé* » (page 85) - « *Einberg s'agite comme un possédé* » (page 210) - « *Je suis comme possédée du démon* » (page 211) - Gloria « *crie comme une possédée* » (page 379).

- « *Comme à travers les os d'un squelette, on peut tout voir entre les planches usées jusqu'au charbon de la grange abandonnée.* » (page 86) ;
- Chamomor, figée devant la beauté de Mingrèlie, « *a l'air d'un automate à bout de ressort.* » (page 88).
- « *Une mer est un grand verre d'eau. Une tempête en mer n'est qu'une tempête dans un verre d'eau.* » (page 92) ;
- La femme de trente ans qu'est Chamomor, « *La tête sur la poitrine, la nuque découverte, assise dans l'ombre qui commence à la dissoudre, a l'air de s'offrir au glaive d'un bourreau.* » (page 92).
- « *Christian [...] Comme du chardon, il s'attache à tout ce qui le touche. Comme une plante, ses efforts sont tous de fixation ; ses bras ne peuvent ni le défendre ni attaquer. Comme une plante, on peut l'arracher et le planter ailleurs. Il essaie de se fixer où il tombe, où on le fait tomber. Il ne peut pas marcher, aller se fixer où il serait mieux.* » (page 95).
- « *Les lanceurs de javelot [...] sautillent. À les voir sautiller, on dirait des kangourous en bal, emballés.* » (page 98).
- « *Christian a l'air d'un automate qui n'a pas eu sa ration de tomates.* » (page 98).
- « *S'élançant vers le firmament, les cinq cents javelots ont l'air d'un orage tombant de la terre.* » (page 98).
- « *Les cousins sont partis, tous, tout d'un coup, comme un coup de fusil.* » (page 100).
- « *Le vent arrache des étincelles aux nuages : des gouttes de pluie.* » (page 100).
- Comme elle lit le livre de Marco Polo, Bérénice peut dire : « *Les mots de cette nuit ont passé sur mes yeux comme l'eau de la mer sur les flancs d'un navire.* » (page 108).
- « *Les jambages oscillent comme des pendules.* » (page 109).
- « *La lettre de Christian a l'air d'une tempête.* » (page 109).
- « *Elle est divisée en quatre paragraphes, et, comme pour une symphonie, un mouvement a été indiqué pour chacun. Andante. [...] Allegro non troppo. [...] Furioso [...] Maestoso.* » (pages 109-111).
- « *Cette fête des grands frissons de tête* » qu'Einberg et le « *rabbi* » Schneider « *appellent leur guerre sainte* » (page 112).
- « *Les veneurs [...] courent après moi comme après un assassin.* » (page 121).
- « *Mes cils longs et raides comme des cils de poupée* » (page 123).
- Pour Bérénice, Chamomor, « *C'est comme si par toute la neige elle était la seule maison.* » (page 125).
- « *Aimer ne doit pas pousser dans l'âme comme l'ongle au bout du doigt.* » (page 125).
- Parlant de son squelette, Bérénice constate : « *Ma main n'est qu'un gant passé à sa main d'os. Mes cheveux ne sont qu'une perruque collée à son crâne d'os. Mes yeux ne sont que deux petites ampoules électriques de couleur enfoncées dans les trous qu'il a à la place des yeux. Je ne suis que l'habit d'un squelette. [...] Je suis maigre comme un cure-dent.* » (page 133).
- « *Je suis légère, plus légère qu'un oiseau.* » (page 134).
- « *J'entends ronronner le chat, et c'est comme si j'entendais de l'amour ruisseler d'une vasque. Ce qui est assis près de moi avec une bouteille de cognac entre les jambes, ce n'est pas Chamomor, c'est une bouteille pleine d'amour.* » (page 134).
- « *Ma langue est rude comme de l'émeri.* » (page 134).
- « *Ce visage doux comme du velours se dresse à deux doigts de mon âme hideuse comme une pieuvre.* » (pages 134-135).
- « *Ce souffle [celui de Chamomor], doux comme le parfum d'une fleur, fait frémir la roche de mon âme.* » (page 135).
- « *Sa main douce comme une aile d'oiseau [...] ses grandes mèches douces comme des ailes d'oiseaux s'ouvrent comme des éventails sur ses joues, se ferment comme des vantaux sur son visage.* » (page 135).
- « *Ses cheveux blonds sont aussi fins que des toiles d'araignées [...] comme pris en pain. Sur sa nuque, ils se cambrent, comme pour former encorbellement. [...] ils se déploient comme une vague sur une plage.* » (page 139).
- Chamomor a des « *lèvres de Kabyle, unies comme le bord d'un verre, des lèvres épaisses comme le bord d'un seau* » (page 140).

- « *Elle pend à un mur, entre plafond et plancher, comme une œuvre de Velasquez.* » (page 140).
- Elle « *est dans ce pays que je suis comme l'île est dans l'eau.* » (page 142).
- « *Je prends sa main, la belle grappe de doigts à tête de diamant rose.* » (page 144).
- « *Son ventre. C'est mou, comme de la neige. C'est de la neige chaude.* » (page 145).
- « *J'ai dans le ventre mille cris plus grands et plus vifs que des anguilles.* » (page 145).
- « *Elle me jette un regard courroucé de pêcheur qui ne veut pas qu'on lance des cailloux dans l'eau.* » (page 146).
- « *Ce qu'il y a dans le vidrecome [...] va s'envoler comme un oiseau-mouche qui entend remuer dans les branches.* » (page 146)
- « *Depuis que je suis guérie, elle me montre. Je suis l'ours qu'elle montre.* » (page 149).
- La « *drôle de ligne noire entrecoupée de traits* » qui indique un chemin de fer « *a l'air d'un mille-pattes sans fin, d'un dix-millions-de-pattes maigre, d'un dix-millions-de-pattes qui n'a pas mangé depuis deux mille années.* » (page 151).
- « *Mes nouveaux jours et mes nouvelles saisons s'étendent dans le néant comme une fresque sur un mur.* » (page 154).
- « *Nous marchons chacun sur son rail, les bras en croix, comme des funambules.* » (page 157).
- « *Il y a quelque chose entre moi et la douceur de l'automobile : comme un manteau. Je porte un épais manteau de froid, de nuit, de ballast, de pétrole.* » (page 159).
- « *Je me fais penser à un poisson qui, encore tout humide de mer, se débat sur le sable.* » (pages 159-160).
- « *L'épaule de Christian est une poutre au fond d'une cale. D'énormes vagues s'écrasent sur la carène de la caravelle.* » (page 160).
- Chamomor « *me fait penser à un de ces gros chats trop paresseux pour se crispier et sortir les griffes, une de ces grasses bêtes qui restent toutes molles quand on les prend dans ses bras, qui, toujours, comme soûles, comme endormies, se laissent avec une suprême indifférence êtreindre par n'importe qui, flatter par n'importe qui.* » (pages 160-161).
- « *Son âme désolée comme une pomme de terre bouillie, son âme ennuyeuse comme de la soupe* » (page 162).
- « *La queue [du chat enterré] dépasse, droite comme une queue d'oignon, dépasse, bien en vue, comme un périscope à la surface de la mer, comme la croix du Christ à la surface du Calvaire.* » (page 164).
- « *C'est froid comme un loir* » (page 165)
- « *Dans toute l'immobilité, mon cœur est comme un poisson pris dans l'air, un oiseau pris dans l'eau.* » (page 174).
- Chamomor et Mme Glengarry « *sont comme dressées sur la pointe des yeux.* » (page 176).
- « *Je sens, comme une eau, le sommeil monter.* » (page 178).
- « *Nous arrivons dans la ville de New York comme des baleines dans un aquarium* » (page 186 : souvenir du film "Pour la suite du monde" [1962] de Pierre Perrault où des bélugas capturés dans le Saint-Laurent par des gens de l'Île-aux-Coudres sont apportés à New York).
- « *Nous arrivons chez Zio comme des thons dans une boîte de sardines à l'huile.* » (page 186).
- « *Mes cousins portent calotte, comme des évêques.* » (page 187).
- « *Il faut entrer ici comme on entre dans une rivière de crocodiles, comme on entre dans un marais d'hippopotames. Dès le seuil, on peut voir leurs cœurs ouvrir une énorme gueule armée d'épées, une benne preneuse faite pour dévorer vif. En entrant ici, je me suis fermée comme l'huître en péril.* » (page 187).
- « *Je pourrai regarder le soleil en pleine face sans être éblouie, comme un aigle.* » (page 189).
- « *Quand on sait où on est et qui on est, on peut, comme le chat, fondre sur la bille roulant sur le plancher et imaginer que c'est un dragon. Quand on s'est compris, on peut courir dans l'immense sphère armillaire et s'imaginer que, comme l'écureuil dans sa cage, on joue, on se joue.* » (page 190).
- « *Comme tout ce qui a été fait, comme la chaise et le calorifère, je n'ai à répondre de rien. [...] J'ai été faite Bérénice comme le calorifère a été fait calorifère [...] mais, pas plus qu'un calorifère ne peut se changer en boa, je ne pourrai me changer en Constance Chlore.* » (page 191).
- « *Plus dégourdie qu'une grêlée de plombs* » (page 191).

- « *Mon sang et mes chairs sont remplis d'une direction et je ne peux pas plus en changer qu'une bouteille ne peut changer de contenu.* » (page 191).
- « *On peut tendre vers la douceur mais la pierre reste dure.* » (page 191).
- « *Naissant, j'ai cru avoir le choix et j'ai choisi d'être un papillon aux ailes constituées de vitraux jaune-orange [...] Je me suis élancée du haut du donjon où j'étais. Hélas ! je n'étais pas un papillon. J'étais un buffle. Pour tout dire, j'étais un rhinocéros. [...] Je me suis écrasée sur un parvis, le parvis s'est fendu en deux.* » (page 192).
- Le « *fleuve qu'est un destin* » (page 193).
- « *Je suis un nuages de flèches qui pensent, qui voient qu'elles volent et vers quelles cibles elles volent.* » (page 193).
- Constance Chlore est « *pâle comme les prairies de l'automne, comme le sable, comme la cendre, comme tout ce qui est stérile.* » (page 195).
- « *Nous nous congratulons et nous étreignons comme des joueurs de hockey qui viennent de marquer un point* » (page 200).
- « *Nous entendons le feu claquer comme un drapeau, vrombir comme une motocyclette.* » (page 201), comparaisons qui sont reprises page 280 pour la flamme d'une allumette, ce qui alors est une flagrante exagération !
- « *Nous regardons le pétale de feu se dédoubler et, sautant, s'attacher comme un oiseau au bout de la mèche noire du petit bout de bougie.* » (page 201).
- « *Les yeux de Constance Chlore sont comme des tunnels.* » (page 202).
- « *Le regard, quand il est seul, est une brèche faite à soi-même, une reddition inconditionnelle, un relâchement des mailles qui permet à la ville d'entrer en soi comme le vent par les fenêtres ouvertes et de mener en soi le bal.* » (page 205).
- « *Je la [la ville] tiens comme un bijou dans le creux de ma main.* » (page 206)
- « *Un parc que la neige a généreusement salé de sa lumière en forme de duvet* » (page 208).
- « *Einberg s'agite comme un possédé, comme un barman agite un shaker. [...] Il se démène comme un coq qui vient de subir le sort d'Holopherne. [...] Sa figure crispée comme un chat agonisant se détend.* » (page 210).
- « *Mes muscles se sont raidis, vibrent comme des cordes de violon.* » (page 210).
- « *Pieds nus, il [Einberg] marche laborieusement, comme s'il portait des skis.* » (page 210).
- « *Cette force brûlante dans mon ventre, inutile, inépuisable, sans objet, comme une envie de vomir qui n'aboutit pas.* » (page 211).
- « *Faudra-t-il [...] que, comme le hérisson, je porte une longue chevelure d'aiguilles à coudre?* » (pages 212-213).
- « *Le professeur, avec la voix de cet infusoire infundibuliforme appelé stentor, crie mon nom.* » (page 213).
- « *Le monde me colle à la peau comme des poux au cuir chevelu.* » (page 214).
- À New York, Chamomor a des « *cheveux courts et tout en virgules* », a « *l'air de Jeanne d'Arc* » (page 217).
- « *Je vois sa tête [celle de Constance Chlore] de diamant se ratatiner comme une pomme malade. [...] Je vois sa peau jaunir comme de l'étamine qui pourrit.* » (page 220).
- « *La ville s'écoule de chaque côté de nous comme un fleuve.* » (page 222).
- « *Nous regardons les angles des édifices glisser vers nous comme des étraves.* » (page 222).
- « *Tête en l'air, nous voyons les immenses néons passer au-dessus de nous comme des ptérodactyles et nous découvrir comme par rotation la claie fantastique de leur armature noire.* » (page 222).
- « *Une maison de rapport isolée dans un terrain vague tourne sur elle-même comme un mannequin vivant.* » (page 223).
- « *Sous la voie surélevée, nos pas résonnent comme dans une cathédrale vide.* » (page 223).
- « *Plus nous courons vite, plus, en se répercutant, nos pas ressemblent à des applaudissements.* » (page 223).
- « *Plusieurs voies surélevées se croisent, comme un envol d'oiseaux lumineux figé entre ciel et terre.* » (page 223).

- « *Le crépuscule a hissé sa tapisserie jusqu'au-dessus de la masse fuligineuse des gratte-ciel.* » (page 225).
- « *Le sol a disparu de sous mes pieds, comme la trappe sous les pieds du pendu.* » (page 225).
- « *Sa poitrine rompue [celle de Constance Chlore victime d'une automobile] est molle, cède comme de la neige sous mes mains.* » (page 226).
- « *Elle est si légère, si légère qu'elle m'emporte, qu'elle me rend aussi légère que ces pluviers que nous voyions trotter sur la plage, qu'elle m'enlève comme le ballon enlève la nacelle, que je m'élève dans l'air, que je vole.* » (page 226).
- Einberg et Chamomor « *se tordent ensemble comme deux torons. [...] Le groin comme affamé d'Einberg, laborieusement, écrase et tord la bouche triste et tendre de Chamomor.* » (page 232).
- « *Je rôtis, moitié vivante moitié morte, dans un taureau d'airain où je me suis moi-même mise.* » (page 234, « *le taureau d'airain* » était un des « *supplices infligés par Phalaris* » [page 162] : ce tyran d'Agrigente, dans l'Antiquité, y faisait rôtir ses ennemis).
- « *Le monde immonde qu'on m'a imposé, où l'on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères. Ils m'ont jetée au milieu d'une chiourme si gueule, si ventre, qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a une âme, une chiourme prête à toutes les chaînes, à tous les crimes contre l'âme et sa fierté, pour avoir accès à l'auge que, trois fois par jour, les maîtres lui donnent à lécher.* » (page 234).
- « *Nous mangeons des frites et des glaces, comme dans les chansons françaises.* » (page 243).
- « *Les humains et les primates en sont venus à se dresser sur leurs pattes de derrière [...], leurs deux autres pattes ballantes, comme des chiens de théâtre.* » (page 245).
- « *Les cris du remorqueur [...] des cris de bête à la torture.* » (page 248).
- Dick Dong « *aime marcher droit comme une bête de somme.* » (page 249).
- Il veut « *imposer sa passion comme on attelle un bœuf à une charrue.* » (page 249).
- « *Il me dit que son cœur est gonflé d'amour au dernier degré et qu'il va éclater comme un ballon trop soufflé si je ne m'avise pas d'être plus affectueuse.* » (page 249).
- Zio montre « *le regard de rapace qu'il s'est fait pour que j'aie honte.* » (page 252).
- Il veut traiter Bérénice « *comme une chienne en chaleur* » (page 252).
- Zio, « *Tel Jupiter, il m'aurait donné un coup de ses foudres.* » (page 253).
- « *La lumière est une rivière qui m'appelle.* » (page 258).
- « *C'est comme si les bruits de la ville étaient des miroirs servant à réfléchir les rayons du soleil.* » (page 263) : on peut y voir une correspondance.
- « *Il faut que je retienne ma raison à deux mains [...] pour qu'elle ne s'enfuie pas de moi comme le gaz d'un ballon qui se fend.* » (page 263).
- « *J'ai filé droit sur des archipels entiers et je les ai vus éclater, voler en miettes comme une migration d'aigrettes endormies où tombe une bombe. Déferlant sur la plaine continentale avec l'impétuosité du Mississippi [...] j'ai emporté comme coquilles de noix tous les quais !* » (page 264).
- « *L'air de l'hiver entre, glacé, palpable comme une eau, entre et me prend comme une rivière.* » (page 266).
- « *Une ambulance arrive, faisant un bruit d'essaim d'abeilles.* » (page 270).
- « *Déloger les treize tuiles du rectangle de carrelage [...] est une tâche aussi difficile et absorbante, je le dis sans exagérer, que la mise en bouteille d'un bateau.* » (page 270).
- « *Une petite fille blonde [...] je la regarde s'approcher, comme si j'étais un tigre.* » (page 274).
- « *Jerry de Vignac est beau comme un chou* » (page 285).
- « *Sous ses mains, je me sens me réveiller, comme un crocus aux premières lueurs du soleil.* » (page 286).
- « *Le théâtre est plein, si plein que ses murs en sont renflés comme les flancs d'une femme enceinte, comme les douves d'un tonneau.* » (page 289).
- « *Nos maîtresses, bondissant dans la coulisse comme des kangourous ayant l'encéphale truffé de cénures.* » (page 289).
- « *Il pleut comme dans cette tapisserie du moyen âge représentant le déluge.* » (page 289).
- « *Le temps continue de progresser avec son habituelle lenteur de crabe.* » (page 293).
- « *Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne.* » (page 294).
- « *Je mangerai dans ta main comme une corneille savante.* » (page 294).

- « *Je secoue la tête comme un barman secoue le shaker.* » (page 294).
- « *Il est l'heure que les boutons éclatent avec foudre et que leurs pétales s'élancent vers le ciel comme les gerbes d'une bombe qui explose.* » (page 296).
- « *Je mets le pied sur le sol de Montréal comme un astronaute met le pied dans une carrière lunaire.* » (page 297).
- « *Son uniforme kaki est un miroir qui me renvoie mon image avec la force d'un scalpel.* » (page 297).
- « *Comme les soldats d'Hamilcar Barca, je fais des grimaces de tigre et je pousse des cris de tigre.* » (page 300).
- « *Sautillant comme un boxeur, je vais le [Einberg] braver à portée de main. [...] Il lance ses bras comme si c'étaient des lassos, brandit une chaise comme s'il se prenait pour un dompteur de lions en spectacle.* » (page 300).
- « *J'ai essayé de vous éblouir, comme un bateleur qui cherche de l'emploi.* » (page 308).
- Au retour de Christian, « *sa présence, comme une pluie, a imprégné les pierres de l'abbaye.* » (page 312).
- « *Je me débats contre moi-même comme une truite dans une épuisette.* » (page 313).
- « *Un épi de cheveux noir, très noir, noir comme un revolver noir.* » (page 315).
- « *Droite comme un cercueil droit, les mains croisées sur le ventre comme Henriette d'Angleterre, les pieds perpendiculaires à la surface de la terre, les talons joue à joue comme la voiture appelée vis-à-vis et comme un soldat qui a de l'ambition, les yeux grands ouverts comme tout ce que vous voudrez, je suis un gisant du sexe féminin.* » (page 315).
- Les horloges de « *l'horloger noir* » « *sont disposées comme des petits soldats de plomb* » (page 318).
- « *Il [Christian] fait des javelots sur son fauteuil à roues, comme un peintre en bâtiment qui n'est pas syndiqué peint un bâtiment, en sifflotant.* » (page 320).
- « *D'où je suis assise, l'aile de l'avion me fait songer à une rapière plongée dans une crème de champignons.* » (page 326).
- En Israël, « *l'être humain [...] éclate et se répand comme la lave d'un volcan, éclate et déferle comme un million d'aigrettes épouvantées. [...] Ici, on peut souffler de toutes ses forces dans le cor. Ici, on peut enfin vibrer de toutes ses orgues. Je m'emballe comme un mustang près duquel un train passe.* » (page 328).
- « *Tous les dieux sont de la même race qui s'est développée dans le mal qu'a l'homme à l'âme comme des bacilles dans un chancre.* » (page 330).
- « *Le temps passe, comme une anguille toujours plus vive et plus visqueuse.* » (page 333).
- « *L'éternité est une sorte d'heure qui n'en finit pas.* » (page 333).
- « *Étreindre le beau dans toi et dans ta vie comme Tarcisius étreignait son ciboire, comme un naufragé étreint sa poutre.* » (page 334).
- « *Il faut éviter l'adulte comme on évite le sable mouvant.* » (page 336).
- « *L'enfant [...] est dur, sec et stérile comme un bloc de granit.* » (page 336).
- « *La peau de l'adulte pend à ses os comme des masses de blanc d'œuf.* » (page 336).
- « *Les joues de Constance Exsangue me renvoyaient mes lèvres sans les avoir souillées, comme les deux joues plates et or d'un arbre qu'on vient juste de scier de sa souche.* » (page 336).
- « *Je prends la terre dans ma main, comme on prend dans sa main un dix de carreau.* » (page 336).
- « *J'entends sonner des cloches, comme on entend sonner des galets quand on agite une colonne creuse.* » (page 336).
- « *Dans l'asphalte, nos ombres, en couleur, se déformaient au fur et à mesure de nos pas, comme si elles étaient tombées sous un autre empire que le nôtre, comme par l'effet d'un jeu de lentilles, comme si elles étaient devenues des drapeaux de nous et soumises à un vent souterrain.* » (page 340).
- « *Comme la main du guitariste bondit du pouce d'une corde à l'autre, le major Schneider descend, en bondissant du coccyx d'un degré à l'autre.* » (page 346).
- La « *vieille femme* » est « *un miroir à nous renvoyer nos âmes* » (page 360).
- L'aigle « *me fait souffrir et suer comme une femme en gésine.* » (page 362).

- « *Je vois des sphinx de métal rouge grands comme des séquoias.* » (page 365).
- « *Je pleure comme un tamis* » (page 372).
- « *Je suis si molle que je m'écroule, comme un manteau tombé d'une patère.* » (page 372).
- Gloria exécute un plongeon : « *Derrière elle, il ne rejaillit qu'une frétillaire d'eau blanche.* » (page 373).
- « *Saignées par la même rapière, comme l'écorce et le bois* » (page 373).
- « *Nous aurions dû être enterrées [...] comme un seul arbre !* » (page 373).
- « *Ma haine se branchera, comme un oiseau.* » (page 375).
- La casemate « *en forme de rotonde, sa large meurtrière lui ouvre comme une bouche d'être humain.* » (page 376).

Ainsi, les comparaisons, qui sont assénées avec une telle insistance et une telle redondance (qui fatigue Bérénice elle-même, d'où sa désinvolture : « *Je vois sa peau [...] se boursouffler comme ce que vous voudrez.* » [page 220]) que le sens se dérobe parfois sous l'ornement, présentent toute une gamme, allant des plus simplistes et des plus gratuites, des plus conventionnelles, aux plus inventives, aux plus suggestives, aux plus belles.

Les métaphores sont moins nombreuses, mais elles se développent parfois en amples métaphores suivies :

- Le « *rabbi* » Schneider est « *un de ces grands malades qui serrent un petit oiseau dans leur grosse main et lui caressent le bec de leurs gros doigts en s'imaginant que le petit oiseau aime ça, en s'imaginant que le petit oiseau va éprouver de la reconnaissance et les aimer.* » (page 18).
- « *Je ne suis pas son meilleur ami de l'homme.* » (page 19), façon détournée de dire : « *Je ne suis pas son chien* ».
- « *Ma solitude est mon palais. C'est là que j'ai ma chaise, ma table, mon lit, mon vent et mon soleil. Quand je suis assise ailleurs que dans ma solitude, je suis assise en exil, je suis assise en pays trompeur. Je suis fière de mon palais. J'ai à cœur de le garder chayd, doux et resplendissant, comme pour y recevoir des papillons et des oiseaux. [...] j'anéantirais [...] ceux qui font gronder de la haine dans sa cheminée, ceux qui tendent de la tristesse à ses fenêtres [...] Parfois, je suis absente de mon palais. Alors il y en a qui en profitent pour s'y glisser. Je les chasse, aussitôt que je rentre. Quand quelqu'un est entré dans mon palais, c'est parce que j'ai manqué de vigilance. [...] Mon palais est trop fragile pour que je puisse y recevoir des amis. Quand un ami marche dans mon palais, les murs tremblent, l'ombre et l'angoisse s'engouffrent par les fenêtres de lumière et de silence que chacun de ses pas brise.* » (page 20).
- L'île « *est un long drakkar ancré à fleur d'eau sur le bord d'un grand fleuve* » (page 29) ; d'où, plus loin, « *la poupe de l'île* » (page 66), « *un navire couvrant plus de cent acres d'océans* » (page 91).
- « *Avant que le sommeil me prenne, mon bateau fait cent fois le tour de la terre, mon oiseau va mille fois d'un horizon à l'autre.* » (page 35).
- « *Je suis une chèvre aux abois.* » (page 36).
- « *Je suis une alchimiste rendue folle par des vapeurs de mercure.* » (page 41).
- « *Ils s'aiment et, surgies des noirceurs de la terre, des cloches par milliers sonnent.* » (page 41).
- « *Christian ! Constance Chlore !... Que sont-ils ? Je suis le général et ils sont les forteresses à prendre. Je m'empare d'eux. Je les vole à ce qui les possède. Je les arrache à eux-mêmes, je les emmène en captivité.* » (page 43) ; des forteresses emmenées en captivité : la suite de la métaphore ne convient guère !
- « *Ils sont mes batailles. Ils sont ma bataille. Chat Mort est ma bataille. Einberg est ma bataille. Tout est ma bataille.* » (pages 43-44).
- « *Christian et Constance Chlore [...] Il faudrait qu'ils ne soient pour moi que le fou et la reine qu'on déplace sur l'échiquier.* » (page 44).
- « *Sous les patins de Christian, [...] des étoiles volent en éclats.* » (page 54).
- Christian et Bérénice sur l'île sont « *des Christophe Colomb.* » (page 65).
- « *les loups qui crient au fond de ma prison.* » (page 70).
- « *Je laisse s'écrouler sur mon âme les beffrois que j'ai élevés pour la fortifier.* » (page 72).

- « *Un dessein dont l'exécution [...] m'arrachera quelques épées du cœur.* » (page 84).
- Christian « *est un parasite-né. [...] fleurit et s'étiolle dans le jardin du plus fort.* » (page 95), ce qui est un bel exemple de métaphore suivie.
- Dans le stade, « *brille une ruche de projecteurs.* » (page 98).
- Chamomor menace : « *À votre place, je ne remuerais pas cette hideuse cendre.* » (pages 104-105), celle des souvenirs de Varsovie.
- « *Christian. Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce.* » (page 106).
- « *Je me mets dans tous les livres qui me tombent sous la main et ne m'en retire que lorsque le rideau tombe.* » (page 107).
- « *Papa ne t'indique d'étroits sentiers que pour te conduire plus sûrement à un palais dont les fondements sont les racines mêmes de la terre. Bientôt, tout à l'heure, tu en connaîtras, si tu te laisses guider bien sagement, les corridors d'or et d'argent.* » (page 111).
- Constance Chlore est « *la véritable gazelle.* » (page 113).
- « *Taïaut ! Taïaut ! À coups de gosier, les veneurs sonnent la charge. Assis dans leurs chevaux de métal, ils se ruent sur moi.* » (page 121).
- « *Armée d'une hache, j'ouvre le moteur. [...] L'étincelle fait exploser la gazoline. Sous la force de l'explosion, le piston s'enfoncé. En s'enfonçant, le piston actionne le vilebrequin. Le vilebrequin fait tourner l'arbre, et le différentiel transmet le mouvement de l'arbre à la roue. [...] Coup de hache après coup de hache, je romps l'étincelle, la gazoline, le piston, le vilebrequin, l'arbre et le différentiel. [...] Le docteur dit qu'il pourra remettre le moteur en marche mais qu'il ne fonctionnera jamais plus comme un moteur qu'on laisse tranquille. [...] Les engrenages et les ressorts de mes sentiments sont finis. [...] Avec son tournevis à pilules, [le docteur] joue dans ma tête, dans mon radiateur. Il nettoie les bougies de ma glande thyroïde. Il me dit que la pompe de mon radiateur n'aspire plus, qu'il faudra qu'il la démonte. Nous parlons des moteurs à explosion.* » (pages 126-128).
- « *Garde tes beaux couteaux de tes belles fourchettes, beau tiroir !* » (page 135) : il s'agit apparemment de Chamomor qui serait aussi « *coffre de pirates des mers du Sud !* », « *aquarium plein de poissons multicolores* » (page 135).
- « *L'homme [...] dans sa profonde montagne de ténèbres, dans son chaud trou de dieu.* » (page 138).
- « *Tout à coup, en moi, c'est la rupture des écluses, l'éclatement des digues et barrages.* » (page 141).
- « *Je suis un pays.* » (page 142).
- « *Le bateau de ma peur et de mes cauchemars* » (page 143).
- « *Une meule grande comme la terre [...] ronge la chair un petit peu à chaque tour, [...] émousse l'âme un petit peu à chaque tour, [...] tue un petit peu à chaque tour.* » (page 148) - « *Malgré le poids de la meule attachée à mon cou, je me raidis, je me tiens droite, je ne m'incline pas, je ne plie pas.* » (page 235).
- « *Mon idylle avec la panthère blanche aux yeux d'azur ne dure plus.* » (page 148) : il s'agit de Chamomor.
- « *Je suis l'ours qu'elle montre. [...] Je suis le drapeau qui témoigne de sa victoire sur Einberg. Je suis celle qu'Einberg avait tuée et qu'elle a ressuscitée avec de l'amour maternel. [...] Regardez comme elle est vivante depuis que je lui ai fait boire une infusion d'amour maternel.* » (page 149).
- La raffinerie de pétrole dresse « *une véritable estacade de lancettes* » (page 158).
- « *Il est grand temps que j'alèse l'âme de mon canon, rajuste mon tir.* » (page 183).
- S'adressant à Christian, Bérénice s'exclame : « *Vite ! hirondelle malade ! que je te prenne dans ma main, que je te fasse manger dans ma main, que je te réchauffe, que je te défende.* » (page 184).
- « *Je sors enceinte du lit de l'enfance. J'en ai plein la ceinture. Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid ! Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.* » (page 186).
- Le grand immeuble d'appartements new yorkais est un « *columbarium prismatique à dix cages où il [Zio] a juché sa nichée* » (page 186).

- « *Passons des grands principes à la manœuvre.* » (page 193), de l'affirmation de l'amour pour Christian à l'envoi de lettres.
- « *Des retranchements exigus des livres et des pupitres nous tombions dans les francs-alleux du bruit et de la lumière.* » (page 199).
- « *Dame Ruby [...] était en rut contre moi* » (page 203).
- « *Nous pénétrons dans une véritable tomade.* » (page 210), celle provoquée par l'arrivée d'Einberg à New York.
- « *Je ne suis qu'une tache à la terre. Je ne suis pour la terre qu'une pustule qu'elle absorbera, dont elle guérira. [...] une sale excroissance, une sorte de verrue avec des bras et des pattes, une sale verrue poussée à la surface de la terre et se nourrissant à même ce sale être qu'est la terre.* » (page 214).
- « *Je suis l'œuvre et l'artiste. Ce qui m'entoure, ce que je vois, ce que j'entends, c'est le marbre d'où je dois sortir, à coups de hache, de ciseau et de brosse.* » (page 215).
- « *Je suis une maison d'où les gens sont partis en emportant les meubles et les rideaux.* » (page 222).
- « *Un gratte-ciel* » est « *un vaisseau d'étoiles en perdition dans les marais du matin* » (page 224).
- « *Le crépuscule a hissé sa tapisserie jusqu'au-dessus de la masse fuligineuse des gratte-ciel.* » (page 225).
- « *Est-ce qu'on est responsable de ne pas avoir de larmes, est-ce que le puits est responsable de ne pas avoir d'eau?* » (page 227).
- « *J'ai tenu mes valves fermées si juste durant ces années d'exil* » (page 233).
- « *Je resterai une mauvaise prisonnière, une galérienne insoumise et irrespectueuse.* » (page 234).
- « *J'ai choisi [...] de défendre [...] les enseignes de l'armée vaincue. [...] Je suis dans un camp ennemi.* » (page 235).
- « *Zio a dressé autour de moi une tour imprenable : personne ne pourra m'atteindre et faire de mal !* » (page 242).
- « *Tu ne peux pas me guérir de l'insipide, de l'inconséquent et de tous les autres cancers. [...] une cancéreuse de l'âme comme moi.* » (pages 252, 253).
- « *Mon taxi chien de garde cerbère fidèle* » (page 259).
- « *L'avion qui passe au-dessus de la ville frappe à ma porte.* » (page 274).
- « *Des engrenages se déclenchent dans mon âme.* » (page 274).
- « *Il y en a une [une des petites filles que Bérénice poursuit pour se consoler de la perte de Constance Chlore] qui me fait hurler à la lune* » (page 277).
- « *Zio m'abandonne aux acides qui me rongent. Zio me fait basculer par-dessus le bastingage, par-dessus les batayoles, par-dessus la margelle.* » (page 293).
- « *Y a-t-il autre chose que la saumure au travail de limace?* » (page 296) : la « saumure » participe de « *l'amollissement graduel* » que craint Bérénice, mais ne progresse qu'avec la lenteur d'une « limace ».
- Christian est devenu « *ce grand chien, ce chien aux grandes pattes et au grand museau* » (page 313).
- Bérénice regrette qu'en Israël il n'y ait pas de « *vol de communiantes blanches jointes deux à deux par la main [et qui] dégringole une pente.* » (page 355), ce qui fait donc d'elles des oiseaux !
- Elle s'exalte : « *Quand l'aigle d'énormes proportions planté dans ma poitrine écume, quand il secoue à grands coups d'envergure blanche ses liens enracinés dans la pierre, le cyclone sans issue me gonfle, me secoue, me fait souffrir et suer comme une femme en gésine.* » (page 362). Cet aigle devient un « *condor dans la cavité pulmonaire* » (page 364). Est évoqué aussi l'aiglon qui, « *après avoir failli succomber au choc du néant qu'est le ciel, étoudi par son immensité [...] reconnaît dans ce néant le vrai domaine, trouve fort morne l'aire où il était jusque-là demeuré figé.* » (page 350).

Avec ce dernier exemple en particulier, on est proche de ces personnifications que Ducharme suscite souvent avec hardiesse :

- « *Les flammes chargent, les flammes déferlent, les flammes crient.* » (page 50).

- « *Une large fissure, vive comme l'éclair, nous a couru entre les pieds, a fui en avant en se ramifiant et est allée se perdre dans les roseaux de chaque berge en laissant sur la surface noire comme l'empreinte d'un grand arbre blanc.* » (page 53).
- « *Le printemps [...] pousse des cheveux verts au travers de la paille où la neige a dormi.* » (page 64).
- « *Mon âme me tient dans sa main comme si elle tenait une lance et elle va me lancer très loin, très très haut.* » (page 70).
- « *La grise jungle de pluie s'éclaircit, baisse la voix.* » (page 71).
- Le cotre « *est prêt à partir, il frémit d'impatience, il tend son ventre pour que nous nous embarquions.* » (page 77).
- « *Le fleuve bat sa houle d'automne, sa houle grise et crispée, sa houle fatiguée d'avoir porté tant de bateaux.* » (page 100).
- « *L'écriture de Christian galope, ventre à terre. Soudain, elle se redresse, marche bien droit. Là, elle se penche, manque de tomber sur le dos.* » (page 109).
- « *Je suis tombée dans un sarcophage qui avait déployé ses ailes [...]. Les dix paires d'ailes de plomb se lèvent sans bruit, se dressent sans même jeter d'ombre, se referment comme des bras, me serrent comme dans un seul poing...* » (pages 115-116), ce qui pourrait être un souvenir du "Tombeau des rois" d'Anne Hébert.
- « *Seule dans cette chambre, dans l'état où je suis, la mort aurait beau jeu. Elle n'aurait qu'à entrer et me prendre. Elle est dans ma chambre. Elle est dans ma vie.* » (page 123).
- « *C'est parce qu'ils n'ont pas d'yeux que les arbres ne parlent pas et ne marchent pas.* » (pages 137-138).
- « *Mon amour rentre dans sa coquille.* » (page 147).
- Des wagons-citernes « *crient avec des voix de gong* » (page 158).
- « *Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid ! Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.* » (page 186).
- « *Mes yeux se vautrent dans ces monceaux d'étoiles* » (page 200).
- « *Son rire, sifflement de marmotte, prend mon rire par la main, l'emporte dans sa folle course.* » (page 201).
- « *Nous regardons le feu greffer son inflorescence au bois blanc, l'envelopper, le noircir. Nous regardons le pétale de feu se dédoubler et, sautant, s'attacher comme un oiseau au bout de la mèche noire du petit bout de bougie.* » (page 201).
- « *Je regarde une ville. [...] C'est en vain que je la frapperais, que je lui crierais à la figure.* » (page 205).
- « *Je connais par cœur tous les visages de la nuit.* » (page 207).
- « *Je sens mon cerveau perdre pied. [...] Ne tenant plus qu'à un fil, mon cerveau s'échappe.* » (page 210).
- « *Un paquebot [...] beugle. Son cri rauque est si puissant qu'il me secoue.* » (page 248).
- « *J'éveille un à un nos souvenirs.* » (page 280).
- « *Demain, de nouveau, je me roulerai dans son [celui de l'île] chiendent doux et cru. [...] Le chiendent me reconnaîtra-t-il?* » (page 293).
- « *Le temps continue de progresser avec son habituelle lenteur de crabe.* » (page 293).
- « *Des feuilles de journal patinent sur le macadam en crissant.* » (page 297).
- « *insectes qui se promenaient bras dessus bras dessous entre les pieds de l'herbe.* » (page 302).
- « *La Milice étudiante, maintenant que j'y ai goûté, me déçoit, me porte à rire même. Je l'imaginai en train de tenir ses boyaux dans ses mains. Je l'ai trouvée grasse et en train de s'ennuyer.* » (page 331).
- « *La guerre dort. [...] Un fumeur finira par la réveiller pour lui demander du feu.* » (page 332).
- « *Un baiser qu'on met sur un adulte s'y enfonce, y germe, y fait éclore des tentacules qui prennent et ne vous lâchent plus.* » (page 336).
- « *Un souvenir germe, pousse son arbre dans la tête.* » (page 353).

- « *Ouvrant les paupières dans le silence de l'abbaye, je sentais le froid marcher sur les yeux* » (page 353).
- « *Le portefaix n'ira pas loin avec son faix sur les épaules* », métaphore aussitôt expliquée par cette autre personnification : « *Où ira l'humanité qui porte un lépreux sur chaque épaule? Essoufflée, elle s'effondrera au premier obstacle* » (page 363).

L'écrivain a aussi créé quelques symboles originaux :

- la « *petite horloge transparente à quatre cadrans* » (page 318) est le symbole de la famille.
- « *le titan* » (qui est peut-être déjà le « *géant noir gardien des génies malfaisants* » de la page 43). Son invention semble s'expliquer par la succession : « *Ti-Hibou. Ti-Singe. Titanique* » (page 137), puis il prend une formidable expansion : « *L'univers, lui, est commandé par un titan.* » (page 207) - « *Il faut la [Constance Chlore] sauver, qu'elle échappe au sadisme du titan.* » (page 220) - « *Qu'au lieu de me sentir poussée à me venger et me souvenir, je me sente poussée à pardonner et oublier, n'est-ce pas un mauvais tour du titan?* » (page 233) - « *À mon âge, Roméo et Juliette [...] se rendaient au titan.* » (page 296).
- l'avalement, surtout, qui est au centre du roman.

Remarquons que chez Ducharme les noms propres, comme les titres, sont un lieu privilégié pour les jeux de langage. La plupart des noms des personnages sont significatifs, symboliques :

- « *Bérénice* » est un nom qui, en grec, signifie « celle qui porte (« phérô » en grec attique) la victoire (« nikê ») ». Il a été porté par des princesses de la dynastie des Ptolémées d'Alexandrie et par une princesse descendante d'Hérode le Grand dont le futur empereur romain Titus fut amoureux.
- « *Einberg* » est un mot allemand qui signifie « une montagne ».
- La mère de Bérénice doit son nom au fait qu'elle l'identifie à ses chats, qu'elle tue en manière de substitut. Ce nom est formé à la façon de celui de Folcoche dans « *Vipère au poing* » : « *Je veux qu'elle soit comme un chat mort, comme un chat siamois noyé. [...] comme un chat mort que des vers dévorent. [...] C'est Chat Mort. Chat Mort ! Chat Mort ! Chat Mort !* » (page 33) ; il évolue en « *Chameau Mort !* » - « *Chamomor !* » (page 84).
- Le nom de « *Christian* » indique bien que le frère de Bérénice est chrétien.
- « *Constance Chlore* » a reçu le nom de l'empereur romain Constance Ier, Gaius Flavius Valerius Constantius, qui fut surnommé « Constance Chlore » (de « chlorus » : « pâle »). Elle est elle-même atteinte de chlorose (pâleur, anorexie, goûts bizarres), comme la Wann-Chlore (ou « Jeanne la pâle ») de Balzac : elle est « *pâle comme les prairies de l'automne, comme le sable, comme la cendre, comme tout ce qui est stérile.* » (page 195). Elle doit aussi son nom à sa constance : « *Que fait Constance Chlore pour être si constante, si égale à elle-même, si conséquente dans ses gestes, ses paroles et ses sentiments?* » (page 195). Elle devient Constance Exsangue car elle a perdu tout son sang (page 237). Et la nouvelle amie que trouve Bérénice pour la remplacer s'appelle, comme par hasard, « *Constance Kloür* » (page 277), « *Kloür* » étant un dérivé de « *Chlore* », comme le chlorure est un sel de chlore !
- Les cousins ont des noms à l'allure russe : « *Anna Fiodorovna* » (page 93) qui est plausible, les autres étant fantaisistes : « *Taniatouva* » (page 175) - « *Blalabaléva, Sargatatalituva, Skararoutoukiva, Sinoirouissardan, Allagatatolaliève* » (page 182). Est vraisemblable « *Krostyn* », le nom de la maîtresse du ballet (page 285).
- « *Zio* » et « *Zia* » signifient en italien « oncle » et « tante » (d'où « *les avunculaires* » [page 225]). Pourquoi l'italien? ils viennent d'Arménie, leur nom de famille est Einberg. Ce choix répondrait-il à un stéréotype au sujet des juifs, celui d'un cosmopolitisme désordonné dont New York serait le lieu emblématique?
- « *Blasey Blasey* » (page 282) est évidemment blasé blasé, le blasé des blasés comme on a « *l'avalée des avalés* », selon le redoublement du qualificatif que Ducharme pratique aussi ailleurs.
- « *Dick Dong* » : On a vu que ce nom est censé accentuer la masculinité du personnage.
- « *Jerry de Vignac* », au contraire, connote une délicatesse efféminée.
- « *Mordre-à-Caille* » (page 235) fut créé avec fantaisie à partir de Mordecaï, prénom juif.

- « *Rosenkreutz* » est un nom germanique dont la traduction française étonne car c'est « Rose-Croix », nom d'une société secrète d'illuminés, ce qui viendrait donc renforcer le caractère très secret du personnage.

- Le « *rabbi* » Schneider pourrait avoir son nom, qui signifie « coupeur » en allemand, au fait que c'est le rabbin qui procède à la circoncision, rituel important chez les juifs.

Quant à l'établissement scolaire que Bérénice fréquente à New York, l'école Eisenstein, il porte le nom du réalisateur juif du fameux film, « *Le cuirassé Potemkine* », cette référence au cinéma étant particulièrement appropriée car Bérénice, qui est volontiers excessive et grandiloquente, est aussi amatrice de cinéma.

La densité lyrique éclate en tant d'images, le ton poétique s'impose avec une telle force et une telle constance dans « *L'avalée des avalés* » que, si on ne peut, comme le voudraient certains critiques, y voir un roman-poème qui dépendrait moins d'une unité anecdotique ou de descriptions réalistes que d'une continuité verbale et rythmique, on ne peut qu'admirer :

De splendides descriptions :

- « *Les épais rideaux de velours ont été tirés sur les fenêtres creuses. Seuls les pâles lustres de diamants jaunes, qui pendent comme par subterfuge du fond des ténébreux entre-deux, jettent un peu de clarté. Des rinceaux gris courent et s'entrelacent sur les trumeaux noirs. La rare clarté luit sur le parquet verni. L'abbaye a quatre ailes. Nos chambres occupent l'aile orientée vers le plus large du fleuve. La chambre de Chat Mort est sous les toits, juste au-dessus de l'eau. Elle dort sur des peaux de lama, entassées sur des dalles grises et noires. Les rayons de la lune s'irisent en passant au travers de la mosaïque qui tient lieu de mur, mosaïque où Chat Mort, sans se soucier de leur ordre, a soudé les unes aux autres les pièces des vitraux de la chapelle.* » (page 33).

- « *Je regarde le ciel. Je cherche à m'expliquer la funèbre effervescence qu'il fait monter à ma tête, l'ébriété angoissée dont il embrase tout mon corps, les fiévreux vertiges qu'il me donne. Un banc de nuages épais comme un quai et noir comme jais dresse haut au-dessus de l'horizon les sommets portés à incandescence d'une muraille qui a endigué les éruptions violentes d'un crépuscule d'automne. Nous sommes assiégés. Le firmament va être envahi.* » (pages 48-49).

- « *Quand je suis sortie de l'abbaye, de bonne heure ce matin, un épais frimas poudrait les terres et les sables métallisés, enrobait les peupliers nus et les roseaux immobiles, masquait le pavillon du jardinier, l'orme et le treuil de carrier.* » (page 52).

- Dans la danse de Chamomor et de Bérénice, « *les quatre mille murs de la chambre toupinent à la vitesse des roues du char de Phaéon. Les meubles et les trumeaux se superposent, se mêlent, deviennent gazeux, se changent en horizon tournoyants, se fondent en un tourbillon de brouillard.* » (page 142).

- « *Un gratte-ciel se dresse, gigantesque et spectral, qui ne semble être que le diaphane pan de fenêtres éclairées qu'il nous présente, et qui se trouve toujours, bien que nous avançons et avançons, au même endroit de notre regard. Je pense, gravement, à un vaisseau d'étoiles en perdition dans les marais du matin.* » (page 224).

- « *Nous longeons le lac de Tibériade, dans une poussière rouge et or qui semble faire partie du train du crépuscule.* » (page 326).

- « *À travers un mince nuage, on voit un croissant de lune d'une brièveté linéaire et d'un jaune violacé.* » (page 376).

Un chapelet de poèmes en prose :

- Le poème de « *l'orme* » dont Bérénice dit : « *c'est mon navire* ». Elle s'y hisse, et il lui permet le rêve exalté du départ, du voyage : « *J'ai noué une oriflamme jaune au faite. La vieille boîte de conserve toute rouillée qui pend au bout d'une ficelle, c'est mon ancre. Larguez les continents. Hissez les horizons. Ici, on part. J'ai mis le cap sur des rivages plus escarpés et plus volcaniques que ceux de ce pays. Je suis à cheval sur la branche la plus haute, pour voir si des récifs se détachent de la brume. Tout à coup, mon pied dérape, je perd l'équilibre [...] je glisse jusqu'au fond de l'océan sourd et noir. Je suis noyée. L'orme vogue à la dérive, quille par-dessus pont.* » Comme elle se « *retrouve sur un lit*

d'hôpital », d'où une plate retombée dans la réalité (pages 15 et 16), plus loin (page 120), elle confesse : « *L'arbre que j'aimais m'ennuie maintenant. Ce qu'il me disait d'affolant, il le répète maintenant, il le répète stupidement, inlassablement, sans y changer un mot, de plus en plus vite.* »

- Le poème de « *l'amour* » (page 40) dont Chamomor parle « *comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils.* » (page 40).

- Le poème de « *la livie* » (pages 46-47) qui est marqué par la précision pittoresque de la description : « *Regarde comme ses ailes sont transparentes. On peut voir son corps au travers, comme si elle n'avait pas d'ailes du tout. Regarde son ventre ! Il est noir mais il scintille comme s'il était vert. Ses ailes sont comme tracées à l'équerre. Regarde sa tête ! Elle est carrée carrée, et on dirait qu'elle est sertie d'une goutte d'argent. On dirait qu'elle porte un casque. [...] J'ai cru qu'elle sortait des mains d'un orfèvre et que l'orfèvre l'avait épinglée à ce pétale comme on se met un diamant au doigt. [...] Ses petites pattes se tendent comme des cordes de violon. Ses ailes se tendent comme des peaux de tambour. [...] J'imagine, qui se dégagent des secousses de cette gestation insupportable, je ne sais quels pendants d'oreilles frétilants, je ne sais quelles minuscules fées à nageoires, je ne sais quelles fleurs vivantes de marguerite et de dahlia.* » (pages 47-48).

- Le poème du feu mis aux herbes (page 49) qui est très intense : « *on se croirait pris dans une levée d'aigrettes. Bientôt, d'une plage à l'autre, ventre à terre, panache battant sous les nuages, semblables à des masses serrées de grands cheveux blancs, les flammes chargent, les flammes déferlent, les flammes crient. Enchevêtrées de fumées noires, rejaillissant d'un embrun d'étincelles, elles roulent et déroulent comme une immense vague. Gigantesques, effrayantes, effrénées, courant et déployant comme un raz de marée, elles emportent tout, dévorent tout, rasent tout. Il ne reste derrière qu'une fine guipure de cendre noire qui se pulvérise sous nos pas. Le noir firmament rougoie. Toute la lande crépite.* » (pages 49-50).

- Le poème de la complicité entre Christian et Mingrèlie : « *Rire ensemble est pour eux comme s'embrasser. [...] Quand ils se sourient, on dirait que leurs dents sont les dents d'un trésor caché. Quand ils se regardent, un soleil inconnu, un autre soleil fait briller leurs yeux. Ils patinent dans l'invisible.* » (page 57).

- Le poème du « *cotre* » : « *Cette nuit, tard, le navire mouille dans la rade, dresse sa flèche haut dans le noir, tend l'azur évanescant de sa voile aux lueurs de la flamme déployée sur la grève.* » (page 77)

- « *Assise sur le gui, le dos dans la voile, je me laisse ronger par la lumière, me laisse battre par les rideaux du vent.* » (page 80).

- Le poème des « *cerisiers* » : « *De chaque côté du champ d'avoine, masquant les clôtures de barbelés, les cerisiers mènent leurs files indiennes, jusqu'à perte de vue. Pleines à craquer, noires de saphirs rouges, leurs branches grêles ploient. Jamais hôtes n'ont été aussi hospitaliers, jamais rois n'ont fait brûler tant de parfums, n'ont fait briller tant de bracelets et de colliers, n'ont dressé de telles tables, n'ont accueilli avec pareille munificence. Il semble qu'il suffirait de tendre son panier pour qu'il se remplisse, pour qu'il déborde. On casse une grappe et on sent sa main s'enivrer, se fertiliser, croître démesurément, se couvrir de lacs, de forêts et de châteaux.* » (pages 85-86), poème qui pourrait être un salut à la cueillette des bleuets dans "Menaud maître-draveur" de Félix-Antoine Savard.

- Le poème du « *prêtre de la mort* » (pages 116-117), récit d'un cauchemar de Bérénice : « *Des tambours s'infiltrèrent dans les ténèbres, des tambours glacés. Ils sont déclenchés par la harde de cavales jaunes que monte, debout, un pied sur le dos de chacune, le maigre cuirassier noir, le prêtre de la mort, le maître invincible des montagnes de cercueils. Murmure répété d'abord, effleurement renouvelé à mon tympan, cadence de points à peine visibles à l'horizon du silence, le bruit sourd de la course effrénée a grandi peu à peu, s'est ouvert, a envahi, s'est développé démesurément en force et en quantité. Les sabots ont concentré leur roulades en des chocs secs, puissants, rapides. Ils retentissent dans mes oreilles comme si les murs de la chambre étaient battus, comme si un cœur était affolé, essoufflé, s'était emparé de toute l'abbaye, comme si le ciel donnait des coups de cymbales à la terre. Transie de froid, tordue de peur, j'attends que le cavalier osseux me saisisse, m'arrache à mon lit, m'emporte, me rende au néant, me délivre. Soudain il entre, il déferle, il s'abat sur moi, il me dévaste. Je hurle. Je m'entends hurler, comme du fond d'un abîme.* » Ce à quoi elle

réagit ainsi : « *Je mets ma robe d'apparat, ma belle robe de damas, au corsage lacé, ma robe blanche et comme sculptée, ma robe qui traîne à terre et noie mes mains, ma robe d'intronisation.* »

- Le poème des yeux de Chamomor (pages 137-138) : « *Ses yeux d'une transparence hyaline et d'un bleu lunaire embrassent fixement la tempête. Ses yeux sont aquatiques. Ils luisent comme deux trous d'eau à la surface de son visage. [...] Je regarde des yeux que leur regard tourné vers l'intérieur rend aveugles.* » (page 137).

- Le poème du cosmos revu par Bérénice : « *J'affirme que la terre (que les meilleurs astronomes n'ont pas encore comprise) est une tête d'éléphant roulant à la dérive dans un fleuve d'encre bleu azur [...] J'affirme que la lune est une tête de mort qui pend par un fil d'araignée du plafond noir d'une chambre qui est ma grande chambre. Les étoiles strident quand, au mois d'août, la nuit bat son plein : j'affirme que les étoiles sont des grillons, des criquets. Les ténèbres sont une agglomération de uhlans noirs, un magma de uhlans noirs en fuite vers le siège de Québec, de Waterloo, de Verdun.* » (pages 206-207).

- Le poème de la promenade des amoureux vue au cinéma (pages 275-276) : « *Beaux et sans parapluie, un homme et une femme se promènent sur une grève sous une pluie diluvienne. Ils marchent lentement, comme en titubant, enlacés, comme s'ils marchaient dans une enivrante richesse, comme s'ils marchaient sur les bijoux d'un immense coffre de pirate. Ils poussent des galets du bout des pieds, les yeux pâmés, comme si c'étaient des rubis et des émeraudes. On entend gratter tristement une guitare.* »

- Le poème de la rue sous la pluie : « *Il pleuvait. L'asphalte réfléchissait, les attachant à nos pas, des images bizarres dont les développements imprévisibles, d'une souplesse gracieuse et inouïe, étaient une sorte de mise en valse triste de nous-mêmes. Dans l'asphalte, nos ombres, en couleur, se déformaient au fur et à mesure de nos pas, comme si elles étaient tombées sous un autre empire que le nôtre, comme par l'effet d'un jeu de lentilles, comme si elles étaient devenues des drapeaux de nous et soumises à un vent souterrain.* » (page 340).

- L'hymne à l'encre, « *liquide muet, rapide, volatil, immatériel, léger comme une volée de papillons. Je me baigne le visage dans mes mains remplies du doux noir.* » (page 372).

Cet imaginaire débridé, cet expressionnisme par lequel un vocabulaire intensif crée des ambiances puissantes, ces images admirables ou déconcertantes, ces jeux avec les mots et les sons, justifient que Ducharme ait pu proclamer dans "Le nez qui voque" : « *Je suis un poète ; qu'on se le dise ; qu'on ne me prenne pas pour un vulgaire prosateur.* »

Mais il se montre à la fois, d'une part, si profond, si subtil, si organisé, et, d'autre part, si simpliste, si incohérent, si prolix et verbeux, il recourt si constamment à des effets faciles et lassants, à des pirouettes qui confinent au maniérisme (on pourrait lui reprocher le défaut qu'il trouve aux langues humaines : « *Cette superfluité donne lieu à de la confusion.* » [page 286]) qu'on a l'impression de deux écritures différentes qui se juxtaposent, de deux voix qui se superposent : un texte d'une haute tenue et un autre d'une puérité affligeante.

André Durand

Intérêt documentaire

“*L’avalée des avalés*” est riche de toute une mémoire livresque. Réjean Ducharme, fouillant dans le désordre d’une bibliothèque, s’appuya sur une très vaste culture, montra même une ambition encyclopédique. Bérénice affirme d’ailleurs : « *Le seul moyen de s’appartenir est de comprendre* » (page 191). Elle découvre les livres : « *Je me mets dans tous les livres qui me tombent sous la main et ne m’en retire que lorsque le rideau tombe. Un livre est un monde, un monde fait, un monde avec un commencement et une fin. Chaque page d’un livre est une ville. Chaque ligne est une rue. Chaque mot est une demeure. Mes yeux parcourent la rue, ouvrant chaque porte, pénétrant dans chaque demeure.* » (page 107). Elle court « *après toutes les Bérénice de la littérature et de l’histoire.* » (page 216), et avoue : « *L’influence qu’exercent sur moi ces Bérénice n’est pas à négliger. J’ai tellement besoin de croire en quelque chose et je peux si peu croire en ce qu’on croit. J’ai besoin tellement d’un chemin que je prendrais volontiers, s’il m’était offert, le chemin de n’importe quelle Bérénice. Il faut que les pouvoirs de l’imagination soient grands pour que la seule coïncidence de quelques syllabes provoque un accommodement si vif de tout mon être, et un si grand désir.* » (page 217)

Elle déclare : « *Je veux tout savoir* » (page 218) - « *Pour ce qui est de notions, de connaissances, je mange n’importe quoi.* » (page 225). Elle prend des « *cours de ballet, de trombone, de karaté, d’indologie, d’espagnol, de mécanique, d’électronique et de mythologie.* » (page 255), et se dit : « *L’hélicon et l’accordéon ont encore à me révéler tous leurs secrets. [...] Les textes sanscrits cachent peut-être un message d’ordre cosmique que les milliards de forts-en-thème qui les ont lus n’ont pas compris.* » (pages 256-257).

C’est pourquoi elle évoque de nombreux pays, époques, cultures, activités humaines, plantes, animaux, etc.. Mais cet étalage quelque peu pédant de tout un éventail d’allusions est souvent fait d’une façon parodique.

Différentes activités

Ducharme s’aventure dans le domaine du sport, de l’athlétisme, en faisant de Christian un lanceur de javelot. Mais c’est pour lui une autre occasion d’exercer sa fantaisie :

- Il évoque un « *scout zoulou* » (page 71) qui « *a été choisi pour prendre part aux Jeux Olympiques de Brisbane* », qui n’ont jamais eu lieu !

- Il imagine le lancer de javelot comme une course chronométrée où, « *s’élançant vers le firmament, les cinq cents javelots ont l’air d’un orage tombant de la terre.* » (page 98). Il est vrai qu’au Québec, dans ces années-là, l’athlétisme était une discipline inconnue !

Les jeunes personnages sont passionnés par la nature, Christian et Constance Chlore ayant communiqué leur passion à Bérénice, lui ayant révélé tout un monde merveilleux. Avec Christian, « *Nous découvrons l’île. Quarante-deux criquets. Vingt-trois fourmis. Trois bousiers. Un chat.* » [page 65]). Il met sur pied avec elle « *un laboratoire biologique, une sorte de clinique où nous pouvions soigner les rats et étudier certains spécimens de la vie marécageuse* » (page 83). Il se montre érudit aussi en matière d’animaux : « *Nous dressons un inventaire en règle de notre faune* » (page 65). Quant à Constance, elle « *pouvait me dire le nom des insectes. [...] Elle essayait de m’apprendre, mais je n’avais pas de talent.* » (page 302).

On trouve en effet mentionnés ou décrits :

- des insectes : « *andrène funèbre* » (page 362) - « *araignées* » (« *Les araignées qui marchaient sur l’eau des marais s’appellent argyronètes.* » [page 366]) - « *blattes* » (page 66) - « *bousiers* » (page 65) - « *cicindèle* » (page 302) - « *criquets* » (page 65) - « *fourmis* » (page 65) - « *livie* » (page 46) - « *papillon géomètre* » (page 81) - « *sauterelles* » (page 66) ;

- des oiseaux : « *aigle* » (pages 189, 362) - « *aptéryx* » (page 66) ;

- des poissons : « *corynacties* » (page 308) - « *cribella oculata* » (page 308) - « *cyclopes* » (« *Les crustacés dont nous ne péchions qu’un couple par printemps et dont l’aspect mythologique nous déconcertait s’appellent cyclopes. [...] Je ne sais toujours pas comment s’appellent les petits mollusques bruns qui vivaient accrochés aux tiges des joncs noyés et dont la coquille se broyait avec*

des bruits d'écaillage d'œuf entre le pouce et l'index. » [page 366]) - « *méduse à ombrelle noire* » (page 308) - « *nephtys hombergii* » (page 308) - « *poulpes blancs* » (page 306) - « *requin* » (page 305) ;
- des reptiles : « *boa* » (page 66) - « *couleuvres* » (page 65) ;
- des mammifères : « *belettes* » (page 65) - « *cheval* » (page 66) - « *chèvre* » (page 66) - « *cochon* » (page 66) - « *écureuils* » (page 65) - « *éléphants* » (page 66) - « *hérisson* » (page 213) - « *hippopotame* » (pages 187, 255, 343) - « *marmottes* » (page 65) - « *ondatras* » (page 66 - est décrite la stupéfiante volonté de l'un d'eux qui, « *pris au piège se débat* » : « *Jeune et vigoureux, la dent puissante et incisive, il a résolu de trancher où il se boucle le nœud gordien [...] Il pratique la vivisection avec une détermination presque haineuse. Perçant à coups de gueule, arrachant à coups de tête, tordant le membre lacéré et brisé en miettes en se tordant de tous ses muscles, il est comme fou, comme dépassé par lui-même : il éclate, il éclaire, il tonne. [...] le pauvre ondatra, l'ondatra à demi mort de liberté. Un rat a de l'âme plein le ventre.* » [pages 68- 69], l'anecdote trouvant un écho page 259) - « *panda* » (page 66) - « *raton laveur* » (page 208) - « *rats* » (page 65, dont « *l'île grouille* », Einberg rêvant d'une « *battue orgiaque* » pour « *l'extermination de leur race* », tandis que Chat Mort, par esprit de contradiction, « *s'entiche des affreux rongeurs* ») - « *renard* » (page 65) - « *rhinocéros* » (page 66) - « *singe* » (page 127) - « *souris* » (page 255) - « *vache* » (page 66) - « *visons* » (page 66).

Les plantes aussi ont leur place, Bérénice tenant à aligner leurs noms car, dit-elle : « *Les plantes dont je ne sais pas le nom sont comme les êtres humains dont je ne sais pas le nom.* » (page 302) : « *sagittaires* » (page 25) - « *ajoncs* » (page 49) - « *chiendent* » (pages 49, 293) - « *empêtre* » (page 321) - « *fléole* » (page 49) - « *frétille* » (page 373) - « *genêts* » (page 49) - « *grémil* » (page 230) - « *luzerne* » (page 294) - « *marrube* » (page 246) - « *orobranche* » (page 294) - « *plantain* » (page 302) - « *rue puante* » (page 302) - « *saxifrage ombreuse* » (page 207).

« *L'évolution des espèces* » est survolée : « *L'homme s'est développé à partir d'un protozoaire. On ne peut sérieusement vouloir tout reprendre à zéro sans redevenir sans vie. Mais avant, il faut redevenir singe, saurien, trilobite, protozoaire.* » (page 127).

Les arts

Apparaissent ici et là des allusions à :

- la musique : La lettre de Christian est organisée en quatre mouvements : « *Andante [...] Allegro non troppo [...] Furioso [...] Maestoso.* » (page 110) ;
- la peinture : Chamomor est semblable à « *la "Vierge" de Baldovinetti* » (page 80), qui est plus exactement « *La Vierge à l'enfant* » ;
- la sculpture : Le « *célèbre buste de Louis XIV par Puget* » (page 110) serait la forme d'un aquarium !

Mais Réjean Ducharme convoque surtout la littérature :

- Bérénice lit « *Homère et Virgile, ce Turc et cet Italien* » selon Zio (page 188). Elle regrette un « *temps homérique* » (page 180).
- Chamomor fait faire du « *théâtre grec* » : « *quelque Aristophane, quelque Térence.* » (page 101 ; mais il faut remarquer que Térence est un Latin !), et on déploie : « *Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres* » (page 101).
- « *Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne* » (page 294) pourrait être le souvenir du « *Lai du chèvrefeuille* » où Tristan, exilé loin de sa bien-aimée, la reine Iseut (dont « *les os* » sont évoqués page 91), dépose sur son passage un délicat signe de reconnaissance : une branche de coudrier enlacée d'un brin de chèvrefeuille, symbole de leurs destins inséparables.
- Le « *géant des mers lui-même : Adamastor* » (page 307) est un personnage de l'épopée de Camoëns, « *Les Lusitades* ».
- « *To be or not to be* » (page 128) est une citation de « *Hamlet* » de Shakespeare, pièce où le héros hait sa mère, et à laquelle une allusion est peut-être faite avec « *Chamomor est debout au milieu d'une rue d'une ville du Danemark, elle m'attend fixement, et je la hais* » (page 207) : la ville pourrait donc être Elseneur. « *"Exeunt", comme dit souvent Shakespeare dans ses pièces de théâtre.* » (page 345) remarque Bérénice. Elle envie Roméo et Juliette : « *À mon âge, Roméo et Juliette avaient*

épuisé leurs réserves de flèches et de bombes et se rendaient au titan. » (page 296), tandis que Gloria, pour la rejoindre, a escaladé un mur « à l'instar de Roméo » (page 358).

- Dans « *Elle a vécu ce que vit toute douceur : l'espace d'un malentendu* » (page 148), on a un pastiche de ces vers de Malherbe : « Et rose elle a vécu ce que vivent les roses / L'espace d'un matin » (*"Consolation à M. du Périer"*).

- On trouve des citations approximatives du "Cid" de Corneille (mais Ducharme n'allait-il pas le maltraiter délibérément dans sa pièce "*Le Cid maghané*"?) : le vers « La valeur n'attend point le nombre des années » lui inspira : « *les couteaux et les fourchettes n'attendent pas le nombre des années* » (pages 95-96) et « *la valeur n'attend pas le nombre des années* », citation qui est attribuée à Rabelais par le pédant ridicule qu'est Blasey Blasey (page 283) - « Rodrigue as-tu du cœur? » lui inspira : « *Bérénice Einberg, as-tu du cœur?* » (page 250) - « Va, je ne te hais point » lui inspira : « *je ne te hais pas* » de Rosenkreutz (page 368).

- Le « Je pense donc je suis » de Descartes est retourné en : « *Voici ce que je suis [...] Donc je pense.* » (page 193) - « *Je suis, donc je pense* » (page 315).

- La mention d'« *Aricie, la princesse athénienne douce, timide et tendre, rêveuse et crédule* », qui se voit entourée de « *requins* » (page 371) et celle d'« *Hippolyte* » et d'« *Aricie* » (page 372) sont des souvenirs des personnages de la pièce de Racine "*Phèdre*".

- La Fontaine et ses fables sont particulièrement mis à contribution. « *Rien ne sert de ramper. Il faut partir à poings.* » (page 57) est une déformation plaisante du premier vers de "*Le lièvre et la tortue*" : « Rien ne sert de courir ; il faut partir à point. » « *J'aime peu les loups, mais je préfère les loups aux chiens, parce que les loups préfèrent se dévorer entre eux à se faire promener au bout d'une laisse sur un trottoir pour faire leurs petits besoins* » (page 235) est une allusion à "*Le loup et le chien*". « *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre* » (page 264) est une citation de "*Les deux pigeons*". Le proverbe « *Tout petit chien devient grand si Dieu lui prête vie.* » (page 313) est une variation sur « *Petit poisson deviendra grand si Dieu lui prête vie* » qu'on trouve dans "*Le petit poisson et le pêcheur*". Enfin, on trouve des variations de l'expression ancienne « être Gros-Jean comme devant » qu'on trouve dans "*La laitière et le pot au lait*" : « *me voilà gros protozoaire comme devant* » (page 128) - « *Et Bérénice Einberg, la voilà grosse Bérénice Einberg comme devant* » (page 312) - « *Grosse petite apache comme devant* » (page 327).

- L'allusion à « *Henriette d'Angleterre* » (page 315) pourrait être un souvenir de Bossuet qui prononça l'oraison funèbre de cette princesse française.

- « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes* » (page 147) est une citation de "*Candide*" de Voltaire.

- « *Pleurez, doux alcyons, pleurez !* » (page 81) se trouve dans "*La jeune Tarentine*" de Chénier.

- On remarque l'allusion au personnage de Mary Shelley popularisé par le cinéma : « *faire le Frankenstein* » (page 114).

- « *Pourquoi cette nuit ne s'immobilise-t-elle pas?* » (page 220) pourrait être une transposition prosaïque des vers de Lamartine dans "*Le lac*" :

« Je dis à cette nuit : "Sois plus lente" ; et l'aurore
Va dissiper la nuit. »

- Dans « *la duchesse de Langeais, l'héroïne de Balzac, de Zola, de Cyrano de Bergerac, du barbier de Séville* » (page 361), la première indication est la seule exacte avant un dérapage dans la cocasserie.

- La « *course au bonheur* » que Chamomor fait miroiter à Bérénice (page 142) pourrait être un écho de « la chasse au bonheur » chère à Stendhal.

- « *Tu es un misérable* » est évidemment une allusion au roman "*Les misérables*" de Victor Hugo (page 323) dont le début de son poème "*Demain, dès l'aube*" transparaît dans « *Demain à l'aube* » (page 329).

- « *J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout* » (page 74) pourrait rappeler le « Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile » de Ruy Blas dans la pièce de Victor Hugo du même nom.

- La mention de « *la "Bérénice" d'Edgar Poe* » (page 217) reste cependant vague : « *Je prends l'habitude de faire ce qu'elle fait, d'être comme elle est* ». C'est-à-dire? Ducharme aurait pu indiquer qu'elle est débordante d'énergie avant d'être soudainement attaquée par un mal mystérieux.
- Bérénice s'est « *coiffée à la Bovary* » (page 298) ; or on lit dans le roman de Flaubert (chapitre 2) : « Ses cheveux, dont les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses, étaient séparés sur le milieu par une raie fine, qui s'enfonçait légèrement selon la courbe du crâne ; et, laissant voir à peine le bout de l'oreille, ils allaient se confondre par derrière en un chignon abondant, avec un mouvement ondé vers les tempes ». Transformée par son arrivée en Israël, Bérénice déclare : « *Mlle Bovary, c'est moi.* » (page 329), parodie de l'affirmation de Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi. »
- « *Comme les soldats d'Hamilcar Barca, je fais des grimaces de tigre et je pousse des cris de tigre.* » (page 300) est un souvenir de "*Salammbô*" de Flaubert.
- Ducharme cite encore « *le poème de Banville intitulé "La Mère"* » (page 93). En effet, avaient paru en 1877 "*Roses de Noël*", petits poèmes écrits par le poète pour sa mère, Zélie, à l'occasion de son anniversaire pendant plus de trente ans.
- L'« *Héautontimoroumenos* » (page 101) est une allusion au poème de Baudelaire de ce titre, qu'il avait traduit par « le bourreau de soi-même ».
- Le « *U vert* » (page 75) est celui de "*Voyelles*" de Rimbaud, dont le poème "*L'éclair*" ("*Une saison en enfer*") est cité de façon inexacte dans « *L'échappons-nous?* » (page 334).
- Le « *poème de Verlaine où l'on voit deux collégiennes jouer ensemble au monsieur et à la madame.* » (page 346) est "*Pensionnaires*" (dans "*Les amies*", du recueil "*Parallèlement*").
- L'injure « *sale poule cochinchinoise* » est un souvenir de Lautréamont qui, dans "*Les chants de Maldoror*" dénonçait les « gloussements sonores de poule cochinchinoise aussi grotesques qu'on serait capable de l'imaginer » ("*Chant sixième*").
- « *Offensée et humiliée* » (page 82), « *offensée, humiliée* » (page 136) paraphrasent le titre du roman de Dostoïevski "*Humiliés et offensés*".
- La mention « *À l'ouest, rien de nouveau* » (page 373) reprend le titre du roman d'Erich Maria Remarque.
- Les chats de Mme Einberg sont nommés Mauriac (pages 65, 92) pour se moquer du grand romancier français qui était catholique comme elle l'est.
- L'indication par Bérénice : « *Christian [...] a promis de m'emmener au bout du monde.* » (page 150) est peut-être une allusion au titre du roman de Blaise Cendrars "*Emmène-moi au bout du monde*".
- « *Avoir un ami lâche, ce n'est rien, c'est bien mieux que d'attraper la scarlatine, que d'avalier de la mort-aux-rats, que de sucer de la naphtaline.* » (page 69) est les trois premiers vers du refrain de la chanson de Ray Ventura (paroles : André Hornez, musique : Paul Misraki, 1936) où l'on fait contre mauvaise fortune bon cœur car à toutes les mésaventures est opposé :
 - « Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine
 - Ça vaut mieux que d'avalier de la mort aux rats
 - Ça vaut mieux que de sucer de la naphtaline ».
- Sont surtout présentes des citations du poète romantique québécois Émile Nelligan (1879-1941) qui, elles, ne sont pas parodiques car Réjean Ducharme a déclaré éprouver pour lui « *une grande affection fraternelle* », voulant d'ailleurs qu'on prononce son nom à la française (indiquant bien : « *nez-lit-gant* »), comme, paraît-il le poète le prononçait lui-même pour s'opposer à son père irlandais. Ces citations jouent un rôle important mais sont souvent mal reproduites, sans respecter la forme des vers qu'on rétablit ici :
- la citation de la page 29 est celle de deux vers de "*Ténèbres*" :
 - « Je rêve tout le temps aux vaisseaux des vingt ans,
 - Depuis qu'ils ont sombré dans la mer des Étoiles »
- les « *sofas de Niphon* » (page 113) sont en fait, au vers 2 d'"*Éventail*", les « *sophas de Niphon* ».
- pages 203-204, le texte cité, qui est amputé de sa ponctuation et des quatre derniers mots, est le sonnet "*Hiver sentimental*" :

« Loin des vitres ! clairs yeux dont je bois les liqueurs,
Et ne vous souillez pas à contempler les plèbes.
Des gels norvégiens métallisent les glèbes,
Que le froid des hivers nous réchauffe les cœurs !

Tels des guerriers pleurant les ruines de Thèbes,
Ma mie, ainsi toujours courtisons nos rancoeurs,
Et, dédaignant la vie aux chants sophistiqués,
Laissons le bon Trépas nous conduire aux Érèbes.

Tu nous visiteras comme un spectre de givre ;
Nous ne serons pas vieux, mais déjà las de vivre,
Mort ! que ne nous prends-tu par telle après-midi,

Languides au divan, bercés par sa guitare,
Dont les motifs rêveurs, en un rythme assourdi,
Scandent nos ennuis lourds sur la valse tartare ! »

- « *Nous ne serons pas vieux, mais déjà las de vivre !* » est de nouveau cité deux fois page 373 où figure aussi « *Ma mie, cultivons nos rancoeurs !* », souvenir approximatif de « *Ma mie, ainsi toujours courtisons nos rancoeurs* » qu'on avait déjà lu page 277.

- « *Ô si gai que j'ai peur d'éclater en sanglots !* » (page 281) est le dernier vers de « *La romance du vin* » (poème mentionné page 114) qui commence en fait évidemment par « *Oh !* » et qui a peut-être inspiré la fin du chapitre 12 : « *Gai, luron, gai ! Je suis bouleversée.* » (page 61).

- « *Et juste où fut le corps s'élève une ancolie...* » (page 298) appartient au poème justement intitulé « *L'ancolie* » (dont tout le quatrain est cité dans « *L'hiver de force* », page 254).

- « *Par les eaux d'or des vases d'Égypte...* » (page 325) se trouve dans « *Pastels et porcelaines* ».

- « *Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif* » (page 229) est un vers du plus célèbre poème d'Émile Nelligan : « *Le vaisseau d'or* ».

Comme on le constate, les poèmes d'Émile Nelligan n'ont guère de couleur québécoise, même s'il est dit d'eux qu'ils « *goûtent l'eau d'érable* » (page 203), prise comme symbole du Québec, alors que Bérénice confie que, quand dame Ruby les lui imposait, « *ils avaient l'odeur aigre de mon haleine et ils m'écoeurait* » (page 203). On s'étonne aussi que Ducharme puisse le présenter comme « *le poète qui s'enfermait la nuit dans les églises pour crier ses poèmes à la Vierge Marie* » (page 203) car de tels poèmes ne sont pas présents dans le recueil publié. Mais le poète romantique joue un grand rôle dans « *L'avalée des avalés* » car Constance Chlore « *est amoureuse folle de Nelligan, d'Émile, le poète devenu fou à l'âge de devenir adulte* ». (page 203).

- Le poète dont il est question page 249 est un autre poète québécois, Henri de Saint-Denys-Garneau (1912-1943), et les phrases citées (mal !) appartiennent à son poème « *Spectacle de la danse* » où on lit plus exactement au début : « *Mes enfants vous dansez mal* » et à la fin :

« Or la danse est paraphrase de la vision
Le chemin retrouvé qu'ont perdu les yeux dans le but
Un attardement arabe à reconstruire
Depuis sa source l'enveloppement de la séduction ».

Les pays

Si « *L'avalée des avalés* » nous présente, par le point de vue de Bérénice, des aventures qui semblent d'abord très fantaisistes, le tableau devient de plus en plus réaliste : de la très improbable abbaye sur une île du Saint-Laurent, on passe à une Amérique du Nord de plus en plus véridique et, enfin, à une guerre en Israël qui est tout à fait historique.

Un lecteur qui ouvre le livre sans savoir qui est Réjean Ducharme (qui le sait vraiment?) découvre que la narratrice est la fille d'un juif et d'une catholique, qu'elle est juive tandis que son frère est catholique, tombe sur une mention peu explicite du Canada (page 16), apprend que les personnages vivent sur une île (la première mention en est page 29), qui est séparée du « *continent* » par un « *chenal* », qui se trouve dans un grand fleuve dont on apprend assez tardivement (page 255) qu'il s'agit du Saint-Laurent.

L'histoire se déroule donc au Québec, mais ce nom n'est jamais donné.

Si le lecteur se renseigne, il apprend que Ducharme a justement vécu sur l'île Saint-Ignace, une des îles de Sorel, à l'entrée du Lac Saint-Pierre. Mais il a exercé sa fantaisie aussi sur la géographie car, selon lui, de l'île, on pourrait voir, d'une part, une grande ville et, d'autre part, « *le fleuve entrer dans l'océan* » (page 30), ce qui est impossible. Ducharme prétend aussi : « *Ici, le fleuve s'ouvre si grand que les rivages ne soulignent plus que d'une barre estompée les confins de l'azur et des eaux.* » (page 79) ; mais, dans la réalité cela ne se produit qu'à plusieurs centaines de kilomètres plus loin.

Sur l'île se trouve un village dont l'école est tenue par des professeurs qui sont des juifs : le « *rabbi* » Schneider et Rébecca Ruby, où les camarades de Bérénice s'appellent Constance Cassman (un nom potentiellement juif), « *Anna, Paula, Louisa, Albert, Bill, Sam, Gloria, Jack* » (page 112), tandis que les Einberg ont des voisins et amis qui s'appellent Jovich (page 149) et Glengarry (page 175), tout ceci relevant de la plus haute fantaisie car cette région du Québec est uniquement peuplée de francophones, et on ne trouve de juifs ashkénazes guère qu'à Montréal.

La grande ville ne peut être que Montréal qui, sans être nommé, est évoqué par le quai « *qui s'appelle Victoria* » (page 152), par « *l'Elga Dan, paquebot danois* » (page 152 : ce bateau était célèbre dans les années soixante car, chaque année, son capitaine obtenait une « canne à pommeau d'or » pour être entré dans le port le premier après l'hiver), par « *le Conseil des Ports nationaux* » (page 152 : il « *annonce que le port rouvrira deux semaines plus tôt que d'habitude la saison prochaine* »), par la raffinerie de pétrole (pages 157-158) qui pourrait être l'une de celles que connaissait l'Est de l'île de Montréal, par l'arrivée de Bérénice à Dorval (page 297), par la tour de Radio-Canada (page 318), par le quotidien de Montréal "La Presse" qui est appelée "La Pressée" (page 323). Mais il semblerait que le « *magnifique ossuaire de la Hêtraie* » (pages 227, 298) est imaginaire.

Différents éléments de la réalité québécoise apparaissent au fil du texte :

- Les mesures de longueur : « *pieds* » (page 288) - « *miles* » (page 157 : le mot est-il orthographié ainsi, à l'anglaise, du fait d'une intervention de l'éditeur français? Au Québec, on emploie le mot « mille » qui est bien français !), et de surface (« *acres* » [pages 91, 329]).

- L'hiver : la fièvre que donne la première neige (page 209) – la cruelle mésaventure : « *L'an dernier, aux premiers froids, j'ai mis ma langue sur le corbeau de la grille et elle y est restée collée.* » (page 51) – le paysage : « *un épais frimas poudrait les terres et les sables métallisés* », « *le fin dallage de jais* » qu'est la glace (page 52) - le patinage (pages 54-57). En Israël, Bérénice se plaint : « *Il n'y a pas d'hiver par ici. J'éprouve une nostalgie plus impérieuse chaque jour du parfum âcre, presque acide, de cette saison. J'ai un mal de plus en plus fiévreux de ces nuits où, ouvrant les paupières dans le silence de l'abbaye, je sentais le froid me marcher sur les yeux.* » (page 353).

- Le piégeage des animaux à fourrure : l'ondatra que « *les mâchoires de fer ont saisi par une patte* » (page 68).

- Les bélougas capturés dans le Saint-Laurent, l'arrivée à New York « *comme des baleines dans un aquarium* » (page 186) étant le souvenir du film "Pour la suite du monde" (1962) de Pierre Perrault où ce que les habitants de l'Île-aux-Coudres appellent des « marsouins » sont apportés à New York.

- Le hockey, le « sport national » : « *Nous nous congratulons et nous étreignons comme des joueurs de hockey qui viennent de marquer un point* » (page 200).

- La récolte de la sève de l'érable : les poèmes de Nelligan « *goûtent l'eau d'érable* » (page 203).

- Les tavernes dont il nous est rappelé, au passage, qu'en ce temps-là elles étaient interdites aux femmes (page 325).

Inutile de préciser que l'abbaye est totalement imaginaire, comme l'est aussi son passé, Ducharme se livrant à une débauche architecturale et pseudo-historique :

- « *L'abbaye de pierres sèches que nous habitons est assez grande pour s'égarer. Ses quatre toits de tuiles rouges sont plus pointus que des fers de hache, plus escarpés que des falaises. [...] Ils s'entrecoupent de telle façon qu'à vol d'oiseau l'abbaye a l'air d'un crucifix.* » (page 30).
- Il y a des « *échauguettes* », dans lesquelles « *les nonnes se mettaient [...] pour tirer sur les Indiens* » (ce qui pourrait être le souvenir de l'épisode historique où s'illustra Madeleine de Verchères).
- Elles auraient « *exploité le charbon et le fer* » (page 30) qui, en fait, sont absents de cette région ; mais demeure « *un treuil de carrier* » qui avait été construit dans ce but.
- Elles auraient eu une abbesse, « *la pauvre Mère Saint-Denial* », qui aurait manqué à ses devoirs, sa cellule s'ouvrant sur des milliers de rats, et l'exorciseur y découvrant « *deux squelettes carbonisés* » (pages 61-64).
- L'abbaye comporte une chapelle, une « *abside* » (page 102), une « *crypte* » (page 83).
- La famille vit dans un décor baroque : « *Les épais rideaux de velours ont été tirés sur les fenêtres creuses. Seuls les pâles lustres de diamants jaunes, qui pendent comme par subterfuge du fond des ténébreux entre-deux, jettent un peu de clarté. Des rinceaux gris courent et s'entrelacent sur les trumeaux noirs. La rare clarté luit sur le parquet verni. L'abbaye a quatre ailes. Nos chambres occupent l'aile orientée vers le plus large du fleuve. La chambre de Chat Mort est sous les toits, juste au-dessus de l'eau. Elle dort sur des peaux de lama entassées sur des dalles grises et noires. Les rayons de la lune s'irisent en passant au travers de la mosaïque qui tient lieu de mur, mosaïque où Chat Mort, sans se soucier de leur ordre, a soudé les unes aux autres les pièces des vitraux de la chapelle.* » (page 33).
- « *Chat Mort siège dans la stalle large et haute de l'évêque itinérant* » où se trouvent « *des lions damasquinés* » (page 31), « *la chaise monumentale de l'évêque errant* » (page 96). Elle boit son cognac dans un « *vidrecome* » (page 140).
- Vient y passer ses vacances d'hiver une cousine, « *la grande-duchesse de Mingrêlie* », arrivée de Dniépropétrovsk (page 52).
- Un été sont reçus des cousins « *de Pologne, de Russie et des États-Unis* » (page 74) avec lesquels, sur un « *cotre* », se fait un voyage où « *les uns sont coiffés d'un pétase, les autres d'un morion [...] Il n'y a pas deux boucliers pareils, mais nous en portons tous un. Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimenterre de bois ou un yatagan de bois. [...] Chat Mort paraît. Elle porte un casque gaulois, à deux cornes, du genre écrou à oreilles. Comme par hasard, elle est armée, l'ayant cavalièrement fiché sous une large ceinture d'orfèvrerie, du grand pistolet à rouet de cuivre ciselé qui constitue la plus belle pièce de la panoplie dont Einberg est si jaloux. [...] Ce n'est qu'un jeu, mais tout se déroule selon les meilleures traditions navales. [...] Nous hissons notre pavillon, "tranché de pourpre et de sable à un squelette d'argent dépourvu de tête". [...] La voilure [la coquille est corrigée] bat dans les airs, comme si notre nef voulait s'envoler. Le gabier a déployé son télescope. [...] Ohé ! du gaillard ! [...] Raidissez la voile ! [...] quatre bordées de quatre-vingt-dix-sept canons. [...] Assise sur le gui... » (pages 78-80)*

D'autres pays sont mentionnés :

- Le Canada : Bérénice est « *renvoyée au Canada* » (page 253) ; fuyant New York, elle atteint « *la frontière canadienne* » (page 266) ; en Israël, elle « *fréquente surtout la colonie canadienne* » (page 332). Chamomor veut faire une « *croisière de deux semaines sur les Grands Lacs* » (page 90). « *Nahanni* », mot qui est lancé trois fois page 374, est, en fait, le nom d'une rivière des Rocheuses canadiennes comme la rivière Ellice qui « *glisse des Barren Grounds et se répand dans le golfe de la Reine-Maud, au sud, très au sud de la terre du Prince-Patrick.* » (page 81), la mention de cette rivière des Territoires du Nord-Ouest étant d'ailleurs tout à fait oiseuse, ne servant qu'à produire un effet de surprise au début du chapitre 17, et permettant un effet de discontinuité avec la mention suivante, elle aussi gratuite ! Les « *Barren Grounds* » deviennent les « *Barren Lands* » page 257. Des gloires canadiennes sont mentionnées : la réelle Barbara Ann Scott, championne canadienne de patinage dans les années 40 (page 57) et la fictive Kimberley Ann Jones, la nageuse qui part de Port Hope (ville d'Ontario) vers la Finlande (page 303).

- Les États-Unis : Bérénice se rend en Californie et séjourne à New York dont le tableau se limite d'abord au « *columbarium prismatique à dix cages* » (page 186) qui est « *parallèle et perpendiculaire* » (page 283) ; puis le récit de l'escapade avec Constance Chlore (pages 223- 224) ne donne que l'idée d'une ville moderne grotesque et effrayante. Zio traverse Manhattan pour aller « *faire sa pieuse et traditionnelle trempette* » dans l'Hudson (pages 239-240). Bérénice et Dick Dong marchent jusqu'à des docks qui pourraient se trouver en n'importe quel port (pages 247-248). Elle va à « *l'école Eisenstein* » (est-ce un clin d'œil au cinéaste soviétique?) dont on apprend le nom quand elle en est « *chassée pour toujours* » (page 265). On peut supposer que, dans cette métropole cosmopolite, se trouve « *un cinéma polonais* » (page 275). Ce qui est sûr, c'est que les pharmacies ont bien un comptoir où l'on peut prendre des glaces, un autre où l'on peut trouver « *une dague* » (page 279). On découvre cela lors de l'escapade avec Constance Kloür qui fait traverser « *Central Park* », passer par « *Fifth Avenue* » (page 278), par le tunnel Lincoln (page 279). Alors que le phénomène y est rare, Ducharme fait tomber sur la ville une neige abondante pour célébrer « *la fièvre que donne la neige de la première fois qu'il neige* » (page 209). Une moquerie est exercée à l'égard de la politesse conventionnelle des Américains : « *Glad to know you. Hope you'll like it here. Come on. Let me show you your room.* » (page 187). Il est évidemment impossible que Bérénice, qui subit ses premières menstruations, « *rencontre le néon familial qui annonce : "Cordonnier"* » et y voie : « *Cochonnerie* » (page 219) : cette hallucination possible en français ne l'est pas en anglais !

- La Pologne : De la Polonaise Chamomor, qui toutefois porte le nom de Brückner qui n'a rien de polonais, il est dit que « *souvent, elle est soûle.* » (page 29), ce qui reprend les expressions traditionnelles « boire comme un Polonais », « être soûl comme un Polonais ». Les « *cousins polonais* », comme il se doit, « *dansent des quadrilles polonais* » (page 59), tandis que Mingrèlie fait « *danser une polka* » (mot qui signifie « la Polonaise ») (page 99). Christian fait un séjour à Walbrzych, en Silésie, ce qui fait qu' « *il parle français avec l'accent polonais* » (page 237).

- La Mingrèlie : Ce pays de la Transcaucasie qui correspond à l'ancienne Colchide n'est évoqué que par le biais de la prétendue « *grande-duchesse de Mingrèlie* » (titre tout à fait improbable dans cette région) qui viendrait de Dniépropétrovsk (page 52), qui est en fait une ville d'Ukraine.

- La Russie : Elle est évoquée quand, de façon tout à fait inattendue et inutile, Bérénice imagine que « *les Khazars menacent dangereusement notre arrière-garde.* » (page 221). Est plus vraisemblable le nom du « *ballet "Krostyn"* » (page 285) dont l'une des « *maîtresses* » est « *une chaude Slave* » (page 289).

- Le Luxembourg a droit à une petite place (proportionnelle à sa superficie !) parce que Ducharme prétend qu'une « *Académie luxembourgeoise* » pourrait attribuer à Bérénice « *la croix Danebrog* » (page 348). Mais l'ordre Danebrog est danois, a été fondé en 1219 par le roi Valdemar II en mémoire d'une bataille gagnée sur les Estoniens, dans laquelle apparut un étendard miraculeux dit Danebrog, qui rallia les fuyards !

- L'Afrique n'est présente que par la mention d'un « *scout zoulou* » (page 71), des « *Niams-Niams* », qui vivent aux confins du Congo et du Soudan (page 73), des « *lèvres de Kabyle* » (page 140) de Chamomor, du désert du Sahara (page 246).

- L'Asie offre les « *poulpes blancs* » de « *l'archipel Amani, au sud du Japon* » dont on apprend que « *les pêcheurs de perles qui peuvent seuls attraper ces poulpes blancs sont des Aïnos encore barbares qui les ont déifiés.* » (pages 306-307). « *Le désert du Kyzil-Koum* » (page 81) est un désert d'Ouzbekistan en effet célèbre pour ses « *sables rouges* ». Est évoqué aussi « *le désert de Gobi* » (page 246). « *L'Aral* » (la mer d'Aral) et « *une montagne de l'Elbourz* » sont simplement cités page 247, comme l'est l' « *Annapurna* » (page 265), montagne de l'Himalaya. « *La Yakoutie* », où Bérénice est prête à aller chercher son « *pomographe favori* » (page 282), est en fait la république de Sakha, en Sibérie. L'Arménie avec ses rivières, l'Araxe et la Koura (page 240), son mont Ararat (si on peut «

se sentir porté vers le mont Ararat par le hors-bord de Noé » [page 114] c'est que, selon la Bible, l'arche de Noé aurait abouti sur le flanc de cette montagne) est le lieu d'origine de la famille Einberg. D'Israël la géographie est quelque peu évoquée : « le lac de Tibériade » (page 326), le parcours de l'avion qui amène les Canadiens, parcours, toutefois, peu probable : « Ils vont arriver à Tel-Aviv vers minuit, s'ils ne tombent pas dans la Mer Morte en cours de route. » (page 130) ; la Mer Morte est au-delà de Tel-Aviv !

L'Histoire

Dans ce roman où le judaïsme tient une grande place, la Bible est un puits de références :

- Yahveh, le Dieu des juifs, est souvent mentionné. De façon respectueuse par Zio, dont la famille mange « à la table de Yahveh » (page 253), qui affirme : « Yahveh a doué cette enfant d'une grande énergie. Il lui réserve sans doute un grand destin. » (page 256). De façon sacrilège par Bérénice ; elle déclare : « Je ne marcherai pas avec Yahveh. » (page 24) - pour elle, Christian « plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh. » (page 81) - elle se rebelle : « Je ne suis la servante ni des présidents des pays de la terre, ni des Yahveh des pays du ciel. » (page 235) - « Si Yahveh les veut tellement, mes prières, il n'a qu'à venir les prendre au fond de mon œsophage ! » (page 239) - « J'ai cru à Yahveh pendant deux jours et j'en ai eu plein mon casque. » (page 329). Apparaît aussi un autre des noms d'Yahveh : « Et il se lève, le véritable Adonaï. » qui est censé prendre la parole alors que c'est encore Bérénice qui s'exprime (page 311).
- Sont parodiées les généalogies fastidieuses qu'on trouve dans la Bible (pages 111, 178, 211-212).
- « Elle demeurera sept jours dans son impureté et quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir. » (page 219) est le verset 19 du chapitre 15 du "Lévitique", un des livres de la Bible, comme le sont « "le Livre de Ruth" » (page 178) et le "Cantique des cantiques", d'où vient que les dents de Chamomor sont « un troupeau de brebis qui remontent du lavoir » (page 140).
- Sont évoquées différentes figures bibliques : « Noé [...] Lamech [...] Mathusalem [...] Hénoch [...] Malaléel [...] Jared [...] Caïnan [...] Énos [...] Seth [...] Adam » (page 111) - « David » (page 108) - les noms de Rebecca Ruby et d'« Éliézer, l'éteint mari de l'incendiée Rébecca » s'expliquent ainsi : « Dans la Bible, Éliézer est le valet de Rébecca » (page 113) - « Asalephuni » dont Bérénice constate qu'elle n'est que nommée dans les "Chroniques", qu'elle ne fut qu'une sœur (« Asalephuni était la sœur de Jezrahel, Jéséma, Jébédos, n'était que ça, ne faisait qu'être ça. Elle passait les vingt-quatre vingt-quatrièmes de son temps à être la sœur de Jezrahel et des deux autres. Comme c'est beau ! » [page 212]) - Josué, le conquérant de la Terre Promise, à travers « le nouveau Josué » qu'est Graham Rosenkreutz (page 356) - Holopherne, avec « un coq qui vient de subir le sort d'Holopherne » (page 210) car ce général de Nabuchodonosor fut en effet décapité par l'héroïne juive Judith, qui, elle, est évoquée au moment de l'éclatement de la guerre entre Israël et les Arabes (page 108), Bérénice s'identifiant à elle : « Donnez-moi au moins, comme à Judith, un couteau ! » (page 328), proclamant aussi : « J'ai entendu l'appel de Moïse, de Josué, des Juges et des autres. » (page 328).
- « Sept fois septante ! » (page 180) est un souvenir de « septante fois sept fois » qui est le nombre de vengeances de Lamech (dans la "Genèse") et de pardons que Jésus demande à Pierre (dans l'évangile de Matthieu).

La mythologie grecque :

- Zio (dont le nom, s'il signifie « oncle » en italien, pourrait aussi être une contraction de « Zeus » [dieu suprême du panthéon hellénique] et de « Zéro ») est comparé à « Jupiter » et « aurait donné un coup de ses foudres » (page 253). À propos de Zeus (Jupiter pour les Latins), Bérénice se souvient : « J'ai lu que Ganymède était le plus beau des mortels et qu'ayant pris la forme d'un aigle, Zeus ou l'autre (Jupiter) l'enleva pour en faire l'échanson des dieux » (page 217).
- Elle évoque « le char de Phaéton » (page 142) qui est le soleil.
- Elle proclame : « Je monterai Pégase [cheval ailé] et monterai à l'assaut de l'Olympe [séjour des dieux], comme les Titans [demi-dieux], comme Ajax d'Oïlée [qui ne fut pas un Titan], comme Bellérophon [qui ne fut pas un Titan mais dompta le cheval Pégase] » (page 162) - « J'ai une fois

deux bras et une fois deux jambes, comme Bellérophon, comme Achille d'Oïlée, dit le petit Achille [?] » (page 345).

- Elle est comparée à « *Thyeste* » [personnage à l'origine des Atrides] dont il est dit (fine plaisanterie?) qu'il « *a deux fois une oreille* » (page 347).

- « *À plat ventre* » sur le macadam, et sentant « *la chaleur du sol [la] pénétrer, exciter [son] sang* », elle déclare « *Je suis Antée* », s'identifiant donc au géant qui reprenait des forces chaque fois qu'il touchait le sol (page 249).

- « *Les grosses gouttes de la pluie s'étant aurifiées* », elle confie : « *Comme Danaé, je sens mes entrailles s'épanouir* » (page 290) car celle-ci fut fécondée par une pluie d'or.

- Elle propose à Christian : « *Nous mourrons tragiquement, comme Thisbé et Pyrame, par exemple, comme Castor et Pollux.* » (page 325), les premiers étant deux jeunes Babyloniens dont l'amour connut sa fin tragique du fait d'un double malentendu, les seconds étant deux frères jumeaux dont seul le premier fut tué dans un combat.

- C'est bien d'Ulysse et du Cyclope, d'Hercule et du sanglier d'Érymanthe, du Minotaure, dont elle parle pages 356-357, même si leurs noms sont déformés !

- « *Une vieille femme dans la rue* » la « *faisait penser à Melpomène* », tandis que Gloria pensait à « *Thalie* », c'est-à-dire à la muse de la tragédie et à la muse de la comédie (page 360), ce qui rend leur disparité de tempérament.

- Si Mingrèlie se défend : « *Je ne suis pas une Gorgone* » (page 87), c'est que les Gorgones changeaient en pierre quiconque les fixait ; aussi invite-t-elle Christian à la regarder.

- À propos de Chamomor, qui n'est qu'une « *amazone* » au sens de « cavalière », il est rappelé que « *les amazones* [peuple de femmes chasseresses et guerrières : le mot devrait avoir une majuscule] *se brûlent le sein droit.* » (page 99).

- « *L'hercule de Crotone* » de la page 96 semble désigner Milon de Crotone, célèbre athlète grec.

La Grèce antique :

- Bérénice veut voir au fond du verre de Chamomor « *une ville mycénienne* » (de cette première civilisation hellénique qui construisait des murailles avec de gros blocs), « *l'Atlantide* » (mythique île qui aurait été engloutie à la suite d'un cataclysme) (page 146).

- Elle évoque des personnages de la mythologie : « *Je monterai Pégase* [cheval ailé doté de pouvoirs surnaturels] *et monterai à l'assaut de l'Olympe* [montagne où se trouve le palais de Zeus, et où se réunissent les dieux], *comme les Titans* [demi-dieux qui luttent contre les dieux], *comme Ajax d'Oïlée* [roi des Locriens], *comme Bellérophon* [héros qui réussit à dompter Pégase, tua la Chimère et vainquit les Amazones]. » (page 162).

- La guerre de Troie transparait à travers la plaisanterie « *la guerre de Trois.* » (page 169).

- Il est fait mention des « *Apothètes* » (page 363), gouffre où les Spartiates jetaient les enfants qui n'étaient pas beaux ou pas assez robustes.

- Bérénice se souvient : « *Il y a en qui, comme Léandre, traversent l'Hellespont à la nage* » (page 162) ; en effet, cet amant, toutes les nuits, nageait de la rive asiatique du détroit des Dardanelles à la rive européenne pour rejoindre Héro.

- Elle prend pour référence « *les supplices infligés par Phalaris* » (page 162), ce tyran d'Agrigente faisant mourir ses ennemis dans un taureau d'airain chauffé à blanc ; plus loin, elle s'y voit : « *Je rôtis, moitié vivante moitié morte, dans un taureau d'airain où je me suis moi-même mise.* » (page 234).

- Elle rappelle que « *Empédocle se jeta dans la bouche du volcan Etna* » (page 314), ce philosophe d'Agrigente étant selon la tradition un personnage aux allures excentriques et orgueilleuses qui se serait en effet donné la mort en se jetant dans l'Etna.

- Elle voudrait être jugée aussi belle que les « *femmes de Praxitèle* » (page 342), sculpteur athénien auteur d'une fameuse "Aphrodite".

- Jerry de Vignac « *zézaie comme Alcibiade* » (page 285), élève de Socrate, général et homme politique athénien.

La Perse :

- « À Cunaxa, nous courrons parmi les ruines de la défaite de Cyrus » (page 324), ce prince perse ayant été vaincu dans cette bataille où il employa des mercenaires grecs, les Dix Mille, qui étaient conduits par Tissapherne, d'où : « Je nous vois nous baisser pour ramasser le fer qu'a perdu le cheval de Tissapherne quand il s'est mis à poursuivre les Dix Mille » (page 324) dont la retraite (« la retraite des Dix Mille » déjà évoquée page 129) fut racontée par Xénophon, d'où : « La plume de Xénophon elle-même ! La plume d'oie qu'il trempait dans son sang pour être historien ! » (page 324).

L'Égypte ancienne :

- Bérénice courant « après toutes les Bérénice de l'histoire » lit dans un dictionnaire : « Bérénice d'Égypte a épousé son frère, Ptolémée Évergète, et s'est fait assassiner par son fils, Ptolémée Philopator. » (pages 216-217).

- Toujours dans son dictionnaire, elle trouve ces mots : « Chénopodiacées. Chensi. Chenu. Chenyang. Chéops. Chéphren. » et décrète : « Six pyramides ! » alors qu'évidemment seuls les deux derniers sont des noms de pyramides. Elle continue : « La chaussée des pharaons, j'imagine, s'enfonçait entre deux rangées de sphinx debout s'appuyant sur les pattes l'un de l'autre pour former arche. Je vois des sphinx de métal rouge grands comme des séquoias. » (pages 364-365), la vérité étant teintée d'extravagance.

- « Les colosses de Memnon, d'une conception mystérieuse, chantaient aux chocs de la lumière. » (page 337) : en effet, lorsque la pierre s'échauffait aux premiers rayons du soleil, elle rendait un son musical (c'était, disait-on, la voix de Memnon qui saluait sa mère, l'Aurore).

La Rome antique :

- « Il faut détruire Carthage ! » (page 265) est ce que répétait avec insistance Caton l'Ancien au II^e siècle av. J.-C..

- « Jusques-à-quand-Catilina » (page 101) est un souvenir des "Catilinaires" de Cicéron, une série de quatre célèbres discours où il attaquait Catilina, qui conspirait contre la République romaine, le premier commençant par « Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra? » (« Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu, enfin, de notre patience? »). Sont évoquées aussi la rivalité de Cicéron avec Verrès (page 136) et son « éloquence » (page 242).

- Christian fait « face au confessionnal comme César au Rubicon », puis « Christian a franchi le Rubicon » (page 173), allusions au passage de ce fleuve qui ne pouvait, sans ordre du Sénat, être franchi par un général romain et ses troupes, interdiction que César transgressa, « franchir le Rubicon » signifiant « se décider de manière irrévocable ».

- Dans « Je veux, je me lève, j'y vais » (page 260), on peut voir un pastiche du « Veni, vidi, vici » de César.

- « Caligula vécut pendant vingt-neuf ans » (page 295) : il échappa donc à l'« adultérie ». Bérénice s'identifie encore à ce tyran extravagant en annonçant : « Je me ferai appeler Caligula, comme celui qui déploya ses soldats face à la mer et leur ordonna de charger. » (page 335), événement étrange (et dont il est étonnant que Ducharme ait eu connaissance) par lequel l'empereur romain aurait voulu faire comme les Celtes (il en comptait beaucoup dans son armée) qui affrontaient la mer démontée, certains se jetant les armes à la main contre les vagues, et tenant tête à leur déferlement, en agitant leurs épées dégainées et leurs lances.

Les débuts du christianisme :

- Au souvenir de « la croix du Christ à la surface du Calvaire » (page 164) se joint celui de « Bérénice, fille d'Agrippa Ier » qui a « assisté sans broncher à la condamnation d'un des apôtres du Christ » (page 217) : elle fut, en effet, la fille d'Hérode Agrippa Ier (-10, 44), roi de Judée, petit-fils d'Hérode le Grand, neveu d'Hérode Antipas.

- « Tarcisius étreignait son ciboire » (page 334) car il fut un martyr chrétien qui aurait vécu au III^e siècle dans l'Empire romain, mais dont l'existence ne nous est connue que par une inscription figurant sur le tombeau du pape Damase Ier, dans les catacombes de Saint Callixte : « Tarcisius portait les sacrements du Christ. C'est alors qu'une troupe d'excités le pressa de les montrer aux impies. Il

préféra donner sa vie plutôt que de montrer à ces chiens enragés les célestes membres. » Plus tard, l'Église le donna en exemple aux enfants de chœur.

Le Moyen Âge :

- « *Gautier Sans-Avoir* » (page 73) est un personnage historique : seigneur de Poissy, il fut, avec Pierre l'Ermitte, un des meneurs de la "Croisade populaire", partie en avant-garde de la première croisade, bien avant la mise en marche de celle des nobles et seigneurs. Gautier et ses bandes de paysans pauvrement armés traversèrent les territoires du Saint-Empire, du royaume de Hongrie et de la Bulgarie alors province de l'Empire Byzantin, séparément des troupes de Pierre l'Ermitte. Après avoir traversé l'Allemagne et la Hongrie sans incidents, ils pillèrent Belgrade, ce qui leur valut des représailles. Nombre d'entre eux furent massacrés par les Bulgares. Pierre l'Ermitte et Gautier unirent leurs forces à Constantinople où l'empereur Alexis Ier Comnène, peu soucieux de voir rester dans sa capitale ces gens de sac et de corde peu disciplinés, leur fournit le transport au-delà du Bosphore. Malgré les conseils de prudence et de modération de Pierre l'Ermitte, les croisés attaquèrent immédiatement les troupes turques qui les mirent en pièces. Pierre avait pu regagner Constantinople, mais Gautier périt avec ses compagnons à Civitot, près de Nicée : tombé « *glorieusement sous les murs de Nicée* » peut donc être considéré comme exact. Par contre, c'est évidemment avec la plus haute fantaisie que Ducharme imagine cette croisade comme ayant eu lieu « *contre les Niams-Niams* », qui vivent aux confins du Congo et du Soudan !

- « *Récarède Ier, roi des Wisigoths d'Espagne* » le fut de 586 à 601, se convertit au catholicisme, d'où l'allusion d'Einberg (pages 132, 133).

- Saint Honorat (page 354) est traité avec une désinvolture impie comme faisant l'amour avec sa « *grosse nourrice laide* » (page 355).

- Bérénice passe « *la nuit dans "Le Livre de Marco Polo"* » (page 107) qui est, en fait, "*Le livre des merveilles du monde*" que le voyageur italien qui, au Moyen Âge, est allé jusqu'en Chine, écrit en français.

- Au Moyen Âge fut construit, à Alken en Belgique, le château de Thurandt, « *château fleuri de mille tours, poivrières, salières et vinaigriers* » ! (page 302).

Au monde musulman appartiennent le « *géant noir gardien des génies malfaisants* » (page 43), qui est un souvenir des "*Mille et une nuits*", et « *Abou-Djafar el Mançour, c'est-à-dire l'Invincible* » (page 348) qui fut le deuxième calife abbasside (754-775).

L'Histoire de l'Italie est utilisée pour illustrer la division de la famille Einberg entre juifs et protestants par celle entre Guelfes et Gibelins qui étaient, dans l'Italie du Moyen Âge, les uns les partisans de l'empereur, les autres les partisans du pape. D'où : « *l'équilibre entre les Guelfes et les Gibelins* » (page 75) - « *Bons et Méchants (Guelfes et Gibelins)* » (page 95) - « *Mme Glengarry, la grande réconciliatrice, l'amie du Guelfe comme de la Gibeline [...] se pend aux lèvres du Guelfe. Le Guelfe [...] Le Guelfe [...]* » (page 175).

L'Histoire du Portugal est évoquée à travers le don d'une carafe fait « *par un Bragance* » (dynastie royale du pays) à « *une gitane aïeule de la première femme de Zio* » (page 280), union improbable qui, à elle seule, pourrait faire l'objet d'un roman !

Le XVIe siècle : Bérénice s'imagine sur une caravelle, navire des conquistadors (page 160), mais, quand le navire est de nouveau évoqué, c'est avec fantaisie : « *Sautons dans la première caravelle. - Jetons-nous dans le prochain trois-mâts.* » (page 222).

- « *Coligny grignotait des cure-dents.* » (page 212) est un trait de ce chef des protestants qui fut victime du massacre de la Saint-Barthélémy. Ducharme a dû le lire dans "*La reine Margot*" d'Alexandre Dumas : « L'amiral [...] avait oublié, pendant deux heures, de mâcher son cure-dent, occupation à laquelle il se livrait d'ordinaire depuis deux heures de l'après-midi, moment où son dîner finissait, jusqu'à huit heures du soir, moment auquel il se remettait à table pour souper. »

Pour le XVIIe siècle, il est fait allusion à la « *guerre de Trente Ans* » (page 39) pour parler du conflit entre le juif Einberg et la catholique Chamomor ; c'est qu'elle fut une guerre de religions, entre catholiques et protestants, idée qui est reprise avec « *le procès de Trente Ans qu'elle livre à Einberg* » (page 136).

L'Histoire du Canada :

- Il fut « *appelé Nouveau Monde* » (page 208).
- Il y fallut lutter contre les Indiens : il est question « *des échauguettes* » de l'abbaye : « *Les nonnes se mettaient dedans pour tirer sur les Indiens.* » (page 30).
- En 1649, les Hurons y firent subir le martyre à un jésuite venu les évangéliser : « *Le père Brébeuf n'a pas crié quand les Indiens lui ont passé au cou leur collier de fer chauffé à blanc. Émerveillés du courage du frêle Visage Blanc, les rudes guerriers se sont disputé son cœur. [...] Les Indiens savaient que le père Brébeuf souffrait, mais ça ne leur suffisait pas. Ils voulaient qu'il crie, qu'il gesticule, qu'il perde possession de lui-même, que son orgueil défaille.* » (pages 51-52).
- D'octobre 1815 à mars 1816 (et non « *en novembre 1893* »), Lagimonière, « *l'intrépide trappeur métis* », parcourut en effet la distance entre Winnipeg et Montréal pour apporter un « *important parchemin* » à « *Lord Selkirk* » (pages 352-353).

Le XIXe siècle :

- De l'empereur des Français, il n'est retenu que ce détail amusant : « *Napoléon portait son bicorne de travers.* » (page 212).
- Il est fait mention du « *Congrès de Troppau* » (page 335) qui réunit, en 1820, les cinq puissances de la Sainte-Alliance qui décidèrent de mettre un frein, soit par la médiation, soit par la force, aux nouvelles calamités qui menaçaient l'Europe.
- Bérénice justifie sa haine universelle par l'exemple de la haine féroce qu'ont les Grecs pour leurs conquérants pendant des siècles, les Turcs (page 375).
- L'affaire Dreyfus semble bien être évoquée à travers : « *Ne fondons pas la haine sur les données d'un bordereau* » (page 375), puisque ce fut sur la simple ressemblance entre l'écriture d'Alfred Dreyfus et celle trouvée sur un bordereau au ministère de la Guerre que ce juif qui se trouvait dans l'armée française fut injustement accusé d'espionnage en faveur de l'Allemagne.

La Deuxième Guerre mondiale :

- Elle a vu Hitler ordonner l'extermination par les nazis de cinq millions de juifs, ce qu'on appelle la Shoah ou l'Holocauste ; d'où ces mentions par l'iconoclaste Bérénice qui « *salue à la Hitler* » (page 182) : « *les mains tatouées de numéros de camps de concentration* » (page 129), « *le père, la mère, les frères et les sœurs* » de Gloria qui « *furent incinérés par la Gestapo* » (page 363).
- Pendant la guerre, s'est manifesté l'antisémitisme des Polonais qui sont de trop bons catholiques pour ne pas être les ennemis des juifs. Ainsi, les colonels Brückner (ce qui n'est pas un nom polonais !) ont-ils collaboré avec les nazis « *au début de la dernière guerre* » (page 131). Au cours de la guerre, le juif Einberg, soldat de l'armée canadienne (qui, en fait, ne s'est jamais rendue en Pologne), fut blessé, Bérénice disant : « *Il a été blessé à une guerre* » [page 23], l'indétermination marquant son mépris ; blessé d'« *un éclat d'obus* » qui l'a laissé boiteux. À la fin de la guerre, il rencontra une catholique polonaise, Mlle Brückner, qui avait treize ans :
 - « *Tu n'étais pas si dédaigneuse quand je t'ai trouvée, à Varsovie, dans l'égout. Tes frères, MM. les colonels, collaboraient. Tes frères, MM. les Polonais, venaient de te violer... Je t'ai donné du chocolat. Tu avais si faim que tu l'as mangé dans ma main.*
 - *Oui, mes frères collaboraient ! Et j'aurais dû collaborer avec eux ! À quatre nous aurions tué plus de juifs ! Il en resterait moins aujourd'hui. Vous ne seriez peut-être pas de ceux qui restent.*
 - *Je t'ai offert une cigarette. Tu étais si affamée que tu l'as mangée.*
 - *J'étais folle, Mauritius Einberg ! Le désespoir m'avait rendue folle. J'avais treize ans. J'étais venue dans cet égout pour résister. J'avais dû rompre avec des frères que j'adorais. Et ces bêtes m'ont reconnue, se sont jetées sur moi. Ils croyaient que je venais espionner. Quand vous m'avez trouvée, j'avais perdu la raison. Vous l'avez vu. Et vous en avez profité ! Quand vous m'avez*

épousée, un mois plus tard, j'étais encore folle ; et vous le saviez ! Vous avez abusé d'une petite fille de treize ans qui, en plus, avait perdu la raison ! À votre place, je ne remuerai pas cette hideuse cendre. » (pages 104-105).

En effet, un soulèvement armé contre l'occupant allemand, organisé par la résistance polonaise, eut lieu à Varsovie du 1er août au 2 octobre 1944, où le réseau des égouts fut utilisé (comme on le voit dans *"Kanal. Ils aimaient la vie"* (1957), le film d'Andrzej Wajda.

L'antisémitisme des catholiques polonais s'est perpétué après la guerre. Bérénice révèle : *« Einberg me dit que, parce que je suis juive, les Polonais m'en veulent. Ils ne seraient pas bien méchants mais, comme tous les Gentils [les non-juifs], l'histoire, la propagande et la jalousie les porteraient d'une façon irrésistible à vouloir du mal à ma race et à ma personne. Bérénice, ma fille, méfie-toi, garde tes distances. S'ils veulent te faire penser qu'il est honteux d'être juif, ne te laisse pas faire. Bien, papa, je ne les entendrai pas, je ne les verrai pas. J'enverrai ces brutes incirconscises se faire écouter et regarder ailleurs ! »* (pages 75-76).

Le conflit israélo-arabe : L'Holocauste entraîna un regain du sionisme, mouvement politique visant à l'établissement puis à la consolidation d'un État juif (la « nouvelle Sion ») en Palestine, pays peuplé d'Arabes. La décision, prise par l'O.N.U. en novembre 1947, du partage de la Palestine en deux États entraîna d'abord une guerre civile judéo-arabe puis l'offensive des États arabes (Égypte, Jordanie, Irak, Liban, Syrie) après la proclamation de l'indépendance de l'État d'Israël (14 mai 1948).

D'où dans le roman : *« Il vient d'éclater une guerre entre Israël et Arabes »* (page 108) dont on peut supposer qu'il s'agit de cette première guerre israélo-arabe. Attaqué sur tous les fronts, Israël reçut l'aide de volontaires étrangers : *« Déterminé à prendre une part active dans cette fête des grands frissons de tête qu'Einberg et lui appellent leur guerre sainte, le rabbi Schneider annonce qu'il résigne ses fonctions d'instituteur. »* (page 112) - *« Le rabbi Schneider part. Il s'en va-t-en guerre dondondonaine. [...] Il y en a une cinquantaine qui vont prendre l'avion avec lui. [...] jeunes, enthousiastes, ils ont l'air de foudres de guerre. [...] Ils sont tous prêts à donner leur sang. »* (page 129) - *« Les trois autres [frères de Constance Chlore] sont morts la semaine dernière. Le char d'assaut dans lequel ils se trouvaient a explosé. »* (page 129).

La guerre israélo-arabe exacerbe le conflit entre Einberg et Chamomor. Il *« finance l'expédition »* de la cinquantaine de Juifs qui partent combattre en Israël (page 130) ; il est *« moins pince-maille lorsqu'il s'agit d'acheter des fusils à Israël »* (page 136). *« Chamomor se fait autant de souci pour les Arabes qu'Einberg s'en fait pour Israël. Elle reçoit autant d'ambassadeurs à fez dans le petit salon qu'Einberg reçoit de consuls à nez crochu dans son bureau. »* (page 130). Il lui demande : *« Les Arabes, ce sont un peu tes frères, n'est-ce pas ? Ils ressemblent à tes frères d'une façon si frappante... Comme ces chers colonels, ce sont des fanatiques, des sanguinaires, des antisémites... »* (page 132). Elle est attaquée par les journaux qui *« prétendent qu'il n'y a qu'un droit et que, lorsque deux partis s'affrontent, tous les bons sont d'un côté et tous les mauvais de l'autre. »* (pages 130-131).

Israël remporta la victoire, et, sous l'égide de l'O.N.U., fut signé un armistice (et non, comme on le lit, *« un traité de paix »* [page 331]) qui entraîna *« le partage en deux de Jérusalem »*, le cri *« Sus à la mosquée d'Omar ! »* (page 339), le souhait : *« Si nous pouvions gravir ce satané escalier, c'en serait fait de la mosquée d'Omar. »* (page 356).

De nombreux incidents de frontière marquèrent les années 1949-1956. Est-ce à cette époque-là que Ducharme envoie Bérénice en Israël ? Elle y retrouve le *« rabbi »* Schneider (page 326). Elle y voit *« des jeunes femmes en chemise kaki et en jupe kaki, béret noir sur l'oreille et fusil en bandoulière [qui] marchent en rangs d'école au pas de l'oie »* (page 326), ce qui est évidemment faux car ce lancer alternatif de la jambe presque à l'horizontale était une spécialité des soldats allemands (Ducharme avait-il là une intention polémique ou ne voulait-il que souligner le caractère grotesque de la vie militaire comme le fait le *« Saluuuuuez ! »* qui suit ?). *« Elles vont garder une frontière indiquée par quelques barbelés. Elles passeront la nuit dans le désert, disséminées, [sic] dans des postes de trois ou quatre, nez à nez avec un ennemi rusé, sournois et haineux [...] La nuit dernière, quinze sont tombées dans un guet-apens et ont été violées, cruellement torturées et tuées. »* (page 327).

Celui qui est devenu le « *major Schneider* » « *entraîne des pilotes de chasse* », qui ne sont que « *des Israélites autochtones* » (page 327). Bérénice, qui avait dit : « *J'aime mieux être du mauvais côté, s'il faut absolument être d'un côté* » (page 25), finit par s'engager dans une « *Milice étudiante* », est animée de l'exaltation du sentiment d'appartenance au peuple juif (« *Je suis juive, juive, juive ! Ce pays est mon pays [...] Qu'il est merveilleux d'être juive, après n'avoir rien été ! Que n'ai-je pensé plutôt à être plantée dans le passé?* » (pages 328-329), de la fierté d'avoir à combattre pour le défendre : « *Ici, la guerre a rendu l'être humain à lui-même. [...] Ici, l'être humain, délivré, déclenché par la foi et la violence, éclate et se répand comme la lave d'un volcan, éclate et déferle comme un million d'aigrettes épouvantées. [...] Ici, on peut souffler de toutes ses forces dans le cor. Ici, on peut enfin vibrer de toutes ses orgues. Je m'emballe comme un mustang près duquel un train passe.* » (page 328). Se désignant comme « *Mlle Bovary* », elle se réjouit : « *Mlle Bovary était amoureuse des bombes et des grenades. On allait boucler une ceinture de grenades autour des reins de Mlle Bovary. Il lui restait un instant pour se faire une raison : elle devint mystique.* » (page 329) ; elle a alors l'attitude qui fut celle de sionistes extrémistes comme les membres de l'Irgoun ou du groupe Stern qui dirigèrent des actions terroristes contre les Britanniques et contre la population arabe avant la guerre de 1948. Mais, dès la page suivante, elle a déchanté : « *Je croyais être juive ; c'est fini, il va sans dire. J'ai cru à Yahveh pendant deux jours et j'en ai eu plein mon casque. Avec moi, les illusions ne sont pas têtues.* » (pages 329-330). Et elle en revient à la seule affirmation de sa volonté de puissance et de destruction, méprisant toutes les religions (page 330), affirmant la préférence pour la domination chez tous les êtres humains (page 331).

« *Après une semaine de vigile au front* » (page 331) (on peut douter qu'elle ait pu y manier « *un mousqueton Lebel* » [page 338], arme qui date du XIXe siècle !), elle est déçue par sa participation à « *la Milice étudiante* », fait une « *petite tirade. Pas assez ultra-sioniste, elle fut huée.* » (page 335). Israël ne lui fournit pas l'enracinement dans une patrie, mais plutôt le cadre requis pour l'épanouissement final de sa terrible violence et de son redoutable cynisme. Et c'est ainsi que se produit l'événement final décisif : envoyée avec Gloria à « *l'avant-poste 70* » (page 377) pour une surveillance qui leur donne le sentiment d'être condamnées à mort, elle ne peut s'empêcher d'appuyer sur la détente de sa mitraillette, déchaînant ainsi, entre les armées ennemies, un enfer où elle se fait un bouclier du corps de Gloria qui est criblé de balles, ce qui a pour conséquence qu'elle sont considérées comme des « *héroïnes* » (page 379).

Comme on peut le constater, se pose un problème de chronologie (dont Réjean Ducharme s'est certainement soucié comme d'une guigne !) : Bérénice, qui ne peut être née qu'après 1945 et qui est censée avoir alors quinze ans, n'aurait donc pu se rendre en Israël qu'en 1960, époque où de tels événements ne pouvaient plus se produire !

Mais est bien plus important de constater que « *L'avalée des avalés* » prend une dimension sociologique avec le tableau qui y est fait du catholicisme et du judaïsme, le tableau qui y est fait des juifs.

Les religions

Dans « *L'avalée des avalés* », sont mariés un juif et une catholique polonaise, qui se partagent leurs enfants, Bérénice (qui est juive) et Christian (qui est catholique). Ainsi sont présentés et opposés le judaïsme et le catholicisme.

Le tableau du catholicisme est assez limité. Il est quelque peu évoqué à travers :

- Le fait que Christian est « *expédié à un camp de scoutisme* », Bérénice lui lançant : « *Va faire des B.A [de bonnes actions, objectif fixé aux scouts], Christian, loin de ta petite sœur vénéneuse.* » (page 13).
- Les cousins « *de Pologne, de Russie et des États-Unis* » (page 74) qui sont « *ces brutes incirconcises* » (page 76, les juifs sont circoncis) que Bérénice hait « *passionnément* » (page 75).
- Chamomor qui parade avec son « *missel de vélin incrusté d'améthystes [...] son énorme missel à tranche de cinabre* » (pages 354, 355).

- Le « *vol de communiantes blanches jointes deux à deux par la main [qui] dégringole une pente.* » (page 355) : jeunes filles qui, vêtues de blanc, célèbrent leur première communion, profession de foi.

- « *La cathédrale du voisinage* » dont les portes « *restent ouvertes jusque tard dans la nuit, comme pour accueillir quelque Émile Nelligan* » (ce qui est fantaisiste) et que fréquentent les deux petites juives que sont Bérénice et Constance Chlore !

- La fête de Noël qui est célébrée avec faste : « *On a fardé la ville. On a tendu la ville de chapelets de feux multicolores. Chat Mort a fait dresser un mélèze [pourquoi pas un sapin?] dans la chapelle. Elle l'a enroulé de guirlandes. Elle a chargé de cristaux et de boules enluminées les rameaux éclatants d'aromates. Elle y a pendu des petits bonshommes de couleur.* » (page 59).

- L'histoire de l'abbaye, de Mère Saint-Denial, l'abbesse pécheresse et punie (pages 62-64).

- L'exposé de la doctrine que Christian fait à la petite juive : « *Quand on commet un péché mortel, on perd la grâce de Dieu et, pour la retrouver, il faut aller à confesse. Sans la grâce de Dieu, on n'a pas le droit de s'approcher de la sainte Table. Si on s'approche de la sainte Table quand même, on se rend coupable de sacrilège. Et un sacrilège, c'est la plus grande peine qu'on puisse faire à Dieu. C'est si grave que si on s'en confesse on peut se faire refuser l'absolution, et même se faire excommunier. Comprends-tu bien, Bérénice? Si je meurs tout à l'heure, je tombe en enfer à l'instant même. Tu comprends ça, n'est-ce pas? Je me suis souvent présenté au confessionnal pour dire les péchés que j'ai faits avec Mingrèlie. À tout coup, la peur m'a pris. Et j'ai fait fausse confession après fausse confession. Tu sais, il faut tout raconter quand il s'agit d'un gros péché, donner tous les détails... Je n'ai pas pu ! Je ne peux pas ! [...] Et puis, pour ne pas décevoir maman, pour ne pas lui faire honte devant tout le monde, je continue comme d'habitude de communier avec elle tous les dimanches. Je suis sacrilège ! Je suis damné !* » (pages 163-164). Or il a « *commis des péchés mortels avec Mingrèlie* » (page 163), des « *péchés de luxure* » (page 168), il connaît une « *terrible angoisse* », traverse une crise religieuse, d'où : « *Comme tous les samedis depuis un mois et demi, nous procédons à la répétition générale de "La Confession des péchés que Christian a faits avec Mingrèlie".* » (pages 169-170), la formule rituelle : « *Mon père, je m'accuse* » étant répétée ironiquement, la menace de l'enfer étant brandie, d'autant plus qu'il a « *reçu la communion en état de péché mortel sept fois* » ; aussi s'inquiète-t-il : « *Il [le prêtre] ne me donnera jamais l'absolution.* » (page 170), et l'impie qu'est Bérénice s'emploie à lui insuffler du courage en lui rappelant les croyances de sa religion : « *Je suis sûre qu'il te donnera l'absolution. N'est-ce pas toi qui m'as dit que le Christ a racheté tous les péchés du monde en mourant sur la croix? [...] tu m'as dit toi-même que Dieu ne refuse son pardon qu'à ceux qui n'ont pas de repentir.* » (pages 170-171).

Christian est donc un chrétien soumis, tandis que Bérénice mène un combat contre la religion juive dans sa version rigoriste.

Le tableau du judaïsme est le plus fouillé et le plus intéressant, bénéficiant, pour la plupart des lecteurs, d'une sorte d'exotisme.

Bérénice est une « *juive erronée* », d'autant plus d'ailleurs, pourrait-on faire remarquer à Ducharme, parce que, dans la loi juive, l'appartenance au judaïsme découle de la filiation maternelle. Elle constate : pour Zio, « *je suis à moitié barbare par ma mère* » (page 241).

Son père l'oblige à suivre cette religion, l' « *emmène à la synagogue* » (page 14), lieu du culte, lui donne des précepteurs juifs qui sont le « *rabbi* » Schneider et Rébecca Ruby qu'elle retrouve à l'école du village. Avec la venue des cousins « *de Pologne, de Russie et des États-Unis* » (page 74), il s'inquiète, dit à Bérénice craindre que sa femme et son clan « *cherchent à [la] convertir* » (page 173). Elle souffre de « *la tristesse de son Noël de juive erronée* » (page 59).

La religion juive apparaît fondée sur la conception d'un Dieu sévère et belliqueux : « *Priez Yahveh !* » (page 14), « *le Dieu des Armées* » qui « *a dit qu'il foudroiera ceux qui ne le craignent pas, qu'il ne leur laissera ni racines ni feuillage* » ; pour Bérénice, qui méprise les croyants, c'est « *un Dieu comme eux, à leur image et à leur ressemblance, un Dieu qui ne peut s'empêcher de haïr, un Dieu qui grince des dents tellement sa haine le fait souffrir.* » (page 15). Sont cités des versets bibliques dans lesquels les autres religions sont condamnées : « *Les impies seront brûlés comme paille.* » (page 14) - « *Si vous priez terriblement, vous risquez d'être aux premiers rangs quand les impies brûleront.* » (page 15). Est affirmée la certitude de l'Apocalypse : « *Quand le feu qui vient viendra* » (page 24).

Nous découvrons des pratiques strictes :

- À la synagogue, où se passe « *la moitié de notre temps* » (page 22), où « *ça sent le sang et la cendre* » (page 15), où les hommes portent des chapeaux, où, pour prier, ils se couvrent les épaules du « *tallith* » (page 356), châle rituel en soie blanche à franges, est réunie une « *morne assemblée* » (page 22). Comme à la sortie se déroule « *un convoi sinistre d'hommes en chapeau noir et en complet noir* » (page 23), on peut en déduire qu'il s'agit des juifs hassidiques qui vivent surtout à Montréal, dans le quartier Outremont.

- Le « *rabbi* » Schneider est ce qu'on appelle en français un rabbin, un docteur de la loi juive chargé de l'enseigner et de la faire appliquer dans une communauté. Son nom de famille, qui signifie en allemand « *coupeur* », pourrait lui avoir été donné parce que le rabbin procède à la circoncision !

- « *La tête couronnée de phylactères, nous prions* » (page 186), les phylactères étant de petites boîtes carrées, renfermant des bandes de parchemin ou de vélin sur lesquelles sont inscrits des versets de la Bible, boîtes que les juifs orthodoxes portent au bras gauche et sur la tête pendant la prière du matin.

- « *Mes cousins portent calotte, comme des évêques. Et ils ne quittent leur calotte multicolore que pour dormir. Au bout de leurs tempes rases, ils laissent pousser des touffes de poils caudales et ridicules.* » (page 187) : la « *calotte* » est, en fait, la « *kippa* » ; les « *touffes de poils* » sont les « *peyoth* » ou papillotes que portent les juifs orthodoxes.

- L'étude de l'hébreu octroie « *l'honneur de lire des passages de la Bible à haute voix avant le dîner.* » (page 188), l'honneur d'être appelé « *à la Thora* » (page 241), nom que les juifs donnent à la Bible dont l'exégèse, ou « *massorah* », est le travail du « *massorète* » (page 251).

- Du vendredi au coucher du soleil au samedi au coucher du soleil, les juifs s'imposent un repos, pour un jour de joie et de recueillement qui est consacré au culte divin : c'est le sabbat. « *Samedi est sabbat. Et toutes les prescriptions bibliques concernant le jour consacré par Moïse sont strictement observées. Tout devient verboten, et particulièrement tout ce qui n'est pas faim, soif, silence et immobilité. Le samedi, Zio s'abstient de toute nourriture, qu'elle soit solide, liquide ou gazeuse. [...] Mais, Yahveh soit loué ! il n'impose pas à la maisonnée un jeûne aussi extravagant. [...] Cependant, il ne souffre aucun accroc aux lois qu'il a instituées quant au bannissement de toute lumière non céleste.* » [donc de l'électricité] (page 199) - « *Après avoir passé douze heures de supposée méditation, l'heure de la délivrance arrive* » (page 200) - Est allumé un « *chandelier à sept branches* » (page 201).

- « *Le jour de la Yom-Kippour* » (« *Jour du Grand Pardon* », fête juive considérée comme la plus sainte de l'année juive), Zio fait « *sa pieuse et traditionnelle trempette* » dans l'Hudson (pages 239, 240) : en fait, un bain rituel, ou « *mikveh* », symbole de la purification des fautes.

Mais les « *fêtes de la Délivrance* » (page 241), qui sont celles de « *Pourim* », qui commémorent la délivrance des juifs de leur captivité à Babylone, sont très joyeuses : c'est un devoir de boire jusqu'à ne plus pouvoir distinguer entre les mots « *maudit soit Haman* » et « *béni soit Mordé'hai* » ; mais on ne boit certainement pas la « *carafe pleine de manzanilla* » que Zio a dissimulée (page 280), car une « *Michna* » (article du code de la loi orale) interdit l'usage de vin produit par un non-juif.

La religion juive est présentée comme misogyne. La femme menstruée y est rejetée : « *Elle demeurera sept jours dans son impureté et quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir.* » (page 219). Zio « *méprise fille comme femme. Il admet que les femmes parlent entre elles, mais point qu'elles se mêlent des discussions des hommes.* » (page 240). Pourtant, le matriarcat est une caractéristique de la culture juive dont Ducharme fait la satire en détournant le rôle qu'Éliézer a dans la « *Genèse* » [XV, 2], où, à la demande de son maître, Isaac, il va lui chercher une femme, alors qu'ici Rébecca épouse ce serviteur et lui impose son autorité tyrannique.

« *L'avalée des avalés* » soumet donc le texte biblique à un recyclage ironique.

Voilà qui conduit à étudier le tableau qui est donné de la communauté juive dans le roman.

Les juifs

Avec une nette insistance, Réjean Ducharme, dont le racisme se manifeste aussi à l'égard de l' « horloger de race nègre » qui « rit comme tous ceux de sa race, comme un enfant » (page 316), attribue aux juifs un nez crochu : Einberg a un « grand nez crochu » (page 74) - les juifs qui partent en Israël avec le « rabbi » Schneider ont « le nez crochu » (page 129) - « Einberg reçoit des consuls à nez crochu. » (page 130).

Le romancier fait venir les Einberg d'Arménie [page 240], mais leur donne un nom allemand comme celui qu'ont souvent les juifs ashkénazes (originaires des pays d'Europe non méditerranéens). Et ils seraient passés aussi par le Portugal (page 280).

Zio et sa tribu, qui sont bien plus orthodoxes qu'Einberg, vivent à New York, métropole où les juifs sont très nombreux.

Le portrait que Bérénice fait de Zio est particulièrement significatif puisqu'il articule tous les poncifs de la perception du juif cosmopolite : « Parti d'Arménie et de haillons, il dirige maintenant, vêtu d'un complet de fin lainage britannique et chaussé à l'italienne, une très importante société de prêts sur hypothèque. Fils d'une branche cadette des Einberg, il est devenu, peu à peu, on ne sait comment, le chef incontesté de tous les autres Einberg. Et il y en a beaucoup sur la terre, des Einberg. On dit qu'il y en a au moins un dans chaque pays. C'est le pacha des Einberg. Il a fondé la fortune de chacun. Il a trouvé une femme adéquate à chacun. Il dirige l'éducation de leurs fils. Il les fait émigrer et immigrer en tous sens. » (page 240). Mauritius Einberg, sur qui le roman fournit moins de détails, est décrit comme à la fois, et, en quelque sorte proportionnellement, riche et avare.

L'éducation formaliste des juifs donne la prééminence à l'autorité du père : « Einberg a diagnostiqué une insuffisance de coups de pied au derrière. » (page 123). Mais il ne met pas ses menaces à exécution, la mère des enfants les protégeant par laxisme (page 39). Zio lui-même se révèle un fantoche face à l'opiniâtreté de Bérénice.

Mais qu'à l'école du village (page 112), dans les environs de l'île, donc dans le Québec profond, Bérénice ait des professeurs juifs, le « rabbi » Thélonius Schneider et Rébecca Ruby (page 112), est tout à fait invraisemblable, les juifs du Québec ne vivant guère qu'à Montréal. Il est invraisemblable aussi que, les juifs ashkénazes s'étant anglicisés, méprisant la langue et la culture québécoises, « dame Ruby » ait raconté à Bérénice l'aventure de « l'intrépide trappeur métis », Lagimonière, et lui ait fait « apprendre des poèmes de Nelligan par cœur » (page 112), car l'Histoire et la littérature des Canadiens français sont tout à fait ignorés de l'autre « solitude » (Canadiens français et Canadiens anglais vivent si à l'écart les uns des autres qu'on les désigne comme « les deux solitudes »).

Le « rabbi » Schneider est une autre figure d'autorité pour laquelle Bérénice éprouve aussi de la haine : « Il n'a pas l'air de ce qu'il dit quand il prêche. » (page 16) - « Ce n'est plus qu'un géant inconfortable qui profite lâchement de la supériorité de ses forces. » (page 18) - « Il m'aime. Il fait tout pour que je l'aime. » (page 19). Cette haine est encore accrue en Israël où il s'affiche avec une maîtresse (page 347).

Ainsi, la description de l'univers juif ne dépasse pas le stade du folklore, et Ducharme attribue aux juifs des caractéristiques qui sont des poncifs de l'antisémitisme : la pratique religieuse intégriste, la richesse et l'avarice, le cosmopolitisme, le sionisme fanatique, et le souvenir sacré de l'Holocauste. Mais ce tableau est aussi, en filigrane, celui d'un Québec soumis à la religion, et la similitude de situations entre les juifs et les Canadiens français a été souvent soulignée (par Yves Thériault, en 1951, avec "Aaron" ; par Monique Bosco, en 1961, dans "Un amour maladroit" ; par Claude Jasmin, en 1964, dans "Éthel et le terroriste" ; etc.)

"L'avalée des avalés" présente donc un éblouissant kaléidoscope littéraire, géographique, historique, religieux, mais qui ne peut prévaloir sur d'autres aspects de l'œuvre qui sont tout aussi riches.

Intérêt psychologique

"L'avalée des avalés" est avant tout l'histoire d'une enfant, mais qui n'est ni le Petit Prince ni Poil de Carotte, qui lutte âprement pour sa survie et se montre aussi cruel que fragile. À son propos, comme à propos de tous les romans où un enfant est le narrateur se pose la question de la vraisemblance du

personnage (celle d'une enfant de neuf ans?). On écrit de tels romans parce que, sous l'influence de la psychanalyse qui montre l'importance de l'enfance dans la formation de l'individu, on cherche dans la sienne les fondements de sa personnalité ; parce qu'on veut s'opposer au monde des adultes, au monde moderne et à toutes ses contraintes ; parce qu'on veut offrir du monde une image vraie et pourtant étonnante en la réfractant dans l'esprit d'un enfant. L'enfance fascine tant les romanciers parce qu'elle est le temps de l'indistinction entre le réel et l'imaginaire, le visible et l'invisible, le temps où la tendresse et la cruauté font bon ménage, le temps où le langage suffit pour créer l'insolite, le temps enfin où l'on n'est pas encore pris au moule des conventions et de l'éducation, où les seules règles qu'on respecte vraiment sont celles du jeu ; parce qu'on veut se donner une grande liberté romanesque en composant un récit soumis à la logique enfantine, aux élans de l'imaginaire, sans tomber dans les poncifs, les enfants seuls pouvant trouver les mots nouveaux capables, par l'esprit, de modifier le monde et de le faire éclater. Mais l'histoire est évidemment racontée par un adulte qui se prend à forcer la convention littéraire.

Le roman étant l'histoire de Bérénice, racontée par Bérénice, elle est bien le seul personnage du roman, les autres n'étant vus qu'à travers elle.

Ces personnages secondaires, réfractés dans la conscience d'une enfant passionnée, soumis à un point de vue qui n'est pas garant de la vérité du portrait, ne peuvent être que fragmentaires, outrés, caricaturaux. Il ne faut pas trop se soucier de leur vraisemblance psychologique, mais plutôt voir en eux des symboles (comme l'indiquent leurs noms mêmes).

Quant à Bérénice, si elle s'analyse constamment (voulant parfois y renoncer : « *Celui qui se cherche ne trouve rien. Celui qui se cherche cherche quelqu'un d'autre que lui-même en lui-même.* » [page 127]), si elle se juge aussi avec sévérité, se pose la question : est-on bon juge de soi-même?

Malgré une attitude radicale, qui est, depuis le coup d'archet de la première page, une crainte de l'avalement, puis une résistance à l'avalement et enfin un abandon à l'avalement qui justifie le titre, c'est un être complexe et plein de nuances, d'ambiguïté, d'ambivalence. Essayons de le cerner.

Bérénice Einberg est d'abord une petite fille peu favorisée par la nature.

Elle est laide :

- « *J'ai le visage tissé de boutons. Je suis laide comme un cendrier rempli de restes de cigares et de cigarettes. Plus il fait chaud, plus mes boutons me font mal. J'ai le visage rouge et jaune, comme si j'avais à la fois la jaunisse et la rougeole. Mon visage durcit, épaissit, brûle. Ma peau se desquame comme l'écorce des bouleaux.* » (page 21).

- « *Je suis hideuse. Mes cheveux sont si raides et si enchevêtrés qu'un peigne bulldozer y tomberait en panne.* » (page 58).

- « *Je suis si laide. Ça ne me fait rien. Je n'ai pas besoin d'être belle, je suis ta sœur...* » (page 171).

- « *J'ai une grande bouche de plus d'un empan de longueur. Une sorte de duvet croît sur ma lèvre supérieure [...] Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris. Je serai laide à mort.* » (page 230).

De plus, comme le constate Constance Chlore, « *Elle n'a pas l'air très gentille. Elle n'a pas le sourire facile.* » (page 197).

De surcroît, elle est maladroite :

- « *Je suis aussi brutale et maladroite en paroles qu'avec mes membres.* » (page 58).

- Elle n'a « *jamais pu apprendre à patiner* » et, assez ridicule, se « *refracasse la tête* », se « *reromps le coccyx* », et commente : « *Personne n'a éprouvé son derrière à un tel rythme et avec un tel enthousiasme.* » (page 55) - « *Je maudis mon impuissance, mon sort et le reste.* » (page 54) - « *Rien ne les fait plus rire que me voir choir les quatre fers en l'air.* » (page 56).

Sa santé est fragile, d'autant plus qu'elle passe par une crise d'anorexie : « *Je suis maigre comme un cure-dent. [...] Je me fais un devoir de ne pas manger.* » [page 133] - « *Je suis stérile, vide.* » (page 134).

Aussi est-elle en proie à la peur qu'elle explique d'une façon quelque peu psychanalytique : « *C'est peut-être parce que j'ai été sevrée deux jours après ma naissance. Ce sont eux qui m'ont sevrée.* » (page 21) - « *Je sors enceinte du lit de l'enfance. [...] Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et*

poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid ! » (page 186) - « *Ma glande d'angoisse s'est mise à sécréter. Je suis prise au piège, encore, toujours.* » (page 309).

Cette faiblesse explique qu'elle craigne d'être « avalée » par le monde extérieur.

La crainte de l'avalément

Réjean Ducharme nous donne la clé de son personnage dès la première page : « *Tout m'avale. Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. Quand j'ai les yeux ouverts, c'est par ce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque. Je suis avalée par le fleuve trop grand, par le ciel trop haut, par les fleurs trop fragiles, par les papillon trop craintifs, par le visage trop beau de ma mère. [...] Que j'aie les yeux ouverts ou fermés, je suis englobée : il n'y a plus assez d'air tout à coup, mon cœur se serre, la peur me saisit.* » (page 9).

Le rôle des yeux des autres est encore souligné ailleurs : « *Les yeux, quand ils sont ouverts, me fascinent. J'adhère de l'âme aux yeux ouverts, aux yeux ouverts des êtres humains comme aux yeux ouverts des animaux.* » (page 137).

Mais elle est assaillie par tous les sens : « *Ma tête débordée par tout ce qui ne cesse de lui entrer par les yeux, les oreilles, la bouche et le nez.* » (page 83).

Elle craint la beauté des choses et des personnes : « *Les choses et les personnes auxquelles on ne trouve pas de beauté ne font pas souffrir.* » (page 42).

Parmi les choses, elle redoute la fascination exercée par :

- le feuillage des arbres : « *J'attends d'être tout à fait dissoute dans le vent et les feuilles.* » (page 26).
- la neige : « *Nous sommes prises par la neige, prises aux pièges de la neige, avalées.* » (page 209).
- la ville : Après avoir dit : « *Je prends le spectacle de la ville comme s'il n'y avait jamais rien eu derrière les draperies, mes yeux se vautrent dans ces monceaux d'étoiles, dans ce ciel sur la terre.* » (page 200), Bérénice déclare : « *Je regarde une ville. [...] j'éprouve de l'angoisse, puis de la lassitude et de l'ennui. Si je ne fais que regarder la ville, il ne peut en être autrement.* » (page 205).
- le monde dans son ensemble : « *Le monde me colle à la peau comme des poux au cuir chevelu. [...] La terre me borne des trois côtés, la terre me presse de toutes parts. Je ne suis qu'une tache à la terre. Je ne suis pour la terre qu'une pustule qu'elle absorbera, dont elle guérira. [...] Or donc je ne suis pas un être libre et indépendant, mais une sale excroissance, une sorte de verrue avec des bras et des pattes, une sale verrue poussée à la surface de la terre et se nourrissant à même ce sale être qu'est la terre. Que faudra-t-il que je fasse pour être moi-même, pour être par moi-même, pour cesser de n'être qu'un infime parasite de l'être qu'est la terre? Que faudrait-il que je fasse pour ne plus avoir à dépendre de tout, tout le temps, pour tout? [...] Que faudrait-il faire pour être libre?* » (page 214).

Parmi les personnes, elle redoute la fascination exercée par :

- sa mère : déjà avalée « *par le visage trop beau de [s]a mère* », elle insiste encore : « *Malgré la nécessité de la haïr, je suis fascinée par ma mère comme par un oiseau.* » (page 31) - « *Si j'ouvre, si j'entrebâille, elle me pénètre, elle envahit, elle noie, je coule.* » (page 32).
- Constance Chlore : « *Regarder dans les yeux de Constance Chlore me fait mal. C'est si... fascinant. Ce n'est pas fascinant, c'est avalant, étouffant, asphyxiant.* » (page 202).

À l'égard des êtres humains, sa méfiance est généralisée : « *Quelqu'un qui m'aborde, c'est quelqu'un qui veut quelque chose, qui a quelque chose à échanger contre quelque chose qui est pour lui d'une plus grande valeur, qui a une idée derrière la tête. Je les vois venir avec leurs gros sabots. Ils ont quelque chose à me vendre. Merci ! Je n'ai besoin de rien. Repassez !* » (pages 22-23) - « *J'exècre avoir besoin de quelqu'un. Le meilleur moyen de n'avoir besoin de personne, c'est de rayer tout le monde de sa vie.* » (page 27) - « *Celui qui veut m'avoir veut me faire souffrir.* » (page 185)

Bérénice est donc faible, en proie à l'impuissance, à l'incapacité d'être pleinement soi-même, d'accomplir les actes qui relèvent de son état d'être humain, compte tenu de son sexe et de son âge.

Pour échapper à l'avelement, elle manifeste la volonté de solitude :

- « *Je trouve mes seules vraies joies dans la solitude. La solitude est mon palais. [...] Quand je suis assise ailleurs que dans ma solitude, je suis assise en exil, je suis assise en pays trompeur.* » (page 20).

- « *Tout ce qui isole délivre* » (page 59).

- Lors de la remise en état du cotre, elle s'isole : « *J'ai cru souhaitable de faire exception* » (page 77).

- « *Je ne me sens en parfaite sécurité que dans une âme où il n'y a que moi ; dans la mienne par exemple.* » (page 124).

- « *Mon furieux goût de lire des mauvais livres me vient de mon furieux goût pour l'isolement.* » (page 229).

- Au cinéma, « *pour être seule avec l'écran, je prends place à la première rangée.* » (page 275). Remarquons qu'elle accepte donc alors d'être « avalée » par le film !

- Après la déception connue auprès de Gloria, elle trouve dans sa solitude une source de réconfort : elle s'isole dans un char d'assaut : « *Avec tout cet acier entre moi et le monde, je me sentais merveilleusement bien, je me sentais en sécurité, j'étais confortable* » (page 338) - « *J'ai atteint la dernière profondeur de ma solitude. Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles. Je suis là où, dépourvue de tout lien, de toute assise, de tout air, ma vie, par son seul fleurissement miraculeux, m'enivre de puissance.* » (page 350).

Mais le « *Vive la solitude ! Vacherie de vacherie !* » (page 57) qu'elle profère devant le couple que forment Christian et Mingrèlie sonne plutôt comme un cri de dépit. Et la solitude se révèle souvent pénible :

- « *Je l'ai emmenée ici pour être seule avec elle. Je suis seule avec elle : ça me fait une belle jambe. Je me sens encore plus seule que seule.* » (page 165).

- « *Je suis seule, inéluctablement et irrémédiablement. Si je ne demeure pas fidèle à cette vérité, je suis une dupe consentante, la pire des poltronnes. Je suis seule. Que ce ne soit pour moi ni un cri de guerre ni un rôle d'agonie. Que ce ne le soit surtout pas.* » (page 183).

- « *Ma solitude est trop lourde. Je gauchis, m'affale, m'effondre.* » (page 242).

- « *Donc, je suis fatiguée d'être seule. Mais qui irais-je voir que je ne connais pas encore, dont je ne connais pas déjà l'immonde ennui?* », et elle implore Blasey Blasey : « *Je suis seule sur cette terre et je veux vous voir.* » (page 282).

Enfin, elle édicte ce principe : « *L'homme est seul et son agressivité vient de cette solitude.* » (page 287). Cette agressivité est résistance à l'avelement.

La résistance à l'avelement

Alors que Constance Chlore se libérerait de la terre en s'élevant au-dessus (page 215), Bérénice décide d'assumer l'angoisse de l'avelement, de refuser toutes les évasions, d'affirmer sa conscience contre le monde extérieur. Il y a chez elle un revirement de la passivité de « *Tout m'avale* » (page 9) à l'activité de « *tout avaler* », de saisir le monde entier : c'est pour cela que cette œuvre a une ambition encyclopédique, universelle. Bérénice en vient même à vouloir dépasser la réalité, à nier le monde pour s'en créer un autre. Si le titre du livre indique déjà au lecteur son échec final, entretemps, elle déploie tout une panoplie de moyens de résistance.

Elle choisit le rire : « *Je pense qu'il est temps que je pense à m'amuser, à jouer. Je n'ai qu'un visage et je n'ai pas fait ce visage, mais j'ai le choix entre trente grimaces. Quelle grimace choisirai-je? Quelle belle question ! Je choisis le rire. Le rire ! Le rire est le signe de la lumière. Quand, soudain, la lumière se répand dans les ténèbres où il a peur l'enfant éclate de rire.* » (page 193). Si elle exprime ensuite son désir de commettre des atrocités, elle conclut : « *Je ferai tout ça, pour rire. Rire ! Rire à mort !* » (page 193). « *Je suis triste. J'ai horreur de ça. La tristesse me fait me mépriser. La tristesse rend l'âme molle. La tristesse est un cloaque. Quand on veut resplendir, on ne laisse pas traîner son âme dans un cloaque. Ramasse-toi ! La gaieté fait briller l'âme, comme le soleil ! Gai, Bérénice, gai !*

» (page 60). Le rire s'insinue pour troubler l'ordre figé du monde des adultes. Associé au jeu, il accompagne les actes du personnage pour marquer sa distance ironique sinon son indifférence à l'égard des valeurs et des sentiments communément acceptés. Mais le rire de Bérénice est un rire ambigu, car elle envisage de faire des choses affreuses pour s'amuser. Elle affirme de manière ostentatoire son goût de tuer des êtres humains pour en faire des guirlandes dans sa chambre, et de brûler les campagnes, de bombarder les villes ou de provoquer des cataclysmes naturels, rien que pour rire : « *Rire à mort !* » Remède possible à la violence du monde, le rire de Bérénice n'en dévoile pas moins sa volonté destructrice.

Rejetant le rationalisme des philosophes grecs (page 204), qui « *pourraient tous être d'un pays appelé Sècherie* » (page 205), elle promeut l'imagination qui permet de lutter contre la platitude de la vie, le délire même qui « *offre mille solutions à la solitude et à la peur* » (page 204). « *Il se peut que l'adhésion d'imagination et de volonté donnée aux apparences de la vie devienne délirante, devienne du délire, devienne ivresse. [...] Pour que ce délire s'ouvre, s'épanouisse pleinement, il fallait que je donne, à outrance, libre cours à ma volonté et à mon imagination.* » [page 205]. À la suite de la description d'un rêve que lui fait Constance Chlore, elle lui affirme : « *Ce n'était pas un rêve. Ça t'est arrivé. [...] Le ciel est plein de fourchettes volantes et de cuillers volantes. Pour ne pas les avoir vues, il faut avoir les yeux bouchés à l'émeri.* » (page 208). Aussi, Constance, docile, voit-elle « *un raton laveur assis sur le bonheur-du-jour* » (page 208).

Bérénice préfère la récréation (« *Je donne arbitrairement une autre forme à toute chose qui, par son manque de consistance ou par son immensité, est impossible à saisir... et, alors, à la faveur de cette autre forme, je saisis la chose, je la prends dans mes mains, dans mes bras, mais surtout : dans ma tête.* » [page 206]). Elle pratique l'hallucination simple à la Rimbaud à laquelle l'a initiée Chamomor en lui faisant observer le cognac (dont elle a trop bu?) qui se trouve dans son « *vidrecome* » : « *Regarde, ma chérie : c'est une ville engloutie [...] C'est une ville mycénienne? C'est l'Atlantide? - Regarde les traces de lumière rouge, verte, bleue et jaune. C'est une grande ville dans la nuit. C'est une ville demeurée telle qu'elle était, tout à l'heure, avant de tomber au fond de la mer. Les enseignes rouges, vertes, bleues et jaunes brillent encore.* » Elle convainc alors sa fille, qui voit « *une ville portuaire. Je vois un grand phare. Je vois les lumières des quais trembler dans l'eau. [...] des entrepôts obscurs.* » (pages 146-147), qui y va de ses propres élans : « *J'affirme que la terre (que les meilleurs astronomes n'ont pas encore comprise) est une tête d'éléphant roulant à la dérive dans un fleuve d'encre bleu azur [...] J'affirme que la lune est une tête de mort qui pend par un fil d'araignée du plafond noir d'une chambre qui est ma grande chambre. [...] J'affirme que les étoiles sont des grillons, des criquets. Les ténèbres sont une agglomération de uhlands noirs, un magma de uhlands noirs en fuite vers le siège de Québec, de Waterloo, de Verdun. J'affirme que tout ce qui touche ma peau est une chenille. Quand Constance Chlore m'embrasse sur le front, je crois, dur comme fer, qu'une chenille me passe sur le front, une chenille orange et noire. [...] Chamomor est debout au milieu d'une rue d'une ville du Danemark, elle m'attend fixement et je la hais.* » (pages 206-207) - « *Soudain, à partir du point que je fixe, une pyramide naît, s'emplit, se développe, descend, s'avance vers moi. Je vois la section de la pyramide grandir, grandir, grandir. Je sens la pyramide fondre sur moi, m'écraser, m'englober, croître à la vitesse d'un train, pousser au-delà du plancher, au-delà du sol, au-delà de l'univers. Me mordant les poings, je crie.* » [page 365]).

Elle fait même l'éloge de la folie dans une tirade qui commence par : « *Folie n'est pas déraison, mais foudroyante lucidité.* » (page 374).

Pour échapper à l'avalement, Bérénice aurait pu en rester à la solitude. Mais, du fait d'abord qu'elle est une enfant, elle ne peut éviter les contacts avec les autres. Ils provoquent une frustration qui déclenche chez elle une réaction compensatoire. Son impuissance, au lieu d'être fuite masochiste, est active, haineuse et destructrice.

Elle déploie une énergie farouche, une énergie démesurée. On la voit, un jour d'hiver, saisir « *à pleines mains* » « *le corbeau de la grille* » : « *le métal est comme bouillant de froid* », mais elle résiste à la douleur : « *Ne crie pas. Ravale ces cris infâmes, Bérénice Einberg ! [...] Pense au père Brébeuf. [...] Souffrir n'est que contre ta chair. Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes*

est contre toute mon âme. [...] Ne te perds pas. Garde ton âme bien serrée dans tes bras, Bérénice Einberg. On peut toujours se gonfler le cœur d'assez de force pour ne pas crier comme une poule qu'on prend par les pattes. » (page 51).

C'est avec force qu'elle proteste contre une existence qui est mal faite, où rien ne va. Comme elle ne se laisse pas faire, elle clame, avec toute la fureur de la jeunesse, une révolte qui pourrait même être sans raison (« *Je me mutine, comme ça, sans un mot. [...] Pourquoi faut-il toujours avoir des raisons de se mutiner?* » [page 292]).

Elle, qu'on peut comparer à l'Électre de Giraudoux ou aux héroïnes d'Anouilh, exprime une volonté d'indépendance totale : « *J'aime mieux croire que je me suis sevrée moi-même, que, dans un grand élan d'orgueil, j'ai mordu le sein de ma mère, que j'avais des dents de fer rouillé et que le sein s'est gangrené.* » (page 21) - « *Mais j'y pense : ce moteur ne m'obéit pas. Si je lui parle, il ne m'écoute pas. Il n'en fait qu'à sa tête. S'il ne m'obéit pas, à qui d'autre obéit-il? Je ne laisserais pas de telles forces mener le bal dans ma vie. [...] Cette roue ne tournera que comme je le voudrai. Je mets mon épaule à la roue et je pousse. Nous n'irons pas loin, Bérénice, mais nous irons à notre guise, par nos propres moyens.* » (pages 126-127) - « *Moi, obéir à un sale être humain? Ça va chauffer ! En vérité, je vous le dis, ça va chauffer !* » (page 239) - « *Je lui [Dick Dong] dis que je n'ai besoin de personne pour me remettre sur pied.* » (page 249).

Elle affirme avec insolence son individualisme, sa volonté d'être unique. Si, « *plus petite* », elle était « *plus tendre* » (page 27), elle s'est blindée, et peut lancer :

- « *Je ne veux pas être un visage parmi mille.* » (page 124).

- « *Je ne crois en personne. Je ne crois en rien. Je n'ai plus que la roue [du « moteur » dont elle parle auparavant] et la volonté.* » (page 127).

- « *Rien n'importe que moi ici-bas.* » (page 183).

Aussi refuse-t-elle l'amour qui est défini ainsi : « *Attaquer un autre être humain fut appelé amour quand l'un se soumettait à l'autre* » (page 139). L'amour échappe à la volonté : « *Il ne faut pas se laisser aller à aimer. C'est comme se laisser aller.* » (page 42). Elle ne veut pas être dominée par ceux qu'elle aime : « *J'ai à triompher de leur volonté et de ce qui me porte à les aimer.* » (page 44). Elle rejette ce que lui offre sa mère : « *Chat Mort parle de l'amour comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils. [...] Mais un refuge, aussi sûr qu'il puisse être, n'est-ce pas une cage, une prison, un souterrain sombre et visqueux? [...] Je suis contre l'amour. Je me révolte contre l'amour comme ils se révoltent contre la solitude. Aimer veut dire : éprouver du goût et de l'attachement. Aimer veut dire : éprouver. Aimer veut dire : subir. Je ne veux pas éprouver mais provoquer. Je ne veux pas subir. Je veux frapper. Je ne veux pas souffrir. Quand je serai grande, je n'aurai plus en place de cœur qu'une outre vide et sèche. Christian me laissera froide, tout à fait indifférente. Aucun lien ne nous unira que je n'aurai tissé de mes propres mains. Aucun élan ne me portera vers lui : je me porterai vers lui de mes seuls pieds. [...] J'aimerai sans amour, sans souffrir, comme si j'étais quartz. Je vivrai sans que mon cœur batte, sans avoir de cœur.* » (pages 40-41). Elle se refuse au rôle qu'en amour on impose aux filles : « *Je ne me pendrai jamais au bras d'un garçon, ne serait-ce que pour ne pas faire comme les deux milliards d'autres exemplaires du sexe féminin. [...] Qu'elle ne compte pas sur moi, l'institution de l'amour, la machine à faire se promener les filles au bras des garçons. Qu'ils ne comptent pas trop sur moi, les metteurs en scène et en rut du cinéma de l'amour.* » (page 237).

Elle s'efforce à la haine :

- « *J'aime ça quand ça hait.* » (page 102).

- « *Il y en [de ses camarades de classe] aura deux-trois que je n'ai pas encore l'horreur de connaître, deux-trois qui, comme ceux que j'ai déjà l'horreur de connaître, auront le don de m'exaspérer, sauront d'instinct comment s'y prendre pour que je haïsse jusqu'au sang.* » (page 113).

- « *Ne te laisse pas faire. Hais plutôt.* » (page 125).

- « À grands cris je rappelle la haine et le désespoir. Dans le cœur d'une laide comme moi, d'une mise au monde rien que pour souffrir comme moi, seuls haine et désespoir ont place. » (page 189).
- « Je ne les [les autres] méprise pas encore assez. Si je pouvais les voir tous pris dans la brutalité et la cochonnerie jusqu'au cou, ça m'aiderait. » (page 229).
- « L'amour est faux. La haine est vraie. » (page 237).
- « La haine délivre ! La haine délivre ! La bonté et l'humilité ne sont que connivence ! Elles ne font que protéger les rois vieux, malades et infirmes. Elles permettent aux vieux, aux infirmes et aux malades d'imposer, en toute sécurité, le vieux, l'infirmes et le malade à la terre ! » (pages 301-302).
- « Je hais, sans discernement, à la seconde, tout ce qui saisit mes sens ou mon imagination. Tout [?], violemment, se concrétise, est haï. J'ai haï un angle aigu avec autant de férocité que les Grecs haïssent les Turcs. Je ne m'oppose pas à ce qu'on haïsse les Grecs ! Ce à quoi je m'oppose, c'est qu'on se croie, sincèrement, justifié de haïr les Grecs. C'est un vice de raison. Les techniciens ferrés de la haine, les vrais magiciens de cet art, ne cherchent pas d'excuses. Ils ont appris qu'aucune passion n'est justifiable. Ne fondons pas la haine sur les données d'un bordereau ou d'une page d'histoire ; c'est pure duperie. Mes amis, haïssons d'emblée ! [...] Je ne fais, en criant ainsi ma haine, que ce que fait une plante en poussant. » (page 375).

Contre ce que, dans sa perpétuelle paranoïa, elle voit comme l'agression du monde et des autres, elle oppose sa propre agressivité, l'attitude qu'elle prend page 209 (« Je me dresse soudain sur mes ergots ») étant à peu près constante chez elle, et étant menée jusqu'à un délire de cruauté :

- « J'ai hâte que mon père meure pour être impie tant que je veux. » (page 15).
- « Si j'avais plus d'orgueil, j'anéantirais par des meurtres ceux qui compromettent le bien-être de ma solitude. [...] Je tuerais Einberg et sa femme. Je tuerais Christian et Constance Chlore. » (page 20).
- « Je serai pleine de serpents et je vous les lancerai à la figure. Quand j'ai besoin de quelque chose, je prends, comme un escogriffe. Je ne demande jamais. Je ne fais pas grâce. Je ne souris ni avant de prendre ni après avoir pris. » (page 23).
- « Ce que j'ai à faire, je le sais : conjurer les puissances que le monde coalise contre moi, répondre par d'autres attentats aux attentats à la solitude commis contre moi. J'ai à grandir, à me prolonger par en haut, jusqu'à supplanter tout, jusqu'à planer au-dessus des plus hautes montagnes. » (page 27).
- « Le plus fort, c'est moi. Celle qui finira par l'avoir, c'est moi. [...] Avoir quelqu'un dans la tête, c'est comme y avoir une épée. Je veux entrer, comme une épée, dans la tête de Christian. Et son épée, je la briserai sur mes genoux. Et l'épée de Constance Chlore, je la romps. L'épée du Dieu des Armées, je la casse. Mon cœur je l'arrache, le jette dans le fleuve. » (page 34).
- « Rien ne sert de ramper. Il faut partir à poings. » (page 57).
- « Un être humain mort est à celui qui l'a abattu. » (page 106).
- « Christian. Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce. » (page 106).
- « Avec octobre revient l'heure d'aiguiser ses crayons et de remettre ses gants de boxe. Comme cette année j'aurai dame Ruby deux fois plus dans les jambes que l'année passée, il faut que je me tricote des gants de boxe deux fois plus gros que ceux de l'année passée. Il y en a qui s'arment de patience. D'autres, comme moi, se mettent des gants de boxe. » (pages 112-113).
- « J'appelle le désordre. [...] J'appelle la guerre de l'homme contre ce qu'il a fait. Désordre ! Guerre ! Confusion ! Lutte ! Dérangement total ! Prise de possession ! » (page 121).
- « J'ai de l'assassin ce que le feu a de l'incendie. » (page 122).
- « Je suis si en santé que je me sens capable de tuer la terre d'un seul coup de poing. Je me rends chez dame Ruby [...] Si j'avais une scie, je lui scierais les jambes. Si j'avais un entonnoir, je lui en donnerais des coups sur le nez. Si j'avais une bombe atomique, je la lui ferais manger. Si j'avais des ciseaux, je lui couperais les oreilles. » (page 147).
- Elle est « pleine de fiel à éclater » (page 150).
- « Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de l'Olympe, comme les Titans, comme Ajax d'Oïlée, comme Bellérophon. Je mourrai en pleine force, de l'explosion même de ma violence. Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire. Je me porterai à sa rencontre et porterai les premiers coups. Je connais l'issue de la bataille. Je sais que la lutte sera vaine. Je sais que mes

soldats et mes chevaux devront donner l'assaut du bord d'un gouffre. Mais je me battraï quand même. S'il faut perdre, autant perdre beau. S'il faut que mes soldats et mes chevaux tombent au fond de l'abîme au premier pas de la charge, autant que ce soient mes chevaux les plus rapides et mes soldats les plus courageux. » (page 162).

- « *Celui qui se dressera sur notre route, je l'abattraï, je le jugulerai, j'injecterai du cyanure de potassium dans les pommes de terre bouillies qu'il mange ! » (pages 174-175).*

- « *Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront. S'ils ne tremblent pas, ils vomiront ou me cracheront à la figure. » (page 186).*

- « *J'ai le goût d'arracher des ongles avec des tenailles, de scier des oreilles avec un rasoir, de tuer des êtres humains et de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande. J'ai le goût de brûler des campagnes, de bombarder des villes. J'ai le goût de secouer la nappe des océans, de pousser les continents les uns contre les autres, de traverser l'univers sur les étoiles comme on traverse un torrent sur les roches. » (page 193).*

- « *Ils m'ont rendue violente : j'ai soif de sang. » (page 227).*

- « *Ô maîtres, je mangerai plutôt mes excréments ! Ô maîtres, vos cages, sur roues comme sur béton, sur air comme sur mer, je vous les ferai ravalier ! [...] Qui que vous soyez, ô maîtres, autant que vous soyez, mortels comme divins, je m'insurge contre vous. (page 234). Ces maîtres sont les « présidents des pays de la terre » et les « Yahveh des pays du ciel », mais Bérénice se reconnaît un « autre maître » qui, curieusement, « est en otage », « est ailleurs », « s'est fait battre » (page 235) : c'est confus !*

- « *Dans les batailles où mes guerriers s'entretuent, sans distinction de couleurs, pour la seule cruauté de la chose, quand l'un d'eux tombe, on ne s'occupe pas de savoir de quel genre il est. Pour se prononcer avec assurance au sujet du genre de ce guerrier, anonyme comme tous les autres, il faudrait lui ouvrir le ventre ; ce qui nécessiterait l'emploi d'un chalumeau oxyhydrique, étant donné qu'avec le temps le sang et la chair des guerriers se sont greffés à l'acier de leur armure. » (page 246).*

- « *Il est l'heure que je me mette à tuer des hommes blancs, des femmes blanches et des enfants blancs avec un tisonnier. [...] L'heure de broyer des mains et des pieds avec des étaux lents et de recueillir le sang exprimé dans une chope sonne. » (page 295).*

- « *Quand un autre être humain te fait mal à l'âme, essaie de te tuer l'âme, tu as autant le droit de le mettre en capilotade que s'il essayait de faire couler ton sang, de te tuer les jambes. Demain matin, demain dès l'aube, l'Égalité, la Fraternité et l'autre auront rendu l'être humain tellement timoré, tellement timide, qu'il n'osera même plus (il ne bâtit plus de châteaux) posséder une seule acre de cette terre dont jadis il pouvait tout prendre. » (page 329).*

- « *Je raffole des jéjunums frais, des jéjunums encore chauds de sang et frémissants de vie. » (page 330) - « Deux grands vizirs au doigté impeccable palperont les ventres. Ils mettent de côté pour moi, à un rythme de un par mille, l'être humain qui a le ventre le plus prometteur. J'ouvre, avec une lame au fil de diamant, un châssis dans les ventres les plus prometteurs. Pour donner à l'eau le temps de me venir à la bouche, j'admire, avant d'en extraire le précieux jéjunum, la fressure mise au jour. » (pages 335-336).*

- « *La guerre dort : la guerre est là. Un fumeur finira par la réveiller pour lui demander du feu. Si on tarde trop à le faire, je le ferai moi-même. » (page 334), ce qui annonce le dénouement.*

- Elle a le projet d'aller à « *cette sorte de Congrès de Troppau* » où, après avoir feint la bienveillance, après que « *tout le plomb ait été fondu en cuillers et en cordes de violon* », elle déploierait sa violence : « *Je dirai : "Oh ! Oh !" J'ajouterai : "Haut les mains !" Je tirerai sur les manchots, pour édifier ceux qui n'auront pas l'intention de lever haut les mains, pour donner aux autres une idée juste de ce qu'avec moi obéissance veut dire. Lentement, je dirai : "Oh ! Oh !" J'ajouterai : "C'est moi désormais qui commande ici." J'aurai ainsi atteint par effraction à la royauté universelle. Je me ferai appeler Caligula, comme celui qui déploya ses soldats face à la mer et leur ordonna de charger. » (page 335).*

- « *J'ai du talent pour la guerre. Une arme, toute arme, n'alourdit pas mon bras, ne pèse pas à son bout. Elle le prolonge comme ma main. Il me suffit du seul contact épidermique d'une arme pour jouir*

d'une connaissance parfaite d'elle. C'est comme si mon appareil proprioceptif l'avait absorbée d'avance. » (page 338)

- « Pourquoi n'y a-t-il pas d'autres endroits clos appelés, par exemple "croisades", où un être humain pourrait, contre quelques billets, tuer quelques-uns de ses semblables? » (page 339).

On a donc vu l'agressivité de Bérénice culminer dans une violence, une cruauté, un sadisme qui frisent le ridicule.

Animée d'une volonté de puissance époustouflante, ne voulant pas se faire avaler par la vie, mais avaler la vie, elle ose des déclarations fracassantes :

- « Quand je serai grande, je serai arrogante et impie. J'aurai poussé des racines grosses comme les colonnes de la synagogue. J'aurai des feuilles grandes comme des voiles. Je marcherai tête haute. Je ne verrai personne. Quand le feu qui vient viendra, il brûlera ma peau, mais mes os ne flancheront pas, mais mon échine ne fléchira pas. [...] Je ne marcherai pas avec Yahveh. Je marcherai contre les flammes et contre les armées. J'aime mieux être du mauvais côté, s'il faut absolument être d'un côté. [...] Je me pénètre de la douleur, je l'excite, je la déguste, je m'en délecte. Elle est produite par les flammes mêmes qui flamberont les arrogants et les impies. » (pages 24-25).

- « J'ai plus envie de la vie dans sa dévastatrice immensité que des retranchements doux et encombrés qu'on y a ménagés. Une baie ne me dit rien. Il me faut tout le continent, tous les continents. Je veux voguer sur des continents et des déserts. Je veux venir à bout des abysses et des pics. Je veux bondir d'abîme en sommet. Je veux être avalée par tout, ne serait-ce que pour en sortir. Je veux être attaquée par tout ce qui a des armes. » (page 40).

- « J'aurai un être humain [...] Il n'est pas difficile de parler avec un être humain, d'embrasser un être humain, de se marier avec un être humain, de mettre au monde un être humain. Ce qui est difficile et seul intéressant, c'est d'avoir un être humain. » (page 96).

- « Tout ce que je demande à un livre, c'est de m'inspirer ainsi de l'énergie et du courage, de me dire ainsi qu'il y a plus de vie que je ne peux en prendre, de me rappeler ainsi l'urgence d'agir. » (page 108).

- « Tout prendre, nous saisir de tout. [...] Tous les rois de ce monde, ces usurpateurs, ce sont nos trônes qu'ils ont usurpés. [...] Il suffit d'un glaive. Tous ces fleuves, toutes ces mers, il suffit d'en décimer les pirates. Nos temples et nos basiliques, quand en chasserons-nous les prêtres et les enfants de chœur? Toutes ces belles femmes, ce sont tes femmes, Christian. Jusqu'à quand souffriras-tu qu'on se les partage comme si tu n'existais pas? [...] Régner à nouveau. [...] Aller tout reprendre. Rappeler nos canons. Réveiller nos citadelles. Faire rejaillir nos flottes et nos armées. [...] Cette main ! quand lui rendras-tu son sceptre? [...] Tous ces morceaux de couronne qu'ils portent, ces fantoches, ces soi-disant rois, nous les fondrons sur ce front. » (page 117).

- « Me jeter sur une épée. Tomber dans une embuscade. Prendre le quai. Prendre la gare. Prendre la route. Partir. N'avoir jamais mis les pieds sur cette terre. » (page 119).

- « Je suis la grande Bérénice, la vainqueuse, la téméraire, l'incorruptable. » (page 182).

- « Je pourrai regarder le soleil en pleine face sans être éblouie, comme un aigle. » (page 189).

- « Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout détruire. Je ne dis pas nier, je dis détruire. [...] - Si vous détruisez tout, de quoi allez-vous vous nourrir? - De rien, imbécile ! Et je mourrai de faim ! Mais pendant deux jours, j'aurai été libre ! - Ce n'est pas très gai. J'aime autant manger plein mon ventre. - Moi, ma fille, j'aime autant ne rien manger que d'être mangée par la terre. [...] Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout avaler, me répandre sur tout, tout englober, imposer ma loi à tout, tout soumettre : du noyau de la pêche au noyau de la terre elle-même. [...] Donc tout incorporer. Mais j'aime mieux tout détruire. Je ne sais pas pourquoi. C'est plus désintéressé, plus rapide, plus joli. Ça me donne plus envie de rire, si vous voulez. Et puis, est-ce que ma première solution ne suppose pas l'identification de la plus totale victoire avec la mort? » (pages 215-216).

- « Toute pensée qui me vient est poursuivie jusqu'à son aboutissement. » (page 256).

- « Rien ne peut arrêter mon âme. » (page 262).

- Punie par Zio qui attend son repentir, elle proclame : *« Il n'y a rien que je regrette moins que ce que l'on me reproche. Je ne m'excuserai pas d'avoir essayé de sortir de mon mal. Je ne piperai mot. Je*

m'occupe comme je peux, mue par un vague espoir d'évasion, contente de n'avoir pas imploré, me jurant de ne jamais implorer. » (page 270)

- « *Il y a toujours, où qu'on soit, quelque chose de grand à entreprendre, quelque chose d'impossible à faire. Soutenue par le désir de ne pas demander grâce, je suis prête, avec mon épingle de nourrice, à débâter toute la terre. » (page 271).*

- À Zio, elle déclare : « *Tu ne viendras jamais à bout de moi ! » (page 271).*

- « *Tu ne peux te réaliser pleinement en tant qu'individu qu'en soumettant tous les êtres humains. [...] Quel être humain n'aime pas mieux dominer qu'être écrasé ? » (pages 330, 331).*

- Elle se plaît à évoquer l'exemple de la nageuse Kimberley Ann Jones qui lui redonne « *l'espérance* » (page 299) et dont on apprend plus loin que, partie de Port Hope (« *Port de l'espoir* ») vers la Finlande (donc une extrémité de la Terre), elle n'a pas besoin de l'assurance du succès pour se dépenser totalement (page 303).

- « *En béréncien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir* » (page 337), c'est-à-dire qu'on ne peut pas exister sans posséder.

- « *La terre et la folie me donnent de la toute-puissance. » (page 379).*

Sa volonté de puissance va jusqu'au projet prométhéen de maîtriser l'immaîtrisable.

Chez elle, l'affirmation orgueilleuse du moi culmine dans un égocentrisme exacerbé :

- « *Venu avec la raison, l'orgueil m'a fait haïr le vide amer qui se fait dans l'âme afin qu'on aime. [...] J'exècre avoir besoin de quelqu'un. Le meilleur moyen de n'avoir besoin de personne, c'est de rayer tout le monde de sa vie. Ce que j'ai à faire, je le sais : conjurer les puissances que le monde coalise contre moi, répondre par d'autres attentats aux attentats à la solitude commis contre moi. J'ai à grandir, à me prolonger par en haut, jusqu'à supplanter tout, jusqu'à planer au-dessus des plus hautes montagnes. J'ai à élever un échafaudage, à construire une échelle, une échelle si grande que je pourrai mettre mes mains dans l'azur. Quand je descendrai, j'aurai les cheveux pleins d'azur. » (page 27).*

- « *Ce qui importe, c'est vouloir, c'est avoir l'âme qu'on s'est faite, c'est avoir ce qu'on veut dans l'âme. Ils se demandent d'où ils viennent. Quand on vient de soi, on sait d'où l'on vient. Il faut tourner le dos au destin qui nous mène et nous en faire un autre. Pour ça, il faut contredire sans arrêt les forces inconnues, les impulsions déclenchées par autre chose que soi-même. Il faut se recréer, se remettre au monde. On naît comme naissent les statues. On vient au monde statue : quelque chose nous a faits et on n'a plus qu'à vivre comme on est fait. C'est facile. Je suis une statue qui travaille à se changer, qui se sculpte elle-même en quelque chose d'autre. Quand on s'est fait soi-même, on sait qui on est. L'orgueil exige qu'on soit ce qu'on veut être. Ce qui importe, c'est la satisfaction de l'orgueil, c'est de ne pas perdre la face devant soi-même, c'est la majesté devant un miroir, c'est l'honneur et la dignité entretenus au détriment des puissances étrangères dont l'âme naissante est infestée. Ce qui compte, c'est se savoir responsable de chaque acte qu'on pose, c'est vivre contre ce qu'une nature trouvée en nous nous condamne à vivre. Il faut, à l'exemple du géant noir gardien des génies malfaisants, se faire fouetter pour ne pas s'endormir. S'il le faut, pour garder mes paupières ouvertes, j'arracherai mes paupières. Je choisirai le sol de chacun de mes pas. À partir du peu d'orgueil que j'ai, je me réinventerai. » (pages 42-43).*

- « *Quand je serai grande, ma gloire aura dissous l'ombre de Mingrèlie dans l'éclat et l'abondance de sa puissante lumière. » (page 59).*

- « *Cela ne fait que rafraîchir la certitude que j'ai toujours eue que Bérénice Einberg, toute hideuse qu'elle soit, commande à toute la création. » (page 75)*

- « *Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire. » (page 162).*

- « *Rien n'importe que moi ici-bas. » (page 183).*

- « *Je suis l'œuvre et l'artiste. Ce qui m'entoure, ce que je vois, ce que j'entends, c'est le marbre d'où je dois sortir, à coups de hache, de ciseau et de brosse. Dans un bloc de marbre il y a un buste, mais à une condition, à condition de sculpter. » (page 215).*

- « *Rien ne peut arrêter mon âme. Je peux demander à mon âme tout ce que je veux : elle m'est docile et fidèle. » (page 262).*

L'affrontement aux autres

L'enfant qu'est Bérénice est soumise à des parents qui la déçoivent par leurs dissensions grotesques. Elle en souffre d'abord : « *Quand j'étais plus petite, je trouvais [...] que c'était impossible que mes parents ne puissent pas s'aimer comme je les aimais.* » (page 12).

Puis elle s'en accommode : « *Je les regarde se haïr, se haïr avec tout ce qu'il peut y avoir de laid dans leurs yeux et leurs cœurs.* » (page 13). Elle les vitupère : « *Haïssez-vous, bande de bouffons !* » (page 13). Elle se dissocie d'eux : « *Au fond, je suis ma propre enfant.* » (page 29). Elle se révolte contre eux, contre sa mère surtout et, secondairement, contre son père dont la présence est moins importante.

Einberg : Le père de Bérénice est un fantoche : il est petit, a été blessé à la guerre et, en ayant gardé une « *cuisse atrophiée* », se voit traité de « *boiteux* », d'« *infâme claudicateur* » (page 301), ce qui fait de lui une sorte de Vulcain boiteux auprès d'une Vénus resplendissante. Il a un « *grand nez crochu* » (page 74), de « *grosses lèvres molles* » et un « *petit menton de mouton* » (page 175).

C'est un homme d'affaires important, qui est souvent en voyage. Il est près de ses sous : « *Einberg a mis le docteur à la porte. [Le docteur] a dit à Einberg qu'un médecin [...] a le devoir de se faire verser des honoraires exorbitants. Mais Einberg n'est pas homme à se laisser exorbiter par des honoraires. Il a envoyé le docteur se faire verser des honoraires exorbitants ailleurs.* » (pages 128-129). Il apporte son aide financière à Israël.

C'est un homme solennel comme en témoignent le « *tablier de chrome de son pupitre de chêne* », « *son stylet d'or, à manche de plâtre* », « *son édition princeps de la Bible* » (page 178).

Prédateur qui s'est emparée de cette fille de treize ans qu'était Chamomor, c'est maintenant un mauvais mari qui a une maîtresse (page 102), un père qui considère sa fille comme une possession, qui « *voit d'un œil irrité son avoir jouer avec l'avoir de Mme Einberg* » (page 12), qui ne s'intéresse à elle que pour l'utiliser dans son combat contre sa femme : « *Quand Mme Einberg ne lui dispute pas ma possession, il me trouve tout à fait dénuée d'intérêt. Quand il me gronde, il se force.* » (page 25). Aussi s'emploie-t-elle à le combattre : « *J'ai l'occasion de faire enrager Einberg. Je le fais se tordre de colère, excite tous ses tics.* » (page 299).

Il la traîne dans le droit chemin de la synagogue, de l'obéissance, de la banalité. Il s'oppose à son attachement pour Christian, et, à cette occasion, se montre « *tout scandalisé, tout sévère, tout haineux* » (page 172). Mais son autorité est maladroite et, surtout, réduite à des menaces qui ne sont pas mises à exécution : il « *a diagnostiqué une insuffisance de coups de pied au derrière* » (page 123) mais ne les a pas donnés. Reconnaisant son incapacité à maîtriser sa fille, il l'envoie à son frère de New York pour qu'il se charge d'elle, la « *confie à une famille de saints* » où elle devrait apprendre « *ce qu'est vivre, bien vivre, bien penser, bien faire, bien manger, bien dormir* » (page 179). Cependant, voilà qu'il lutte ensuite frénétiquement pour la reprendre : « *Einberg s'agite comme un possédé. [...] Il râle, crie, écume, bave. Il se démène...* » (page 210). À son retour, elle lui résiste encore, lui montre une opposition systématique : « *Il ne comprend pas qu'il lui suffit de vouloir que je fasse quelque chose pour que je perde, tout à coup, toute envie que je peux avoir de faire cette chose.* » (page 300). L'agilité de la petite fille lui permet alors de triompher du vieillard infirme (page 301). Scandalisé par les lettres qu'elle a écrites à Christian, il la fait partir pour Israël (page 322).

Pourtant, Bérénice regrette de n'être pas aimée de son père, souffre lorsqu'il se montre indifférent à son départ : « *Le petit laïus qu'Einberg m'a tenu avant-hier m'a déprimée, déçue en profondeur. Je savais pourtant qu'il ne pouvait pas m'aimer ; j'en avais pourtant fait la preuve maintes et maintes fois. Je persistais malgré tout à croire que je lui faisais quelque chose, qu'étant mon père il était à mon égard dominé par une sorte de chaleur animale, une sorte de charme sanguin.* » (pages 182-183).

Mais, quand son père s'oppose encore une fois à son amour pour Christian, et l'envoie en Israël, sa colère se déchaîne : « *Je vais t'en mettre du plomb dans la tête, moi, Mauritius Einberg ; et pas avec un fusil ! Tu es un misérable ! Tu es pire que tout ce qu'a imaginé le pauvre Victor Hugo ! Tu es une sale poule cochinchinoise ! Tu me fais mal à la queue de la grande thyroïde !* » Et elle demande à Christian : « *Aide-moi à débarrasser ma vie de ce fou furieux qu'est notre père.* » (page 323).

Bérénice affronte donc un autre fantoche paternel : Zio, dont le nom qu'elle lui donne, s'il signifie « oncle » en italien, pourrait aussi être une contraction de Zeus et de Zéro. Cet homme « *si continuellement sain* » (page 195), qui veut lui imposer son emprise et celle du judaïsme, qui se demande « *ce qui l'inquiète tant, ce qu'elle cherche tant* » (page 256), qui veut son bonheur (« *Il ne manquait que Zio au nombre de ceux qui s'occupent de mon bonheur comme du leur [...] aux côtés des politiciens, des urbanistes, des philosophes, de la S.P.C.A. [Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux] et des vendeurs de savon doux pour l'épiderme.* » [page 242]), devient sa « vedette » (page 238) : « *Je m'amuse à dire le contraire de ce qu'il dit et à faire le contraire de ce qu'il veut que je fasse.* » (page 238). « *Ce qu'il y a de plus ridicule en Zio, c'est son assurance d'acier, cette solidité dans chacun de ses gestes, cette logique infaillible de machine électronique qui préside à ses moindres actes. [...] Je suis convaincue que Zio n'est qu'un aveugle-sourd, n'est qu'un autre de ces imbéciles graves qui m'ont fait le monde que j'ai. [...] Zio est pris pour un maître par les esclaves-nés. Car Zio est pris pour le grand maître des morues par les morues.* » (page 239). En fait, il lui paraît « vulnérable » (page 252). Mais, si elle méprise son autorité, elle doit la subir : « *L'autorité que Zio a sur moi ne tient à rien, il faut bien l'avouer. Pourtant, elle tient.* » (page 250), se disant : « *Souvent, mieux vaut faire ce qu'un imbécile vous dit de faire.* » (page 253). Elle éprouve même « *la tendresse qu'a la femme pour l'homme qui fait l'homme* » (page 251). Il est si convaincu de la mission qu'il a à remplir qu'il ne veut pas la rendre à ses parents (page 242). Il la séquestre, d'abord dans sa chambre (page 265), puis dans l'armoire de la salle de bains (page 270). Mais, enfin, il abandonne (page 293).

Détenteur d'un substitut de l'autorité paternelle, le professeur de chimie subit lui aussi les vitupérations de Bérénice : « *J'en ai assez de répondre ce qu'il veut, ce que la chimie veut, ce que la terre veut.* » (page 264).

Chamomor : C'est une Polonaise, « *grande, belle, blonde, semblable à la "Vierge" de Baldovinetti* » (page 80), une « *panthère blanche aux yeux d'azur* » (page 148), aux « *cheveux blonds aussi fins que des toiles d'araignées* » (page 139), aux beaux yeux (page 184), des « *yeux de faucon hagard* » (page 28), aux « *lèvres de Kabyle, unies comme le bord d'un verre, ses lèvres épaisses comme le bord d'un seau* » (page 140), dont la main est une « *belle grappe de doigts à tête de diamant rose* » (page 144). Mais elle n'est aussi « *qu'une bête égoïste et solitaire, qu'un être sourd et aveugle, qu'un être qui n'a que lui-même pour amour, raison et orgueil.* » (pages 136-137). Polonaise typique (voir le cliché : « Boire comme un Polonais »), « *souvent, elle est soûle.* » (page 29).

Avant la guerre, elle fut, selon elle, « *une adepte forcenée de plusieurs sports* », une « *amazone* » (page 99). À l'âge de treize ans, Einberg l'a trouvée à Varsovie où il l'a sauvée de ses frères qui l'avaient violée (pages 104-105) tandis qu'elle s'est prostituée pour eux : « *Tu n'avais peut-être que treize ans quand je t'ai épousée, tu étais peut-être folle à lier, mais, je t'assure, tu avais de la suite dans les idées. Tu n'ouvrais la bouche que pour plaider la cause de ces bien chers frères, que pour prier ton petit mari d'user de son influence pour les sauver de la potence. Quand il s'agissait de lui faire écrire une lettre à un ministre ou à un juge, on ne se privait pas : on se déshabillait, on ouvrait grand ses petits bras. Quand tu as décidé de faire chambre à part, c'est encore de tes frères qu'il était question. Je venais de les faire sortir de prison. Tu n'avais donc plus rien à obtenir pour eux. Tu ne voyais donc plus très bien pourquoi tu continuerais à m'endurer dans ton lit.* » (page 132).

Elle est, selon lui, un personnage baroque, une Bovary à lubies, « *une inadaptée, une déséquilibrée, une grande enfant* » (page 179). Le portrait à la fois méprisant et reconnaissant que fait Einberg de sa maîtresse lui permet de souligner la pudibonderie et la frigidité qu'il reproche à Chamomor : « *Elle a un sexe entre les jambes, elle le porte haut et droit, ma bonne amie, un sexe de femme, un sexe comme tu as la douleur et la honte de devoir en avoir un, c'est tout ce dont un homme a besoin quand il prend une maîtresse. Elle copule, et ça ne lui met pas le cœur à l'envers. Elle se regarde quand elle est toute nue, et ça ne la dégoûte pas. [...] Elle m'a avoué qu'elle traite son sexe comme elle traite son estomac. Quand l'un ou l'autre crie famine, elle lui donne à manger.* » [page 102]).

Il est vrai que Chamomor se complaît dans le masochisme : elle « *pleure souvent* » (page 90) ; elle demande à sa fille : « *Ne sois pas méchante envers moi.* » (page 194). Se prétendant « *esclave enchantée de ses enfants* », elle leur déclare : « *J'ai essayé de vous éblouir, comme un bateleur qui*

cherche de l'emploi. Et ça n'a pas abouti. C'est ça, être femme, mère, et c'est merveilleux. » (page 308).

Cette bourgeoise prend des « *poses hiératiques exagérées* » (page 83), parle avec affectation, d'une part, à son mari (« *Qu'est-ce que c'est, Mauritius Einberg? Votre maîtresse n'a pas aimé l'Égypte que vous lui avez faite? Rue-t-elle inconsidérément dans vos brancards d'or et de diamants?* » [page 102]), mais aussi à sa fille (« *Où que doive t'entraîner ta course au bonheur, sache que je serai à chaque détour de la route.* » [page 142]).

De la bourgeoise, elle connaît aussi l'inutilité, dénoncée par Bérénice : « *Elle n'a pas encore trente ans et elle n'a plus rien à faire. Elle ne peut plus bouger : elle est une proie facile pour la mort. La tête sur la poitrine, la nuque découverte, assise dans l'ombre qui commence à la dissoudre, elle a l'air de s'offrir au glaive d'un bourreau.* » (page 92). Il ne lui reste plus comme raison de vivre que « *de gagner la guerre qu'elle livre à Einberg* » (page 81), guerre dont Bérénice et Christian sont l'épicentre. En effet, elle est surtout entichée de son fils, follement amoureuse même. Aussi éprouve-t-elle à l'égard de Mingrèlie une jalousie qui la pousse à un accès de colère (« *Elle s'élançe sur eux et, l'un après l'autre, les frappe à tour de bras, les abreuve d'injures à seaux.* » [pages 88-89]) après lequel elle s'excuse et pleure ; d'où ce commentaire de Bérénice : « *Les larmes de Chamomor sont le plus grand supplice de Christian. Les larmes de Chamomor ne me donnent aucun mal.* » (page 90). Vraiment abusive, elle demande à son fils : « *En aimerais-tu une autre que moi? [...] Faisant la femme fatale, Chamomor porte une jambe en avant, se met les mains sur les hanches, bombe la poitrine, secoue sa crinière.* » (page 169). Entre elle et son fils, le lien oedipien n'est pas rompu. Plus tard, elle construit quarante aquariums pour lui (page 305), vit pour lui, au nom de l'amour maternel, une aventure extraordinaire (page 307).

Quant à Bérénice, elle se dit « *avalée* » par « *le visage trop beau* » de sa mère, et précise : « *On regarde un visage [...] et ça nous travaille, puis ça nous irrite. Si on se laisse faire, ça nous désespère.* » (page 9). « *Plus petite* », elle a aimé sa mère « *avec toute sa souffrance* », elle voulait « *se greffer à elle* » (page 27). Mais son besoin d'amour a été bafoué par l'imprévisibilité de cette mère parfois distante, parfois débordante d'affection incontrôlable et de vigilance attendrissante, incapable de vraie tendresse. Bérénice pense qu'elle l'aime mais « *d'une curieuse façon* » (page 28), ne se livrant pas totalement à elle : « *Ma mère est comme un oiseau. Quand je la prenais dans mes bras, elle se raidissait, elle se défendait. [...] J'avais l'impression qu'il n'y avait pas assez de place dans sa vie pour que j'y vive.* » (page 28).

Puis elle voudrait échapper à cet ensorcellement, mais y demeure soumise :

- « *Malgré la nécessité de la haïr, je suis fascinée par ma mère comme par un oiseau. Je l'admire. À la voir être et à la voir faire, je suis portée à l'imiter, je sens que c'est ainsi qu'il faudrait que je sois et que j'agisse. Je trouve ses yeux beaux, ses mains belles, sa bouche belle, ses vêtements beaux, sa façon de se verser du thé belle. [...] J'ai peur d'elle comme on a peur d'une sorcière. [...] C'est une influence, un charme à rompre. C'est l'ennemi à abattre* » (page 31).

- « *C'est un soleil qui me flamberait l'âme si je ne la fuyais pas, ne m'en défendais pas.* » (page 32).

- « *Elle occupe à la porte de ma vie une présence massive, lourde, presque suffocante. Elle y bat comme la mer aux flancs d'un navire. Si j'ouvre, si j'entrebaïlle, elle me pénètre, elle m'envahit, elle noie, je coule. Sans faire exprès, elle ensorcelle.* » (page 32).

Plus tard, elle reste encore émue par sa beauté :

- « *Sa belle grande main effleure mon visage, sa main souple, délicate et parfumée comme une fleur.* » (page 54).

- « *Elle déambule avec cette lenteur, cette grâce et cette nonchalance qui m'ont toujours donné envie, faim, qui m'ont toujours fait monter des goûts de douceur dans la gorge.* » (page 160).

- « *Qu'elle est belle !* » (page 161).

- Elle l'admire encore quand elle vient la voir à New York, alors qu'elle est « *changée, les cheveux raccourcis, les cheveux courts et tout en virgules* », qu'elle est « *très triste et très belle* », qu'elle a « *l'air de Jeanne d'Arc* » (page 217).

- Elle regrette encore de ne pouvoir être la seule personne aimée par elle : « *Si Chamomor avait voulu, nous serions amis [sic] à l'heure qu'il est [...] Elle serait le seul habitant de ma vie et je serais le seul habitant de sa vie.* » (page 124).

- Elle avoue sa faiblesse : « *J'ai besoin d'elle, d'être abritée, qu'elle me tienne et me flatte comme elle tient et flatte Mauriac II. C'est comme si par toute la neige elle était la seule maison.* » (pages 124-125).

Mais, voulant résister à sa séduction, elle s'oblige à la détester : « *Elle me berce et me donne des baisers. [...] Si elle n'arrête pas de baver sur moi, je la tue.* » (page 84) - « *Entre les beaux sentiments et moi, ma belle, c'est fini.* » (page 96). Elle affecte de parler d'elle à son père en disant « *ta femme* » (page 106). Elle se livre à une explosion de rage contre elle, à une lutte violente et haineuse (elle parle bien de son « *cerveau ébloui de haine* » [page 84]), qui la fait se venger mesquinement sur le chat (page 85).

Cependant, elle éprouve encore la tentation de se « *laisser aller* » à l'aimer, mais la repousse (page 125).

Survient sa crise d'anorexie. Si elle est alors faible, elle parvient d'abord à résister à la douceur de la présence de Chamomor : « *Elle reste penchée au-dessus de moi, à se tendre, à attendre, à m'attendre* » - « *Aveuglément, je me ferme. Je ferme mes bras, ferme ma bouche. Aveuglément, je me répète de me méfier. [...] J'aime mieux ma misère.* » (page 135). Puis elle cède : « *Mais cette nuit, je suis trop faible pour me défendre. [...] Je laisse sa beauté jouer dans mes idées* » (page 135). Cependant, la réaction ne tarde pas : « *Chamomor doit rire dans sa barbe. Dans l'état où je me suis mise je suis devenue pour elle une arme plus puissante qu'une fusée intercontinentale à ogive nucléaire. Dans le procès de Trente Ans qu'elle livre à Einberg, je suis devenue la preuve à l'épreuve de tout.* » (page 136). Nouveau retournement : c'est l'abandon soudain à la tendresse dont elle est assoiffée : « *Tout à coup, ça y est ! C'en est fait de moi. Je perds la tête. Tout à coup, en moi, c'est la rupture des écluses, l'éclatement des digues et barrages.* » (page 141).

Comme Chamomor se livre elle aussi à une effusion sentimentale : « *Qui que tu sois, ma chérie, je t'aime !* » (page 142), Bérénice sent resurgir sa volonté de puissance : « *Elle me donne l'impression de se laisser appartenir, de me laisser la posséder. [...] d'être ma poupée, d'être toute à moi.* » (page 143). Pourtant, elle appelle ce sentiment « *amour* » : « *L'amour m'a fécondée. L'amour circule dans mes veines. Et c'est jusqu'à l'aube, à chaque battement de mon cœur, comme si je manquais de mourir.* » (page 145).

L'exaltation est telle qu'elle se répand dans le chapitre suivant : « *Je l'aime ! Je l'aime ! Qu'elle revienne ! Qu'elle revienne ! [...] Je n'ai pas assez grand d'yeux pour la regarder, pas assez grand d'oreilles pour tout entendre, pas assez grand de voix pour tout lui dire. [...] Je prendrai le temps qu'il faut pour épuiser la fascination, pour briser le charme.* » (page 146).

Mais une nuit suffit pour que son amour « *rentre dans sa coquille. Quand je me réveillerais, l'idylle sera devenue douceur, doux secret. Elle ne pourra se continuer que de moi à moi.* » (page 147), et l'enchantement se dissipe par le retour à la santé (page 147) qui permet à Chamomor de se vanter de l'avoir « *ressuscitée avec de l'amour maternel.* » (page 149), de se servir de cette guérison dans sa lutte contre Einberg.

Au passage, Bérénice avoue : « *Je l'aimais comme un garçon aime une fille. Quand j'étais seule avec elle, je ne pouvais la regarder sans avoir l'impression de faire du mal.* » (page 148), ce qui a permis à certains commentateurs de pouvoir en inférer qu'elle serait en fait un garçon !

La lutte cependant reprend. Bérénice tue Mauriac II (page 164).

Quand l'exil à New York décidé, Chamomor montre cette sollicitude : accorder à Bérénice la compagnie de Constance Chlore, c'est sans effet : « *Tu as décoché pour rien cette dernière flèche, Chamomor. Tu m'as ratée. Tu m'as toujours ratée et tu me rateras toujours. Tu combats en vain. De l'air ! Tu ne m'auras pas ! Ton dévouement, tes faveurs, tes caresses et tes beaux yeux sont de la ruse, des hameçons, des grilles et des abîmes.* » (page 184) - « *Je ne veux pas que tu m'aimes. Christian ne veut pas que tu l'aimes ! Nous ne voulons rien de toi. [...] Nous ne voulons rien devoir à personne.* » (page 308). On comprend que les enfants refusent cet amour maternel abusif et inutile.

À la réception de la lettre de sa mère à New York, d'abord « *d'un mouvement de colère* », Bérénice la déchire. Mais elle avoue : « *Aussitôt après, je regrette, me sens tendre et aimante jusqu'aux larmes. Et, d'un mouvement de pitié aussi vif que mon mouvement de colère, je couvre l'enveloppe de baisers, décide de garder jusqu'à la fin de ma vie le beau grand timbre multicolore.* » Pourtant, « *Deux jours plus tard, timbre comme Chamomor ne me disent plus rien.* » (page 194).

Chamomor est ensuite longtemps oubliée, et il faut que Bérénice s'enivre pour qu'elle s'identifie à sa mère : « *C'est moi qui bois mais ce sont les lèvres de Chamomor qui ont pris le goulot* » (page 281). À son retour à l'île, elle découvre une Chamomor victime de « *la fièvre aphteuse* » (faut-il qu'elle soit vache !), et profère cette condamnation : « *Elle a vécu sans moi ; qu'elle meure sans moi.* » (page 299). Comme elle a « *le visage d'un immonde jaune et hideusement tuméfié* », elle lui répugne : « *Je ne veux pas la voir laide. [...] Je ne veux pas la voir se tordre de sanglots.* » (page 304). Mais, en fait, elle est toujours faible devant elle : « *Quand je la vois, je suis cuite. Il faudrait que je me ferme les oreilles. Car si je succombe à la tentation de l'écouter, elle me pénètre, et je suis finie, morte, vaincue.* » (page 306).

Si, dans ce « cha cha cha » de ses élans d'amour et de ses retraits de haine, Bérénice révèle un pathétique déchirement, Chamomor apparaît comme étant surtout possessive ou, si l'on veut « avalante », et cela dès le début du roman. Elle considère ses enfants comme des objets qu'on prend et dont on se sert. Elle ne leur accorde pas d'amour, car elle est incapable de donner quoi que ce soit d'authentique. Au lieu de jouer son rôle de pourvoyeuse, elle devient pour ainsi dire préhensile ; au lieu de donner, elle prend, ce qui est la caractéristique de l'enfant qui ne peut que petit à petit accéder au don, caractéristique de l'amour adulte. Elle essaie en vain de capter l'amour de Bérénice et non pas de lui offrir le sien.

Leur mère étant elle-même une enfant, ses propres enfants ont des difficultés à sortir de leur enfance, à devenir adulte, puisqu'ils ont trouvé chez elle le modèle d'une vie affective déficiente, puisqu'ils n'ont pas reçu, à la phase préhensile, la nourriture affective dont ils avaient besoin pour se développer. S'il en est privé, il se produit chez l'enfant ce que les psychologues nomment une fixation, c'est-à-dire qu'il reste enfant, désirant à jamais trouver l'amour maternel qui lui a été refusé. Il connaît une angoisse qui est le résultat de la haine qu'il éprouve envers une personne dont il a par ailleurs un très grand besoin et qui précisément a refusé d'y répondre. L'enfant, à qui manque l'amour maternel, meurt, pour ainsi dire, affectivement, et considère l'amour en général, ne connaissant de celui-ci qu'une forme frelatée, comme une force destructrice.

Pour Bérénice, ce que Chamomor appelle « amour » est perçu comme menaçant, car elle prend sans donner en retour ou exige un don qui la met, étant incapable d'y souscrire, dans un état d'impuissance et d'angoisse. Toute la conception qu'elle a de l'amour, du sien comme de celui des autres, se ressent de l'influence du modèle que lui a donné sa mère. Elle ne peut en effet concevoir l'amour que comme une possession jalouse qui réduit son objet à l'état de chose : « *Aimer c'est se choisir quelqu'un et se faire prendre par lui.* » (page 175). Toute sa vie consiste à tenter de se libérer d'un amour auquel elle aspire pourtant de toutes ses forces. Ce qui l'empêche de s'épanouir, c'est bien, en grande partie, son incapacité de se détacher de l'image maternelle. Une telle fixation affecte certains d'une incapacité d'agir, d'une annihilation de la personne ; d'autres font des efforts aussi désordonnés que stériles pour obtenir une liberté qu'ils ne pourront jamais que se donner l'illusion d'avoir atteinte, dans leur négativisme infantile : c'est le cas de Bérénice. Sa solution consiste à tenter d'anéantir la mère, à laquelle elle ne pourra pourtant échapper qu'au prix de sa propre destruction puisque, si elle réussit, elle aura détruit le seul amour auquel elle aspire (qui la rend incapable d'aimer qui que ce soit) et qui constitue son principe de vie.

Au-delà des figures parentales, dégoûtée par les adultes dont elle dénonce la trahison, Bérénice développe un sentiment anormal, prématuré chez un enfant, le refus global de l' » *adulterie* » (page 275), qui est le sujet du roman :

- Elle cache à l'indiscrète et hypocrite curiosité des adultes le rêve que lui avait fait faire l'orme : « *Je ne dis pas tout* » (page 17).
- Des attentions qu'a pour elle le « *rabbi* » Schneider, elle déclare : « *Ça m'irrite jusqu'à la haine.* » (page 18).
- Elle proclame : « *Je hais ce qu'ils ont fait de la vie qu'ils m'ont donnée avant de me la donner.* » (page 122).
- Elle considère que les adultes ont trop aimé pour pouvoir être aimés : « *Pour être le seul visage dans une âme, il faut en déloger tous les autres. Et, dans l'âme d'une adulte comme Chamomor, il*

s'est entassé tellement de visages, visages de morts comme visages de vivants, visages de choses comme visages d'animaux et d'hommes, qu'on ne s'y entend même pas parler. » (page 124).

- Elle profère : « *L'adulte est mou. L'enfant est dur. Il faut éviter l'adulte comme on évite le sable mouvant. Un baiser qu'on met sur un adulte s'y enfonce, y germe, y fait éclore des tentacules qui prennent et ne vous lâchent plus. Rien ne pénètre un enfant ; une aiguille s'y briserait, une hache s'y briserait. L'enfant n'est pas mou, visqueux et fertile, il est dur, sec et stérile comme un bloc de granit. Les cuisses de l'adulte sont flasques. La peau de l'adulte pend à ses os comme des masses de blanc d'œuf. [...] Ce qui est visqueux et mou salit. Ce qui est laid enlaidit. Il ne faut pas toucher à ce qui est laid.* » (page 336).

Non seulement elle hait les adultes, mais elle veut également se garder à tout prix de les imiter, de devenir elle-même adulte, ce qui équivaut à vouloir rester dans l'enfance : « *Je hais tellement l'adulte, le renie avec tant de colère que j'ai dû jeter les fondements d'une nouvelle langue. Je lui criais : "Agnelet laid !" Je lui criais : "Vassiveau !" La faiblesse de ces injures me confondait. Frappée de génie, devenue ectoplasme, je criai, mordant dans chaque syllabe : "Spétermatorinx étanglobe !" Une nouvelle langue était née : le bérénicien.* » (page 337). En effet, « le bérénicien » est un reniement des « *langues humaines* », langues d'adultes trop « bavards », langues trop riches et génératrices de confusion, de séparation et de rupture. Dans la vision de Bérénice, ce sont de « *mauvaises langues* » qui risquent d'avaler le locuteur dans leur ventre trop large, comme le font toutes les choses de ce monde. C'est qu'elle rêve d'une langue où rien ne soit superflu, et où chaque chose puisse coïncider parfaitement avec son nom, sans laisser de place à l'ambiguïté : « *Tout ce qui se décrit dans mon œil, mon ventre et mon cœur par un seul et même phénomène devrait porter un seul et même nom* » (page 286 : elle serait donc heureuse de pouvoir parler le « novlangue » d'Orwell !). Quoique le bérénicien soit une langue ayant ses règles (« *En bérénicien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir* »), il représente essentiellement une forme extrême de liberté de la parole : Bérénice se laisse aller au gré des mots, portée par leur flux sonore (« *la chaise monumentale de l'évêque errant, de l'évêque erroné, de l'évêque péroné, de l'évêque tibia...* », etc.), en mettant en déroute les chercheurs du sens commun. D'ailleurs, le bérénicien n'est pas une langue à leur mesure : aux langues trop grandes des adultes, Bérénice oppose sa toute petite langue à l'usage de deux personnes seulement, Bérénice elle-même et son amie, Constance Chlore. C'est une langue de l'amitié dont le mot le plus important, « *Nahanni* », pure sonorité dépourvue de sens pour les adultes (encore que, comme on l'a signalé, c'est le nom d'une rivière de l'Ouest canadien), est un « *un appel à un appel* », et sert à établir le contact entre les deux amies. C'est l'utopie linguistique de Ducharme, le rêve d'une langue qui se produit elle-même, dans l'intimité. Il faut cependant remarquer que l'invention de cette langue balbutiante et incompréhensible comme celle des bébés, que personne d'autre ne parle et qui empêche donc toute communication (comme c'est le cas aussi entre Grisée et Eéersig, même si celui-ci ne parle pas le « bérénicien » [pages 287-288]) traduit le désir, chez Bérénice, de régresser à un stade antérieur, ce qui doit être mis en rapport avec la carence d'amour maternel dont elle souffre, qui lui fait éprouver des sentiments de frustration, d'angoisse. Si elle hait sa mère et les adultes d'une façon générale, elle aspire à retrouver le seul état où tous ses besoins furent un jour satisfaits. Elle dit bien vers la fin du roman : « *Je suis agressivement apatride, follement heimatlos. Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu, on y pénètre par la crevasse d'où j'ai bondi. Qu'est-ce que ça veut dire...* » (page 334) : c'est évidemment l'utérus, et on ne peut être plus explicite.

Cette haine de l'adulte, ce refus de l'« *adulterie* » (page 275), sont en fait dus à l'impuissance à devenir adulte.

Mais la haine de Bérénice se porte aussi contre des jeunes :

- Contre les frères de Constance Chlore : « *Je suis contente qu'ils soient morts. Ils me haïssaient.* » (page 129).

- Contre ses cousins : « *Je hais passionnément chacun d'entre eux. Cela correspond-il à quelque réalité? J'ai besoin de haïr. Je hais. That's all. [...] N'a-t-il pas suffi que mes faims veuillent que les cousins soient haïssables pour qu'ils le deviennent?* » (page 75). Mais, plus loin, elle se montre moins

radicale : « *Mon attitude envers mes cousins en est une de légère animosité diluée par un grand souci d'indifférence.* » (page 188).

Enfin, elle reconnaît qu'elle peut agir aussi par « *haine de moi-même* » (page 174), étant alors, en quelque sorte, le « *Héautontimoroumenos* » de Baudelaire, le « *bourreau de soi-même* », qui est mentionné page 101. Son désarroi à la suite de l'escapade avec Constance Kloür la conduit au dégoût de soi : « *Je suppure ! Je suis pleine de merde !* » (page 281).

L'enfant qui n'a pas reçu d'amour de sa mère, étant lui-même détruit, cherche à son tour à détruire les autres, car c'est la seule manière dont il peut entrer en contact avec le monde extérieur. Seulement, bien entendu, cela ne va pas sans angoisse, car tout rapprochement avec autrui fait revivre intérieurement l'état de péril originel. Concevant l'amour comme possession, Bérénice voudrait donc s'approprier d'autres êtres, selon une vision enfantine où ils sont des choses qu'on utilise pour s'affirmer.

À cet égard, l'un de ses rêves est assez caractéristique : « *Je fais un cauchemar. Tout est blanc ici, d'une blancheur éblouissante. [...] Et tout est à moi, tout m'appartient. Il y a des filles debout devant les fenêtres blanches, des filles qui n'ont presque rien sur le dos, comme Mingrémie dans la grange abandonnée. Je reçois comme un coup au cœur : elles sont à moi elles aussi ! Je frappe dans mes mains. Les filles se retournent. Elles ont toutes le même visage : le visage de Mingrémie. Comme elles sont belles ! Comme mes êtres humains sont beaux ! Tout m'appartient ici. Tout est à moi ici. Comme on est bien ici. Comme c'est blanc ! On se croirait à l'intérieur du soleil, de la neige.* » (page 105).

Mais pas question de s'approprier « *la grande-duchesse de Mingrémie* », qui, arrivée de Dniépropétkovsk, est venue passer sur l'île ses vacances d'hiver. Car elle « *est belle comme un jour sans fin. Des anglaises souples et lumineuses pendent en lourdes grappes au sommet de sa tête noire, roulent et dansent en profusion sur sa nuque fine comme un poignet. [...] Elle est gracieuse comme un papillon et polie comme une reine.* » (page 58). Son « *doigt effilé* » est « *coiffé d'une pierre précieuse ogivale et rose* » (page 54). Elle « *pose* » (page 57), prend des « *attitudes hiératiques* » (pages 57-58). Sur la glace, elle « *ne patine pas pour rire* » ; et, comme elle « *a revêtu tutu et haut-de-chausses* », qu'elle « *fait des entrechats* », elle a « *l'air d'une vraie ballerine* » et « *d'un papillon qui butine* » (page 56). De plus, « *elle a mangé dans les restaurants des plus grandes villes des cinq continents. Elle a été au théâtre à Hambourg, à l'opéra à Oslo. Elle connaît la chimie, la géométrie, le grec, l'hébreu, la musique, le ballet, l'équitation et le sexe.* » (page 58).

Aussi, séduit-elle Christian, provoque-t-elle la jalousie de Chamomor (pages 88-89), et plus encore celle de Bérénice. Dans l'opposition entre elle et « *la grande-duchesse de Mingrémie* », dans l'admiration masochiste de la Québécoise pour celle qui est « *un être humain beau, sauvage et méchant* » (page 96), qui a connu, de par le monde, de multiples expériences, qui sait se tenir, mais n'a pas d'âme, on peut voir l'opposition traditionnelle entre les Québécois et les Européens, les premiers étant victimes d'un constant complexe d'infériorité. Et peut-être peut-on voir une autre Mingrémie dans cette nouvelle abbesse qui fut imposée aux nonnes de l'abbaye de l'île, « *une jeune étrangère au verbe sec et au regard distant dont on répéta qu'elle ne devait son éminente fonction ni à sa piété ni à sa charité, mais à sa haute naissance.* » (page 61), et qui se révèle pécheresse et en est punie (page 64). Il est vrai que Bérénice déclare : « *Je la sentais vivre en moi.* » (page 64).

Face à Mingrémie, Bérénice se sent dominée : « *Au lieu de me plaindre et de voler à ma rescousse, Mingrémie profite délibérément des insuffisances de ma naissance, de ma nature et de mon éducation pour me dédaigner, me dénigrer, me réduire à ma plus simple expression, tourner mes plus humbles démarches en ridicule.* » (page 58). Elle voudrait « *l'attendrir avec sa déchirante infortune.* » (page 59). Elle s'abandonne à une admiration masochiste : « *Elle est d'un règne supérieur, du règne des papillons, des arbres et des étoiles, du règne du beau. Elle est comme Chat Mort. Elle n'a qu'à être pour être glorieuse. Il faut que je me batte sans arrêt pour me trouver digne. Il lui suffit de se porter [?] pour que je la trouve resplendissante.* » Mais (in cauda venenum), elle termine par cette pointe : « *Qu'importe si elle n'a pas d'âme ? Un papillon a-t-il une âme ?* » (page 60).

Cependant, elle voudrait la posséder car il y a là un beau défi : « *Ce qui est difficile et seul intéressant, c'est d'avoir un être humain. L'idéal serait d'avoir un être humain beau, sauvage et méchant comme Mingrêlie.* » (pages 96-97).

Mais Mingrêlie a jeté son dévolu sur Christian, affirmant que « *Christian est comme son esclave* », ajoutant perfidement « *qu'elle l'aime bien, mais pas plus, que c'est Serge son seul amour, que Christian n'est qu'une de ses petites aventures de bateau et d'escale. Plus il m'aimera, plus ça le déniaisera. C'est un vrai bébé. Il est encore pris dans les jupes de sa mère. Quand il m'embrasse, il pense à elle, il me parle d'elle.* » Aussi « *c'est ouvertement qu'elle se révolte* », qu'elle jure « *la destruction de Chamomor* » (page 94).

Bérénice reconnaît : « *Je perdrais mon temps à essayer de l'avoir. Un tel être humain ne se laisse pas avoir.* » (page 97). Aussi doit-elle en rabattre, envisager des proies plus faciles : « *Je me contenterai des Christian et des Constance Chlore. Ils ne sont guère de qualité, mais ils sont plus de qualité que singes, chiens, palmiers, pommiers, diamants et œuvres d'art.* » (page 97) - « *Christian ! Constance Chlore !... Que sont-ils? Je suis le général et ils sont les forteresses à prendre. Je m'empare d'eux. Je les vole à ce qui les possède. Je les arrache à eux-mêmes, je les emmène en captivité. J'exerce sur eux mes pouvoirs. Je suis portée à les aimer, mais je ne les aime pas. Parce que je ne veux pas les aimer. J'ai à triompher de leur volonté et de ce qui me porte à les aimer.* » (pages 43-44).

Christian :

C'est un garçon sportif, « *fou de glace vive et de grand air* » (page 55), lanceur de javelot, un amoureux de la nature passionné par les plantes comme par les animaux, partant « *en croisade contre les menées cruelles d'Einberg et des braconniers* » (page 67), d'où sa découverte du drame de l'ondatra. Mais il est l'objet des attentions de Bérénice, de sa mère et de Mingrêlie.

Bérénice, dès le début, « *ne vit qu'en attendant* » (page 34) son retour. Et, à son arrivée, elle est « *tout affolée* », se jetant « *sur son lit comme on court se jeter dans le fleuve* » (page 35), emportée dans un tourbillon d'émotion, et jouant follement avec lui (pages 36-37). Elle veut prendre possession de lui :

- « *Il faudra que nous nous construisions de l'amitié. [...] Alors il sera mon ami envers et contre tous.* » (page 44).

- « *Je meurs de rejoindre Christian, d'être embarquée dans son jeu, d'être entraînée avec lui comme par une pente, d'être initiée à l'ensorcellement qui lui donne tant de grâce et de joie.* » (page 55).

- « *J'implore en vain le sourire et l'attention d'un frère à l'amitié duquel je renouvelle à chaque instant le sacrifice de mon orgueil.* » (page 58).

Cependant, comme, à l'occasion du sauvetage de l'ondatra, il a reçu le coup de poing d'un braconnier « *bâti en armoire* » (page 69) et qu'il « *a vite pris ses jambes à son cou* » (pages 68-69), elle regrette d'« *avoir un ami lâche* » (page 69), de constater plus tard qu'il « *est miné de besoin* », qu'« *il est mou, inconsistant* », que « *c'est un parasite-né* » (page 95), qu'il a « *une main molle et froide, incapable de ferveur* », une « *belle tête de lâche* » (page 118).

Devant son projet de lancer le javelot (page 70), elle s'étonne : « *Le frère que j'avais hier était défenseur des rats. Le frère que j'ai aujourd'hui est lanceur de javelot. Je me demande ce que tous ces frères viennent faire ici. [...] Comment puis-je honnêtement affirmer que j'aime Christian ! Pour continuer de l'aimer, il faut que j'en aime un autre. Il faut que je change de Christian à mesure que Christian change, et Christian n'est jamais le même. Tantôt il est bon. Tantôt il est lâche. Tantôt il est amoureux de Mingrêlie. Tantôt il met un rat malade sous son chandail pour le réchauffer. Tantôt il est lanceur de javelot. Tout ça est stupide. J'aime croire que j'aime Christian, mais ce n'est pas lui que j'aime. Ce que j'aime, c'est l'idée que je me fais de lui, c'est ce que je porte dans l'âme et appelle Christian, c'est le Christian que je conçois et incarne comme il me convient de le concevoir et incarner. Je sais que Christian serait autre si je le voyais par les yeux d'une autre conscience. Je m'aperçois que mes dispositions changent au sujet du Christian que je porte pour que le Christian dont je connais seulement le visage se modifie, s'adapte. Donc, Christian n'existe pas. Donc, je l'ai créé. Donc, gaiement, continuons de le créer ! [...] Christian vit seul dans le pays appelé Christian, et il me voit maintenant autrement que je me vois. J'étouffe au centre de mes os, je m'y terre et m'y*

méprise. Je vois Christian au travers de ce qui se passe en moi de hideux et de puant. J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout. [...] Il n'y pas de Christian. De même que, pour la satisfaction de nos faims respectives, Christian trouve une maman et moi Chat Mort dans la même personne, il y a de multiples Christian, autant de Christian qu'il y en a qui l'inventent. » (pages 72-74). Elle constate donc l'évolution constante de l'objet de son amour (atteignant un sommet de masochisme romantique), le relativisme psychologique, et son enfermement dans sa subjectivité auquel correspond d'ailleurs celui de Christian dans la sienne, ce qui est confirmé plus loin : « Sa terrible angoisse est dans son âme et son âme est dans son corps. Je ne pourrais sentir son angoisse qu'en entrant dans son âme et ne pourrais entrer dans son âme qu'en passant par sa bouche, la plus grande porte de son corps. » (pages 162-163).

Mais Christian lui échappe car il a été « ensorcelé » par sa mère (page 32), au point d'être mécontent de l'adoration que lui portent les cousins. Bérénice commente méchamment : « On a l'air d'être jaloux. On n'a pas l'air d'aimer voir sa mère se livrer à la prostitution. » (page 80). Il reste qu'elle est elle-même jalouse. En Israël, elle se rappelle encore : « Je les espionnais, analysant chacune de leurs paroles, disséquant chacun de leurs gestes, exploitant à fond l'abondante pâture offerte à mon insatiable colère, me nourrissant de crimes à venger. Née violente, croyant que la haine devait être justifiée, j'attisais froidement ma jalousie. » (page 354).

Mais, danger plus grave aux yeux de Bérénice, Christian est, comme on l'a vu, sensible au charme de Mingrèlie, qui est d'ailleurs une autre Chamomor. Rougissant d'abord « comme une jeune mariée » (page 54), « assujetti à son visage » (page 58), puis franchement amoureux, il tombe sous son emprise, étant alors pris entre trois femmes possessives, sa sœur, sa mère et « la grande-duchesse ».

Si Bérénice se moque de la sentimentalité amoureuse, se cabre contre la tentation de l'attendrissement (« Tout ceci n'est qu'instinct, lâcheté, désespoir, aberration. Aimer ne doit pas être : se laisser passivement pousser dans les bras de quelqu'un. Aimer ne doit pas pousser dans l'âme comme l'ongle au bout du doigt. [...] Ne te laisse pas faire. Hais plutôt. » [page 125]), son regret est sensible quand elle remarque, devant la complicité entre Christian et Mingrèlie, que « rire ensemble est pour eux comme s'embrasser » (page 56), qu'elle constate qu'« ils échangent le même regard, la même grimace d'intelligence », qu'ils « ont un secret » : « Quand ils se sourient, on dirait que leurs dents sont les dents d'un trésor caché. Quand ils se regardent, un soleil inconnu, un autre soleil fait briller leurs yeux. Ils patinent dans l'invisible. » Aussi s'emploie-t-elle à « troubler leur petite extase » (page 57).

Tantôt, elle est capable de surmonter sa déconvenue :

- « Même si Christian m'a trahie par basse complaisance, je lui reste fidèle ! [...] Même s'il a laissé paraître qu'il a aussi peu de cœur et d'âme que cette sottise, je continue de l'aimer ! Même s'il a résolument fermé les yeux pour ne pas la voir venir avec ses gros sabots, je continue de l'aimer ! Même si dans son âme sans orgueil le moindre regard favorable de ce déchet d'humanité a plus d'importance que ma plus amère déception, je continue de l'aimer ! » (pages 60-61).

- Elle déclare : « Je ne suis pas jalouse... J'attends que mes forces soient faites, d'être assez forte pour l'arracher. » (page 95).

- Elle se contente de se moquer : « L'attitude de Christian à table est des plus équivoques, des plus difficiles. Il faut que d'un œil il rie avec Mingrèlie qui singe les poses accablées et hiératiques de Chamomor, et de l'autre il faut qu'il rie avec Chamomor qui lui fait des clins d'œil de miséricorde. Il ne peut que rire jaune, d'un œil comme de l'autre. Je n'ai jamais vu mon grand frère si laid. » (page 96).

Mais, le plus souvent, elle éprouve une hargne douloureuse devant la complicité puis l'amour entre Christian et Mingrèlie, laisse éclater son dépit : « Christian est dans l'amour jusque par-dessus la tête. Il est tellement amoureux de la grande-duchesse qu'il ne touche plus terre. Il est si gonflé d'amour qu'il plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh. » (page 81). Leur connivence se prouve par les mégots qu'ils fument en cachette (page 82), par leur isolement dans la crypte qui est interdite à Bérénice (page 83). Elle cherche à se « venger » (page 87) en dénonçant les tourtereaux alors qu'ils sont nus dans la grange. Cependant, reconnaît-elle à cette occasion, « elle est si belle, même avec rien sur le dos, que tout à coup ma vengeance m'apparaît ridicule. » (page 88).

D'abord retenu par la pudeur que Mingrèlie attribue aux Canadiens (« *Je ne comprends rien aux Canadiens.* » [page 87]), Christian aurait tout de même commis avec elle des « *péchés mortels* ». Aussi ce jeune catholique, rattrapé par le sentiment de culpabilité que lui a laissé sa conduite avec Mingrèlie, connaît une crise religieuse (page 163) dont Bérénice s'amuse : « *Je reconnais à son échine courbée et à son regard fuyant que Christian n'a pas encore réussi à se confesser de ses péchés de luxure.* » (page 168). Elle le harcèle : « *Tu as tellement de repentir que tu en deviendras fou à la longue* », et lui oppose ce que serait sa conduite à elle en telles circonstances : « *Mingrèlie était si belle. À ta place, je serais fier [ne faudrait-il pas « fière »?] de mon coup. [...] Et, au lieu de dire au prêtre : Mon père, je m'accuse... je lui dirais : Mon père, je me félicite.* » (page 171).

La défaite de Christian au lancer de javelot est, pour elle, une occasion de le reconquérir : « *J'aime voir Christian triste. Plus la vie le rendra triste, plus il aura besoin de quelqu'un pour le plaindre. Et, quand vient l'heure de plaindre, il ne reste plus que moi.* » (page 100). « *J'ai dans la tête d'employer les derniers jours de l'été à m'occuper activement de Christian. Terrassé par le départ soudain de Mingrèlie, il ne reste plus qu'à l'achever et à le prendre. Un être humain mort est à celui qui l'a abattu. [...] Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce. Tout ce qui est blessé se laisse avoir.* » (page 106).

De Californie, elle lui envoie une lettre où elle lui « *pardonne les égarements de cet été* » (page 106), déclare : « *J'espère que, lorsque tu auras mis de l'ordre dans ton cœur, je pourrai y retrouver ma place.* », signant : « *Bérénice, ta sœur qui t'aime et qui t'aimera toujours.* » (pages 107). Mais, dans sa réponse, il se fait le pâle porte-parole du conformisme familial, lui disant : « *Je vois que Maman Brückner, Papa Einberg et toi occupez toujours la totalité de la place qu'il y a dans ma vie.* », lui reprochant : « *Ton attitude envers Maman est incompréhensible [...] Ton attitude envers Papa n'est guère plus réjouissante.* » (pages 110-111).

Pourtant, de retour dans l'île, elle veut s'en évader avec lui (page 151), imaginant avec une fantaisie débridée l'aventure qu'ils pourraient vivre ensemble (pages 153-154). Mais elle doit subir d'abord sa défection (page 155) : « *Il me déçoit si cruellement ! Il m'inspire un si amer mépris ! [...] Ah ! tu n'es pas un homme ! [...] Ma colère est si grande que je grince des dents, mon dépit si violent que je crache du feu.* » (page 156). L'aventure est tout de même tentée jusqu'à une intrusion dans une raffinerie de pétrole et une arrestation par la police. Mais Bérénice lui en est reconnaissante : « *-Tu m'as rendue très heureuse cette nuit, mon frère. Ç'a été merveilleux. Reniflant d'émotion, pleine de la nostalgie de ce qui aurait pu être, je jure à Christian une éternelle loyauté.* » (page 160).

Après que Christian se soit confessé, elle est « *contente* », se « *lance dans ses bras* », mais non sans une arrière-pensée : « *Je le tiens enlacé, longuement, passionnément, pour que Chamomor et Einberg ne puissent pas ne pas s'en scandaliser, ne puissent pas ne pas se poser des questions, ne puissent pas ne pas se sentir attaqués.* » (page 173).

Une fois Christian parti en Silésie, elle demeure en proie à son obsession : « *Sans le chercher, sans arrêt, je pense à Christian. [...] Plus le sommeil tarde, plus l'idée de Christian est forte, aiguë, pressante, plus j'ai mal. [...] Lorsqu'il est ici, au lieu d'être trop pleins de lui, mon cœur et ma tête sont trop vides de lui. [...] Je lui écris une lettre passionnée, une lettre longue et folle, une suite de cris au bout desquels je souhaite trouver la mort. [...] Christian ! Christian ! Viens me chercher, je brûle ! Viens me chercher, j'éclate ! Je me donne à toi, de toutes mes forces ! Je t'appartiens corps et âme ! Viens me prendre ! Viens me sauver ! Mon amour ! Mon amour ! Mon trésor ! Mon trésor ! [...] Aimer c'est se choisir quelqu'un et se faire prendre par lui. Viens me prendre ! je t'aime ! J'ai besoin de toi !* » (pages 174-175), lettre dont elle sait qu'elle sera lue par Einberg, ce qui a lieu (page 175), ce qui produit un drame (page 177), la décision de l'exil à New York (page 179), un appel ardent à Christian qui est scandé de la répétition de « *Vite !* », qui est empreint d'une grande exaltation : « *Couverte du sang de la dernière bataille que j'ai livrée pour t'avoir, je suis ta maîtresse par la tendresse et la faiblesse.* » (page 184), aboutit au paradoxe : « *Je suis celle qui s'agenouille devant un esclave et ne baisse pas les yeux devant une reine.* » (page 185).

Avant le départ pour New York, se disant : « *J'ai peut-être vu Christian pour la dernière fois.* », elle tient à un dernier moment de grande intimité : « *Ignorant ses hauts cris, j'entre dans sa chambre et me couche avec lui. Avant, il ne disait rien quand je venais me coucher avec lui. Il commence à me trouver étrange, à me craindre. Il me fait des réflexions qui me font rire dans ma barbe. - Tu m'aimes*

trop, Bérénice. [...] Tu n'es pas naturelle. On dirait que tu te forces pour m'aimer, que tu te crois obligée de m'aimer. On dirait même que tu as une mauvaise idée derrière la tête. » (page 185).

La découverte, dans la Bible, de cette Asalephuni qui ne fut qu'une sœur (« *Asalephuni était la sœur de Jezrahel, Jéséma, Jébédos, n'était que ça, ne faisait qu'être ça. Elle passait les vingt-quatre vingt-quatrièmes de son temps à être la sœur de Jezrahel et des deux autres. Comme c'est beau !* » [page 212]), elle trouve un nouvel élan : « *Je voudrais être une sœur comme une statue est une statue. Je voudrais, quand je passe, qu'on sente à fleur de vue que je suis la sœur de Christian et que je ne suis rien d'autre. [...] Je voudrais que les êtres humains voient sur mon visage que je suis la sœur de Christian. [...] Quand je serai tout à fait adulte, je m'y mettrai. Je sais maintenant quoi faire de ma vie.* » (pages 212-213).

De New York, elle lui écrit « *quelque six cents lettres* » (page 322) auxquelles il ne répond guère que par une épître guindée où, manière de se désengager, il dit être « *heureux [...] d'apprendre qu'[elle] commence à [s]'intéresser aux garçons* ». Aussi se plaint-elle : « *Il noie notre amitié dans la grandeur délétère de la famille homogénéisée et pasteurisée dont il rêve* », et, dans sa réponse, par dépit amoureux, elle lui demande parallèlement « *s'il avait commencé à faire des malheurs parmi la gent féminine* » (page 254), affirme : « *Je ne suis pas ta sœur, je suis ton amour, ton trésor, ta chérie, ta petite louve, ton petit lapin, ton petit chou, ta petite souris. [...] Je ne suis pas que ta sœur. Je suis aussi une femme. [...] J'ai besoin de tendresse.* » (page 255).

Au moment de revenir dans l'île, elle s'épanche encore lyriquement : « *Christian, au terme de cet exil, je t'appelle, tout bas, d'une voix blanche, sans trop y croire. Je suis trop folle et trop vorace pour puiser moi-même de la terre mes sels. Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne. Je mangerai dans ta main comme une corneille savante.* » (page 294).

« *Impatiente en diable* » à son retour (page 313), voyant, car il a grandi, « *cette hostile élongation de Christian* » (page 313), elle est déçue par « *ce grand chien, ce chien aux grandes pattes et au grand museau* » (page 313). Malgré tout, l'émotion les submerge : « *Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Je le serre de toutes mes forces. Mon thorax s'est rempli d'électricité.* » Cependant, la recherche d'un sujet de conversation est laborieuse (page 314). Elle connaît un moment de bonheur calme en reposant à son côté alors qu'il est endormi (page 315). Elle lui fait une nouvelle déclaration d'amour : « *Je t'aime, tu sais. Je suis bien avec toi. Veux-tu que je passe ma vie avec toi?* », mais il demeure « *doucement passif* » (page 317), ce qui ne fait encore qu'entretenir son désir de conquête : « *C'est l'être humain qu'il me faut. C'est moi les mains, et lui la matière. Il faut qu'il y ait mains et matière, et je ne suis pas matière.* » (page 320). Elle affirme alors : « *Le mot frère est le plus beau mot du monde.* » (page 320). Elle connaît « *une écrasante et vertigineuse sensation d'abondance et de liberté.* » (page 321).

Nouvelle Électre, elle propose à cet autre Oreste de se « *débarrasser de ce fou furieux qu'est notre cher père* » (page 323). Mais, si elle s'émeut au tableau de la vie qu'ils pourraient connaître ensemble, où elle lui serait totalement dévouée, « *imperceptiblement mais rigidement* », il refuse dix fois de suite d'accéder à son désir (pages 323-325).

Elle réaffirme encore qu'elle veut lui rester fidèle (page 333). En Israël, gardant le souvenir de la jalousie éprouvée à l'égard des attentions dont Chamomor l'entourait (page 354), elle continue à lui envoyer des lettres, dont « *la plus longue lettre jamais écrite* » qui « *ne contient qu'une phrase répétée un nombre incalculable de fois. "Je ne sais pas pourquoi, monsieur mon frère, mais j'espère en vous."* » (page 352). Mais elles sont « *interceptées et détruites* » par Einberg (page 365).

Ainsi, Christian n'est qu'un être falot qui met en relief la force de Bérénice, et est illustrée une fois de plus la classique conception pessimiste de l'amour éprouvé pour qui n'en est pas digne.

Il fallait à cet amour tragi-comique le contrepoint d'une pure amitié. Bérénice, ayant tôt constaté l'impossibilité de son amour pour Christian (page 74), s'était tournée vers Constance Chlore.

Celle-ci est, comme l'indique son nom (qui fut, « *chlore* » signifiant « *pâle* », celui de Constance Ier, empereur romain du IV^e siècle ; qui fut mentionné par Gibbon dans son '*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*', par Barbey d'Aurevilly dans '*Les diaboliques*'), « *le plus pâle et le plus décoloré d'entre les plus beaux êtres humains, la plus douce, l'exquise, la divine, la véritable gazelle.*

» (page 113). Sa faiblesse physique fait d'elle la victime d'une « *évidente aboulie* » (page 202). Elle demeure « *blanche et pure* » (page 219), représente l'innocence de l'enfance. Elle est une figure idéale par, il va de soi, sa constance (page 195). Mais elle impressionne aussi par :

- son intelligence : c'est « *une forte-en-botanique* », « *une forte-en-zoologie* », « *aussi savante que Christian* » (page 198) ;

- sa grande profondeur de pensée (elle déclare : « *Pour se libérer de la terre, il faut s'élever au-dessus de la terre* » [page 215]) ;

- son inventivité (« *Ingénieuse, vigilante, elle n'est jamais à bout de ressources, de surprises : une flatterie chasse l'autre, une folie n'attend pas l'autre.* » [page 196]) ;

- sa fantaisie (elle se plaît à « *croire à toutes sortes de choses impossibles* » comme le fait d'« *être née en 1687, année où, selon elle, il n'y a pas eu de 4 mai* » [page 196] ; elle a une forêt où elle a donné un nom à ses grillons et à ses sauterelles [page 197]).

- sa grande sensibilité, sa perpétuelle mélancolie : « *Constance Chlore [...] reste assise, à émettre des ondes de tristesse et d'angoisse. [...] Elle est comme découragée, sans trop savoir pourquoi.* » (page 221). C'est pourquoi elle est « *amoureuse folle de Nelligan, le poète devenu fou à l'âge de devenir adulte* » (page 203 : il fut, en effet, enfermé à vingt ans dans un hôpital psychiatrique pour le reste de sa vie), qu'elle « *a pris pour mausolée une de ces églises où son poète, fou de paroles, passait ses nuits* » (page 343), qu'elle « *scande, comme à coups de chaînes, les vers de Nelligan* » (page 373).

Et elle est obsédée par la brièveté de la vie, comme le prouvent les quatre premiers vers du poème qu'elle a écrit :

« *Elle est née. Ah ! Ah ! Ah ! Elle n'est plus matière inerte.*

Elle est née, la maligne. Elle est née et depuis

Elle creuse une tombe, creuse un très grand puits.

Elle commence à marcher. Regardez : elle court déjà à sa perte. » (page 204).

Ainsi, pour elle, la naissance est le commencement de la mort. Elle se demande : « *Et la mort? [...] Qu'est-ce que c'est?* » (page 207), ce à quoi Bérénice répond : « *En termes ordinaires, c'est une défaite. En termes délirants, elle porte le nom de triomphe. [...] J'ai la certitude que la mort est un triomphe.* » (page 207). Devant le spectacle de « *plusieurs voies surélevées* » qui se croisent, Constance Chlore croit qu'est arrivée « *la fin du monde* » (page 223).

- son dévouement constant à l'égard de Bérénice : « *Ingénue, secourable, elle s'est sacrifiée à mon salut : tout ce qu'elle trouve, en elle ou ailleurs, qui puisse faire ma joie, elle me le donne* » (page 196). « *Elle ne parle d'elle que pour me demander si elle m'ennuie.* » (page 198). Dans son souci de sauver son amie du trouble violent qu'elle connaît lors de la survenue de son père à New York, elle est prête à se sacrifier : « *Tue-moi, Bérénice. Prends ces ciseaux et tue-moi !* » (page 211).

Aussi Bérénice peut-elle se dire : « *Je suis chanceuse : la lumière qui brille dans les yeux de Constance Chlore est considérée comme céleste* » (page 200). Mais, avec elle, elle connaît d'abord une véritable impuissance : « *Il y a des tonnes de mots. Mais il n'y a rien à dire. Il y a des tonnes de choses. Mais il n'y a rien à faire.* » (page 165), qui est aussi impuissance devant l'immensité du monde : ainsi, comme elles comptent les peupliers, Constance, la future Exsangue, « *les comptera jusqu'à la dernière goutte de son sang.* » (page 166). Parmi « *les milliards et milliards de nombres* », elles en choisissent un « *n'importe lequel. Ce sera notre nombre et nous l'aimerons de toutes nos forces* » ; en fait, c'est le nombre de peupliers : « *le nombre de Constance Chlore et de Bérénice est deux cent trente-neuf ! Que les oies et les autres oiseaux se le disent ! Soleil, prends note ! Lune, prends note !* » (page 167)

Si, parfois, la beauté de son amie lui paraît menaçante (« *Regarder dans les yeux de Constance Chlore me fait mal. C'est si... fascinant. Ce n'est pas fascinant, c'est avalant, étouffant, asphyxiant. Je dis à Constance Chlore que j'ai envie de la battre, de la tuer.* » [page 202]), si, à certains moments, elle l'indiffère, le plus souvent, avec elle, elle manifeste sa douceur, sa préférence pour l'amitié. Si elle éprouve pour elle un grand attachement, elle peut aussi la dominer, ce dont, après sa mort significative (elle est écrasée par une voiture [page 225]), elle s'accuse : « *J'exerçais sur elle de grands pouvoirs, une fascination hypnotique. Je l'ai tuée. [...] Il ne fallait pas qu'elle continue de vivre ; ç'aurait été un blasphème à sa beauté et à sa spontanéité. [...] Elle s'est fait tuer pour se conformer à*

un impératif mystérieux issu de ma volonté. On peut assassiner par télépathie, et je l'ai fait » (pages 227-228). Pourtant, elle voulut la préserver du danger omniprésent : *« Si tu savais à quoi tu t'exposes à dormir ainsi, sans armes et sans sentinelles. [...] Ne te laisse pas faire ! »* (page 220), la préserver même de l'état de femme : *« Je la vois, une cigarette au bec, se mettre un soutien-gorge et des bas nylon. »* (page 220), la faire échapper *« au sadisme du titan »*, subir *« des ans l'irréparable outrage »* : *« Je vois les pores s'ouvrir comme pour un tamis dans la nacre du visage de Constance Chlore. Je sens un relent de pétrole s'infiltrer dans son haleine si douce, dans son souffle qui goûte l'eau de rose. Je vois des nerfs saillir sur ses mains unies et dans son cou uni. Je vois ses chairs fermes comme pierre se relâcher, fondre, se distendre, se charger de poix. Je vois sa tête de diamant se ratatiner comme une pomme malade. [...] Je vois sa peau jaunir comme de l'étamine qui pourrit et se boursoufler comme ce que vous voudrez. Je vois des seins en forme de grands sacs vides tomber sur un ventre en forme de globe. Je la vois changer, changer jusqu'à disparaître. [...] Il faut vite que j'invente un harnachement, un frein, un poison, un lien. Il faut qu'elle demeure, qu'elle ne change pas. Il faut la soustraire aux racines qui la dévorent, la libérer, couper le fil de l'onde qui l'emporte loin d'ici. Il faut qu'elle reste pour veiller sur cette nuit comme je veille sur elle, pour monter la garde devant notre enfance. »* (page 220).

Elle refuse alors le deuil, essayant de se justifier : *« Mais, belle amie, est-ce qu'on est responsable de ne pas avoir de larmes, est-ce que le puits est responsable de ne pas avoir d'eau? »* (pages 226-227). Elle n'assiste *« ni à son service funèbre, ni à sa mise en terre »* (page 227). Révoltée par la mort, elle lui lance ce défi : *« Mort, si tu savais comme j'ai hâte de voir ta face en plein soleil, comme j'ai hâte qu'il fasse assez jour pour que tu puisses me voir rire de toi. »* (page 227). Elle promet : *« Je me vengerai de la mort de Constance Chlore »* (page 233) - *« Je ne veux pas mourir avant de m'être vengée. »* (page 266).

Constance Chlore morte, devenue Exsangue, demeure très présente pour elle : *« Je pense beaucoup à Constance Exsangue. Quand je subis mes pires secousses de désespoir, je prends son spectre dans mes bras. »* (page 272). Plus loin, elle garde sa *« fenêtre ouverte »* *« pour laisser aller et venir à sa guise son fantôme »* (page 280).

Mais elle se contente de garder le souvenir des bons moments passés avec elle, souvenir qui devient une obsession, une présence mythique (pages 272-274, 294-295, 302). Et, bientôt, pour combler le vide laissé, elle s'intéresse à des petites filles qui ressemblent à son amie : *« On dirait que, pour elles, aimer, aimer de tout son cœur, est incoercible. »* (page 277). L'une est *« une petite fille blonde »* en qui elle voit sa réincarnation, qu'elle appelle significativement Constance Kloür, qu'elle considère d'abord comme une proie qu'elle convoite, mais dont elle se fait une amie qu'elle veut protéger : *« Je ne permettrai à aucun adulte de porter son ombre sur ta joie d'enfant. [...] Je me battraï jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour qu'aucune adultérie ne te touche. »* (page 275), avec laquelle l'accord est parfait : *« J'aime comme j'aime aimer et je suis aimée comme j'aime être aimée. »* (page 277) et avec laquelle elle fait une escapade (page 278).

De retour à Montréal, Bérénice se rend sur la tombe de Constance Chlore (page 298), veut lui rester fidèle (page 333). Cependant, en Israël, elle la trahit avec Gloria. Mais son souvenir la taraude : *« Constance Exsangue, vois-tu dans mes pensées? Si tu y vois, n'as-tu pas honte de m'avoir ainsi laissé tomber? »* (pages 361-362), curieuse casuistique par laquelle elle transpose sur la défunte la faute qu'elle commet elle-même ! Et Constance Exsangue l'interpelle sans cesse, la traite de *« lard vivant »* (page 374), lui rappelle : *« Tu m'avais promis de ne pas te laisser avoir ! »* (page 374), lui demande : *« Que fais-tu là, Bérénice, si loin? Vite, suicide-toi ! [...] Fixe dans notre cercueil ce que la distension n'a pas encore distendu du visage que je te connaissais, que je prenais, à l'ombre duquel je marchais et dormais ! »* (page 373). Aussi Bérénice regrette-t-elle : *« Nous devons être saignées par la même rapière, comme l'écorce et le bois ! Nous aurions dû être enterrées, encore tièdes l'une de l'autre, dans le même souterrain, comme un seul arbre ! Il aurait fallu que tu me transmettes, par contact, dans notre dernière étreinte, pendant qu'elle te rongerait encore, la mort qui te rongerait ! »* (pages 373-374). Et, *« pour ne pas avoir l'air de vivre, pour avoir l'air d'être fidèle à Constance Exsangue »*, elle ne *« mange que de l'eau, aliment stérile »* (page 374).

Cet état de femme, auquel Bérénice voulait voir échapper Constance Chlore, elle ne pourra pas l'éviter, car, le temps passant, arrive la puberté qui, comme dans le cas du personnage d'Éluard, Appliquée (dans la nouvelle éponyme de 1937), entraîne une transformation radicale. « *C'était écrit, il fallait que je fasse la rencontre de mesdemoiselles les menstruations. Je suis pleine d'ovaires maintenant. [...] Je commence à avoir des mamelles. [...] Je croyais que je deviendrais adulte sans passer par les affres dont les filles parlaient tout bas au vestiaire. Il a fallu que je change mon fusil d'épaule.* » (page 218). « *Des masses de sang, de lymphe et de chyle se coagulent sur mes cuisses, dégageant une odeur stercoraire* » (page 219). Aussi, se rebellant alors contre cette condition physique, elle voudrait qu' « *un chirurgien mette le scalpel une fois pour toutes dans [s]on écoeurant appareil sexuel.* » (page 219).

S'intéressant alors cependant à la sexualité, elle assiste à une conférence d'éducation sexuelle où elle apprend qu'elle est « *une vierge* », qu'elle a « *une sorte de petit sexe masculin appelé clitoris* » : « *Si je le manipule systématiquement je me masturbe, si l'opération est couronnée de succès j'éprouve une sorte de ténésme appelé orgasme* » (page 230), mais elle ne fait pas tout de suite cette expérience si on en croit sa déclaration : « *Je n'ai jamais fumé. Je ne me suis jamais soulée. Je ne me suis jamais masturbée.* » (page 256). Ce n'est que bien plus tard qu'elle indiquera : « *Je me suis mise au lit toute nue, pour m'amuser avec mon clitoris. On s'amuse avec ce qu'on peut sur terre.* » (pages 312-313). Pour l'instant, elle proteste : « *Il n'y a plus de secrets nulle part. Il ne restait plus aux êtres humains qu'à enlever leur caleçon aux jeunes filles.* » (pages 230-231), constatant : « *Je grandis si vite que, du jour au lendemain, je ne trouve plus dans mon miroir qu'une sorte de gonflement boursoufflé de moi-même.* » (page 236).

Elle est alors remarquée par un de ses cousins new-yorkais : « *Depuis que j'ai des mamelles et que je n'ai plus de boutons, Mordre-à-Caille, l'aîné de mes cousins, m'aime en silence. Pauvre cher âne !* » (pages 235-236). Comme il a des « *yeux de porc* », elle « *ne sait plus que faire pour refroidir l'agaçante ardeur de ce scrofuleux* », mais lui offre pourtant « *un petit spectacle de strip-tease* », commentant : « *Il faut qu'il ait faim d'amitié en sapristi !* » (page 236). Éprouvant un mépris cinglant pour l'admiration passive qu'il lui porte, pour « *toute sa pustuleuse moiteur* » (page 268), elle lui inflige même une correction : « *J'ai failli tuer Mordre-à-Caille [...] ce sans-estomac* » (pages 267-268) ; en effet, elle « *le frappe encore et encore* », précisant : « *Aussitôt que monte en moi un peu de pitié, pour la faire taire, je frappe plus fort.* » (page 269)

Elle lui préfère Dick Dong, jeune homme avec lequel elle n'a aucune compatibilité (page 248), mais qui la fait rire et écoute ses exposés avec « *patience et en ennui* » (page 261). Elle se déguise en femme pour leur rendez-vous (« *Mes premiers souliers à talons hauts me font mal aux chevilles [...] Mon nouveau soutien-gorge me fait mal aux clavicules* », [page 260]), voulant se prouver sa liberté en passant la nuit avec lui (page 261), en lui montrant « *les précieux objets* » qui « *pendent* » dans son corsage, mais refusant de céder à son désir : alors qu'il veut l'embrasser, elle le repousse « *avec violence* », et elle lui rappelle leur « *pacte* » : il « *stipule que je peux seule prendre des initiatives dans le domaine des caresses et que seule la certitude que j'aurai qu'il a oublié que nous sommes garçon et fille m'autorisera à prendre de ces initiatives. [...] Je le trouve vulgaire, sans foi. Je l'abreuve d'injures. Il devient violent [...] Ses bras contractés, qui cherchent à m'emprisonner [...] m'écoeurent. Je l'appelle monstre. [...] Présumai-je de mon empire sur Dick Dong? Devrai-je abandonner tout espoir de faire sortir un peu d'âme de sa fressure?* » (page 249). Elle se révolte : « *Il veut faire de moi son petit nécessaire de voyeur et de touche-à-tout. Il veut que je devienne sa petite Marie-déshabille-toi-là, sa petite Ferme-ta-gueule-que-je-t'explore-l'anatomie, son petit roman pornographique vivant.* » (page 267). Et elle connaissait le domaine puisqu'elle s'y était déjà plongée, ayant même déclaré : « *J'éprouve une belle volupté à exposer les jaquettes scandaleuses de "mes" livres aux regards idiots des avunculaires, des cousins, de mes professeurs et de mes compagnes de classe.* » (page 229).

Dick Dong abandonné, apparaît, première brèche dans l'armure de celle qui méprisait tant la sentimentalité amoureuse, qui se rebelle aussi contre les conventions de l'amour (page 237), le regret du bonheur : « *Si je ne suis pas heureuse, c'est que je n'ai pas cherché à l'être. J'ai déjà assez de mal à chercher à conserver l'ombre de dignité qui me reste ! Si je n'ai pas, d'abord, cherché le bonheur, c'est qu'il ne me dit rien, qu'il est laid. Qu'il suppose une collaboration avec la puanteur.* » (page 234).

Elle affirme son mépris de la sexualité, regrette que « *les préoccupations des êtres humains soient sexuelles* » (page 362), déclarant que « *le dimorphisme sexuel devrait se limiter, chez l'être humain, à la longueur des pieds.* » (page 244). Elle s'offusque de la concupiscence masculine : « *Le jeune soldat assis en face de moi me vise les genoux avec une tristesse écoeurante.* » (page 297). Elle se moque du film d'amour qu'elle voit dans le cinéma polonais de New York, film qui aboutit à ce qu'elle considère comme la turpitude d'une scène d'alcôve : « *Dans quel but cette belle femme et ce bel homme se sont-ils promenés sous la pluie sans parapluie, ont-ils poussé des galets du bout des pieds comme s'il s'agissait de rubis et d'émeraudes? Je suis très intriguée. Que va-t-il se passer maintenant? On est dans une chambre. J'aurais dû m'y attendre. On voit un lit, l'amour dans toute sa splendeur. Ils sont nus, les chers petits ! On voit une bouche escalader un sein remplissant tout l'écran. [il y avait pour elle, assise à la première rangée, de quoi se sentir « avalée » !] La jolie pluie et les beaux galets ont trouvé leur conséquence. Tout devient logique. Me voilà instruite et dégoûtée. Je sors du cinéma en claquant les portes.* » (page 276).

Aussi donne-t-elle, sur un ton de moraliste, des leçons de sévérité, de pureté :

- « *Les sociétés qui condamnent l'opium devraient aussi, si elles étaient logiques, condamner l'orgasme, les religions et autres voyages vers le haut. Je crois que si les êtres humains s'habuaient à vivre sans rêves, sans leures, sans faux-fuyants, se décidaient à prendre leur angoisse à bras-le-corps, ils finiraient à produire des individus capables de les guérir.* » (page 311).

- « *Il faut [...] mettre la hache dans les nids, les lupanars et les lits conjugaux.* » (page 312).

Elle déprécie le plaisir dans cette lapalissade morose : « *Quand deux paillards ont atteint le septième ciel, il faut qu'ils reviennent sur leur pas. Et on ne peut revenir sur ses pas du septième ciel qu'en tombant. Le retour annulant l'aller, l'ascension jusqu'au septième ciel est toujours, au moins, stérile.* » (pages 310-311).

Cette moraliste puritaine, qui se répète qu'elle est « *une vestale* » (page 243), imagine même l'utopie de « *la République de l'Amour* » où « *quelques milliers de femmes et une dizaine d'hommes rendus aveugles et sourds assumeraient exclusivement la tâche de reproduire l'espèce.* » (page 245). Puis « *les êtres humains y ont peu à peu perdu leurs protubérances et leur exubérance* » (page 246). Enfin, elle va encore plus loin : « *Demain par la seule mastication d'une fleur de marrube, fleur d'une excessive âcreté, mes mirmillons et mes rétiaires, devenus de véritables phénix, pourront se reproduire d'eux-mêmes, pourront, comme par fission, se donner vie nouvelle, corps nouveau, armure neuve.* » (pages 246-247).

Aussi Graham Rosenkreutz qui se vante de pouvoir « *faire faire du strip tease à toutes les femmes* » reconnaît-il : « *sauf Bérénice bien entendu, la pauvre...* » (page 367).

La moraliste donne des leçons d'énergie. S'entraînant à résister à la douleur, elle adopte comme idéal le stoïcisme :

- « *Quelqu'un qui ne veut pas pleurer ne pleure pas.* » (page 90).

- « *Quand on a à coeur d'être la loi de sa vie, ni se tuer, ni tâtonner, ni se laisser aller ne valent.* » (page 126).

- « *Si tu t'es engagé dans un cul-de-sac, il faudra que tu reviennes sur tes pas. À qui que tu donnes ton angoisse, elle te revient. Où que tu caches ton angoisse, elle te retrouve. Même si tu cours aussi vite qu'une belette, ton fardeau te rattrapera. Il faut vivre sans relâche, résolument, dans un état de confrontation avec son angoisse. On se nuit à essayer de se tromper, d'oublier ou d'étourdir son angoisse. On a juste le temps qu'il faut pour se rendre son fardeau supportable, pour entraîner ses os à ses pressions. Qui se décharge de son fardeau sous prétexte de se reposer risque d'être écrasé quand son fardeau, de lui-même, se replacera sur ses épaules.* » (page 310).

- L'existence d'un « *remède* » au mal à l'âme est affirmée avec insistance : « *Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède.* » Une attente est créée, mais Ducharme s'amuse à nous laisser sur notre faim : « *Il s'agit de le trouver* » (page 311).

Cependant, même si elle s'est moquée des « *histoires d'amour* » (pages 41-42), ce à quoi Bérénice aspire, c'est l'amour courtois, c'est la « *tendresse* » (page 255). Elle avoue : « *Il règne dans mon coeur une grande tendresse pour le professeur de chimie.* » (page 264), mais elle se rebelle contre la question qu'il lui pose. Une autre tentative est faite auprès de son « *pornographe favori* » qui pourrait être « *une sorte de thaumaturge* » qu'elle vient voir parce qu'elle est « *seule sur cette terre* » (page 282) ; mais Blasey Blasey se révèle un bourgeois casanier : « *Je suis un papa sur-dévoué et un célibataire sur-endurci, tout ce qu'il y a de plus carré.* » (page 284) ; il écrit « *comme d'autres vont à l'usine* », pour nourrir sa famille. Avec le délicat danseur Jerry de Vignac, elle se fixe ce but : « *Je coucherai avec lui, ne serait-ce que pour me faire davantage horreur. [...] Je le paierai s'il faut.* » (page 286). Mais elle lui propose : « *Nous louerons une chambre d'hôtel et là, nous ne ferons pas l'amour, mais la tendresse ; et là nous ferons la tendresse jusqu'à ce que soyons vidés, desséchés, délivrés, morts. J'en ai assez de tourner autour du pot. C'est un peu de tendresse et la mort... C'est tout. Il n'y a rien d'autre à attendre. Allons-y et, en une nuit, finissons-en !* » (page 291). Cela ne peut qu'effrayer cet efféminé, qui « *zézaie comme un pervers* » (page 285), dont les mains « *éblouissent* » Bérénice. (page 286), mais qui comprend mal son exaltation poétique à la suite du ballet, la « *repousse* » et « *prend la poudre d'escampette* » (page 291). D'où, après cette autre déconvenue, la question pathétique qu'elle pose au chauffeur de taxi : « *Connaissez-vous quelqu'un qui, pour vingt dollars, accepterait de faire la tendresse jusqu'à ce que mort s'ensuive.* » (page 292). En Israël, elle veut encore la tendresse mais, au contact de Gloria, elle est devenue « *une ménade en transe* », son « *besoin de tendresse* » est devenu « *surhumain et monstrueux* », et son ambivalence lui inspire une réponse cynique : « *Le rire que j'ai qui rit de la tendresse que je veux est encore plus surhumain et plus monstrueux.* » (page 342).

Ainsi est commencé ce qui est la dernière étape d'une évolution dont elle a bien le sentiment : « *Je réalise tout à coup que je ne suis plus une enfant.* » (page 294). En Israël, Bérénice se heurte enfin vraiment au monde réel. Elle y succombe à l'exaltation religieuse et patriotique (328), se plaît à faire la guerre (qui, en Israël, « *a rendu l'être humain à lui-même* » [page 328]), voudrait apprendre à piloter (page 352), mais cela ne dure qu'un moment. Elle connaît ses « *premiers instincts grégaires* » fréquentant surtout « *la colonie canadienne* » (page 332). De nouveau à la recherche de quelqu'un à apprécier, elle est attirée par Graham Rosenkreutz, « *le nouveau Josué* » (page 356) : « *Je me défends de l'admirer, de me laisser vaincre par lui comme mon angoisse m'inspire de le faire.* » Mais « *on sent qu'il s'est trouvé et s'est suivi, qu'il s'est imposé à lui-même et pourrait s'imposer à n'importe qui sans effort.* » (page 332) ; il est mystérieux (page 333) ; elle aimerait qu'il lui fasse des compliments (page 342). Mais le charme est rompu quand les Canadiens sont tous ivres (pages 355-356) ; elle se bat avec lui (pages 357-358), qui se dit capable de faire faire un strip-tease à toutes les femmes du groupe (page 369). Comme le « *rabbi* » Schneider, il s'affiche avec sa maîtresse.

Bérénice est hantée par le souvenir de Constance Exsangue, et le sentiment qu'elle la trahit :

- « *Je vais pousser la trahison jusqu'au sacrilège, la bassesse dans la chute jusqu'à une exactitude fidèle dans la parodie. [...] Je viole le cercueil. [...] Je me résigne à la répétition. [...] Je flanche. Je m'aplatis. Je rampe. [...] J'ai développé, peu à peu, pour tout ce que j'ai nié et méprisé, un appétit boulimique.* » (pages 341-342).

- « *J'ai besoin qu'on me rassure, qu'on me berce, qu'on me bichonne. Je ne suis pas faite pour mourir vierge et martyre. Je suis une ménade en transe. J'ai un besoin de tendresse surhumain et monstrueux. Cependant, le rire que j'ai qui rit de la tendresse que je veux est encore plus surhumain et plus monstrueux. Je ne pourrai jamais plus me permettre, sans la noyer de cynisme, de donner ou recevoir la moindre caresse. Je réagis à une goutte de miel par une mer de fiel.* » (page 342).

- « *Je suis en train de commettre la même douloureuse erreur qu'avec Dick Dong et Jerry de Vignac : essayer de rejouer, comme on rejoue une pièce, le bonheur qu'il me semble avoir eu avec Constance Exsangue. [...] Ce qu'un être humain peut faire de plus insultant pour son âme, c'est de se répéter.* » (page 343).

- Constance lui apparaît, et l'invite à la rejoindre dans la mort pour rester fidèle au couple qu'elles formaient (page 373).

Cependant, si elle refuse les caresses de Céline (page 372), elle se lie avec Gloria, qui est surnommée « Lesbienne », se veut « *la femme la plus vicieuse que la terre ait jamais portée* » (page 346), dit « *ne croire qu'en ce qui est désapprouvé* » (page 361), lui paraît « *d'une merveilleuse grossièreté, d'une sainte irrévérence* » (page 362). En effet, elle déclare « *qu'où elle le trouve, elle peut lire l'article indéfini "un" que sens devant derrière. Dans sa tête, une femme a six vulves : celle entre les cuisses, celles que sont les aisselles, celle qu'est la bouche et celles que sont les yeux. Elle dit qu'elle voit dans l'article défini "le" une señorita dans son bain. Elle dit qu'elle fume des niñas parce que, pour elle, fumer un niñas, c'est comme embrasser une Suisseuse appelée Niña.* » (page 346). Elle va encore plus loin que Bérénice dans son mépris de l'humanité : « *Pour exprimer que rien ne vaut qu'on s'y attarde, elle a l'habitude de dire : "C'est décimal"* » (page 344), considère les autres comme des « *décimales* », et bientôt Bérénice elle-même (page 349). Elle expose « *les termes de son éthique* » : elle veut « *être repoussante pour repousser. Repousser pour qu'on s'éloigne de moi, pour qu'on ne m'approche pas, pour qu'on ne vienne pas m'induire en erreur, pour qu'on ne me dérange pas pendant que je cuve tranquillement ma misère.* » ; elle « *ne pue pas passivement. Elle pue sciemment, à bon escient et consciemment.* » ; elle décrète : « *Aux Apothètes, les infirmes ! Au cimetière, les cadavres ! À la potence, les pauvres, les vieillards, les hommes qui ont cinq enfants et qui sont sans emploi !* », tout en étalant « *une feuille communiste* », et en constatant : « *Le portefaix n'ira pas loin avec son faix sur les épaules. Où ira l'humanité qui porte un lépreux sur chaque épaule ? Essoufflée, elle s'effondrera au premier obstacle.[...] Décapitons les nains, les grévistes, les eunuques, les ivrognes ! Les nains pèsent inutilement sur l'estomac de la terre ! Les grévistes nous sauront gré de les crucifier ; ils nous remercieront de donner ainsi aux grévistes de l'avenir une excuse pour faire d'autres grèves !* » (pages 363-364).

Aussi, comme Gloria essaie de la « *peloter* » (page 361), Bérénice est prête à se laisser faire : « *Je me suis tellement servie d'elle, il ne serait que juste qu'elle se serve un peu de moi.* » (page 361). Elle le fait aussi par défi : « *Rien ne m'est plus doux que de les voir s'imaginer que je suis comme elle.* » (page 339). Elle doit bien alors accepter que « *les préoccupations des êtres humains sont sexuelles* », en leur opposant de bien faibles (parce que tout à fait fantaisistes) préoccupations « *afro-morales* », car le mot est « *bérénicien et d'une signification qui est et demeurera obscure* » (page 362). Elle ne peut s'y soustraire, tout en prétendant qu'elle l'aime « *comme une sœur* » (page 345).

Mais elle va se servir d'elle d'une façon ignoble et tragique qui consacrera sa chute lamentable et inévitable.

L'abandon à l'avalement

Cette Bérénice qui ne veut pas être « *avalée* » par les choses, par les autres, par l'amour, par « *l'adultérie* », est victime du déroulement inéluctable de la vie. Son intransigeance se heurte à l'existence. Elle constate à différents moments de son existence :

- « *Ta vie n'a pas besoin de toi pour se vivre. [...] À la fin de chaque jour, bon gré mal gré, manœuvrée sans douleur par les bascules automatisées et les tourniquets mécanisés, tu auras fait tes trois petits tours, tu auras marché, mangé et dormi, tu auras appris de la grammaire, de l'histoire, de la géographie, tu sera plus grande, plus instruite et plus profondément engagée dans la vacherie. La grosse machine du temps, après quelques émois et quelques hésitations, a senti se limer et s'huiler joints et engrenages, s'est vue se concerter. Peu à peu, ses comes, ses pignons et ses arbres se sont combinés, au micron, et elle s'est mise à produire massivement, à acheminer sûrement, efficacement et rapidement à partir d'un espoir, à travers les grecques exactes et les méandres précis de ses fonctions horaires, les phénomènes à suivre au prochain épisode qu'elle doit produire et faire regarder à l'âme chaque fois que c'est un jour.* » (page 120).

- « *La vie n'a pas besoin des jambes des hommes pour se vivre, pour que roule son train.* » (page 121).

- « *En naissant, on fonctionne. Si on se laisse aller toute sa vie, on continue de fonctionner toute sa vie. Le moteur qui me fait fonctionner échappe à mon intelligence et à ma volonté.* » (page 126).

- « *C'est toujours avec angoisse que j'anticipe le retour de la nuit, le moment de la grande rencontre avec moi-même, le moment d'ajouter un autre zéro au total du passé, le moment de me rapprocher de tout un pas de la frontière au-delà de laquelle il n'y a plus rien, même plus de futur.* » (page 256).
- « *Y a-t-il autre chose que cet amollissement graduel très lent qui me prend âme comme corps et qui m'amène à la paralysie? Pendant ce temps, de ma tête, le premier des cheveux qui tombent pour ne jamais plus repousser tombe. [...] J'ai quinze ans. Tout à l'heure, j'aurai trente ans ; et, si ma vitesse n'augmente pas, je n'aurai pas fait un seul pas au-delà de moi-même. À mon âge, Roméo et Juliette avaient épuisé leurs réserves de flèches et de bombes et se rendaient au titan, à la terre, au roi des minéraux.* » (page 296).

Or le temps dont est victime Bérénice n'est-il pas justement « le titan » qui est si souvent évoqué tout en restant mystérieux? N'essaie-t-elle pas de diminuer son importance en prétendant ne voir en lui que « le petit temps », en lui donnant ce sobriquet à la québécoise : « Ti-temps »? N'y est-on pas invité par la succession : « *Ti-Hibou. Ti-Singe. Titanique.* » (page 137)?

- Elle se dit : « *L'univers, lui, est commandé par un titan qui essaie de me faire avoir peur, qui veut que je me soumette à lui. Maintenant, je sais que l'univers est la maison d'un autre.* » (page 207).
- Elle veut soustraire Constance Chlore au « *sadisme du titan* » (page 220), lui reproche sa mort : « *Je me vengerai de la mort de Constance Chlore. Je ne l'oublierai pas, titan !* » pour se retourner aussitôt tout à fait : « *Qu'au lieu de me sentir poussée à me venger et me souvenir, je me sente poussée à pardonner et oublier, n'est-ce pas un mauvais tour du titan?* » (page 233).
- Le titan pourrait être aussi l'« *autre maître* » de la page 235.
- Elle veut « *être opiniâtre contre le titan, acharnée et féroce contre le titan.* » (page 334).
- Mais elle devient une « *servitatrice bien obéissante du titan* » (page 344), l'abêtissement du langage trahissant l'abêtissement du comportement.
- Elle imagine : « *Quand je serai morte, les prêtres du titan orneront mon image d'une mandorle.* » (page 348).

Elle a peur des victimes du temps que sont les vieillards et les vieilles : « *Ce sont des sorciers et des sorcières. [...] Ils me montrent des images vraies à m'en couper le souffle de ce que je suis en train de devenir.* », et cela fait qu'en « *dame Ruby* », elle admirerait sa force « *si sa vieillesse ne la rendait si laide, si ridicule, si inutile.* » (page 114).

Elle refuse de vieillir : « *Je n'aurai pas trente ans. C'est trop beau pour durer, comme on dit.* » (page 230). Elle craint de devenir elle-même une adulte, mais sait qu'elle ne pourra y échapper :

- « *Quand je serai tout à fait adulte, je m'y mettrai [à produire des poires comme le fait naturellement un poirier]. Je sais maintenant quoi faire de ma vie.* » (page 213).
- « *Seule, je recrée, à cheval sur le treuil de carrier, les folles prouesses que nous y exécutions, Christian et moi, quand nous n'étions pas de sales adultes.* » (page 319).

Elle voudrait empêcher magiquement la fuite du temps : « *Je dois rester fidèle à Constance Exsanguie et à Christian [...] c'est mon salut. [...] Si je me cramponne à ce morceau de temps pendant lequel je croyais à Constance Exsanguie et à Christian, je ne serai jamais vieille que d'une heure et ne mourrai pas. Il faut s'accrocher là, dans le temps. [...] T'obstiner. Nier l'évidence. T'ancrer, visser le couvercle de la marmite pour ne pas que la vapeur s'échappe, y demeurer enfermée jusqu'à coction totale.* » (pages 333-334).

Elle qui avait « *peur de mourir* » (page 116), qui, alors qu'elle était malade, était heureuse que Chamomor « *monte la garde* » (« *Elle reste avec moi pour m'aider à repousser la mort si elle s'avisait de surgir, d'attaquer. Seule dans cette chambre, dans l'état où je suis, la mort aurait beau jeu.* » [page 123]), lance un défi à la mort : « *Mort, si tu savais comme j'ai hâte de voir ta face en plein soleil, comme j'ai hâte qu'il fasse assez jour pour que tu puisses me voir rire de toi.* » (page 227). Et, en Israël, à la peur de mourir, elle oppose un véritable stoïcisme : « *Le néant est ce dont on a le plus peur. De quoi pourrait-on avoir peur quand on y est. [...] Il n'y a pas de mort, la mort m'enlevant par l'action qu'on lui suppose, tout moyen de vérifier qu'elle existe.* » (page 350).

Pourtant, la faiblesse du corps vient à la fin trahir cette belle force de l'esprit : après avoir déclenché l'attaque des Syriens par sa faute (page 378), elle est en proie à la peur et à la lâcheté, et prend Gloria comme bouclier, la sacrifiant à son désir de vivre. Elle est alors devenue « *l'avalée des avalés* », la plus avalée des avalés que nous sommes tous puisque nous sommes tous victimes du temps, de l'âge.

Que conclure d'un tel personnage à la cohérence et à la vérité duquel on a du mal à croire?

Il faut bien constater que sa protestation, sa volonté de destruction, n'est qu'une parade oratoire, qu'une exaltation langagière. Elle n'a pas sa langue dans sa poche, et l'injure lui vient facilement. Mais Réjean Ducharme succombe trop à sa prolixité, à sa verbosité souvent oiseuse !

En fait, la révolte de son personnage demeure impuissante et négative. Que fait-elle réellement? Elle ne fait guère que s'en prendre aux chats de sa mère, en empoisonner un, en frapper un autre d'« *un bon gourdin* » « *jusqu'à ce qu'il soit raide mort* » (page 164). Elle refuse de répondre à son professeur de chimie, et le noie sous son délire, ce qui fait qu'elle est renvoyée de l'école. Séquestrée par Zio, elle s'évade de façon extraordinaire, atteint même « *la frontière canadienne* » mais « *faute de meilleur pays que le [sien], faute de meilleure destination que l'abbaye* », « *décide de revenir sur [ses] pas [...]* *rentre au columbarium* » (page 266) : c'est piteux ! Ne se souvenant guère en ce cas du « *À vaincre sans péril on triomphe sans gloire* » de Corneille dans « *Le Cid* », c'est au pusillanime Mordre-à-Caille qu'elle s'attaque : « *Et je gifle Mordre-à-Caille. Et, comme emportée par ma violence, je le gifle encore et encore. Ça ne lui fait rien. Je l'empoigne par les cheveux et tire, de toutes mes forces, pour qu'il se lève, se mette debout. Il se laisse faire. La chaise bascule et Mordre-à-Caille, se sonnant le crâne, semble perdre connaissance. Je me dis que je veux le tuer et que je vais le tuer. Je suis dépassée. J'enlève mes souliers et c'est à coups de talon que je ranime Mordre-à-Caille. [...] Je le frappe encore et encore. Aussitôt que monte en moi un peu de pitié, pour la faire taire, je frappe plus fort.* » (page 269).

Son ambiguïté, son ambivalence, sa dualité, sa versatilité sont constantes.

À l'égard même de Christian, elle constate : « *Lorsqu'il est ici, au lieu d'être trop pleins de lui, mon cœur et ma tête sont trop vides de lui.* » (page 174). Et le relativisme psychologique est bien indiqué : « *J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout. [...] Il n'y a pas de Christian. De même que, pour la satisfaction de nos faims respectives, Christian trouve une maman et moi Chat Mort dans la même personne, il y a de multiples Christian, autant de Christian qu'il y en a qui l'inventent.* » (page 74). Mais l'introspection est désavouée : « *Celui qui se cherche ne trouve rien. Celui qui se cherche cherche quelqu'un d'autre que lui-même en lui-même. S'il va jusqu'au bout, il trouve un protozoaire. Au-delà du protozoaire, c'est la matière, c'est le néant.* » (page 127).

Elle voudrait un attachement exclusif, mais est, par ailleurs, hostile à l'amour possessif, dominateur. Souvent son cœur varie :

- « *Tout à coup, Chamomor, Christian et Constance Chlore me font si mal. Tout à coup, ils me laissent si indifférente. Ils me font très mal ou ils ne me font absolument rien. Dans les deux cas, je souffre. [...] J'aime Constance Chlore à la folie et elle me laisse extrêmement indifférente.* » (page 195).

- « *Tout à coup je sens mon cœur plein de cynisme. Tout à coup je le sens plein de fraternité, de tendresse, de miséricorde.* » (page 171).

- « *Aujourd'hui, je suis joyeuse. L'espérance m'est revenue. Comme la douleur l'espérance va et vient. Comme la douleur, aussi, l'espérance est une chute. La douleur est de se briser les dents en tombant d'un orme. L'espérance est de se briser le cœur en tombant vers le haut dans les nuages.* » (page 299).

- « *Je fredonne une valse de Strauss, narguant cette autre en moi-même qui a toujours méprisé les valses de Strauss. [...] Je suis aussi bouleversée aujourd'hui par la sereine beauté de mon visage que je l'étais hier par le vacarme de sa cacophonie.* » (page 351).

L'énergie, la rage de vivre, qui sont si souvent affirmées, sont contredites aussi par la neurasthénie (pages 122, 123). Si elle est violente et agressive, elle peut aussi se révéler fragile, être à la

recherche de la tendresse, faire preuve d'une grande sensibilité, reconnaître : « *Les forces étrangères qui me dirigent n'ont pas que leur haïssable toute-puissance, elles ont aussi des tendresses. Elles ne font pas que me prendre à la gorge. Parfois, aussi, elles prennent par le cou.* » (page 127).

Elle qui se targue de sa solitude s'en plaint aussi : « *Je suis seule dans la vie et je pleure.* » (page 119).

De même, la haine, qui est si souvent affirmée, est contredite par le le désir entêté d'amour, par l'aveu de faiblesse :

- « *J'ai essayé de les haïr, mais la haine a manqué. [...] Je demeure à l'écart, sur la défensive, presque indifférente. Je ne suis ni assez triste pour haïr, ni assez gaie pour aimer.* » (page 78).

- « *Je laisse s'écrouler sur mon âme les beffrois que j'ai élevés pour la fortifier.* » (page 72).

- « *Je suis dans le néant. Je n'ai ni Constance Exsangue, ni Christian, ni Chamomor.* » (page 351).

- « *Ne pas succomber aux caresses n'est pas une solution, car ne pas y succomber occupe plus de notre temps qu'y succomber.* » (page 244).

- « *Je sais pourquoi il est si agréable de briser, de détruire. [...] Ça procède de la nostalgie d'avoir, de posséder, de posséder vraiment. [...] En regardant ce qu'il y avait autour de nous [Bérénice et Christian], une pensée très douce m'est venue : "Tout ceci m'appartient." [...] Puis je me suis rendu compte de mon erreur. Je me suis dit : "Non ! cette rue ne m'appartient pas. Car je ne peux pas la détruire comme j'ai détruit ma poupée.* » (page 247).

Elle exprime tantôt son dégoût du monde et tantôt sa jubilation devant le don qu'il lui fait, et la crainte de n'en être pas digne. Si elle déclare : « *J'aime la vie. J'y vais d'une enjambée ample et ferme* », il ne faut pas s'y tromper, car elle continue avec : « *comme tous ces imbéciles qui s'imaginent que ça ne tourne pas en rond, qui se bercent de l'illusion que plus on marche plus on va quelque part. J'y vais d'un cœur allègre, comme tous ces imbéciles qui ne voient pas qu'ils ne se relèvent que pour retomber dans le même miasme, dans les mêmes erreurs, qu'ils ne rient que pour retomber dans le même ennui, le même blême tiède, qu'ils ne se taisent que pour répéter les mêmes insignifiances, les mêmes niaiseries ternes à s'en sucer le sang. J'y vais tête haute, pour ne pas voir que ça tourne en rond et que ça finit en queue de poisson.* » (pages 147-148).

La volonté de lucidité est souvent affirmée : « *Il faut se tirer de la confusion des sens, s'avancer résolument dans la lumière. Assez de sommeil ! de la veille, à tout prix !* » (page 257). Mais elle est constamment battue en brèche par l'incertitude et par la conscience de la folie :

- « *Minée par le doute, rendue molle, inconsistante [reprise de : « Christian est miné de besoin. Il est mou, inconsistant. » [page 95]], invertébrée par le doute, je ne suis pas de taille à lui faire peur [à Zio]. Pourtant, je suis sûre que mon doute est meilleur que son assurance.* » (page 239).

- « *J'ai la vie. Je ne sais pas du tout ce qu'il faut que j'en fasse.* » (page 125).

- « *Je suis la folle qui est prisonnière en moi !* » (page 175).

- « *Je suis folle à lier.* » (page 182).

- « *Je deviens folle. Il faut que je retienne ma raison à deux mains, que je lui torde le cou pour qu'elle ne se débande pas, pour qu'elle reste, pour qu'elle ne se volatilise pas, pour qu'elle ne s'enfuit pas de moi comme le gaz d'un ballon qui se fend.* » (page 263).

- « *Je me sens perdre les pédales. Je m'entends rire comme une folle. Je sens l'ivresse de la folie me prendre au ventre, au cœur, à la tête.* » (page 266).

L'individualiste et la révoltée tous azimuts peut pourtant sembler faire aussi une déclaration de solidarité humaine : « *Il faut que je fuie comme un voleur et je n'ai rien pris d'autre que ma vie. Je sais qu'on n'a pas le droit de prendre sa vie, qu'en prenant sa vie on prend toute la vie, que quelqu'un qui fuit avec sa vie fuit en même temps avec la vie de tous les autres.* » (page 122).

Enfin, à son exigence morale (celle d'un enfant de neuf ans?), s'oppose un « cynisme » (page 164) qu'elle reconnaît, comme elle reconnaît bien qu'elle agit « machiavéliquement » (page 164).

En fait, dans le discours de Bérénice, deux niveaux sont à distinguer : celui du moi social qui est violent, agressif ; celui du moi profond, de l'inconscient, dont les images spontanées présentent toujours douceur, lumière, innocence. Il n'y a pas de rupture entre les deux niveaux dans les moments privilégiés de l'enfance ou dans le « *commerce clandestin d'amitiés* » (page 179) et les « *dialogues*

subreptices » (pages 179, 294) qu'elle a avec Constance Chlore. Et leur coexistence explique l'instabilité, l'ambivalence, l'ambiguïté de Bérénice qu'elle justifie par un refus de se soumettre à l'habitude : « *L'habitude a tout réduit en deux gestes et deux mouvements dont elle ne cesse d'accélérer le rythme d'exécution. La répétition marque le pas, l'habitude orchestre, l'ennui mène.* » (page 119).

Animée de la passion d'un amour total, sans compromis, qui échapperait à la sexualité, Bérénice adhère, au fond, au bon vieux romantisme. Réjean Ducharme a d'ailleurs repris tous les thèmes de la poésie lyrique, qu'il se plut même à énumérer : « *Ces états d'oppression viscérale qu'on peut aussi bien appeler chagrin que peine, douleur, haine, dégoût, angoisse, remords, peur, désir, tristesse, désespoir et spleen ne témoignent au fond que d'une seule réalité.* »

Il fit dire à Bérénice : « *L'homme est seul et son agressivité vient de cette solitude.* » (pages 286-287). Elle cultive l'image obsédante d'un départ pouvant prendre la forme du voyage, de l'évasion, de l'errance : « *Je lui [Christian] dis que je ne resterai pas ici à tailler des pierres à l'ennui et à rouler des pierres à l'ennui. Je ne suis pas de ceux qui bâtissent les cathédrales. Je suis de ceux qui brûlent de se répandre sur toute l'étendue du ciel, comme l'azur. Lorsque je serai grande, je battrai les campagnes de tous les pays et j'en rabattrai tous les lions de l'ennui. J'aurai un grand canon et je chasserai l'ennui jusqu'à ce que je tombe morte.* » (page 69).

Et on retrouve bien encore dans le roman le regret de la perte de l'enfance, le sentiment de la fuite du temps, la difficulté d'aimer ; mais aussi la révolte et la soumission au destin. Aussi Bérénice oscille-t-elle de la véhémence à l'amertume de la déception.

Elle retient du poème de Nelligan, '*Hiver sentimental*', le vers « *Nous ne serons pas vieux mais déjà las de vivre* » (page 204) qui est comme un étendard de cette sensibilité romantique. Elle « *proclame sa nouvelle identité [...] Je suis Aricie, la princesse athénienne douce, timide et tendre, rêveuse et crédule, dont personne ne s'occupe* » (page 371). Elle aspire à l'aventure ; au voyage (« *Christian [...] a promis de m'emmener au bout du monde.* » (page 150), voyage qu'elle imagine (page 153), se complaisant dans la seule illusion de partir (page 156) ; à une nouvelle vie (154).

Elle tend à l'expansion de son âme :

- « *Pour moi, un roman est des morceaux d'âme trop lourds lancés par une bouche à toutes les oreilles ouvertes* » (page 70).

- « *Mon âme me tient dans sa main comme si elle y tenait une lance et elle va me lancer très très loin, très très haut. Je me tiens dans ma main en attendant d'être assez forte pour me lancer au travers du firmament.* » (page 70).

- « *J'ai si mal à l'âme, Zio, et c'est si important d'avoir mal à l'âme quand on a très mal à l'âme, que je ne peux m'empêcher de ne m'occuper que de mon âme.* » (pages 252-253).

Elle affirme sa passion de l'idéal :

- « *Ce n'est pas aux reins que nous avons mal, mais à l'âme. Quelqu'un a-t-il un remède à proposer. [...] Personne? [...] Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau, et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède. Il ne s'agit que de le trouver.* » (page 311).

La lecture du roman nous fait participer à l'impitoyable et incessant combat contre le monde extérieur d'une subjectivité qui a soif de lumière, de liberté et de transparence : « *Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé.* » (page 234).

Enfin, de cet idéal, il faut nécessairement retomber dans le spleen, subir la fuite du temps, ce pourrissement qu'est l'« *adultérie* » (qui sonne comme « *adultère* »...), cette ignominie de la conduite finale, cet échec fatal déjà inscrit dans le titre du livre.

Aussi ne peut-on détester Bérénice parce qu'elle déteste les autres. Elle suit le difficile chemin de la liberté et de la vie avec les autres. Si on a du mal à croire à la vérité de ce personnage qui n'en est pas moins inoubliable, on ne peut négliger ce que Réjean Ducharme lui fait dire. À travers elle, c'est lui qui s'est libéré.

Qu'a-t-il voulu nous dire?

Intérêt philosophique

Bérénice se vante : « *Je pense beaucoup, davantage de jour en jour. Je pense beaucoup mieux que les philosophes secs.* » (page 204), et, alors qu'elle est en compagnie de Gloria, elle indique : « *Nous sommes assises sous cet olivier, et nous philosophons.* » (page 362). Elle donne beaucoup d'importance au discours. Sa réflexion jaillit en de nombreuses maximes, qui sont parfois loufoques, parfois fort sérieuses sinon profondes :

- « *Il n'y a pas plus chien savant qu'un être humain.* » (page 97).
- « *Il ne faut pas avoir de patience, même de celle dont on s'arme. Patience n'est qu'un habit le lentur. [...] La vitesse finit par tuer son homme. La lenteur commence par tuer son homme.* » (page 113).
- « *Plus une illusion est clairement perçue, plus elle a l'air d'une réalité.* » (page 139).
- « *Pour avoir envie de mourir il faut sentir qu'on vit.* » (page 156).
- « *Aimer c'est se choisir quelqu'un et se faire prendre par lui.* » (page 175).
- « *La vie est difficile pour les filles faciles.* » (page 183).
- « *Quand on est saint, il faut avoir l'air pauvre.* » (page 187).
- « *Pour se libérer de la terre, il faut s'élever au-dessus de la terre.* » (page 215).
- « *Ne pas succomber aux caresses n'est pas une solution, car ne pas y succomber occupe plus de notre temps qu'y succomber.* » (page 244).
- « *L'autorité des généraux sur les hommes ne tient à rien. Pourtant, elle tient bien.* » (page 250).
- « *Les femmes aiment sentir qu'elles sont petites et bêtes.* » (page 255).
- « *Il y a toujours, où qu'on soit, quelque chose de grand à entreprendre, quelque chose d'impossible à faire.* » (page 271).
- « *L'espérance est se briser le cœur en tombant vers le haut, dans les nuages.* » (page 299).
- « *L'esprit élimine tout ce qu'il ne peut nourrir, développer par sa laborieuse industrie.* » (page 353).

Mais le roman laisse place aussi à des tirades, à de véritables exposés sur de multiples sujets, et qui peuvent s'étendre sur plusieurs pages, mais qui se terminent souvent par un décrochage farceur, car Ducharme n'assène pas les idées avec sécheresse. On a pu dire qu'il reconstitue les plus graves débats philosophiques avec l'apparence du barbouillage le plus insolent.

On peut distinguer :

Des réflexions historiques, sociales et politiques

Ducharme met sa plume virtuose au service d'un discours critique dénonçant diverses facettes de la vie, cherchant à saper les illusions de son temps.

Au sujet de l'évolution de l'humanité, il se lance dans des hypothèses plus ou moins farfelues. Ainsi, l'avalement se produisant par les yeux, il les considère comme l'organe fondamental à partir duquel le reste du corps humain se serait constitué (page 138). Et il continue : « *C'est par les yeux que l'homme a pu sortir de ses infinies profondeurs de ténèbres. Avec les yeux, l'homme a émergé à la surface de lui-même, a cru voir d'autres hommes, s'est imaginé que sa solitaire toute-puissance lui était contestée par d'autres hommes. C'est lorsque des yeux se sont ouverts que la vérité, que le mensonge, dis-je, a éclaté, que l'illusion a envahi l'homme, que les pires hallucinations se sont mises à grouiller dans sa profonde montagne de ténèbres, dans son chaud trou de dieu. C'est avec les yeux qu'il s'est mis à imaginer qu'il n'était plus seul, à souffrir de solitude et de peur, à pleurer. [...] C'est après les yeux que les jambes sont venues aux hommes. En voyant ce qu'ils ont vu quand ils se sont mis à voir, ils ont eu la frousse, ils se sont vite fait des jambes (pourquoi diable ne se sont-ils pas fait des ailes?), et il se sont mis à fuir, à courir après une autre montagne d'immobiles et sûres ténèbres, après un autre trou de dieu. C'est par les yeux que les hommes se sont aperçus que l'homme meurt. Quand l'homme vit l'homme mourir, il poussa un grand cri : c'est ainsi que lui vint la parole. [...] Fatigué de courir, l'homme s'asseyait (origine de la chaise). Tout en se reposant, il essayait de comprendre ce qui venait de se passer (origine de l'incompréhension). Quand un homme rencontrait un autre homme dans sa fuite, il n'avait qu'une alternative : éviter ou attaquer ce redoutable*

semblable soudain apparu pour lui disputer la tranquille jouissance de son sein de ténèbres. L'éviter fut appelé lâcheté. L'attaquer fut appelé amour quand l'un se soumettait à l'autre, haine quand l'un et l'autre refusaient de se soumettre. » (pages 138-139). D'où l'importance des yeux, du regard qui, « *quand il est seul, est une brèche faite à soi-même, une reddition inconditionnelle, un relâchement des mailles. »* (page 205).

Quand Ducharme s'intéresse à la société actuelle, il reprend nombre des clichés qui sous-tendent les perceptions stéréotypées qu'on se fait de différentes communautés. Ainsi, des Polonais qui sont caricaturés à travers Chamomor et sa famille, les Brückner. On pourrait aussi lui reprocher l'appellation d'Esquimaux qu'il donne aux Inuit : « *Comment appelle-t-on, élève Einberg, ceux qui vivent dans des igloos? On les appelle Esquimaux, mademoiselle. »* (page 186) ; mais cette appellation injurieuse, aujourd'hui condamnée, était encore en usage à l'époque.

Il n'y aurait pas plus lieu d'accuser Ducharme de racisme anti-noir, comme on l'a fait en particulier en 2006 lors de l'émission de Radio-Canada, 'Le combat des livres', si son emploi du mot « nègre » qu'on trouve à différentes occasions :

- Christian « *prononce les noms américains de ces héros obscurs, des nègres pour la plupart, des presque singes [...] Cesar Lincoln Cash. Shakespeare Washington Blake. »* (pages 70-71).

- Bérénice voit « *une femme d'âge mûr dont toute une joue est mangée par une balafre embrasser dans le cou un grand nègre jeune dont la braguette bée. »* (page 224).

- Chamomor dit : « *J'ai travaillé comme un nègre »* (page 306).

- Elle a un long entretien avec un « *horloger de race nègre »*, dont il est dit qu'il « *rit comme tous ceux de sa race, comme un enfant »* (page 316),

ne s'accompagnait pas de remarques péjoratives. On pourrait, pour la défense de l'écrivain, constater d'abord que les conditions d'utilisation du mot « nègre » sont ambiguës : il n'est pas fatalement désobligeant, blessant, méprisant, chargé de crachat, ; il est employé, et élogieusement souvent, par les Noirs eux-mêmes, mais ils l'interdisent aujourd'hui aux Blancs ! On pourrait encore signaler qu'en 1965 ne s'était pas encore imposée la bien-pensance actuelle qui fait qu'en 2011, fut publiée une nouvelle édition des 'Aventures de Tom Sawyer' et des 'Aventures de Huckleberry Finn' où le mot « nègre » fut remplacé par le mot « esclave », ce qui déclencha une vive polémique aux États-Unis, les uns arguant qu'on trahissait la réalité dépeinte par Mark Twain, qui montrait à la fois les forces et les faiblesses de son pays, les autres estimant que, s'il avait écrit aujourd'hui, il n'aurait pas utilisé ces mots. On pourrait enfin alléguer que Ducharme fait parler Bérénice qui est une enfant qui reproduit innocemment un discours tenu par des adultes, que ses paroles sont plutôt une dénonciation de ce que les adultes et la société inculquent aux enfants.

Mais ce qui est sûr, c'est l'antisémitisme. Dans ce livre iconoclaste, Bérénice est une juive opposée aux juifs, qui s'autorise de son identité juive pour tenir des propos antisémites, s'appliquant à s'ostraciser elle-même par un refus haineux d'une communauté en laquelle on peut voir une mise en abyme de la situation d'exil. Si le juif est l'étranger par excellence, elle se définit donc comme doublement étrangère puisqu'elle l'est précisément parmi les étrangers. Elle exacerbe le rejet de l'appartenance.

On a pu prétendre qu'elle serait juive au même titre que Chateaugué, dans 'Le nez qui voque', est une "esquimaude blonde et rose", qu'elle serait juive parce qu'être juif c'est être, plus que tout autre, humilié et révolté.

Mais la caricature est très appuyée, Ducharme reprenant nombre des clichés dévalorisants qui sous-tendent la perception rudimentaire et figée qu'on a des juifs et de leur culture dans le discours social actuel et, en particulier, au Québec.

On peut relever qu'à la place d'« Israéliens » il emploie le mot « *Israélites* » (pages 130, 327, 330), qui, un peu à la façon du mot « nègre », est devenu péjoratif.

Comme le nom, trace d'une origine, signale l'appartenance à une communauté, c'est au niveau de la nomination des personnages que le stéréotype juif s'impose d'abord dans le texte :

- Le nom « *Einberg* » est typiquement juif, d'une part du fait de l'analogie avec « Steinberg », nom d'une grande chaîne de magasins d'alimentation de Montréal qui était alors l'un des noms

emblématiques de l'appartenance juive dans le discours social québécois ; d'autre part, du fait qu'en allemand « ein Berg » signifie « une montagne » et qu'à Montréal, « la montagne » (le mont Royal) délimite des quartiers (Westmount, Côte-Saint-Luc, Outremont) où habitent majoritairement les juifs.

- « *Mordre-à-Caille* », le nom du cousin new-yorkais, pourrait être une allusion malicieuse à Mordecai Richler (1931-2001), romancier juif anglophone, auteur de romans qui mettent en scène la communauté juive montréalaise, et virulent pamphlétaire anti-francophones.

On a pu se demander aussi si le nom de Céline, la maîtresse du « *rabbi* » Schneider, n'aurait pas pu avoir été choisi par Ducharme pour faire allusion au romancier français connu pour son antisémitisme. Mais Céline est, en fait, un prénom usuel au Québec.

Les pratiques propres à la religion juive apparaissent ridicules. Il est montré que les juifs connaissent un exil perpétuel, qui les contraint au cosmopolitisme, mais il leur est reproché de vivre dans une autarcie étouffante. Il est rappelé qu'ils ont subi de nombreuses persécutions. L'affaire Dreyfus semble bien être évoquée à travers : « *Ne fondons pas la haine sur les données d'un bordereau* » (page 375) ; or, comme Bérénice ajoute : « *Mes amis, haïssons d'emblée !* », se pose cette question : si, pour elle, un bordereau n'est même plus nécessaire, n'invite-t-elle pas à un antisémitisme sauvage et radical ? Les juifs ont surtout été victimes de l'Holocauste. Or Ducharme en parle avec légèreté, soumettant la tragédie à la dérision, commettant ainsi un sacrilège à l'égard du judaïsme, transgressant un tabou dans une volonté nette de provocation car, après la guerre, le discours sur l'Holocauste a été circonscrit dans la parole publique et dans le texte écrit.

Le sionisme est montré dans son extrémisme. Parvenue à l'âge de tenir une arme, Bérénice est envoyée en Israël pour combattre les Syriens. Mauritius Einberg semble donc l'emporter et, à travers lui, tous les fanatiques en manque de héros et de martyrs, qui manient l'invocation divine comme d'autres des fusils automatiques. Toutefois, dans l'épisode de la guerre israélo-arabe, ce n'est pas l'expérience de l'appartenance qui est mise en scène mais bien l'absurdité de ce sentiment.

On pourrait aussi voir dans ce roman de l'anti-arabisme, les Arabes étant eux aussi caricaturés.

Le tableau du judaïsme et son opposition au catholicisme permettent une critique des religions institutionnelles. En fait, si le judaïsme est écorché, le catholicisme n'est pas épargné, Bérénice notant : « *À la messe, c'est comme à la synagogue : c'est beurré de cendre et de sang partout. Avoir la foi, c'est frémir comme un vampire quand on entend parler de sang et de cimetière.* » (page 21). Ses deux parents se montrent fanatiques : « *Moi, Mauritius Einberg, je ne me convertirai jamais au catholicisme. – Si jamais vous vous convertissez au catholicisme, Mauritius Einberg, je me suiciderai. J'en voudrai tellement à Dieu de vous avoir donné la grâce que je me suiciderai.* » Les deux religions sont réunies dans le même mépris qui englobe toutes les religions qui sont similaires dans le dogmatisme, le puritanisme hypocrite et le fanatisme sectaire, qui sont toutes des forces de manipulation, d'oppression :

- « *Avoir la foi, c'est frémir comme un vampire quand on entend parler de sang et de cimetière.* » (page 21).

- « *Quand je serai grande, je serai arrogante et impie. [...] Je ne marcherai pas avec Yaveh. [...] J'aime mieux être du mauvais côté, s'il faut être absolument d'un côté.* » (pages 24-25).

- « *Elles m'écoeurent toutes vos religions !* » (page 173).

- « *Raser une mosquée pour ériger une synagogue, c'est du va-et-vient giratoire rotatif tournant. Tous les dieux sont de la même race qui s'est développée dans le mal qu'a l'homme à l'âme comme des bacilles dans un chancre.* » (page 330).

Par le tableau de ces oppositions religieuses, Ducharme manifesta son refus de se plier à des mots d'ordre, à des discours édifiants et à des rhétoriques de mobilisation, qu'il s'agisse de croyances religieuses, de doctrines politiques, d'esthétiques littéraires et artistiques ; son refus des stéréotypes identitaires, sexuels, ethniques ou culturels, toutes idéologies confondues. Il visait n'importe quel patriotisme, et, en particulier, le patriotisme québécois.

Car ne peut-on pas voir dans le personnage de Bérénice une métaphore du Québec ?

Faire de l'héroïne à la fois une juive et une Québécoise (bien que le Québec ne soit jamais désigné) aurait permis à Ducharme de reprendre une traditionnelle identification des Canadiens français aux juifs, les deux peuples se voyant comme élus, isolés par leur foi et leur langue au milieu d'infidèles, et persécutés. Déjà, à la suite des événements de 1837-1838, Antoine Gérin-Lajoie avait écrit la célèbre complainte du "*Canadien errant*" dont le titre calquait l'archétypal « juif errant ». Et, pour plusieurs romanciers, le juif avait été un personnage dans lequel le Canadien français pouvait trouver un alter ego.

Dans "*L'avalée des avalés*", l'altérité juive pourrait être une représentation de la douloureuse impuissance des Canadiens français et, plus spécialement, des Québécois.

Le roman, par sa satire du judaïsme et de l'extrémisme sioniste, attaquerait en fait le discours nationaliste québécois qui serait, lui aussi, selon Ducharme, générateur de tabous. Le choix des juifs s'expliquerait parce que l'autarcie étouffante dans laquelle ils vivent serait la dénonciation ironique d'une tendance semblable dans la société québécoise soumise au jansénisme pendant la période (1944-1959) qu'on a appelée « la Grande Noirceur », période marquée par le grand conservatisme du parti qui était au pouvoir, l'Union nationale, qui tenta de maintenir les valeurs traditionnelles d'un Québec rural et catholique, imposa une stagnation sociale et artistique que certains comparent avec certaines formes de fascisme. L'opposition qu'affiche Zio à la lecture d'Homère et de Virgile, écrivains non juifs et par conséquent inutiles et néfastes au lecteur juif, correspondrait à celle qu'afficha l'Église du Québec dans cette période pour toute littérature autre qu'édifiante.

De façon plus significative encore, l'opposition de Bérénice aux juifs représenterait celle de Ducharme à la communauté québécoise. On peut voir une nette allusion au nationalisme québécois dans cette moquerie : « *Le rabbi Schneider a une manie : les autochtones. Tout doit être autochtone : les soldats comme les violons, les violons comme les légumes. Un vrai autochtone, si j'ai bien compris, est un être humain qui naît dans sa tombe : il bouge peu, pas plus qu'une racine ; il se tord dans un sens, se tord dans l'autre sens puis ne se tord plus du tout.* » (page 334).

D'autre part, le mariage mixte d'Einberg et de Chamomor, le partage des enfants entre les deux religions (le chrétien étant justement appelé Christian tandis que le nom Bérénice, s'il vient du grec, est celui de princesses juives), l'existence de deux clans en proie à une « *guerre de Trente Ans* » (page 39), pourraient représenter et critiquer la dualité linguistique, culturelle et politique, la situation ambiguë que connaît le Québec, qui est francophone, face au Canada et aux États-Unis, qui sont anglophones. L'affirmation de Chamomor : « *La connaissance de plusieurs langues contribue à l'enrichissement de la personnalité.* » (page 76) résonne comme l'argument allégué au Canada pour amener les Québécois à s'angliciser et ainsi se fondre dans la masse anglo-saxonne. Le résultat, c'est que Christian « *parle français avec l'accent polonais* » et Bérénice « *avec l'accent anglais* » (page 238). La revendication linguistique québécoise serait reprise par Bérénice qui reproche à Dick Dong : « *Il a parlé en anglais. Il ne peut parler qu'en cette langue.* » (page 261).

Ducharme a déclaré : « *Les bouleversements politiques et sociaux du Québec ont une grand influence sur mes thèmes d'inspiration.* » Mais il s'oppose au nationalisme :

- L'adresse donnée par Bérénice aux policiers est : « *Monsieur et Madame Homme, Planète Terre, Système solaire, Infini.* » (page 159).

- Son sentiment d'appartenance à un groupe ethnique s'avère être un leurre. Si, au chapitre 71, elle s'écrie : « *Je suis juive, juive, juive ! Ce pays est mon pays ; sa poussière or est de celle qui circule dans mes veines [...] Qu'il est merveilleux d'être juive, après n'avoir rien été. Que n'ai-je pensé plus tôt à être plantée dans le passé?* » (pages 328, 329), quelques lignes plus loin, au chapitre suivant, elle se rétracte : « *Je croyais être juive ; c'est fini, il va sans dire. J'ai cru à Yahveh pendant deux jours et j'en ai eu plein mon casque. Avec moi, les illusions ne sont pas têtues. Si le fusil dont m'a chargée cet Israélite m'avait été donné par un Syrien, je humerais avec autant de volupté l'odeur âcre que la balle arrache au canon en s'élançant. [...] Se battre pour une patrie, c'est se battre pour un berceau et un cercueil, c'est ridicule et faux, ça sent l'excuse pourrie. Le seul combat logique est un combat contre tous. C'est mon combat.* » (page 330).

En fait, Bérénice se définit elle-même non pas par son appartenance à une patrie, mais au contraire comme « *agressivement apatride, follement heimatlos* » (page 334). Elle refuse d'être une « *autochtone* », car elle associe cette notion à une sorte d'avalement de l'être humain dans un espace suffocant symbolisé par l'image de la : « *Un vrai autochtone c'est un humain qui naît dans sa tombe : il bouge peu, pas plus qu'une racine; il se tord dans un sens, se tord dans l'autre sens, puis ne se tord plus du tout.* » (page 334). Et même plus, l'idée de combattre pour une patrie lui semble absurde et ridicule, car cela revient à « *se battre pour un berceau et un cercueil* » (page 330). Il est évident qu'on ne peut pas parler à ce propos d'une identité figée, ayant des racines profondément ancrées dans un territoire, et partageant les valeurs communes, mais d'une quête de l'identité au-delà des limites imposées par le sentiment d'appartenance.

“L'avalée des avalés” offre encore une critique radicale de la société contemporaine.

La haine ravageuse de Bérénice s'exerce contre :

- le conformisme, le souci du respect des convenances (le « *froid regard de maquignon que doit avoir un être humain bien élevé pour un être humain qui, sans le connaître, ose le regarder.* » [page 297]) ;
- les normes abêtissantes ;
- le caractère oppressif de l'école, de la police, de l'armée (le grotesque de la vie militaire [page 326]) ;
- le caractère concentrationnaire de la ville : Zio et sa famille habitent à New York un « *columbarium prismatique à dix cages* » (page 186) qui est « *parallèle et perpendiculaire* » (page 283), ce qui inspire à Bérénice cette tirade : « *Réduit de son plein gré, par la servitude de l'alignement [...] et d'autres semblables stupidités, à l'exiguïté progressive de son habitacle, l'être humain s'est dégénéré au point qu'aujourd'hui il a totalement oublié ce que le moindre des rats se rappelle encore quand, pris au piège, il sacrifie le membre qui lui nie le pouvoir de porter ses pas aussi loin que porte son regard.* » (page 259).
- la technocratie : Bérénice se voit « *manœuvrée sans douleur par les bascules automatisées et les tourniquets mécanisés.* » (page 120). Elle manifeste sa haine à l'égard des automobilistes : « *Taïaut ! Taïaut ! À coups de gosier les veneurs sonnent la charge. Assis dans leurs chevaux de métal, ils se ruent sur moi.* » (page 121). Elle considère comme incapables de se surpasser « *ceux qui se déplacent sur des roues fixés à un strapontin* » (page 245). Dans son utopie de « *la République de l'amour* », « *par la bouche d'un canon énorme, les automobiles ont été lancées, une à une, dans l'océan Pacifique* » (page 246 : l'écologisme, autre idéologie étouffante, n'avait pas encore sévi !). Et c'est une voiture à l' « *immonde ferraille* » qui écrase Constance Chlore (page 225). Auparavant, on voit la raffinerie de pétrole dresser sa « *haute barrière de fer à treillis* » (page 157), puis opposer « *une véritable estacade de lancettes.* [...] *Plus nous avançons, plus ça pue. Au fond, plein l'horizon, des tours, toutes sortes de hauts fours et de hauts échafaudages se profilent. Tout au-dessus, au bout d'une cheminée, une grosse flamme rose flotte. Peu à peu, les rails se peuplent de wagons-citernes.* [...] *De chaque côté de nous, sur des tertres se tiennent, comme assises, d'immenses cuves noires d'où se détachent en blanc de grands mots en anglais. Des tuyaux de toutes tailles filent en tous sens.* » (page 158). Bérénice s'écrie : « *Stop ! Stop ! Stop ! Arrêtez tous les trains, toutes les usines, toutes les turbines ! [...] les sifflements des moteurs à réaction et les tonnerres des marteaux à vapeur.* » (page 311).
- le matérialisme : la société contemporaine apparaît bien dans le livre comme une société de consommation dominée par les « *vendeurs de réfrigérateurs* » (page 235).

La guerre est dénoncée : « *La guerre est aussi sainte pour les pauvres imbéciles d'un côté que pour les pauvres imbéciles de l'autre côté. Les belles grandes gueules leur ont toutes chanté la même chanson : “C'est de notre côté qu'est le droit !” Mais les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.* » (page 131).

Mais on s'étonne que la littérature soit, elle aussi, méprisée puisque la « *diarrhée de mots* » (page 288) que provoque l'angoisse se constate « *chez le pornographe, appelé aussi écrivain, auteur, romancier et poète.* » (page 288). Les écrivains sont des pornographes parce que, comme le

romancier Blasey Blasey, ils sont différents de l'image qu'ils fabriquent à l'usage des lecteurs, ils laissent croire qu'ils racontent « la vraie vie », alors qu'il n'en est rien. De même, l'art est dénoncé : « *Le beau est un déhanchement aphrodisiaque pire que la danse du ventre. [...] Qui transformera tous ces musées en casernes, tous ces trombones en tromblons, tous ces bucoliques en hoplites?* » (page 276) - « *Qu'appelle-t-on "beau" sinon ce qui produit de l'angoisse?* » (page 289) demande Bérénice. Mais, autre contradiction, elle se donne ailleurs comme but : « *Étreindre le beau dans toi et dans ta vie comme Tarcisus étreignait son ciboire, comme un naufragé étreint sa poutre.* » (page 334).

Des réflexions psychologiques

Si "*L'avalée des avalés*" est d'abord une célébration de l'enfance comme un espace et un temps pur (« *S'il n'y avait pas d'enfants sur la terre, il n'y aurait rien de beau* », écrit R. Ducharme au verso de la couverture), quoique douloureux, le cas de Bérénice Einberg nous permet de comprendre des situations qui sont vécues par bien des êtres humains. On peut l'interpréter à la lumière de la psychanalyse, l'auteur nous y invitant : un éloge de Freud n'est-il pas fait dans "*Le nez qui voque*"? On peut ainsi découvrir où sa rage prend sa source.

Sa mère étant conjugalement insatisfaite et incapable de donner (car Ducharme osa porter atteinte à l'image sacro-sainte dans la littérature québécoise de la mère chrétienne menant une vie de renoncement pour la plus grande gloire de Dieu, dénonça au passage la condition de la femme mariée qui était contrainte à une immobilité qui annonçait celle de la mort), Bérénice, au lieu d'être aimée, a été possédée par elle. Son cas est celui de l'enfant qui, étant privé de nourriture affective, ne peut dès lors lui-même ni donner, ni aimer, se trouve incapable d'éprouver un amour authentique, incapable de tendre vers l'âge adulte en s'inscrivant dans un monde constructif. Car c'est en passant de la préhension au don que l'être humain devient progressivement adulte. Bérénice connaît même ce qu'un psychiatre appellerait un infantilisme névrotique ; elle exprime d'ailleurs la volonté d'une régression « ab uterus » : « *Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu, on y pénètre par la crevasse d'où j'ai bondi. Qu'est-ce que ça veut dire...* » (page 334).

Si ce passage à l'âge adulte ne s'effectue pas, il s'ensuit, entre autres choses, une absence d'identité ou un défaut d'être. Dans son effort désespéré pour les compenser, l'enfant ne peut aboutir qu'à la haine et à la volonté de destruction. Réduit à l'impuissance par une mère possessive, il ne peut que désirer d'abord la destruction de celle-ci, puis celle d'un monde qui ne peut être vu qu'à son image. Or vouloir détruire la mère et le monde équivaut malheureusement à se détruire soi-même ; c'est, d'une part, se priver de son principe de vie et, d'autre part, se réduire à une activité non constructrice et donc anti-adulte, si l'on peut dire.

Cette révolte négative n'est pas sans valeur : elle permet d'espérer que l'énergie qu'elle libère puisse un jour servir à construire le monde au lieu de le détruire. Mais il va sans dire qu'elle doit être dépassée sur le plan individuel, comme sur le plan collectif, si l'on veut parvenir à la phase constructive de don de l'adulte. Cela, bien entendu, ne va pas sans difficulté, et ne peut s'atteindre qu'à l'aide d'une constante auto-critique, évitant à celui qui la pratique de prendre des vessies pour des lanternes, et de se croire adulte quand, en réalité, il n'a jamais fait que l'effort de dire « non » ou de crier sa haine infantile à la face de l'humanité.

En s'appuyant sur cet aveu de Bérénice parlant de sa mère : « *Je l'aimais comme un garçon aime une fille. Quand j'étais seule avec elle, je ne pouvais la regarder sans avoir l'impression de faire du mal.* » (page 148), certains commentateurs ont pu émettre l'hypothèse qu'elle serait en fait un petit garçon dont Christian ne serait qu'un reflet. Tout le côté oedipien des relations de Bérénice avec sa mère devient facilement explicable si nous avons affaire à un homme qui a nié son sexe au point de se transformer en petite fille. Le refus, par Ducharme, de son sexe et d'être adulte serait un refus d'être lui-même, qui minerait les fondements mêmes de sa personnalité. Et refus et incapacité s'équivalent.

On trouve dans le roman une curieuse conception de la féminité (« *Mme Glengarry n'a rien de féminin : elle est tout secours, tout dévouement.* » [page 297]), mais surtout une analyse lucide de l'amour qui est vu comme possession, et apparaît soumis au relativisme psychologique.

Bérénice fait la satire du mariage : « *Quand on est mariée, il faut rester avec son mari et ses enfants, attendre là que le reste de soi-même se soit tout évaporé.* » (page 92). Aussi ne voit-on dans le livre que des couples mariés désastreux, l'assortiment étant chaque fois grotesque. Celui d'Einberg et de Chamomor est fondé sur une situation tout à fait fautive qui met en relief la domination qu'a pu imposer l'homme mûr à une adolescente malheureuse, domination contre laquelle, devenue femme, elle s'oppose de toutes ses énergies dans une haine destructrice : ils « *se haïssent à se tuer* » (page 72) ; « *plus ils se haïssent, plus ils souffrent* » (page 13), elle lui reprochant « *la haine morbide qui le ronge* » (page 39). Puis, de façon répugnante, ils « *se sont remis en ménage* » (page 237), Chamomor voulant « *remettre la main sur sa sainte famille* » (page 230). Au contraire, dans le couple de Rebecca et d'Éliezer, c'est l'homme qui est réduit à l'état d'esclave (pages 113-114, 189). Si Ducharme montra la désintégration de la famille moderne, il ridiculisa aussi l'archaïque conception patriarcale que représentent Zio et sa smala.

On pourrait interpréter la violence contestataire et destructrice du personnage comme une manifestation de sa volonté exacerbée de se construire une identité en transgressant les normes, une manifestation de son orgueil d'être différente des autres, sinon unique. Elle le fait au risque de sombrer dans un dérèglement frôlant la folie. Cette quête de l'identité lui permet d'évoluer, de se transformer, mais n'aboutit jamais à un résultat définitif. Ainsi, Bérénice flotte-t-elle entre deux possibilités de saisir son identité.

D'un côté, il y aurait l'identité donnée, immuable, non choisie, lourde à porter, pareille à celle des objets : « *Comme tout ce qui a été fait, comme la chaise et le calorifère, je n'ai à répondre de rien* » (page 191). Une telle identité rend tout choix illusoire, et condamne l'être humain à être ce qu'il est, sans nul espoir de devenir ce qu'il voudrait être : « *Naissant, j'ai cru avoir le choix et j'ai choisi d'être un papillon. Hélas ! je n'étais pas un papillon. J'étais un buffle. Pour tout dire, j'étais un rhinocéros. Quand on est rhinocéros, inutile d'essayer de voler.* » (page 192).

D'un autre côté, il y aurait une identité floue, changeante, placée sous le signe de l'instabilité propre à la condition humaine inscrite dans la durée : « *On ne peut pas s'empêcher de se sentir heureux aujourd'hui et malheureux demain. Un jour on est gai. L'autre jour on est écœuré. On ne peut rien ni pour ni contre ça.* » (page 43).

Bérénice est tantôt le rhinocéros qui sa lourdeur fixe à jamais au sol, tantôt l'être volage, inconstant, protéiforme, dépourvu de racines qui l'attacherait à la terre. À partir de cette perception d'une identité contradictoire, temporelle et atemporelle à la fois, elle accomplit sa quête en étant partagée entre la certitude, la joie, le désenchantement, l'indifférence, le relativisme, le nihilisme. Sur son « *trajet initiatique* », chaque choix ne représente qu'une étape à dépasser, chaque certitude n'est qu'une fautive vérité. Chasseuse d'ennui, elle accomplit ce trajet comme une recherche de soi toujours recommencée, du fait qu'il lui est impossible de trouver en elle-même le centre vers lequel faire converger les chemins tortueux de son aventure identitaire : « *Je me cherche, comme dit le docteur. Je cherche un nœud à moi-même, je n'arrive jamais à ce nœud. Je sais qu'il n'y en a pas.* » (page 126). Elle est consciente de ne pas avoir une identité monolithique impliquant une filiation, une histoire et une mémoire pleinement assumées. « *Avalée* » dans le désordre de ses identités successives, elle est condamnée à se chercher en permanence, et à s'inventer sans cesse, en faisant éclater son extraordinaire appétit ludique.

Ce personnage adolescent, qui est arrogant, insultant et presque immoral, qui se croit libre, peut plaire aux adolescents, justifier leur propre quête d'identité, leur donner des arguments contre la lâcheté, l'hypocrisie, le mensonge et la trahison de ce monde pervers dont ils veulent croire qu'ils sont entourés, donner du courage aux timides, de la force aux démunis et de la conviction aux marginaux. Ils n'ont pas envie de tenir compte de la fin pessimiste mais réaliste du livre où se dégage vraiment son sens.

Des réflexions vraiment philosophiques

“*L’avalée des avalés*” est un livre nettement philosophique. Il l’est surtout par son thème central qui lui donne son titre, qui est exposé dès le début et repris ensuite sous différentes formes : l’avalement.

En fait, l’avalement est une métaphore pour ce qu’en philosophie on appelle l’aliénation, l’asservissement de l’être humain, dû à des contraintes extérieures ou intérieures, l’atteinte à la liberté, à l’intégrité de la personne, tout se passant comme si une substitution avait été opérée d’« aliéné » à « avalé », d’« aliénant » à « avalant », d’« aliénation » à « avalement », etc. par une volonté littéraire d’éviter un mot trop intellectuel et trop connoté.

L’analogie entre avalement et aliénation apparaît clairement à la page 216 avec la question : « *Qui n’est pas avalé militairement, administrativement, judiciairement, monétairement et religieusement? Qui n’est pas avalé par un évêque, un général, un juge, un roi, et un riche?* », formule qui présente quelques facettes de l’aliénation sociale.

Nous sommes soumis à l’avalement ou à l’aliénation, à la négation de la liberté, d’abord par le déterminisme physique. Le destin est déjà imprimé dans le corps : « *Je ne suis pas responsable de moi et ne peux le devenir. Comme tout ce qui a été fait, comme la chaise et le calorifère, je n’ai à répondre de rien. La balle qui frappe l’animal au cœur n’est pas criminelle. Elle a été lancée et ne pouvait échapper à sa direction. Un élan m’a été donné et je ne peux y échapper. Plus dégourdie qu’une grêlée de plombs, je peux vouloir contre l’élan, vouloir vers d’autres cibles ; mais mon sang et mes chairs sont remplis d’une direction et je ne peux pas plus en changer qu’une bouteille ne peut changer de contenu. En d’autres termes : j’ai été faite Bérénice comme le calorifère a été fait calorifère. Je peux résister à Bérénice et essayer d’être une autre, mais, pas plus qu’un calorifère ne peut se changer en boa, je ne pourrai me changer en Constance Chlore. Quand on a été fait indifférent, méchant et dur, on ne peut être sensible, charitable et doux. [...] On peut résister à sa méchanceté mais on reste méchant. On peut tendre vers la douceur mais la pierre reste dure. [...] On est fait. C’est fini. On est calorifère. On ne peut rien y changer. [...] Être un être humain c’est être un calorifère pouvant ne pas être content de ses formes et en vouloir d’autres. Mais la sardine qui rue dans l’océan ne change pas grand-chose à l’eau de l’océan. Être quelqu’un, c’est avoir un destin. [...] Je ne suis coupable de rien de ce que je fais : je ne me suis pas voulue, je n’ai pas eu le temps de me vouloir.* » (pages 191-192). « *En naissant, on fonctionne. Si on se laisse aller toute sa vie, on continue de fonctionner toute sa vie. Le moteur qui me fait fonctionner échappe à mon intelligence et à ma volonté.* » (page 126). Le corps fait partie de « la terre » (page 214 : n’aurait-il pas été mieux d’écrire « la Terre »?).

On peut échapper au déterminisme physique par la conscience qui, cependant, est en retard sur le corps :

- « *On ne naît pas en naissant. On naît quelques années plus tard, quand on prend conscience d’être. Je suis née vers l’âge de cinq ans, si je m’en souviens bien. Et naître à cet âge c’est naître trop tard, car à cet âge on a déjà un passé, l’âme a forme. [...] Naissant, j’ai cru avoir le choix et j’ai choisi d’être un papillon. [...] Hélas ! je n’étais pas un papillon [...] j’étais un rhinocéros. [...] Qu’avais-je fait pour être affublée d’une carapace de rhinocéros?* » (page 192).

- « *En naissant, un homme n’a pas d’âme ; il n’en aura une qu’après l’enfance. Un être humain né à l’âge de quinze ans serait une chose comme moi sans mon passé, sans phoques dans les artères, sans condor dans la cavité pulmonaire.* » (page 364).

Bérénice se demande aussi : « *Le sentiment d’être soi-même, d’avoir été et de se continuer, cette âme dont on parle, ne pourrait-elle pas, plus simplement, s’appeler mémoire? La conscience, la science du bien et du mal, est-ce que ce n’est pas qu’une mémoire morte, qu’un instinct de direction fondé sur des souvenirs dégénérés en un réseau inextricable de réflexes conditionnés?* » (page 364).

On échappe aussi au déterminisme physique en pratiquant le « cogito » cartésien : « *Voici ce que je suis : un nuage de flèches qui pensent, qui voient qu’elles voient et vers quelles cibles elles volent. Donc je pense. Je pense !* » (page 193).

Cependant, la conscience subit le conditionnement social par les autres qui sont souvent désignés par :

- « ils » : « *Ils disent que...* » (page 10) - « *Ils sont sortis du néant...* » (page 42) - « *Quand je me promènerai sur les trottoirs avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.* » (page 186) - « *Ils m'ont rendue violente.* » (page 227) ;

- « tous » : « *Si je pouvais les voir tous pris dans la brutalité et la cochonnerie.* » (page 229) ;

- « les » : « *Je ne les ferai jamais assez endéver.* » (page 359).

La méfiance de Bérénice est généralisée ; devant la famille de Zio, elle se dit : « *Il faut entrer ici comme on entre dans une rivière de crocodiles, comme on entre dans un marais d'hippopotames. Dès le seuil, on peut voir leurs cœurs ouvrir une énorme gueule armée d'épées, une benne preneuse pour dévorer viv. En entrant ici, je me suis fermée, comme l'huître en péril. Ils sont trop gentils. Et puis je me méfie des contacts. Un contact est une lézarde, une disponibilité offerte au mensonge, à la déception et à l'amertume.* » (pages 187-188). L' « *histoire d'une égoïne* » (pages 287-288) est celle du dialogue de sourds entre Grisée et celui dont le nom est le palindrome du sien, Eesirg, ou plutôt celle de deux monologues où chacun poursuit sa pensée ; d'où le recours à l'égoïne pour détruire le mur entre eux, ce qui, toutefois, pousse Grisée à se suicider (pages 287-288) ; cette histoire ne signifie-t-elle pas que mieux vaut l'incommunicabilité puisque la communication conduit à des situations trop tranchées.

Si elle affirme souvent la toute-puissance de son moi, Bérénice exprime aussi sa difficulté à le saisir, voit un danger en tout ce qui lui est extérieur, en tout ce qui n'est pas lui. Il craint d'être dispersé, dissous, englouti dans un monde qui le sollicite de toute part. Il est en fait réduit à l'impuissance et à l'ennui devant l'immensité du monde (page 166). Elle va jusqu'au choix d'un nombre à aimer parmi leur multitude (page 167).

Le malaise qui est provoqué chez elle par la prolifération des choses et par le trop-plein du monde qui étouffe l'être, par le sentiment de l'existence de ce qui n'a pas besoin de soi pour exister, peut être comparé à la nausée définie par Sartre. Et on peut d'ailleurs détecter dans le livre d'autres traces de la philosophie sartrienne : l'engloutissement de l'être dans la matière inerte, la contingence, le regard aliénant, etc.. Jetée dans un monde grand et vide où « *il n'y a rien* », Bérénice représente une variante québécoise de l'être humain maudit rongé par le mal existentiel, et vivant dans un état d'oppression « *qu'on peut aussi bien appeler chagrin que peine, douleur, haine, dégoût, angoisse, remords, peur, désir, tristesse, désespoir et spleen* » (page 286). Comme maints personnages sartriens, elle incarne l'être exilé dans un monde qu'il ne considère pas sien, et où il est condamné à vivre en solitaire, comme un prisonnier et un étranger : « *Si je n'ai pas, d'abord, cherché le bonheur, c'est qu'il ne me dit rien, qu'il est laid, qu'il suppose une collaboration avec la puanteur. Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé, où l'on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères.* » (page 234). Comme les personnages sartriens, Bérénice est condamnée à être seule et à avoir peur, car « *on ne peut rien contre la solitude et la peur* », mais elle est aussi condamnée à être libre. Elle se sent flotter sans attaches, sans racines, sans mémoire dans un « néant » censé figurer l'espace où la conscience de soi jouit de sa liberté. Par un de ces paradoxes propres à sa pensée, la liberté anéantit la peur précisément parce qu'elle perpétue la solitude : « *Je flotte dans le néant ! Je suis sans souvenirs et sans personne. Je suis dans le néant. Que de vide à remplir ! Quel soulagement ! Il n'y a rien ni personne. Comment avoir peur ou douter de quoi que ce soit lorsqu'il n'y a encore rien, lorsque tout est à faire ?* » (pages 351-352). En termes sartriens, le « *vide à remplir* », c'est l'existence qui précède l'essence, ce qui veut dire que l'être humain a la liberté de se choisir et de se faire tel qu'il veut être, tout en assumant la responsabilité de ses actes. D'une part, Bérénice connaît le désir de la dureté minérale qui est la tentation de ce que Sartre appela « l'être en-soi » : « *J'aimerai sans amour, sans souffrir, comme si j'étais quartz. Je vivrai sans que mon cœur batte, sans avoir de cœur.* » (page 41) ; d'autre part, elle la repousse, constatant la constante modification des personnalités : « *Il faut que je change de Christian à mesure que Christian change, et Christian n'est jamais le même.* » (page 73), cette fluidité de la conscience, qui est libre, fait continuellement des choix, qui accepte la responsabilité, l'engagement, qui tend à l'existence authentique, étant ce que Sartre appela « l'être pour-soi ».

On pourrait remarquer que la dureté minérale est accordée par Ducharme à l'enfant qui « *est dur* » tandis que l'adulte « *est mou* » (page 336), que Bérénice simultanément se voit comme « *un aigle [...]* qui secoue [...] ses liens enracinés dans la pierre » et se dit « *marécageuse* » (page 362), signifiant

bien ainsi la tension vers le haut et la soumission au bas. Et, en effet, entre le dur et le mou se place le « visqueux », qui répugne aussi à Sartre, mais est le rapport de la conscience à la matière, conscience qui est à la fois passive et active, aliénée et libre, la liberté étant encore affirmée avec la radicalité de Sartre : « *Je suis libre ! libre d'ouvrir et de fermer les paupières ! libre de porter la main ici et là ! libre de m'agenouiller aux pieds de celle-ci et d'expectorer à la figure de celui-là !* » (page 257).

Elle semble se contredire tout à fait quand elle exprime le refus de l'être en-soi en traçant sur le tableau noir un petit triangle dans une tête d'éléphant, et en faisant à ses camarades le commentaire suivant : « *Je ne suis pas un être libre et indépendant, mais une sale excroissance, une sorte de verrue avec des bras et des pattes, une sale verrue poussée à la surface de la terre et se nourrissant à même ce sale être qu'est la terre. Que faudra-t-il que je fasse pour être moi-même, pour être par moi-même, pour cesser de n'être qu'un infime parasite de l'être qu'est la terre? Que faudrait-il que je fasse pour ne plus avoir à dépendre de tout, tout le temps, pour tout? [...] Que faut-il faire pour être libre?* » (page 214). « *Être soi-même* », « *être par soi-même* », voilà bien le problème de Bérénice, c'est-à-dire au fond se libérer de la matrice pour devenir son propre principe de vie. L'être pour-soi est celui qui choisit d'exister en toute liberté et conscience : « *Il faut se recréer, se remettre au monde. On naît comme naissent les statues. On vient au monde statue : quelque chose nous a faits et on n'a plus qu'à vivre comme on est fait. C'est facile. Je suis une statue qui travaille à se changer, qui se sculpte elle-même en quelque chose d'autre. Quand on se fait soi-même, on sait qui on est. L'orgueil exige qu'on soit ce qu'on veut être. [...] Ce qui compte, c'est se savoir responsable de chaque acte qu'on pose, c'est vivre contre ce qu'une nature trouvée en nous nous condamnait à vivre.* » (pages 42-43). Sartre aurait pu très bien écrire ces lignes.

Tout comme celles où Bérénice décrit l'ennui morbide d'une existence qu'on est libre de choisir, mais que rien ne justifie : « *Je suis arrivée dans un pays où je m'ennuie à mourir. Se tuer, tâtonner ou se laisser aller. Quand on a le cœur d'être la loi de sa vie, ni se tuer, ni tâtonner, ni se laisser aller ne valent. J'avais le goût de me laisser mourir, pour rien, pour me désennuyer.* » (page 127). La liberté de Bérénice, comme celle de Roquentin dans « *La nausée* », c'est la liberté de l'individu contre tous les autres. C'est la liberté posée en tant que choix individuel absolu sur lequel le monde extérieur n'a pas d'emprise : « *Je suis libre. Ma volonté est dans mon crâne. Personne ne peut la voir, l'entendre et y toucher. Personne d'autre que moi ne peut agir sur ma volonté.* » (page 253). Mais Bérénice va plus loin encore : sans se limiter à être libre contre le monde, elle veut « *ayer tout le monde* » de sa vie, en faisant de la disparition des autres la condition sine qua non de sa liberté : « *Voilà ce qu'il faut que je fasse pour être libre : tout détruire. Je ne dis pas nier, je dis détruire* » (page 215). Toutefois, Sartre, pour qui « l'existentialisme est un humanisme », au nom de l'engagement, se dissociait d'un tel nihilisme.

Il est évident qu'il ne s'agit pas, pour Ducharme, de transposer dans la fiction les concepts et les idées d'un système philosophique cohérent, comme l'avait fait Sartre. La réflexion de son personnage sur l'être et le néant, sur l'angoisse et la liberté, témoigne au contraire d'un refus véhément de tout système, ce qui lui permet de faire coexister dans un mélange bizarre le fatalisme et le volontarisme, l'acte gratuit et la responsabilité, la création et la destruction, l'ordre et le désordre. Il en résulte que sa pensée est « faible » du point de vue des philosophes, c'est-à-dire contradictoire et mobile. C'est une pensée qui ne se fige pas, relance les questions, et remet en discussion les réponses. Ducharme, qui dévoile les contradictions du monde et de l'être humain sans essayer de les résoudre, qui préfère jouer sur l'ambiguïté de l'existence et de la parole humaines, n'est pas Sartre, tout comme Bérénice n'est pas Roquentin.

Il reste que Raoul Duguay a pu écrire que « Bérénice manifeste un volontarisme absolu fondé sur une subjectivité transcendante et coïncidant avec un rationalisme pur (plus pur que celui de Descartes) et avec un idéalisme plus puissant et plus incarné que ceux de Kant et Hegel, bref, un volontarisme existentialiste ». Elle aboutit à ce qu'en philosophie on appelle le solipsisme, l'idée que le monde, les autres, n'existent que par l'accord de notre volonté, seul moyen de sauvegarder l'unicité de l'être, l'épanouissement de la personnalité, l'autonomie de l'âme ; que le réel n'est pas ailleurs qu'en soi :

- « *Là où je suis quand j'ai les yeux fermés, il n'y a personne, il n'y a jamais que moi.* » (page 11).

- « *Je suis quelqu'un et je m'appartiens.* » (page 19).

- « *Il n'y a de vrai que ce que je crois vrai, que ce que j'ose croire vrai.* » (page 21).

- « *La vie ne se passe pas sur la terre, mais dans ma tête. La vie est dans ma tête et ma tête est dans la vie.* » (page 45).
- « *Ce que j'aime, c'est l'idée que je me fais de lui, c'est ce que je porte dans l'âme et appelle Christian, c'est le Christian que je conçois et incarne comme il me convient de le concevoir et incarner.* » (page 73).
- « *S'il n'y a ni Chat Mort, ni Christian, il n'y a personne d'autre que moi sous le soleil. S'il n'y a personne d'autre que moi sous le soleil, c'est à moi le soleil, c'est moi le créateur et le possesseur du soleil.* » (page 74).
- « *Je suis le nombril du monde. [...] Quand un nombril du monde se jette dans un saule, le saule devient nombril du monde.* » (pages 91, 92).
- « *Tout nous appartient : il suffit de le croire.* » (page 117).
- « *Or, je peux seule avoir raison.* » (page 215).
- « *Je suis l'œuvre et l'artiste.* » (page 215).
- « *Je suis libre. Ma volonté est dans mon crâne. Personne ne peut la voir, l'entendre et y toucher. Personne d'autre que moi ne peut agir sur ma volonté.* » (page 253).
- « *À partir de cette simple vérité, à partir de cette évidence fulgurante que Zio n'est et n'a jamais été qu'une manifestation de mon appareil physiologique (une ombre dans mes yeux, un bruit dans mes oreilles, une odeur dans mon nez et un frisson quand il me frôle), j'en suis venue à de renversantes conclusions. Je suis libre ! libre d'ouvrir et de fermer les paupières ! libre de porter la main ici et là ! libre de m'agenouiller aux pieds de celle-ci et d'expectorer à la figure de celui-là ! Tourmentée par l'éblouissant aspect du néant, dans un effort maladroit pour le travestir, je refusais de croire que Zio n'existe pas, qu'il n'existe en rien, qu'il ne jouit pas par lui-même d'aucune sorte d'existence, qu'il n'existe que par moi, qu'il commence à exister quand je fixe mon attention sur lui et qu'il cesse d'exister quand il cesse d'occuper ma pensée. Cela a assez duré ! Il faut se tirer de la confusion des sens, s'avancer résolument dans la lumière. Assez de sommeil ! De la veille, à tout prix ! Personne ne peut exercer d'influence sur moi que j'y consente par quelque artificieuse mauvaise volonté. On peut m'opposer que n'importe qui peut m'infliger des blessures corporelles sans que j'y consente. J'abonde en ce sens, sous réserve cependant d'observer que les blessures corporelles ne sont pas affaire d'âme à âme, mais affaire de chose à chose. [...] Personne n'a de pouvoir sur moi que moi-même.* » (pages 257-258).
- « *Je suis libre d'aller si je veux à Chandernagor, à Mahé, à Joué-les-Tours et sur les docks ! [...] Je bondis en plein éther et il me semble (et ce qui semble est important) être plus seule en plein éther que sur la surface boisée et montagneuse.* » (page 258).
- « *Zio et tous les autres ne sont que parce que je consens à ce qu'ils soient. Il me faut trois jours et trois nuits pour me pénétrer de l'esprit de cette force logique.* » (pages 258-259) ; d'où, plus loin : « *Ma logique m'effraie.* » (page 274).
- « *À partir de la seconde où il sort du champ d'action de mes yeux, de mes oreilles et de mon nez, il [Zio] n'existe plus, il est mort. Il a perdu la vie, il ne peut plus rien.* » (page 262).
- « *Quand quelque chose passe, quelqu'un passe, c'est pour moi.* » (page 274).
- « *Je suis seule. Il n'y a donc personne. S'il n'y a personne, que sont ceux que je me rappelle, que je vois et que j'anticipe? Ils sont illusions, mirages, imaginaires. Ce sont des points d'application imaginaires dociles du peuple de forces qui me hante. [...] On m'a lancée à la surface de l'univers dans une felouque percée. Cinq milliards d'ombres s'agitent dans mon champ visuel. Que fais-je de ces ombres? Je leur impose la seule forme que je connaisse : la mienne. Comment pourrais-je les imaginer autrement que moi? [...] Toutes mes ombres m'obéissent au doigt et à l'œil. Elles ne sont que ce que je leur ordonne d'être. Une ombre que j'ai colorée en bleu reste bleue jusqu'à ce que je la recolore. Si j'avais envie de te [Bérénice parle à Gloria] voir en rose, je n'aurais qu'à te colorer en rose. Est-ce assez précis comme façon impérative de voir les êtres? Je suis seule ; je suis prête à le jurer. [...] Moi seule peux éprouver le goût qu'a la soif dans ma gorge ! Moi seule peut sentir dans ma main l'humidité froide d'une grenouille ! Seule je sais comment ma voix résonne à mes oreilles ! [expérience à rapprocher de celle de Kyo dans "La condition humaine"]. Tes douleurs sont autres que les miennes, tout à fait. Les miennes sont impératives, criardes. Les tiennes sont virtuelles, muettes, d'aucun effet coercitif sur mon système nerveux, sur mon système digestif, sur mon système*

solitaire. [...] *Je suis seule dans l'espace que j'occupe, où que j'occupe cet espace. L'espace dans lequel je suis, où que je sois, personne ne peut y pénétrer. Je suis seule !* » (pages 359-361).

- « *Je suis seule. Je n'ai qu'à me fermer les yeux pour m'en apercevoir. Quand on veut savoir où on est, on se ferme les yeux. On est là où on est quand on a les yeux fermés: on est dans le noir et dans le vide.* »

- Ce solipsisme, elle essaie de l'insuffler à Christian : « *Si tu te fermes les yeux au confessionnal, il n'y aura personne. [...] Tu es seul au monde, Christian. Tu es le seul être humain du monde.* » (page 170).

- Le solipsisme culmine dans l'invention du « *béréncien* », geste de sécession radicale par laquelle Bérénice se coupe du reste des êtres humains.

Au-delà, c'est même l'idéalisme le plus pur qui est affirmé : le monde réel ne serait qu'une illusion ; croire à la réalité du monde serait la folie de l'être humain ; suivre la vérité jusqu'au bout permettrait d'échapper à la condition humaine : « *Quelqu'un qui suit la vérité jusqu'au bout, qui en a la force, est quelqu'un qui escalade un rayon de soleil et finit par tomber dans le soleil.* » (page 258). Il fallait bien que cet idéalisme délirant soit contredit par le réalisme et le pessimisme de la fin tragique dont on pourra encore dire qu'ils ne rendent pas le roman pour autant négatif : ce « hurlement blasphématoire d'un jeune homme excessivement intelligent et sensible » (Jean-Éthier Blais, "Le devoir", 15 octobre 1966) a la force de sa négativité, provoque une remise en question des valeurs.

Mais Theodor Adorno, dans "*Minima moralia*", fit cette mise en garde : « Celui qui refuse d'entrer dans le jeu risque de se tenir pour meilleur que les autres, et de faire jouer à sa critique de la société le rôle d'une simple idéologie au service de ses intérêts personnels. »

Comme on l'a déjà vu, l'avalement inéluctable, l'aliénation fatale, sont ceux que fait subir le temps, « *le titan* » : « *Si on fait bien attention, on s'aperçoit qu'on reste immobile, qu'on est fixé dans un étau, que ce qui tourne en rond c'est une meule grande comme la terre, une meule qui ronge la chair un petit peu à chaque tour, qui émousse l'âme un petit peu à chaque tour, qui tue un petit peu à chaque tour.* » (page 148) - « *Pourquoi n'existe-t-il pas, à côté du temps un jour ensoleillé dans lequel nous pourrions entrer pour aller faire, dans une rivière de marguerites, nos gambades d'hier et d'avant-hier?* » (page 221) - « *Le temps continue de progresser avec son habituelle lenteur de crabe.* » (page 293).

Et la fuite du temps mène à la pensée de la mort que Bérénice affronte dans ce véritable examen de conscience auquel elle dit se livrer quotidiennement : « *Je passe vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur la brèche. Toute chose que je vois est fouillée en profondeur. Toute pensée qui me vient est poursuivie jusqu'à son aboutissement, jusqu'aux actes. Tout ce qui m'apparaît durant le sommeil est soigneusement décrypté, enregistré, comparé. Néanmoins le jour qui vient de passer, tout débordant d'activité qu'il ait été, ne manque jamais de me sembler suspect, dénué de toute valeur, de me faire trembler de peur. C'est toujours avec angoisse que j'anticipe le retour de la nuit, le moment de la grande rencontre avec moi-même, le moment d'ajouter un zéro au total du passé, le moment de me rapprocher de tout un pas de la frontière au-delà de laquelle il n'y a plus rien, même plus de futur. Il ne faut pas perdre espoir, ma bonne Bérénice, mon petit lapin... Tant de choses restent à considérer avant que vienne l'heure où il faudra me prononcer.* » (page 256).

Destinée de l'œuvre et identité de l'auteur

À sa parution, en 1966, dans la prestigieuse collection blanche de Gallimard, "*L'avalée des avalés*" éclata comme une bombe dans une littérature québécoise pourtant en pleine effervescence en ces années où le nationalisme québécois prenait une expansion rarement égalée. Le roman reçut des critiques dithyrambiques en France comme au Québec où il devint l'œuvre littéraire la plus célébrée, son succès se transformant rapidement en consécration. Emblème d'une modernité de surcroît appréciée en France, on en vendit d'emblée dix mille exemplaires, sans compter ceux d'une édition pirate que Gallimard fit rapidement interdire. Plutôt que la force époustouflante de cette enfant, que la satire de la société, que la pertinence des réflexions, ce furent surtout les performances de Ducharme

en matière d'écriture qui furent remarquées, l'histoire de son personnage paraissant même ne lui avoir servi que de prétexte pour « s'ébattre en chien fou dans un langage savoureux, cru, inspiré, qui constitue son principal et prodigieux mérite » (Maurice Nadeau, "La quinzaine littéraire", 1-15 octobre 1966).

Surtout, on se passionna pour le mystère de ce jeune Québécois que personne ne connaissait, dont on disait qu'il était timide, qu'il souffrait d'agoraphobie ou de médiaphobie. On n'avait qu'une photo où il a l'air d'un premier communiant, et qui allait être longtemps la seule dont on pouvait disposer). On n'avait que quelques détails vagues sur sa famille qui habitait un petit village des environs de Sorel. Il répondit laconiquement à une interview, affirmant, en des termes qui anticipaient ceux de la préface de son deuxième roman, "*Le nez qui voque*" : « *Je ne veux pas être pris pour un écrivain, je ne veux pas que ma face soit connue.* » Aussi s'est-on demandé : « Ce Ducharme (s'il existe ?) peut-il être vraiment l'auteur de ce roman audacieux ? »

Il s'était tourné vers Gallimard car, à Montréal, Pierre Tisseyre, le directeur de la maison d'édition "Le cercle du livre de France", avait refusé le manuscrit (en fait, c'était celui d'un autre roman, "*L'océantume*"), en le déclarant « illisible » parce qu'il était bourré de ratures et tapé à simple interligne ! Accusé d'avoir manqué de discernement, il rétorqua que le texte publié par Gallimard est très différent de celui qu'il avait reçu. On put donc se demander si Ducharme en était encore le véritable auteur. Ce doute devint plus persistant à mesure que l'écrivain fantôme refusa de rencontrer les journalistes, fut recherché.

Parce que son œuvre montrait une maturité littéraire exceptionnelle, témoignait d'une étonnante familiarité avec la condition féminine (comment, par exemple, un jeune homme aurait-il pu pénétrer dans l'esprit d'une petite fille, puis parler d'une telle façon de ses premières menstruations, de ses différentes expériences sexuelles?), d'une connaissance approfondie de la communauté juive et d'une culture étendue (alors que la biographie de Ducharme indique qu'il n'a fait que peu d'études), un doute persistant plana sur son existence, et laissa place à toutes les spéculations, et même à une polémique. Lancées par "Minute", magazine français à scandales, et relayées au Québec, les rumeurs les plus farfelues circulèrent sur son identité. Jean Montalbetti, alors critique à l'hebdomadaire français "Les nouvelles littéraires", dans un article immédiatement reproduit dans "Le devoir", journal de Montréal, estimait que « le romancier parle en connaissance de cause des juifs et doit appartenir à cette communauté » ; aussi crut-il pouvoir attribuer le roman à l'écrivain juif québécois Naïm Kattan. Pour d'autres, c'était l'œuvre de Raymond Queneau (à cause de "*Zazie dans le métro*") ou de Dominique Aury (cette secrétaire de la N.R.F. ayant toujours eu une passion pour le secret, ayant usé du pseudonyme [en particulier celui de Pauline Réage sous lequel elle écrivit "*Histoire d'O*" en 1954, ce qu'elle reconnut en 1994 !]). Réjean Ducharme n'aurait été qu'un prête-nom comme l'aurait été Shakespeare pour Francis Bacon (ou pour Christopher Marlowe ou pour Henry Neville !), comme Émile Ajar l'a été pour Romain Gary.

Or l'hypothèse la plus séduisante est que le livre a été écrit par la comédienne québécoise Luce Guilbeault (1935-1991). Hypothèse qui fut soutenue par l'une de ses compagnes de classe au collège Marguerite-Bourgeois de Montréal, Françoise M.. Pour elle, le portrait de Bérénice serait celui de Luce Guilbeault. Elle ajouta : « La première fois que j'ai lu "*L'avalée des avalés*", du plus profond de mon être, j'ai senti la présence de cette adolescente grassette qui gribouillait dans le fond de la classe pendant que nous peinions sur nos versions grecques ou latines. Sa joie immanente, elle la trouvait dans ses jeux de mots. » Ceux du roman, elle les reconnaît pour les avoir entendus de la bouche de celle qui avait alors quinze ans. Comme exemple, elle cita celui-ci : « *Un éclat d'obus, d'eau bue... Ah ! Ah !* » Un test d'intelligence passé à l'âge de douze ans, avait classé Luce Guilbeault parmi les enfants intellectuellement supérieurs à la moyenne. En classe de rhétorique à l'âge de quinze ans, elle avait déjà « le physique d'une femme d'âge mûr, forte des hanches et du buste avec un visage d'enfant taquin qu'elle a toujours gardé. Une candeur maladroite empreinte de la peur du rejet était perceptible. » Elle écrivait, à l'encre noire sur papier fin, des poèmes à la Valéry et à la Rimbaud qui « suscitaient l'étonnement et l'intérêt et d'où surgissaient des pensées existentielles. Elle connaissait de mémoire la mythologie grecque et les poèmes d'Émile Nelligan que lui avaient enseignés des tuteurs privés. Elle écrivait avec l'ésotérisme de Gérard de Nerval ses dissertations sur l'histoire du Canada. Le professeur, M. Jean Bruchési, fulminait, la haranguait en pleine classe, et la gratifiait d'un 30%. »

Pour Françoise M., « *‘L’avalée des avalés’* raconte, à travers une écriture et un style d’une originalité remarquable, truffé de calembours à connotations littéraires, les états d’âme d’une adolescente débalancée [déséquilibrée], quoique lucide, qui nous parle de sa mère qu’elle jalouse, déteste et adore à la fois, d’un frère dont elle est amoureuse et d’un père qui la rejette. C’est justement cette adolescente que j’ai fréquentée et qui s’est projetées, à mon sens, dans le personnage de la narratrice, Bérénice Einberg. »

De plus, Luce Guilbault était fascinée par la communauté juive de Montréal. Un jour, elle a dit à Françoise M. : « Je veux dessiner ton profil, je dessine une madone : je veux qu’elle ait l’air juif. » Elle fit des études de lettres à l’université de Montréal avant d’épouser un juif, le photographe et cinéaste Guy Borremans, père de son fils, Ariel. Vers 1965, rencontrant le frère de Luce Guilbault, Françoise M. lui demanda si elle développait son talent littéraire, et l’entendit répondre : « Justement, il lui arrive des choses très intéressantes dans ce domaine actuellement. » De quoi parlait-il, au juste? Il fut impossible de le lui faire préciser : s’agissait-il de *‘L’avalée des avalés’*?

Devenue comédienne, elle était encore une débutante méconnue quand, en 1968, incroyable situation ! elle décrocha le premier rôle dans *‘Le Cid maghané’* de Réjean Ducharme. Se serait-elle écrit une pièce de théâtre pour ses débuts? Elle choisit souvent des rôles de filles insatisfaites, et jugées pour cela, ce repli sur l’enfance, qu’on lui a souvent reproché, n’étant peut-être au fond qu’une façon d’exprimer l’infantilisation de la femme et sa peur d’accéder au monde des hommes.

En 1976, elle écrivit, signa et joua au Théâtre du Nouveau Monde, le rôle d’« une actrice en folie » dans *‘La nef des sorcières’*, une création collective. Dès les premières lignes, on jurerait du Ducharme tout craché :

« Je m’appelle Désirée Désire. Je suis actrice, comédienne.

J’avais répété toute la journée. Mon texte, je le savais par cœur, j’en rêvais.

Par cœur, mes cœurs,

M’écœure.

Je crois ce que je dis parce que je le dis par cœur. »

Son rôle dans le téléroman *‘Des dames de cœur’* de Lise Payette (1986-1989) la consacra vedette de la télévision. Elle y incarnait une bourgeoise choyée, belle et élégante, aimable et douce, dont le modèle, qui datait des années cinquante, était sa mère comme elle l’a elle-même avoué, lors d’une entrevue. N’est-ce pas cette même mère contre laquelle se débat Bérénice Einberg dans *‘L’avalée des avalés’*?

Michèle Rossignol, qui lui donna souvent la réplique, affirma avec conviction lors d’une émission à Radio-Canada : « Elle est la personne la plus originale que j’ai rencontrée de toute ma vie. Elle est généreuse, émotive, cultivée, pleine d’humour et de surprises. »

Lors d’une fête donnée en son honneur pour célébrer ses talents, elle distribua parmi l’assistance un texte de Réjean Ducharme. « D’un souffle extraordinaire, elle lut ce long texte, alors que son état de santé était précaire », révèle Françoise M.. Tous furent étonnés de cette énergie retrouvée spontanément. Elle avoua à une amie présente : « Je travaille très fort, quelqu’un continuera mon œuvre ».

Car elle dut affronter avec courage un cancer dont elle mourut en novembre 1991, à l’âge de cinquante-six ans. Ainsi fut interrompue en plein vol une carrière qui promettait encore beaucoup. Elle fut une comédienne et une cinéaste audacieuse, provocatrice, exploratrice, féministe aux fortes convictions, qui impressionna par son travail remarquable et son enthousiasme. À la suite de son décès, ses dernières volontés, toujours selon Françoise M., furent respectées par son fils, Ariel : elle ne voulait pas de deuil ainsi qu’elle pourrait bien l’avoir annoncé dans *‘L’avalée des avalés’* : « *Je ne porterai ni cercueil, ni deuil, ils penseront et diront de ma conduite ce qu’ils voudront. Si ma conduite peut les faire endêver, je suis contente. À peine au lendemain de ce premier choc avec la mort, il me tarde que la ville s’éveille, que la vie reprenne. Mort, si tu savais comme j’ai hâte de voir ta face en plein soleil, comme j’ai hâte qu’il fasse assez soleil pour que tu puisses me voir rire de toi... Pas de deuil, merci.* » (page 168) À la suite d’un conseil tenu en décembre 1991, la famille décida de ne rien dire au sujet de *‘L’avalée des avalés’*, refusa d’informer ou de confirmer.

Il faut remarquer que plusieurs romans de Ducharme sont marqués par la présence constante, auprès d'un couple de jeunes gens, d'une femme d'âge mûr qui exerce sur eux son attraction et sa domination. C'est Questa dans *"Le nez qui voque"* (ce rôle étant d'ailleurs tenu par Luce Guilbeault dans l'adaptation faite pour le cinéma par Alain Périsson, sous le titre *"Le grand sabordage"* [1971]). Ce pourraient être à la fois Laïnou et Catherine dans *"L'hiver de force"*, d'autant plus que, comme celle-ci, Luce Guilbeault est née à Outremont et, surtout, est allée au festival de Cannes en 1973 pour y participer à la présentation du film de Denys Arcand, *"Réjane Padovani"*, dans lequel elle tint un rôle important.

D'autre part, les pièces de théâtre *"Le Cid maghané"* et *"Le marquis qui perdit"* répondaient à des préoccupations qu'on lui connaît, et elle joua dans cette dernière pièce.

Cependant, Réjean Ducharme existe bel et bien, en chair et en os. Ce qui plaide en faveur de sa paternité du moins partielle de l'oeuvre, c'est la géographie des lieux où évoluent les personnages de *"L'avalée des avalés"*. Il a vécu, avec sa famille sur l'île Saint-Ignace, une des îles de Sorel (évoquées dans *"Le nez qui voque"*), et c'est là que se situe l'action du roman. D'autre part, le texte de présentation de l'auteur sur la jaquette du roman est fort probablement de sa main : *« Je ne suis né qu'une fois. Cela s'est fait à Saint-Félix-de-Valois, dans la province de Québec. La prochaine fois que je mourrai, ce sera la première fois. Je veux mourir verticalement, la tête en bas et les pieds en haut.*

À l'école, j'étais toujours le premier à partir. Je n'y allais pas souvent et j'y restais le moins longtemps possible. J'ai complété mes études secondaires à Joliette, avec les Clercs de Saint-Viateur.

J'ai souffert six mois à l'École Polytechnique de Montréal. Enfin délivré, je me suis pris pour un commis de bureau et me prends encore aujourd'hui pour tel. Mais ceux qui embauchent des commis de bureau ne veulent pas me prendre pour un commis de bureau. Je ne travaille pas toujours et ne travaille pas toujours comme commis de bureau. Un mois sur deux, je suis en chômage.

J'ai été dans l'Arctique avec l'Aviation canadienne, en 1962. Personne ne veut me croire. Je ne sais pas pourquoi. Je dis : "J'ai été dans l'Arctique." Ils répondent : "Pas vrai." En 1963, 1964 et 1965, j'ai fait de l'auto-stop au Canada, aux États-Unis et au Mexique. C'est fatigant.

J'ai vingt-quatre ans. Je n'ai plus tous mes cheveux et toutes mes dents. Et cela m'écoëure.

Je ne me suis pas marié une seule fois encore. Les femmes ne veulent pas se marier avec moi. Si elles avaient voulu, je me serais marié tous les jours et, aujourd'hui, j'aurais à peu près 5 768 enfants. S'il n'y avait pas d'enfants sur la terre, il n'y aurait rien de beau.

R. D. »

On peut donc avancer l'hypothèse que ce jeune homme plein de fantaisie fut le collaborateur de Luce Guilbeault ou un prête-nom consentant derrière lequel elle se cacha. Elle aurait écrit un roman nourri de son expérience de femme, de sa pensée et de sa connaissance du milieu juif, roman que, pour cette dernière raison peut-être en particulier, elle ne put ou ne voulut pas faire éditer. Ayant rencontré ce jeune apprenti écrivain qu'était Réjean Ducharme (qui avait déjà écrit deux romans : *"Le nez qui voque"* et *"L'océantume"*), elle lui aurait demandé de se présenter comme l'auteur du sien. Et lui aurait permis d'y injecter des éléments personnels, comme le thème de l'île qui est de toute évidence fondé sur sa jeunesse passée à l'île Saint-Ignace, comme les effets littéraires que sont les exagérations, les jeux de mots, les calembours, les dérapages et les décrochages qui viennent sans cesse désamorcer l'intensité et le sérieux du texte originel ; peut-être, s'ils étaient supprimés obtiendrait-on, avec les cent pages de moins souhaitées par des critiques, l'oeuvre originelle !

Cette collaboration entre les deux écrivains pourrait même avoir été organisée par la maison Gallimard qui avait déjà reçu les manuscrits du *"Nez qui voque"* et de *"L'océantume"* qu'elle ne publiait pas, mais fit, à la suggestion de Queneau et Le Clézio (qui avait rencontré Ducharme au Mexique), en cette année 1966 où les éditeurs français tenaient à avoir chacun son poulain québécois (Marie-Claire Blais avec *"Une saison dans la vie d'Emmanuel"*, Jean Basile avec *"La jument des Mongols"*, Hubert Aquin avec *"Prochain épisode"*, Yves Thériault avec *"Le temps du carcajou"*), un pari sur la conquête d'un marché au Québec, pari réussi qui a permis ensuite le succès des autres oeuvres, même si elles sont d'une qualité inférieure.

Or, si certains critiques regimbèrent devant une logorrhée pratiquée par système, au Québec, on lâcha le mot de « génie » pour un apport foncièrement neuf et autochtone, tandis qu'en France on fit maints rapprochements avec d'autres révoltés ou expérimentateurs, de Rimbaud et Lautréamont à Céline et Queneau. On parla de lui pour le prix Goncourt 1966, qui lui échappa de justesse. Mais il obtint le prix du Gouverneur général du Canada.

Devant ce succès « inespéré et inattendu », le présumé auteur, soudain embarrassé par la nécessité d'avoir à assumer cette usurpation, aurait préféré se réfugier dans l'absence et dans le silence, attitude qui eut d'ailleurs pour effet de produire autour de son nom une aura tout à fait romantique (à la façon de celle qui entoure l'écrivain américain J. D. Salinger dont le roman "*The catcher in the rye*" [1951, "*L'arrache-cœur*"] pourrait d'ailleurs avoir été une source d'inspiration), aura qui subsiste encore en 2014.

'*L'avalée des avalés*', qui fut la plus belle réussite de Réjean Ducharme, a été un livre essentiel dans l'évolution de la littérature québécoise. Il influence beaucoup de jeunes auteurs qui retiennent surtout le mélange de sarcasme et d'émotions, l'anticonformisme et la fantaisie verbale. Ces épigones, qu'on se plaît à appeler « ducharmiens », n'ont en effet guère gardé de leur modèle que le bombardement des clichés et des lieux communs des bien-pensants par l'ironie, la dérision, les plaisanteries, le trituration des mots, l'invention de nouveaux mots, les jongleries, les effets de débraillé, d'inanité et de facilité, le tissage de phrases absurdes, tout à fait baroques ou démentes, la création de personnages loufoques aux noms fantaisistes. On peut citer : Louis Gauthier ("*Anna*", "*Les aventures de Civis Pacem et de Para Bellum*"), Jean Nadeau ("*Bien vôtre*"), Pierre Turgeon ("*Faire sa mort comme faire l'amour*", "*Un, deux, trois*"), Robert Lalonde ("*La belle épouvante*"), Suzanne Jacob ("*Flore Cocon*"), Sylvain Trudel ("*Le souffle de l'Harmattan*"), Gaétan Soucy ("*La petite fille qui aimait trop les allumettes*"), Monique Proulx ("*Le cœur est un muscle involontaire*"), Hélène Monette ("*Le goudron et les plumes*"), et, surtout, Jonathan Harnois qui, dans "*Je voudrais me déposer la tête*" fait vivre un personnage qui, dans un sursaut de révolte, refuse de « vieillir dans les vapeurs de la lassitude, de reproduire les mêmes mouvements innombrables, comme autant de spasmes désespérés ».

En 1968, "*L'avalée des avalés*" fut traduit en anglais par Barbara Bray sous le titre "*The swallower swallowed*".

En 2016, pour célébrer les 50 ans de "*L'avalée des avalés*", une mise en lecture de Lorraine Pintal, dans un décor de Charles Binamé (une boîte contenant à la fois l'omniprésent sentiment d'être avalée de Bérénice et sa sourde naissance au monde), fut donnée au Festival international de littérature, avec Sophie Cadieux, Maxime Denommée et Louise Marleau.

André Durand